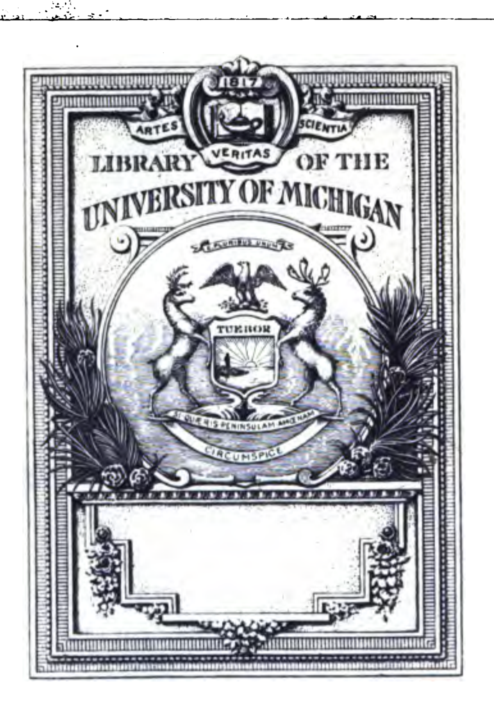
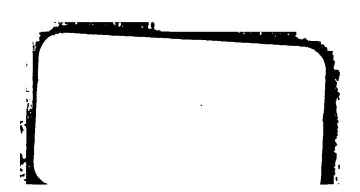

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



THÉATRE

DE

MICHEL CERVANTÈS



Paris. Imp. PILLET fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

THÉATRE

DE

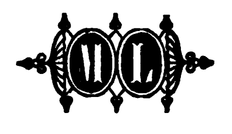
MICHEL CERVANTÈS

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

DE L'ESPAGNOL EN FRANÇAIS

PAR

ALPHONSE ROYER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1862

INTRODUCTION

AU THÉATRE DE MICHEL CERVANTÈS

En Espagne comme en France et comme dans toute l'Europe lettrée, on croit généralement, depuis bientôt deux siècles et demi, sur la foi des biographes et des savants, que l'immortel auteur de *Don Quichotte*, qui passa la meilleure partie de sa vie à écrire et à faire représenter des pièces de théâtre, n'a composé dans ce genre que des ouvrages tout à fait médiocres. A peine quelques critiques font-ils une réserve pour ses intermèdes (*entremeses*), et pour sa tragédie de *Numance.*

Cet arrêt deux fois séculaire a tellement acquis la force de chose jugée qu'il n'est venu jusqu'à présent à personne l'idée d'examiner le fond du procès et de prononcer en connaissance de cause entre une affirmation si dédaigneuse et la défense que Cervantès présente lui-même en faveur de son théâtre. Il y revient en effet à diverses reprises dans plusieurs de ses ouvrages et notamment dans la belle préface placée en tête de la publication qu'il fit à Madrid en 1615, une année avant sa mort, chez le libraire Juan de Villaroel.

Cette publication est composée de deux volumes petit in-4°. Elle a pour titre : « Huit comédies et huit intermèdes nouveaux, n'ayant jamais été représentés, « composés par Michel Cervantès Saavedra, dédiés à « Don Fernandez de Castro, comte de Lemos, d'Andrade et de Villalva, marquis de Sarria, gentilhomme de la chambre de Sa Majesté, commandeur « de Peña Fiel et de la Zarza, de l'ordre d'Alcantara, « vice-roi gouverneur et capitaine général du royaume « de Naples, et président du suprême conseil des « Indes. »

L'auteur de la présente traduction, la première qui ait jamais été faite du théâtre de Michel Cervantès, se dit un jour qu'il était bien extraordinaire que l'auteur de *Don Quichotte*, un écrivain à la fois si profond et si spirituel, un si éminent philosophe, un conteur si amusant et si intéressant quand il met en jeu les ridicules ou les passions de l'humanité, eût composé quarante ou cinquante comédies ou intermèdes sans avoir laissé nulle part l'empreinte de son génie. Il lui parut qu'un homme si plein de modestie n'aurait pas protesté avec tant d'insistance et de conviction contre les détracteurs de son théâtre, si ce théâtre eût été indigne de sa réputation et de son talent.

Le traducteur de ce volume se mit donc bravement à lire, d'abord les quelques pièces qui nous sont restées des vingt ou trente que Cervantès dit avoir écrites dans la première période de sa vie littéraire et fait représenter avec succès par les compagnies nomades qui défrayaient alors les *corrales* ou théâtres en plein vent

des capitales de l'Espagne. Ces pièces sont *El Trato de Argel* (la Vie d'Alger), la *Numancia* et un intermède intitulé *los Dos habladores* (les Deux bavards).

J'avoue que la première de ces pièces ne me satisfit que médiocrement, quoiqu'elle contînt quelques beaux passages. Mais la *Numancia* me sembla une belle et grandiose composition. Ce n'est pas si l'on veut une pièce de théâtre, c'est quelque chose comme une épopée antique qui a valu à son auteur le surnom d'Eschyle castillan. Cette tragédie, la seule qu'ait composée Cervantès, présente un effrayant tableau qu'on dirait peint avec du sang et des larmes. L'auteur y élève l'horreur tragique à sa plus haute puissance. Son style prend, dans quelques-unes de ces scènes émouvantes, une âpreté de couleur et une simplicité qui rappelle le *Prométhée* ou les *Perses* du père de la tragédie grecque. Du *Trato de Argel* à la *Numancia* il y a un abîme. Quant à l'intermède, il ne m'offrit rien de bien saillant, dans le fond ni dans la forme.

Encouragé par les vigoureuses conceptions de l'épopée de *Numance*, je passai aux deux volumes publiés en 1615 chez Villaroel. Ces volumes n'ont jamais, que je sache, été réimprimés qu'une seule fois, en 1749, à Madrid, et les exemplaires en sont aujourd'hui presque introuvables. Bien peu de personnes, même en Espagne, ont pu les lire. Les critiques allemands, anglais et français qui en ont parlé ne les ont pas lus davantage, ou du moins ils se sont bornés à parcourir trois ou quatre pièces qui ne sont pas les meilleures.

Je retrouvai là, parmi ces huit comédies et ces huit

intermèdes, la preuve que je cherchais, c'est que l'arrêt plus que sévère porté par quelques juges trop rares et trop peu instruits était injuste et à reviser. J'introduis donc à nouveau la cause devant le public français au moyen de ce petit volume, qui contient la traduction complète de quatre ouvrages en trois actes et de huit intermèdes en un acte, et l'analyse de toutes les autres pièces du même auteur avec des citations. De cette façon je donne un ensemble de l'œuvre dramatique de Cervantès qui ne contient pas moins de dix-neuf pièces de théâtre.

Je dois faire toutes réserves sur la facture scénique de ces ouvrages, facture qui n'a aucun rapport avec celle que nous voyons en usage aujourd'hui. Je ne prétends pas avancer que je produis ici des chefs-d'œuvre complets. Il s'en faut de beaucoup assurément. Plusieurs de ces comédies sont en effet médiocres, et à celles-là l'analyse suffit. Mais quelques-unes m'ont paru renfermer de grandes qualités, entre autres celle que l'auteur intitule *el Rufian dichoso*, et que je demande la permission de désigner par le nom du principal personnage, *Cristoval de Lugo*. Aucun des critiques qui ont publié des livres sur le théâtre espagnol n'en fait mention avec les éloges qu'elle mérite, excepté Florian dans la préface de son imitation de la *Galatée*. Florian, qu'on ne s'attendait pas à voir ici plus exact et plus vrai que les graves docteurs dont je cite les noms ci-après, exprime une grande admiration pour ce sujet bizarre, traité avec une hauteur de pensée digne des plus grands poëtes dramatiques. M. Ticknor, qui a publié

en anglais une très-intéressante histoire de la littérature espagnole, parle très-légèrement de cette grande composition au chapitre XI de son second volume où il se borne à reprocher à Cervantès d'avoir adopté la poétique de Lope de Vega relativement aux unités. Sismondi devise longuement de la *Numance* et s'occupe peu des autres pièces. Schlegel, qui n'a pas eu connaissance des volumes de Villaroel, se borne à porter aux nues la tragédie de *Numance* qui doit compter, assure-t-il, parmi le phénomènes les plus remarquables de l'histoire dramatique, surtout parce que l'auteur, sans l'avoir voulu et sans s'en être douté, s'y est tout à fait rapproché de la grandeur et de la simplicité antiques. L'idée de la destinée y domine, dit-il; les figures allégoriques remplissent à peu près le but qu'avait le chœur, celui de diriger la pensée et de tempérer le sentiment. Une action héroïque y est accomplie. La douleur la plus horrible y est soufferte avec fermeté, mais c'est l'action et la douleur de tout un peuple..... C'est un genre de pathétique spartiate qui est l'âme de cette pièce, et tous les sentiments isolés se perdent dans le sentiment de la patrie. Bouterveck, dans son *Histoire de la littérature espagnole*, cite les pièces publiées en 1615 comme un homme qui ne s'est pas même donné la peine de les feuilleter. Il réserve toutes ses félicitations pour *Numance*, qui était un ouvrage connu et vulgarisé par plusieurs réimpressions espagnoles. Il est regrettable que les critiques français contemporains, qui ont déjà sur quelques points fouillé le sol si neuf du théâtre espagnol, n'aient pas eu le temps ou la fantaisie

de s'occuper de Cervantès au point de vue de l'histoire dramatique. M. Viardot, l'élégant et savant traducteur qui nous a restitué le *Don Quichotte* original avec son pur et vrai langage; M. Damas-Hinard, qui avait commencé il y a dix ans une précieuse publication des meilleurs drames de Lope et de Calderon, malheureusement interrompue; M. Philarète Chasles, le plus érudit des hommes d'esprit, l'auteur des belles *Études sur l'Espagne*, à qui les lecteurs français doivent de courtes et brillantes dissertations sur Alarcon et Tirso et sur les influences des lettres espagnoles dans notre pays, auraient accompli cette tâche mieux que je ne saurais le faire.

Les intermèdes, que je traduis au nombre de huit et qui sont complétement inconnus hors de l'Espagne, qui ne les connaît guère, suffiraient selon moi pour rendre à Cervantès la place qui lui est due parmi les pères du théâtre national. On retrouve dans ces pittoresques et très-spirituelles esquisses toute la finesse d'observation et tout le bonheur d'expression de l'auteur des *Novelas ejemplares*. Elles ont à mes yeux un grand mérite non-seulement comme scènes comiques, mais comme traduction des mœurs populaires d'un temps historique déjà éloigné de nous. Ces intermèdes sont écrits en prose, ce qui leur donne l'avantage du naturel sur les *comedias*, qui sont toutes en vers.

On reproche aux vers de Cervantès de ne valoir pas sa prose. Le reproche est juste au fond; mais s'ils ne valent pas sa prose, ils valent du moins les vers de beaucoup d'autres que l'on veut placer au-dessus de lui.

Cette préoccupation de chercher à être poétique fait souvent tomber notre auteur dans le *cultisme*, c'est-à-dire dans l'exagération de la pensée et de l'expression, défaut qui n'est pas dans sa nature et dont il se sert plus heureusement comme effet comique dans plusieurs de ses intermèdes en prose.

Le scénario des grandes comédies de Cervantès est peut-être plus défectueux encore que celui des drames de Lope. Je dis drame, car le mot *comedia* s'applique à tous les genres chez les Espagnols. Ces deux auteurs improvisent avec si peu de souci de la vraisemblance, qu'il est inconcevable que de tels esprits n'aient pas jugé à propos de se donner quelques jours de réflexion pour redresser ces plans mal combinés avant de dépenser leur verve à écrire deux mille vers sur chacun de ces sujets à peine étudiés. Ces *comedias famosas*, comme les auteurs les désignent eux-mêmes, sont souvent inventées et écrites en trois ou quatre jours, et Lope avoue que plus de cent parmi les siennes passèrent en vingt-quatre heures de la Muse à la scène :

Y mas de ciento en horas veinte y cuatro
Pasaron de las Musas al teatro.

Le directeur du théâtre de la Cruz, à Madrid, ayant un jour besoin d'un ouvrage nouveau en trois actes et en vers, pour sa réouverture, pria le docteur Perez de Montalban et Lope d'en chercher le sujet et de l'écrire dans un délai de trois jours. En deux jours chacun des deux poëtes eut écrit son acte, et ils se divisèrent la besogne pour le troisième. Montalban se leva à deux

heures du matin pour gagner en vitesse celui qu'il ne pouvait surpasser en talent, et il fit si bien qu'à onze heures il entrait chez son collaborateur avec sa part terminée. Montalban trouva son ami Lope arrosant tranquillement les fleurs de son jardin. Lope lui conta qu'il s'était levé à cinq heures du matin, qu'il avait commencé par écrire son demi-acte, puis qu'il avait expédié une lettre importante; qu'ensuite, pour employer le temps, il avait composé cinquante tercets, et que depuis une heure il était en train d'arroser ses arbustes et ses fleurs. Puis il lut à Montalban le demi-acte et les cinquante tercets.

La comédie espagnole, en général, et celle de Cervantès spécialement, ressemble plutôt à un roman dialogué qu'à ce que nous appelons un ouvrage dramatique. L'auteur, pas plus que le spectateur, ne se préoccupait alors de la vraisemblance d'une fabulation, de la façon dont les personnages entrent et sortent, dont l'action se noue, se concentre et se dénoue. On voyait défiler devant soi une suite de scènes ou de chapitres changeant à chaque instant de lieu; on entendait de beaux vers, souvent hors de propos, mais très-goûtés d'un peuple qui passait ses loisirs à en composer lui-même; puis, rajustant son manteau sur l'épaule quand le soleil déclinant mettait fin à cette représentation diurne et sans autre abri que le ciel, chacun s'en allait content. On pense bien que les changements de décors n'étaient pas compliqués. Les premiers plans restaient les mêmes, et l'on se bornait à changer le rideau de fond. Shakspeare ne se jouait pas autrement en Angleterre. Il est

à supposer que les Grecs, qui n'observaient pas l'unité de lieu aussi souvent qu'on l'a cru, employaient des moyens analogues. La scène vide représente généralement le changement de lieu dans ces auteurs primitifs. Souvent on ne trouve pas d'autre indication, et les pièces imprimées sont muettes à cet égard ; il faut suppléer à leur silence.

L'improvisation règne chez Cervantès plus encore que chez Lope, Calderon, Tirso ou Alarcon. C'est un défaut auquel il faut se résigner d'avance chez tous les dramaturges de la péninsule, où l'on trouve toujours d'admirables scènes, mais peu de pièces complètes au point de vue du théâtre moderne.

Ce qui a surtout empêché les ouvrages de Cervantès de se maintenir à la scène, où ils avaient obtenu de réels succès jusqu'en l'année 1587, c'est l'apparition du grand Lope de Vega, ce *prodige de nature*, comme l'appelle Cervantès lui-même, qui lui rend justice malgré son dépit, et qui s'incline devant ce *roi de la monarchie comique.* En cette année de 1587, date donnée par le Catalogue de Moratin, Cervantès fit représenter aux applaudissements de la foule une comédie aujourd'hui perdue, intitulée : *la Confusa*, qu'il apprécie comme étant son meilleur ouvrage dramatique. Le jeune Lope effaça peu après le succès de *la Confusa* par ses premiers succès, qui déchaînèrent au plus haut degré l'enthousiasme populaire [1]. C'était un délire sans fin et qui

1. On ne sait pas au juste la date des premiers succès de Lope, qui firent abandonner le théâtre pour quelque temps par Michel Cer-

ne fit que s'accroître d'année en année, de mois en mois. Dès ce moment les autres auteurs devenaient les vassaux de ce rapide et impétueux conquérant de la faveur publique. Cervantès, comme tous les autres, se trouva éclipsé dans les rayons du soleil de Lope.

Le peuple ne voulait plus que du Lope, et dans son ingratitude habituelle il tournait le dos au pauvre Cervantès et à ses vingt ou trente comédies. Il n'y avait qu'un moyen de n'être pas vaincu par son rival, c'était de se retirer de la lice, de ne plus écrire pour le théâtre, au moins jusqu'à ce que la fureur de cette vogue fût un peu apaisée : c'est ce que fit en soupirant l'auteur de *la Confusa*, qui avait alors quarante ans, et qui dût se résigner à chercher d'autres moyens d'existence.

Vingt-sept ans plus tard, pendant qu'il achevait la seconde partie du *Don Quichotte*, il se ravisa, et les tirant de la malle où il les avait enfouies, car il avait travaillé en silence, il publia les seize pièces contenues dans les deux volumes de Villaroel. On verra plus loin dans son prologue au lecteur quelle peine il eut à trouver un libraire et quel chagrin lui causa cet oubli dans lequel on le laissait après le triomphe éclatant de la première partie de *Don Quichotte*.

A compter de ce moment, Lope de Vega s'empara tellement de l'esprit et du goût du peuple espagnol, qu'il suffit à lui seul à alimenter en œuvres nouvelles tous

vantès. M. Viardot croit que ce fut en 1588; l'Académie espagnole dit 1594, M. Damas-Hinard, 1590.

les théâtres de l'Espagne, dont le nombre augmentait sans cesse sous l'influence créatrice des innombrables enfantements de sa muse. Quand Lope commença sa carrière dramatique, il n'y avait à Madrid que deux théâtres; quand il la termina, après cinquante années de labeur, il y en avait quarante. Dans sa *Fama postuma*, le docteur Juan Perez de Montalban, le contemporain et l'ami du grand dramaturge espagnol, celui dont les renseignements doivent être les meilleurs, établit que Lope a écrit dix-huit cents comédies en trois actes, contenant chacune environ deux mille vers, et de plus quatre cents *autos sacramentales* ou drames religieux. Toutes ces pièces ont été représentées et la moitié a été imprimée. Don Antonio Gil de Zarate, dans son *Manual de literatura*, affirme que tous les écrits de Lope de Vega réunis, théâtre, poëmes et œuvres diverses, forment un total de cent trente-trois mille pages et de vingt et un millions de vers. Ces divers ouvrages ont rapporté à leur auteur plus de cent mille ducats, somme énorme pour le temps, sans compter les présents des rois Philippe III et Philippe IV, et de tous les grands seigneurs de la cour. Il faut ajouter que Lope fut très-libéral de ses biens et même prodigue, et que dans sa vieillesse il en fut réduit à demander des secours au souverain pour sa fille et pour lui-même.

Cervantès, lui, ne connut jamais la richesse et fut toujours tourmenté par le besoin. Il était pourtant chargé d'une nombreuse famille, composée de cinq personnes, sa femme, sa fille naturelle doña Isabel, sa sœur doña Andrea, sa nièce, doña Constanza, et une

religieuse de ses parentes appelée doña Magdalena de Soto Mayor. Le théâtre les faisait vivre tous, sinon somptueusement, du moins avec une espèce d'aisance, quand les triomphes du jeune Lope vinrent leur ôter de la bouche le pain qui les nourrissait. Le vieux soldat estropié au combat naval de Lépante, le captif d'Alger se vit réduit à se faire commis aux vivres et il sollicita une place d'auditeur ou de corrégidor en Amérique, « ce refuge et asile des désespérés d'Espagne, comme il le dit lui-même, ce temple des banqueroutiers, sauf-conduit des meurtriers, abri des joueurs, appeau des femmes perdues, erreur commune de beaucoup de gens et salut de personne. » Heureusement pour la postérité il ne put obtenir de l'indifférence du gouvernement l'humble coin qu'il sollicitait dans le nouveau monde.

En 1615, à l'âge de soixante-huit ans, il publia ses seize pièces nouvelles, non encore représentées et qu'il tenait enfermées dans un coffre depuis nombre d'années. Elles furent suivies presque aussitôt de la seconde partie de *Don Quichotte* dont la première partie avait paru dix ans auparavant, en 1605. Il mourut un an après ces deux publications. En 1616 on l'enterrait pauvrement et solitairement dans un couvent de religieuses trinitaires, où sa fille Isabel venait de prendre le voile. Quelques années plus tard, ces religieuses ayant changé de couvent, oublièrent l'hôte de la mort dans l'ancien édifice, si bien qu'il ne reste plus trace aujourd'hui de la misérable pierre qui a dû recouvrir ses os. En 1635, l'autre grand écrivain de l'Espagne,

Lope de Vega, rendait aussi son âme à Dieu sous l'habit du tiers ordre de Saint-François, auquel il appartenait, et tout Madrid était aux balcons pour voir passer son idole, celui que l'on montrait naguère aux étrangers dans les rues comme l'on montrerait un temple ou un palais. Le duc de Sesa, en personne, conduisait le cortége, que suivaient toutes les confréries religieuses d'hommes et de femmes, les gens de cour, titres, grands et chevaliers, les artistes, les corporations ouvrières et la foule des pauvres. Montalban, qui était présent aux obsèques, raconte qu'un grand cri s'éleva du sein de toute cette masse de peuple lorsque le corps fut descendu par les pénitents franciscains dans les caveaux de l'église San Sebastian.

Cervantès et Lope sont tous deux aujourd'hui devant Dieu et devant la postérité. Le théâtre si populaire de Lope a perdu presque tout son prestige en Espagne, quoiqu'il fasse encore l'admiration de ceux qui l'ont étudié ; celui de Cervantès est inconnu dans sa patrie comme à l'étranger; le roman de *Don Quichotte* a seul survécu dans toute sa gloire et dans toute sa popularité.

Ce serait une erreur de croire, comme tant de gens l'ont fait, que le théâtre fût une manie dans l'esprit de Cervantès. Il ne s'est pas consacré à ce genre de littérature seulement pour avoir le pain quotidien de sa famille, mais parce que son instinct et sa passion l'y portaient. Malgré tous ses déboires il y revenait sans cesse, et il avait le courage de composer les seize pièces de son recueil, sachant bien que le torrent dramatique de

Lope coulait toujours et lui fermait de plus en plus le passage.

Son immense réputation comme romancier contribua aussi à faire obstacle à la représentation de ses comédies, le public, n'admettant guère dans le même homme deux supériorités à la fois.

Les pièces de Cervantès qui ont été perdues et dont il ne reste que les titres sont les suivantes : *La Batalla naval, la Gran Turquesca* et *Jerusalem*, composées et jouées en 1584, *la Amaranta o la de mayo* (l'Amarante ou la fleur de mai) 1586, *el Bosque amoroso* et *Arsinda*, 1587, et enfin *la Confusa*. Je n'inscris pas ici la liste des seize pièces du recueil publié par Villaroel, puisqu'on les retrouvera toutes dans ce volume, soit à l'état de traduction, soit à l'état d'analyse.

Le grand Cervantès, comme plus tard le grand Corneille, offre un spectacle heureusement bien rare, celui d'un homme proclamé un génie de son vivant par l'Europe entière, et dont la vie est une lutte contre la faim. Deux rois d'Espagne se succèdent sans qu'il leur vienne seulement la pensée de lui faire l'aumône d'une récompense, si ce n'est pour sa gloire d'écrivain, du moins pour ses blessures, pour ses dix ans de services militaires, pour ses cinq ans de dure captivité dans les bagnes d'Alger. On ne prétendra pas qu'on ignorait la misère du père illustre de *Don Quichotte*, car il se faisait dire par Apollon dans son *Voyage au Parnasse*, chapitre 1er :

« O Adam des poëtes! ô Cervantes! Quelle est cette « besace et quels sont ces vêtements, ami?...

« Moi, répondant à sa demande, je dis : Seigneur, « je vais au Parnasse; étant pauvre je suis ainsi mon « chemin.

« Et il reprit :

« Puisses-tu être comblé de biens et d'honneurs, car « enfin tu as donné caution étant vieux soldat et ayant « fait preuve de courage, ainsi que le montre ta main « estropiée. Je sais que c'est dans la grande bataille « navale que tu as perdu le mouvement de la main « gauche pour la gloire de la droite. Je sais que cette « inspiration divine qu'enserre ton âme de rare inven- « teur, ton père Apollon ne te l'a pas donnée en vain. Le « monde connaît tes œuvres portées sur la croupe de « Rossinante et te défend contre l'envie. »

Dans le chapitre IV du même poëme, Apollon lui dit encore, faisant allusion à l'absurde procès où il fut tourmenté et emprisonné à propos d'une somme de 670 francs (2,640 réaux), dont il restait, sans le savoir, débiteur envers la Contaduria :

« Si tu veux sortir de ton procès gai et consolé, plie « ton manteau et assieds-toi dessus. Parfois, quand le « sort vous la refuse, la fortune est plus honorée chez « celui qui la mérite que chez celui qui la possède. — « Il paraît, Seigneur, répondis-je, que vous ne vous « apercevez point que je ne possède pas de manteau? « — Il me dit : « Je ne te vois pas avec moins de « plaisir. La vertu est un manteau qui cache et couvre « la pauvreté. »

Dans une note en prose qui suit le poëme dont nous parlons et qu'il a intitulée : *Adjunta al Parnaso*, Cer-

vantès, qui se met en scène lui-même, rencontre un poëte nommé Pancracio de Roncevaux, qui se plaint qu'on a sifflé sa pièce :

— « Croyez-moi, lui répond-il, les comédies comme les jolies femmes, ont leurs jours, et les bons jours on les rencontre par hasard. J'ai vu lapider à Madrid une pièce qu'on avait couronnée à Tolède. Il pourra arriver qu'au moment où vous vous y attendrez le moins, l'une d'elles vous rapporte honneur et argent. — L'argent, reprit-il, j'en fais peu de cas, mais j'estime la renommée par-dessus tout. C'est une chose qui flatte infiniment de voir beaucoup de spectateurs tous contents, et d'être, vous l'auteur, à la porte du théâtre à recevoir les compliments du public. — Ces jours, repris-je, ont leurs revers ; la pièce tombe quelquefois, personne alors ne lève les yeux sur le poëte. — Et vous aussi, seigneur Cervantès, dit-il, vous avez aimé ce métier de baladin. Vous avez écrit des pièces de théâtre. — Oui, répondis-je, beaucoup, et si elles n'étaient miennes, elles me paraîtraient dignes d'éloges... — En avez-vous d'autres en ce moment? — J'en ai six et autant d'intermèdes. — Pourquoi ne les joue-t-on pas? — Parce que les directeurs ne viennent pas me chercher et que je ne cours pas après eux. — Ils ignorent peut-être que vous avez ces ouvrages? — Ils le savent bien ; mais comme ils ont leurs poëtes ils ne cherchent pas ailleurs. Pourtant je compte les donner à l'impression pour fixer ce qui passe trop vite, échappe ou n'est pas entendu à la représentation. Les pièces de théâtre ont leurs saisons et leur temps comme les chansons. »

C'est toujours sur ce ton de bonne humeur que le pauvre Cervantès parle de sa misère. Il est trop fier pour tendre la main aux grands seigneurs, même à ce comte de Lemos, à qui il dédie ses ouvrages et qui ne paraît pas s'être beaucoup préoccupé, au fond de sa vice-royauté de Naples, de la question de savoir si son protégé avait ou non du pain et un abri. C'est à lui pourtant que le bon et digne Cervantès adresse ses suprêmes adieux dans une lettre célèbre qui commence par ces mots : « Le pied déjà dans l'étrier, avec « les angoisses de la mort, grand seigneur, je t'écris « celle-ci. »

A cette époque où l'Espagne allait perdre pour toujours, sans trop s'en inquiéter, son plus grand écrivain, qui n'attendait pour mourir que le visa de la censure en tête de la seconde partie de *Don Quichotte,* les jeunes gentilshommes qui avaient accompagné à Madrid l'ambassadeur de France protestaient contre l'abandon dans lequel on laissait un pareil homme. Ils sollicitaient du censeur Francisco Marquès de Torres, chapelain de l'archevêque de Tolède, l'honneur d'être présentés au père de l'*Ingénieux chevalier de la Manche* qui les avait tant amusés avec la première partie de sa vie, et ils faisaient une tentative afin de décider le grand homme à venir se fixer à Paris pour y enseigner les lettres espagnoles.

Il est souverainement injuste de tenir aussi peu de compte de Michel Cervantès quand on écrit l'histoire du théâtre espagnol. Il faut se rappeler qu'il arrive à une époque de doute et de recherche et qu'il succède à des auteurs tout à fait primitifs.

Sans prétendre tracer ici l'histoire du théâtre espagnol avant Cervantès, je me bornerai à rappeler les noms de ses principaux prédécesseurs. C'est d'abord Juan de la Encina, auteur d'*Autos sacramentales* et d'églogues, qui date de 1492; puis Bartolomé de Torrès Naharro, qui fit représenter ses pièces à Rome devant la cour de Léon X, concurremment avec celles de Machiavel et de l'Arétin. Vint ensuite le célèbre Lope de Rueda, le fameux batteur d'or de Séville, tant vanté par Cervantès dans son prologue, et dont il ne nous reste que quatre comédies écrites en prose et deux dialogues en forme de pastorales; Timoneda lui succède. Il laisse pour bagage littéraire deux comédies en cinq actes, quelques *autos, pasos* et *farzas*, en tout quatorze pièces; il est suivi lui-même par Juan de la Cueva, l'auteur de l'*Infamador*, d'un *Ajax*, d'une *Virginie* et de quelques ouvrages tirés de l'histoire d'Espagne. Passant sur des noms d'auteurs aujourd'hui inconnus, et mentionnant pour mémoire les frères Argensola, parce que Cervantès en fait l'éloge dans le *Don Quichotte,* nous arrivons à la période de notre auteur.

Sans doute Lope de Vega devait l'éclipser dans la carrière dramatique par l'immensité de son œuvre et par les qualités de toute sorte qui font de l'inventeur de dix-huit cents comédies un homme tout à fait à part; mais il ne faut pas oublier que Cervantès est entré avant lui dans la voie de la création d'un théâtre national, titre de gloire qu'on réserve à tort exclusivement à Lope. Tous deux, du reste, n'ont fait en cela qu'obéir à la pression des idées populaires contre les-

quelles il n'était pas possible de lutter. La secte des érudits publiait encore des poétiques renouvelées des Grecs et prêchait dans le désert pour les trois unités. Le public fit la sourde oreille aux traductions des poétiques d'Horace et d'Aristote, publiées par Don Luis Zapata et Juan Perez de Castro, et aux comédies de Térence, mises en vers castillans. Il exprima sa volonté bien nette et il eut ce qu'il demandait. Le drame populaire que voulaient les Espagnols catholiques et chevaleresques ne pouvait en conscience se tailler sur les modèles du théâtre païen. Et puis ces imaginations méridionales rêvaient des actions compliquées, des faits merveilleux, des passions violentes, de la galanterie à l'excès, des questions de point d'honneur et de religion. Peu leur importait qu'on les transportât d'Espagne en Allemagne ou en Italie par un simple changement de scène ou qu'il s'écoulât des journées d'un acte à l'autre. On trouvera plus loin sur ce sujet une discussion très-curieuse de Cervantès, au commencement du second acte de sa comédie intitulée : *Cristoval de Lugo*, ou plutôt *El Rufian dichoso,* pour lui rendre son véritable titre.

Le théâtre espagnol a cela de particulier qu'il naît de lui-même, qu'il est le fruit de ses propres entrailles. Ce n'est pas tel ou tel auteur qui lui donne son fond et sa forme, c'est le goût populaire. En France, c'est la noblesse et la haute et petite bourgeoisie qui garnit les salles de spectacle, sous la surveillance des hallebardiers et des gens de police ; en Espagne c'est le peuple, c'est la *gente de bronce* qui domine dans le parterre ou

patio, c'est le peuple qui siffle, agite des sonnettes ou des crécelles, jette des concombres et autres projectiles aux acteurs en scène et tire des pétards, au grand effroi des spectateurs. Cette foule remuante et passionnée est debout au *patio* et n'a pour abri que le ciel, car à cette époque les théâtres ou plutôt les *corrales* étaient ainsi disposés. On jouait dans la journée quand le temps le permettait. Le public était séparé selon les sexes. Ces hommes du parterre, l'effroi des auteurs et des *farsantes*, étaient surnommés *mosqueteros* (mousquetaires), à cause du bruit qu'ils faisaient; on les appela plus tard *infanteria espanola* (l'infanterie espagnole). Les autres places étaient la *câzuela* (le paradis), la *jaula de las mujeres* (la cage des femmes), *los aposentos* (les loges), *las barandillas* (balcons), *las gradas* (gradins placés des deux côtés du théâtre). Circulant au milieu de cette foule, des colporteurs vendaient à tous venants des boissons appelées *alojas*, des gaufres, des noisettes, des *piñones* (graines de pin), du nougat, des poires, de l'eau anisée et des dattes.

Au temps de Cervantès, il n'y avait à Madrid que deux théâtres; celui de la Cruz, construit en 1579, et celui del Principe, en 1582. Les compagnies de *farsantes* ambulants allaient jouer leur répertoire à Valence, à Séville, à Tolède et dans les autres capitales des provinces. Les théâtres payaient aux hospices plus de la moitié de leurs recettes; aussi chaque fois que les gens du roi voulaient fermer ces établissements ou réduire leurs privilèges, ils se trouvaient en face de l'Église, qui réclamait pour ses pauvres.

Le théâtre espagnol était né de l'église et il conserva longtemps la trace de son origine. Les *autos sacramentales* et les sujets de drames fondés sur les dogmes catholiques forment une partie importante de ce gigantesque monument. Pourtant on publie édits sur édits et on nomme conseils sur conseils pour réprimer les excès des comédies. En 1600, un de ces conseils veut empêcher les femmes de paraître sur la scène. Il prend des conclusions déclarant que c'est péché mortel d'assister au spectacle, où l'on est exposé à voir des danses lascives et déshonnêtes. Il défend aux ecclésiastiques, qui ne s'en faisaient pas faute, d'y jamais paraître. Dans les églises et dans les couvents, on ne pourra représenter que des comédies purement religieuses. Avant d'être jouées, les pièces devront être lues par des personnes instruites, parmi lesquelles il doit y avoir un théologien pour le moins. Plus tard, en 1644, un autre conseil prohibe sur la scène les *guarda-infantes*, qui étaient les crinolines du temps. Défense de chanter des *jacaras* ou des *séguidillas* qui fussent graveleuses, non plus que de danser des ballets peu modestes. Toutes les actrices doivent être mariées ; aucun étranger ne doit pénétrer dans leurs loges. Un alcade doit assister à chaque représentation. Don Gaspar de Villaroël, évêque du Chili, présente requête pour qu'on interdise aux religieux du couvent de Saint-Philippe, à Madrid, le droit de faire donner par des acteurs et des actrices des représentations dans leur sacristie.

Ces édits, souvent contradictoires, restèrent sans application, quoique renouvelés à diverses reprises.

Les principaux artistes de cette première époque du théâtre en Espagne étaient : Lope de Rueda, auteur, directeur et acteur; Alonzo de la Vega, auteur de trois comédies publiées à Valence; Cisneros, l'un des plus célèbres de la troupe de Lope de Rueda et qui créa à Séville le rôle de l'Infamador dans la pièce de Juan de la Cueva.

Le cardinal Espinosa ayant mis en prison Cisneros un jour qu'il devait jouer au palais, le roi dit au cardinal : « Vous osez empêcher Cisneros de venir me servir? Par la vie de mon père, je vous tuerai! *Por la vida de mi padre, que os tengo de matar!* »

Les représentations, qu'on ne commença à afficher dans la ville que vers l'année 1600, se composaient pour le fond d'une *comedia* en trois actes. Après chaque acte, on jouait un intermède et on finissait par un ballet. Les danses constituaient une partie très-importante des spectacles; comme on le verra elles étaient habituellement mêlées aux intermèdes. Cervantès dit quelque part, dans une de ses pièces :

No hay mujer española que no salga
Del vientre de su madre bailadora.

« Il n'y a pas une femme espagnole qui ne sorte danseuse du ventre de sa mère. »

Sous Philippe IV, le duc de Lerme, premier ministre, passait pour le meilleur danseur de son temps. Beaucoup de ballets étaient entremêlés de récits. Cervantès les appelle *danzas habladas* (danses parlées). Telles étaient les fameuses *jacaras* ou romances en

dialecte bohémien, la *zarabanda*, la danse lascive et déshonnête flétrie tant de fois par les arrêts du conseil. Une autre danse se nommait *alemana*. Son abandon fut beaucoup regretté par Lope de Vega, grand amateur de ballets. D'autres portaient des noms bizarres comme *el caballero*, *las gambitas*, *la zapatita*, *el canario*, *el zambaputo*, *el rey Alfonso el Bueno*, etc.

Ce qu'il y a de curieux dans ce monde du théâtre en Espagne, c'est que bon nombre d'auteurs de toutes les époques, du moins les plus fameux, étaient prêtres : Torres Naharro, qui le premier changea l'appellation des actes et les nomma journées (*jornadas* [1]); Lope de Vega, Calderon, Moreto, Tirso de Molina et Solis. Notre Cervantès lui-même, le 2 avril 1615, entra dans l'ordre des Franciscains, dont il avait pris l'habit trois ans auparavant à Alcala.

Les comédiens et les comédiennes suivaient l'exemple des poëtes, et plusieurs terminèrent leur carrière dans un couvent. Sébastien de Prado, l'un des plus célèbres *farsantes* de son temps, venu à Paris pour les fêtes qu'on y donna lors du mariage de l'Infante avec Louis XIV, retourna dans son pays chargé de gloire et d'argent. Tout à coup, un mercredi des Cendres, il prit l'habit dans un couvent de Madrid et se fit ordonner prêtre, renonçant à ses triomphes et à la fortune qu'il avait acquise. Francisca Baltasara, *première dame* célèbre dans la compagnie de Heredia, quitta tout d'un

1. Je rappelle ici que le mot *jornada* signifie une journée de marche, une étape, et non une journée de douze ou de vingt-quatre heures.

coup la scène pour aller s'enfermer dans un ermitage aux environs de Carthagène. Maria Calderon, qui occupe un rang distingué dans l'histoire du théâtre sous le règne de Philippe IV, et qui fut la mère du second don Juan d'Autriche, prend aussi soudainement l'habit de religieuse des mains du nonce apostolique, qui fut depuis Innocent X. Maria Riquelme Damiana, que ses contemporains comparent pour sa beauté aux plus purs modèles de l'art grec, et qui créa le rôle de *primera dama* dans la comédie de don Francisco de Quevedo intitulée : *Quien mas miente medra mas* (Qui ment le plus profite le plus), se fit recevoir en 1631 dans la confrérie de Nuestra Señora de la Novena et fut enterrée au couvent des pères augustins récollets, *dans la chapelle des farsantes*. Le fameux comédien Ortiz, qui joua les pièces de Lope de Vega sous le règne de Philippe IV, prit aussi l'habit de pénitent, mais offrit cette singularité qu'il retourna sur les planches, engagé dans la troupe de Roque de Figuerroa. Maria Romero suivit son exemple et rompit ses vœux par dégoût de la vie monastique, après une conversion qui pourtant avait été sincère. Maria Comacho fut plus ferme dans sa foi : elle se convertit en scène, en jouant un *auto sacramental*, et courut prendre le voile pour ne plus le quitter. Si l'on voyait les comédiens abandonner la scène pour le couvent, il n'était pas rare non plus que des moines quittassent le froc pour la *capa de galan*. Pellicer [1] raconte l'escapade d'un fils de grande famille

1. *Don Casiano Pellicer. — Tratado historico origen y progresos de la comedia y del histrionismo en España.*

qui s'engagea, sous le nom de Juan Antonio, dans une troupe de province. On apprit que ses parents le cherchaient; la duchesse d'Osuña lui donna un asile pour se cacher. On sut qu'il s'était enfui du couvent; deux pères vinrent le réclamer au nom du roi. On le revêtit de ses habits monastiques et on le réintégra silencieusement dans sa cellule. Cette aventure se passa sous le règne de Philippe V.

Ces détails, qui donnent le tableau exact des idées de ce temps et de ce pays, initieront le public français au rôle que joue la religion dans les pièces espagnoles, et on ne s'étonnera plus de la retrouver dans les conditions les plus bizarres et les plus inattendues, par exemple dans la comédie traduite plus loin sous le titre de *Cristoval de Lugo*. Ce drame mystique, entremêlé de scènes picaresques où figure tout un monde de voleurs, de *rameras* et de rufians, est fondé sur le dogme catholique de la grâce et prouve, à des auditeurs convaincus d'avance, que le plus grand pécheur qui se repent au lit de mort et qui est illuminé de la grâce de Dieu est sauvé malgré ses crimes. D'autres auteurs, après Cervantès, ont traité et mis en scène le même dogme, et entre autres Tirso de Molina dans son *Condenado por desconfiado*.

Ceux qui se rappellent le chapitre XLVII de *Don Quichotte*, chapitre dans lequel le chanoine devise avec le curé sur la poétique de la comédie moderne, auront bien de la peine à accorder ces théories avec celles que le même auteur développe dans la scène-prologue du second acte de *Cristoval de Lugo*. D'un côté, il défend

la comédie régulière et taxe d'extravagance les changements de lieux et la multiplicité des incidents; de l'autre, il fait une profession de foi extra romantique, et l'action qu'il développe va aussi loin dans le surnaturel que les fables de Lope ou de Tirso. Le bon Cervantès est ici, malgré sa contradiction apparente, aussi sincère qu'il l'a toujours été. Son instinct le pousse à la simplicité, mais le goût du public réagit sur lui; les lauriers de Lope le troublent, et je le vois d'ici, avec sa nature impressionnable et mobile, changeant d'avis et de système avec le vent qui souffle. Il a un cœur trop droit pour ne pas rendre justice à l'esprit créateur de son rival heureux, pour ne pas rester anéanti devant cette puissance de production, à laquelle rien n'est comparable et où s'incarne de lui-même le génie populaire de sa nation; il sent que ce n'est pas avec des théories qu'il pourra lutter. Il cherche alors à marcher dans le même chemin pour arriver au même but; mais de temps à autre il s'arrête; son bon sens reprend le dessus et s'offense, et sa profonde intuition lui fait voir d'un coup d'œil ce qui manque à ce *prodige de nature,* et la faute qu'il a commise lui-même en voulant suivre sa voie. J'ai dit que dans ses intermèdes Cervantès, dégagé de toute idée de combinaisons scéniques et de l'entrave du vers, ne subit plus l'influence de Lope et qu'il redevient complétement l'homme du merveilleux roman et des *Novelas ejemplares.* C'est ce qu'on reconnaîtra en lisant ce volume.

Les quatre pièces en trois actes, que je traduis en entier, moins quelques discours que j'abrége un peu

dans la tragédie, sont dans les quatre genres qu'a traités Cervantès : *Pedro de Urde Malas* est une comédie *picaresque*, c'est-à-dire reproduisant les mœurs des bohémiens, des comédiens nomades et les rapines de ces serviteurs *embusteros*, rusés coquins qui rendraient des points aux Crispins et aux Frontins de notre vieille comédie. *Le Vaillant Espagnol* est un drame chevaleresque et galant, où Maures et chrétiens luttent de courtoisie et de bravoure. *Cristoval de Lugo* est un drame religieux, et *Numance* une tragédie épique qui a valu à son auteur le surnom d'Eschyle castillan.

Les intermèdes, écrits en prose facile et amusante, reposent des fabulations compliquées et quelque peu embrouillées parfois des *comedias*. Ils nous promènent dans un monde populaire et comique mêlé de bourgeois, de soldats, d'artisans, d'étudiants, de coquines, d'alguazils, de sacristains, de saltimbanques et de rufians.

Ces divers types reproduits par Cervantès sont fortement accentués et ont la parole assez libre. Je leur ai laissé leurs allures, me bornant de temps à autre à omettre certaines expressions qui ne sauraient aujourd'hui être tolérées par le public. Nos comédies ont du reste reçu l'approbation de la censure royale à la date du 3 juillet 1615, dans les termes suivants :

« Par mandat et commission du seigneur docteur Cerina, vicaire général dans cette cour, j'ai vu le livre des comédies et intermèdes de Michel Cervantès, et je n'y ai rien trouvé contre notre sainte foi catholique et les bonnes mœurs, mais au contraire beaucoup de

choses divertissantes et de bon goût. Ceci est mon opinion, sauf, etc... A Madrid, le 3 de juillet 1615. Signé El maestro Josef de Valdivielso. »

Lorsqu'en 1749 le libraire Villaroel réimprime l'édition originale, les deux volumes reçoivent aussi l'approbation du révérendissime père Juan de la Concepcion, lecteur en théologie et prédicateur au couvent des carmes déchaussés de Saint-Hermenegilde, lequel certifie que l'ouvrage ne contient rien de contraire à la sainte foi, aux mœurs ou aux droits royaux de Sa Majesté. Suit la licence du conseil signée de Don Miguel Fernandez Manilla, secrétaire du roi, autorisant la réimpression et la certifiant conforme au manuscrit. La réimpression est ornée d'une absurde préface d'un paladin des trois unités prétendant prouver que Cervantès, qu'il admire beaucoup, à ce qu'il dit, n'a eu d'autre but, dans ses comédies, que de se moquer de Lope en parodiant et exagérant ses défauts. Ce prétendu ami de Cervantès, nommé Blas de Nasarre, est l'ours de la fable, et son plaidoyer la pierre jetée sur l'auteur des comédies, qui est en même temps l'auteur du merveilleux roman.

En composant son roman comme en écrivant son théâtre, Cervantès a vu combattre en lui ses instincts et ses théories, et dans l'un comme dans l'autre, il a contrairement agi à ce qu'il avait d'abord résolu. Il a pris la plume dans un moment d'impatience pour faire justice par une bonne satire des ennuyeux recueils auxquels la chevalerie servait de prétexte, et laissant bientôt derrière lui cette donnée secondaire, il s'est

laissé emporter par sa chaude imagination dans un monde de sentiment et de philosophie dont la plaisanterie n'est que le vêtement. Croyez-vous que les générations qui se sont succédé depuis deux siècles et demi aient pensé un instant à admirer dans le *Quichotte* un parti pris de critiquer les romans de chevalerie? Pas le moins du monde; et l'auteur lui-même n'y a pas pensé davantage après la publication des 1605. Le public a vu dans le livre non pas une satire des romans de chevalerie, mais un roman de chevalerie meilleur que tous les autres. La finesse des aperçus échappe aux masses. Les passions vraiment humaines sont comprises de tous. C'est par le côté humain et intéressant que *Don Quichotte* a conquis sa popularité, c'est par là qu'il est devenu un livre universel et qu'il vivra à travers les siècles. Les malheurs du pauvre et honnête hidalgo sont de vrais malheurs; sa folie elle-même ne fait qu'ajouter à l'intérêt qu'il inspire; on se prend de sympathie pour sa maigre personne, et l'on hait ses ennemis plus qu'il ne les hait lui-même. Et puis ne compare-t-on pas un peu, bien qu'involontairement, les moulins à vent que veut combattre le paladin de la Manche à ces autres moulins à vent semés dans la vie de l'honnête et pur écrivain? Leur destinée manque-t-elle absolument de points d'analogie? Des deux côtés, que de probité inutilement dépensée à travers un monde ingrat! Quelles privations subies! Que de larmes dévorées! Que de lances rompues contre des chevaliers discourtois et félons! Quelle douceur et quelle patience au milieu des cahots

de cette existence précaire ! Tous deux n'ont-ils pas été, malgré leur innocence, appréhendés par les archers de la sainte Hermandad et jetés derrière les barreaux d'une prison, avec cette différence que l'épreuve fut réelle pour Cervantès et qu'à trois reprises elle se renouvela ? Tous deux meurent enfin chrétiennement dans leur lit, la conscience tranquille, après avoir écrit leur testament.

C'est sous la rondache de Don Quichotte que je place le théâtre de Michel Cervantès, comme sous la plus sûre des protections. Je crois qu'on y reconnaîtra facilement, en plus d'un endroit, la plume qui a retracé les aventures du chevalier manchois. Dans tous les cas, cette exhumation tardive aura le mérite de compléter pour les curieux l'œuvre de l'un des plus éminents écrivains qui aient honoré les lettres et l'humanité.

Paris, 1er novembre 1861.

PROLOGUE

AU LECTEUR, PAR MICHEL CERVANTÈS

Je te supplie, très-cher lecteur, de me pardonner si dans ce prologue j'abandonne quelque chose de ma modestie accoutumée. Ces jours passés je me trouvai dans une société d'amis où l'on traita de la comédie et des choses qui la concernent, et ils subtilisèrent si bien la matière, qu'à mon sens ils la portèrent à toute sa perfection. On discuta aussi quel fut le premier qui, en Espagne, sortit cet art de ses langes et le vêtit de ses magnifiques habits. Moi, comme le plus vieux de ceux qui étaient là, je dis que je me souvenais d'avoir vu jouer le grand Lope de Rueda, homme insigne comme acteur et comme intelligence. Il était né à Séville, et de son métier batteur d'or. Il fut admirable dans la poésie pastorale, et, ni avant ni après lui, personne ne l'a surpassé. Quoique, étant alors un enfant, je ne pusse avoir une opinion bien juste sur les mérites de ses vers, les quelques-uns qui me restent en mémoire, revus aujourd'hui que je suis d'un âge mûr, me confirment l'exactitude de ce que j'ai avancé. Si je ne craignais de sortir de la matière d'un prologue, je citerais ici quelques-uns de ces vers qui prouveraient cette vérité. Au temps de ce célèbre Espagnol, tout

le matériel d'un directeur de spectacle se renfermait dans un sac et se réduisait à quatre jaquettes de peau blanche, garnies de cuir doré, à quatre barbes, quatre perruques et quatre houlettes, un peu plus ou un peu moins. Les pièces étaient des colloques, espèces d'églogues entre deux ou trois bergers et quelques bergères. On les embellissait et on les allongeait au moyen de deux ou trois intermèdes où figuraient tantôt une négresse, tantôt un rufian, tantôt un niais ou un basque. Lope représentait avec la plus grande perfection ces quatre types et beaucoup d'autres encore. Il n'existait alors ni machines, ni défis de Maures et de chrétiens à pied et à cheval. Il n'y avait pas de personnages sortant ou paraissant sortir de terre par une trappe; la scène se composait de quatre bancs en carré et de quatre ou six planches superposées, qui l'élevaient à quatre palmes du sol. On ne voyait pas descendre du ciel des nuages portant des anges ou des âmes. Le théâtre était orné d'une vieille couverture tendue sur deux cordes, d'une partie à l'autre, formant ce qu'on appelle un vestiaire pour les acteurs, et derrière laquelle se tenaient les musiciens, chantant sans guitares quelque romance ancienne. Lope de Rueda mourut, et, parce qu'il fut un homme excellent et célèbre, on l'inhuma dans la grande église de Cordoue (où il mourut), entre les deux chœurs où repose aussi ce fameux fou Louis Lopez. A Lope de Rueda succéda Naharro, natif de Tolède, fameux dans le personnage d'un rufian poltron. Celui-ci modifia quelque peu la décoration des comédies et changea les sacs du vestiaire en coffres et en malles. Il ôta la musique de sa place primitive pour la placer sur le théâtre, enleva les barbes des comédiens, qui tous alors jouaient avec des barbes postiches, et voulut que tous parussent à visage découvert, si ce n'est ceux qui devaient faire les rôles de vieillards et autres demandant un changement de figure. Il inventa les

coulisses, les nuages, le tonnerre, les éclairs, les défis et les batailles. Pourtant il ne s'éleva pas au point où l'on est arrivé aujourd'hui (cela est une vérité que je ne puis contredire, et ici il me faut sortir des limites de ma modestie). Ce progrès se manifesta quand on représenta sur le théâtre de Madrid *los Tratos de Argel*, de ma composition; *la Destruction de Numance* et *la Bataille navale*, où je me hasardai à réduire à trois journées au lieu de cinq les comédies. Je montrai, ou pour mieux dire je fus le premier à traduire les imaginations et les pensées cachées au fond de l'âme, mettant des caractères au théâtre au grand applaudissement des auditeurs. Je composai dans ce temps jusqu'à vingt ou trente comédies, qui toutes furent jouées sans qu'on leur jetât des concombres ou autres projectiles. Elles firent leur carrière sans sifflets, sans clameurs et sans confusion. Je trouvai d'autres occupations, je laissai la plume et les comédies, et parut alors le prodige de nature, le grand Lope de Vega, qui s'éleva à la monarchie de la comédie, rangeant sous ses lois tous les acteurs. Il remplit le monde de comédies naturelles, heureuses et pleines de raison, et si nombreuses qu'elles passent dix mille feuilles; et toutes il les a vu représenter ou entendu dire au moins qu'elles ont été représentées. Et s'il est quelques auteurs (et il y en a beaucoup) qui ont voulu lui disputer sa gloire, tous ensemble n'arrivent pas, avec ce qu'ils ont écrit, à la moitié de ce que seul il a produit. Pourtant (comme Dieu n'accorde pas tout à tous) on ne laisse pas d'estimer à leur prix les travaux du docteur Ramon, qui sont les plus nombreux après ceux du grand Lope. On apprécie les plans ingénieux du licencié Miguel Sanchez, la gravité du docteur Mira de Mescua, honneur singulier de notre nation; l'esprit vif et les innombrables conceptions du chanoine Tarraga; la douceur de D. Guillèn de Castro; la finesse d'Aguilar; la pompe, le mou-

vement, le faste, la grandeur des comédies de Luiz Velez de Guevara; celles qui restent encore en patois de cet esprit fin appelé Don Antonio de Galarza, et celles que promettent *les Supercheries d'amour* de Gaspar d'Avila. Tous, avec le concours de quelques autres, ont aidé le grand Lope à élever son vaste édifice.

Il y a quelques années, je retournai à mon ancienne oisiveté, et, pensant que durait encore le temps où l'on chantait mes louanges, je revins à composer quelques comédies. Je ne trouvai pas d'oiseaux dans les nids de l'année précédente, je veux dire que je ne trouvai pas de directeurs qui me les demandassent, quoiqu'ils sussent bien que je les avais écrites, et alors je mis mes comédies dans un coffre et les condamnai à un silence éternel. Un libraire me dit alors qu'il me les aurait bien achetées si un auteur en titre ne l'avait assuré que de ma prose on pouvait beaucoup attendre, mais de mes vers, non. S'il faut parler vrai, il est certain que cette parole me donna beaucoup de chagrin, et je dis à part moi : « Ou je suis bien changé, ou les temps se sont bien améliorés, contrairement à l'usage; car on loue toujours le temps passé. » Je jetai les yeux sur mes comédies et sur quelques-uns de mes intermèdes abandonnés avec elles dans un coin, et je vis que tout cela n'était pas assez mauvais pour ne pas mériter de passer des ténèbres de l'esprit de ce directeur à la lumière d'autres moins scrupuleux et mieux entendus. Je pris mon parti et je vendis le tout au libraire, qui l'a édité comme je l'offre ici. Il me paya raisonnablement; je touchai mon argent avec délices sans avoir à me quereller avec les acteurs. Je voudrais que ces pièces fussent les meilleures du monde, ou au moins sensées. Tu le verras (mon lecteur). Si tu trouves qu'elles contiennent quelques bonnes choses, et si tu rencontres mon directeur médisant, dis-lui qu'il s'amende, car, après tout, je ne fais

de mal à personne; dis-lui que mes ouvrages ne contiennent pas de niaiseries patentes; que le vers est celui que demandent les comédies, lequel doit être des trois styles le plus naturel; que le langage des intermèdes est justement celui des personnages qui y figurent, et que pour racheter tout cela je lui offre une comédie que je suis en train de composer, et que j'intitule *la Méprise des yeux* (*el Engano à los ojos*), de laquelle (si je ne me méprends) il doit être content. Et maintenant, que Dieu te donne la santé et à moi la patience.

peut at
parfait,
points je
à mon ma
à qui je de
le daim fu
don de la
charman
quand
à coup
J'igno
colè
rigu
PR
CE
seil

, et je
emps se
on loue
es comé-
bandonnés
'était pas
ténèbres
s scru-
ndis le
e paya
avoir
èces
. Tu
ent
eur
fais

;DRO DE URDE MALAS

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

CLÉMEN
peut atte
parfait, e
points je
à mon ma
à qui je d
le daim fu
don de la té
charmante. Quan
quand elle me le
à coup, l'a méta
J'ignore quels me
colère. J'ignore, ô
rigueur tes flèches

PEDRO. Niaiseries

CLÉMENT. Pedro,
seil tu me tires de

Les personnages qui parlent dans cette pièce sont les suivants :

PEDRO DE URDE MALAS.
CLÉMENT, jeune paysan.
CLÉMENCE et BÉNITA, jeunes paysanes.
CRESPO, alcade, père de Clémence.
SANCHO MACHO et DIÉGO TARUGO, régidors.
LAGARTIJA et HORNACHUÉLOS, laboureurs.
REDONDO, greffier.
PASCUAL.
UN SACRISTAIN.
MALDONADO, comte des gitanos.
INÈS et BÉLICA, gitanas.
UNE VEUVE.
UN PAYSAN.
UN AVEUGLE.
LE ROI.
SILÉRIO, valet du Roi.
UN HOMME DU ROI.
UN ALGUAZIL.
LA REINE.
MOSTRENCO.
MARCÉLO.
TROIS ACTEURS AVEC LE DIRECT[illegible]
UN ALGUAZIL DE COMÉDIE. DEUX [illegible]

PEDRO DE URDE MALAS

PREMIÈRE JOURNÉE

La place publique d'un bourg de Castille.

CLÉMENT. De ton esprit, ami Pedro, et de ton amitié on peut attendre plus encore que je ne dis, parce que l'un est parfait, et que tout le monde connaît l'autre. Sur ces deux points je me repose donc, sans chercher plus loin le remède à mon mal. Cette fille de ton maître, qu'on appelle Clémence, à qui je demande justice, celle qui fuit ma présence comme le daim fuit le chasseur, celle à qui la nature fit le précieux don de la beauté, me cause autant de tourment qu'elle est charmante. Quand je pensais avoir fait impression sur elle, quand elle me le laissait apercevoir, je ne sais ce qui, tout à coup, l'a métamorphosée de mouton en tigre féroce. J'ignore quels mensonges ont pu changer sa mansuétude en colère. J'ignore, ô amour! pourquoi tu décoches avec tant de rigueur tes flèches contre moi!

PEDRO. Niaiseries! Dis-moi au juste ce que tu veux.

CLÉMENT. Pedro, mon frère, je veux qu'avec un bon conseil tu me tires de là, ou que tu m'aides en homme habile.

PEDRO. T'es-tu borné à des paroles galantes, ou bien as-tu attaqué au cœur la place où l'Amour a établi sa résidence?

CLÉMENT. Je suis un paysan, parle-moi un langage plus simple.

PEDRO. Je te demande si tu es Amadis ou Galaor?

CLÉMENT. Je suis Antoine Clément.

PEDRO. Pain pour pain, vin pour vin, voilà comme il faut parler à ces gens-là. As-tu vu Clémence seul à seule, et t'a-t-elle permis quelques privautés qui te chargent la conscience?

CLÉMENT. Pedro, que le ciel me confonde, que la terre m'engloutisse, que l'air me suffoque, si ce n'est pas à un honnête amour que mon amour répond. Le père, qui est riche, méprise ma pauvreté. J'entends dire qu'il voit d'un bon œil Laurent et Pascual, qui sont riches. Ce n'est pas l'amour, c'est la richesse qui conquiert le cœur des femmes! Outre cela, Clémence ne répond pas à ma passion à cause de je ne sais quelle impertinence qu'ils lui ont débitée, ce qui fait qu'elle me fuit. Si tu ne nous réconcilies pas, Pedro, je suis un homme perdu.

PEDRO. Ou je n'ai aucune intelligence, ou j'imaginerai un soulagement à tes chagrins. Si aujourd'hui mon maître est nommé alcade, je te prédis que tu n'auras pas parlé en vain. Tu verras comment je te sers. Pendant que nous arrangeons ce projet, contemple d'ici les cheveux dorés de Clémence, et l'Amour se jouant dans leurs flots comme s'il voulait s'y mirer. Sa cousine Bénita l'accompagne; une étoile auprès du soleil! Fais en sorte, si Clémence s'approche, d'être humble envers elle. Moi, je pense faire une révérence à Bénita, comme à une chose bénie. Dis à ta maîtresse des choses qui lui plaisent, et tiens pour certain qu'il n'est pas une femme qui ne soit flattée de s'entendre dire qu'elle est belle. Montre-toi libéral de cette monnaie; que ta langue ne

cesse pas de la louer, et tu verras tourner pour toi la variable roue.

(Entrent Clémence et Bénita portant des cruches et allant à la fontaine.)

BÉNITA. Pourquoi t'en vas-tu, Clémence?

CLÉMENCE. Pourquoi je m'en vais? Pour ne pas me trouver en présence d'un homme qui m'ôte le repos, et qui me cause un mortel chagrin.

BÉNITA. Je gagerais que c'est pour Clément que tu dis cela?

CLÉMENT, s'approchant. Suis-je un basilic? un fantôme qui vient mal à propos pour effrayer les sens ou mettre l'âme en péril?

CLÉMENCE. Tu n'es rien qu'un parleur, un flatteur, un trompeur et un vaniteux sans raison. Quand t'ai-je donné un gage qui t'assure si bien de mon amour que tu ne craignes pas de le perdre? Cela, tu l'as dit à Jacinthe, et tu lui as montré une ceinture dont je t'ai fait cadeau. La rougeur qui couvre ton visage prouve la vérité de mes paroles.

CLÉMENT. Clémence, si j'ai dit quelque chose qui ne soit pour te prouver mon dévouement, je veux passer du bonheur à la plus grande infortune. Quand ma bouche a cessé de t'élever au-dessus des nues, c'est que je me taisais de peur de t'importuner de mes plaintes.

PEDRO. Clémence, ton père s'approche, et avec la baguette d'alcade.

CLÉMENCE. Il ne l'aura pas obtenue pour rien. Adieu, monsieur Clément.

CLÉMENT. Comment nous quittons-nous?

CLÉMENCE. Bien. Viens, Bénita.

(Elles sortent.)

PEDRO. Sois tranquille, Clément, et laisse-moi faire.

CLÉMENT. Adieu donc.

PEDRO. Tu seras satisfait.

(Entrent Martin Crespo, alcade et père de Clémence, Sancho Macho et Diégo Tarugo, régidors.)

TARUGO. Nous sommes ravis, Martin Crespo, de ce qui est arrivé. Pas un vote ne vous a fait défaut.

L'ALCADE. Diégo Tarugo, ce que m'a coûté cette baguette d'alcade, Dieu seul le sait! vins, chapons et viande de boucherie! Soif du pouvoir, que celui qui ne te connaît pas chante tes louanges!

SANCHO. Je dis que là est le mauvais côté. Voir la *vara* d'alcade aux mains d'un ennemi, quand elle est achetée par des présents!

L'ALCADE. Mais c'est un de vos amis qui la possède en ce moment.

SANCHO. Par vous, Crespo, elle sera si bien tenue que ni prières, ni présents, ne la feront dévier.

L'ALCADE. Non, je le jure, tant que je serai de ce monde; je veux être aveugle, sourd et muet aux prières de la femme et du grand seigneur, me retranchant dans une sévérité absolue.

SANCHO. Vous rendrez des sentences dignes de Salomon, le roi prudent qui coupait les enfants en deux.

L'ALCADE. Je promets du moins de m'accrocher à la loi tant que je pourrai, et sans altérer le moindre décret.

SANCHO. Que cela soit comme je le désire, et adieu.

L'ALCADE. Que la fortune vous maintienne, Sancho Macho, sur le sommet de sa roue.

SANCHO. Jugez, Crespo, sans crainte, sans partialité et brièvement, car le retard est un vice en toutes choses.

(Les deux régidors s'éloignent.)

L'ALCADE. Et toi, Pedro, qui m'écoutes, pourquoi ne me félicites-tu pas de mon succès? Me voici alcade, et je confesse que je le serai inutilement si tu ne me montres pas les moyens de bien juger, car je te sais plus savant qu'un curé ou qu'un docteur.

PEDRO. L'expérience démontrera combien ce que vous

dites est vrai, car je vous enseignerai une science qui va faire votre réputation. Vous effacerez Lycurgue, et la fameuse Athènes fera taire ses doctes lois; les rois et les meilleures écoles vous porteront envie. Je mettrai dans votre capuchon deux douzaines de sentences qui étonneront le monde, toutes avec leurs variantes. La première qui vous tombera sous la main, vous n'aurez qu'à la regarder.

L'ALCADE. A compter d'aujourd'hui, Pedro, tu n'es plus mon serviteur, mais mon frère. Suis-moi, et tu m'apprendras comment je dois exécuter en tout ou en partie ce que tu as dit là.

(Ils s'éloignent.)

Le théâtre change et représente une salle chez l'alcade.

SANCHO. Écoute, Tarugo, je devine, quoique tu aies félicité Crespo, que tu ne penses pas un mot des compliments que tu lui as adressés; car, en effet, c'est pitié que cette bourgade soit gouvernée par l'homme le plus niais qu'il y ait depuis la Flandre jusqu'à la Grèce, et d'Égypte en Castille.

TARUGO. Nous allons savoir, bon régidor Sancho Macho, jusqu'où va le savoir de Crespo, que je ne veux pas blâmer avant sa première audience, car il me semble qu'il faut l'entendre.

SANCHO. Je le veux bien, quoique pour moi il me soit démontré que c'est un imbécile.

(Entrent Lagartija et Hornachuélos, laboureurs.)

HORNACHUÉLOS. Qui nous dira, seigneur, si l'alcade est chez lui ?

TARUGO. Nous l'attendons ici.

LAGARTIJA. Sait-on s'il viendra ?

SANCHO. La preuve, c'est que le voici.

Entrent l'alcade en costume, et Pedro, accompagnés du greffier Redondo.)

L'ALCADE. Salut, vaillants régidors.

LE GREFFIER. Que vos seigneuries veuillent bien s'asseoir.

L'ALCADE. Sans cérémonie, seigneurs.

TARUGO. Vous êtes le plus poli des hommes.

L'ALCADE. Que le greffier s'asseye à ma gauche, et les régidors à ma droite, et toi, Pedro, reste derrière moi.

(Il s'assied sur son fauteuil d'alcade.)

PEDRO, bas à l'alcade. Les sentences sont dans votre capuchon; elles suffiront pour tous les procès qui peuvent se présenter, sans que vous ayez à vous en embarrasser l'esprit. Et si, par hasard, il venait à en manquer une, référez-en à votre assesseur, qui saura bien celle qu'il faudra.

LE GREFFIER, aux plaideurs. Voulez-vous quelque chose?

LAGARTIJA. Oui.

LE GREFFIER. Parlez. Voici le seigneur alcade qui vous fera bonne justice.

L'ALCADE. Que Dieu me pardonne ce que je dis, et qu'on ne pense pas que c'est par orgueil que je le dis, mais je compte rendre la justice aussi fermement qu'un *sonateur romain*.

LE GREFFIER, bas à l'alcade. Sénateur, Martin Crespo!

L'ALCADE. C'est tout de même. Dites votre affaire tout de suite et brièvement. A peine me l'aurez-vous racontée que je vous rendrai la plus juste des sentences.

HORNACHUÉLOS. Lagartija m'a prêté trois réaux. Je lui en ai rendu deux; je lui en redois donc un, et il prétend que je lui en dois quatre. C'est tout le procès. N'est-ce pas vrai, Lagartija?

LAGARTIJA. C'est vrai; mais je trouve pour mon compte que je suis un âne ou que Hornachuélos reste m'en devoir quatre.

L'ALCADE. Voilà un beau cas.

LAGARTIJA. Il n'y a rien de plus dans cette affaire, et je conclus en demandant que le seigneur Crespo nous juge.

L'ALCADE. Que répondez-vous à cela, Hornachuélos?

HORNACHUÉLOS. Il n'y a rien à répondre. Je m'en rapporte à vous.

L'ALCADE. Ami Pedro, tire-moi un jugement.

LE GREFFIER. Comment? Avant de connaître l'affaire, il y avait déjà un jugement?

PEDRO. Lisez-le.

(Il lui passe un papier.)

LE GREFFIER, lisant. « Dans le procès que plaident A et B... »

PEDRO. A et B signifient un tel et un tel.

LE GREFFIER, continuant de lire. « Dans le procès que plaident un tel et un tel, je dois condamner et je condamne un tel à mort, parce qu'il a tué l'enfant dudit un tel. » (Parlant.) Je ne vois pas comment cela peut s'appliquer au procès de ces deux hommes.

L'ALCADE. Redondo n'a pas tort. Ami Pedro, tire une autre sentence.

PEDRO. Moi qui suis votre assesseur, je me permettrai de la donner tout de suite, et ce sera justement celle qui convient.

LAGARTIJA. J'aime autant qu'un cheval me la donne.

HORNACHUÉLOS. Une sentence, bien vite.

L'ALCADE. Va, Pedro, je remets mon honneur à ton imagination.

PEDRO. Hornachuélos, déposez-moi d'abord douze réaux.

HORNACHUÉLOS. Il ne s'agit que de la moitié.

PEDRO. Le bon Lagartija vous a donné trois réaux doubles et vous lui en avez rendu deux simples, vous lui en redevez donc quatre et non un seul, comme vous le prétendez.

LAGARTIJA. C'est cela même.

HORNACHUÉLOS. Je ne puis le nier, je suis battu.

LE GREFFIER. C'est jugé en Caton et en Justinien, ô Pedro de Urde, fameux montagnard, comme votre nom et votre génie l'indiquent.

HORNACHUÉLOS. J'y suis de mon argent et je m'en vais honteux.

LAGARTIJA. Je me contente de ma victoire.

(Les deux plaideurs s'en vont. — Entrent Clément et Clémence, la figure cachée dans leurs manteaux.)

CLÉMENT. Permettez que nous parlions devant cette juste assemblée sans découvrir nos visages.

L'ALCADE. Vouz pouvez parler dans un sac; je ne suis pas ici pour vous voir, mais pour vous entendre.

CLÉMENT. Le siècle d'or est revenu, puisque nous voyons aujourd'hui la perfection de la justice, nous voyons un Crespo alcade.

L'ALCADE. Dieu vous garde. Laissez ces *compléments* de côté.

LE GREFFIER, à part. Il a voulu dire compliments.

L'ALCADE. Il se fait tard; dites-nous en bref ce que vous prétendez.

CLÉMENT. Je voudrais vous le dire à l'oreille.

L'ALCADE. Dites tout haut, je ne suis pas sourd et ne l'ai jamais été.

CLÉMENT. Il y a longtemps de cela : conduit par une étoile qui ne me trompait pas, je vis et j'adorai ce soleil que vous voyez ici caché sous ce voile. Ses rayons pénétrèrent jusqu'au fond de mon cœur. Elle répondit à mon désir et m'aima comme je l'aime. A l'insu de son père, car sa mère n'est plus, elle me promit sa foi et sa main, et aujourd'hui, à cause de son père, elle n'ose m'épouser. Elle craint que ce père, qui est riche, ne rougisse de mon humble position. Elle me surpasse en richesses, mais mes qualités égalent les siennes. Je désire que devant vous elle répète la promesse

d'être ma femme et qu'elle consente à le devenir, car l'homme ne peut séparer ceux qui sont unis par la grâce de Dieu et en son nom.

L'ALCADE. Que répondez-vous à cela, soleil caché au milieu des nuages ?

CLÉMENT. Sa pudeur la rend muette pour le moment, mais elle peut répondre par signes qu'elle consent.

L'ALCADE. Voulez-vous être sa femme, jeune fille?

CLÉMENT. Elle a baissé la tête, signe évident qu'elle ne refuse pas.

SANCHO. Que décidez-vous, Martin Crespo?

L'ALCADE. Pedro, tire une sentence de mon capuchon.

PEDRO, tirant un papier du capuchon de l'alcade. « Moi, Martin Crespo, alcade, je décide qu'il faut unir l'ânesse avec l'ânon. »

LE GREFFIER. Ce capuchon est l'urne du sort, et cette sentence, quoique empruntée à l'ordre des bêtes, est miraculeuse et doit avoir été bien méditée.

CLÉMENT, se découvrant et tombant aux pieds de l'alcade. L'âme élevée vers Dieu et le genou en terre, je baise vos pieds ; vous êtes la colonne de l'édifice où trônent les sciences et la justice.

L'ALCADE. Puisque cette sentence te profite, mon garçon, et qu'elle te donne mon âme en te donnant ma Clémence, j'en suis enchanté. Mais que nous jouissions au moins de votre présence, car ce que j'ai eu la faiblesse de sentencier recevra son exécution.

CLÉMENCE, ôtant sa mante. Avec cette assurance, mon père, je me démasque et me jette à vos pieds. Mais vous avez tort de rien regretter, puisque je suis votre fille et non un monstre épouvantable. Vous avez donné la sentence de votre libre arbitre; si elle est injuste, c'est à vous la faute; si elle est juste, elle doit être exécutée.

L'ALCADE. Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit; tu as bien dit, fille; en conséquence, j'accepte Clément pour mon gendre,

et que le monde apprenne que j'agis plutôt par respect pour la loi que par goût.

SANCHO. Il n'y a pas ici un cœur qui ne soit joyeux de votre joie involontaire.

TARUGO. Ni une langue qui ne loue Martin Crespo comme un homme des plus ingénieux et des plus sages.

PEDRO. Notre maître, il faut que vous sachiez que c'est une grâce spéciale que fait le ciel quand il donne à un homme une bonne femme, de même que lorsqu'il donne à une femme un homme qui est vraiment un homme, affable de caractère et plus débonnaire qu'entreprenant. L'heureuse union de Clément et de Clémence vous égayera et vous satisfera, et propagera votre honorable race. Et pendant cette nuit de Saint-Jean, nous célébrerons les noces, si c'est votre avis et le leur.

L'ALCADE. Tout ce que tu me dis est très-juste. Mais la noce se fera un autre jour; car cette nuit est consacrée à l'allégresse générale.

CLÉMENT. Qu'importe! Clémence est déjà ma femme; le contentement du cœur réside dans la possession bien plus que dans l'espérance.

PEDRO. Où l'adresse et la sagacité n'arrivent-elles pas?

L'ALCADE. Allons! car nous avons ce soir beaucoup à faire.

TARUGO. Adieu.

CLÉMENT, à Clémence. Je n'ai plus ni à espérer ni à craindre, puisque tu es ma femme.

TARUGO. Clémence, tu as fait un bon choix.

CLÉMENT. Il faut remercier l'auteur de la sentence et le ciel.

PEDRO. Je crains d'avoir un peu chargé ma conscience.

(Tout le monde sort, et en même temps paraît Pascual, qui tire à l'écart Pedro, et derrière Pascual entre un sacristain.)

PASCUAL. Ami Pedro!

PEDRO. Qu'y a-t-il, Pascual? Ne crois pas que j'oublie le remède que j'ai promis d'apporter à ton mal; je ne pense pas à autre chose. Dans cette nuit de Saint-Jean, il est d'usage, tu sais, que toutes les filles de la bourgade attendent le signal de leur noce. Bénita, les cheveux au vent, le pied dans un bassin plein d'eau et l'oreille au guet, doit donc attendre jusqu'au jour ce signal fortuné. Sois le premier à te nommer dans sa rue, de façon à ce qu'elle entende bien ton nom.

PASCUAL. Tu es un homme plein d'industrie. J'agirai comme tu dis, sois tranquille. Mais quand cela sera fait, tâche que le feu de Saint-Jean n'enflamme pas ton cœur.

(Pascual s'éloigne.)

LE SACRISTAIN, à part, après avoir écouté. Quelque agile que vous soyez, j'arriverai par un chemin de traverse, et ma finesse vous tiendra facilement tête à tous deux.

(Il s'éloigne. — Entre Maldonado, comte des gitanos; tous ceux qui remplissent les rôles de gitanos doivent zézayer.)

MALDONADO. Seigneur Pedro, Dieu te garde! Je suis venu ce soir te chercher pour savoir si tu es un homme hardi ou un poltron. Je désire savoir si tu veux être, comme tu me l'as annoncé, notre camarade, notre ami et compagnon.

PEDRO. Je le veux.

MALDONADO. N'auras-tu pas de regrets?

PEDRO. Aucun.

MALDONADO. Notre vie est agile, libre, curieuse, large, fainéante; rien ne lui manque, nous savons tout trouver ou mendier. La terre nous donne un lit de gazon, le ciel une tente; le soleil ne nous brûle pas; le froid ne saurait nous atteindre. Le verger le mieux clos nous offre ses primeurs. A peine voit-on paraître l'alvilla et le muscat, nous l'avons sous la main, nous autres audacieux gitanos, avides du bien d'au-

trui, pleins d'esprit et d'adresse, prestes, déliés et bien portants. Nous jouissons de nos amours, libres de tous soucis de rivalité, nous nous chauffons à ce feu sans crainte ni jalousie. Et en ce moment, nous avons dans notre bande une jeune fille qui ne s'est encore donnée à personne, si belle que l'envie ne peut lui découvrir aucun défaut. Elle fut volée par une gitana; mais sa beauté et son honnêteté font assez clairement voir qu'elle est d'une famille riche et noble. Cette jeune fille, Pedro, sera pour toi, quoi qu'elle en ait, quand nous aurons conclu l'accord de notre amitié.

PEDRO. Pour que tu saches, Maldonado, ce qui me pousse a changer d'état, écoute-moi un instant.

MALDONADO. Bien volontiers.

PEDRO. Par ce que je vais te conter, tu jugeras si je puis devenir un bon gitano.

MALDONADO. Je suis attentif, tu peux commencer.

PEDRO. Je suis enfant de la pierre; car mon père, je ne l'ai pas connu, la plus grande des disgrâces qui puisse arriver à un homme; j'ignore où je fus élevé, pourtant je puis dire que je fus un de ces enfants galeux du catéchisme qu'on trouve là-bas. C'est au moyen de la diète et des coups que l'on m'apprit à prier et à souffrir la faim. Pourtant, malgré tout, je sus lire et écrire, escroquer une aumône et mentir. Cette vie ne me satisfit plus quand je me vis grand garçon, et j'allai tête baissée m'engager sur un navire en qualité de mousse. Je me rendis aux Indes et j'en revins, vêtu de goudron et de grosse toile et sans un maravédi. Je tremblai pendant les tempêtes et je ramai pendant les calmes; la Bermude m'épouvanta quand je me trouvai sur ses côtes. Je cessai de manger du biscuit revêtu de deux doigts de suie, et de boire un vin du diable d'avant la Saint-Martin. Je foulai de nouveau les riches bords du Guadalquivir; je me confiai à ses flots et j'arrivai à Séville, où je m'accommodai de

l'humble métier de commissionnaire du marché : les temps le voulaient ainsi. Là, sans être curé, je recueillis beaucoup de dîmes, faisant main-basse sur tout ce que je pouvais prendre. Pour mon malheur, je trouvai enfin une place et je commençai le périlleux métier qu'on appelle *mandil* [1]. Là j'appris la vie scabreuse de la *hampe* [2], tirer une querelle du vent et frapper avec un souffle. Mon maître donna l'assaut à une poche, subitement et sans bruit. Un certain alguazil le prit les mains dans la pâte et le fit monter sur un chevalet, comme confesseur et non comme martyr. Je dis martyr, Maldonado.

MALDONADO. Prononce comme tu voudras, pourvu que tu ne parles pas latin.

PEDRO. Le valet du bourreau lui donna des coups sur les épaules, ce qui le chagrina, à ce que rapporte un médisant; on le transporta sur une maison flottante et je vis l'Escalanta se griffer le visage et la Bécerril verser des pleurs. N'ayant plus pour couverture mon paladin andalous, je devins, d'un seul saut, gardien des havre-sacs dans l'armée. La fortune m'envoya alors un soldat spadassin, de ceux qui vont jusqu'au port et qui en reviennent. Les billets de logement rachetés, les poules dérobées, si le ciel ne me les pardonne pas, malheur à moi ! Cette existence me dégoûta, parce que j'y appris que le soldat rodomont finit toujours aux galères, et je me mis au service d'un gentilhomme de plage, vie de mille soubresauts et cent mille contentements. Mais, de peur d'aller à Alger, je m'en fus à Cordoue où je vendis de l'eau-de-vie et de la limonade. Dans cette place, je bus en un jour mon salaire d'un mois; s'il y a une eau savante, l'eau-de-vie

1. On appelle ainsi les valets de mauvais lieux.

2. *Hampa.* On appelait ainsi le genre de vie que menaient en Espagne et principalement en Andalousie certains bandits, espèce de gitanos, toujours prêts à faire un mauvais coup.

est le plus subtil des docteurs. Mon patron me chassa, et j'entrai, pour ma disgrâce, au service d'un Asturien. Il fabriquait des pâtisseries, je vendis des pâtisseries, et, en un jour, je jouai et je perdis dix corbeilles de sa marchandise. Je le quittai et je tombai sur un aveugle que je servis dix mois. Si j'avais eu le temps, j'en aurais su plus que n'en a jamais su Merlin. J'appris avec lui des choses incroyables, à me vêtir d'une façon pittoresque, et à composer des oraisons en vers bien troussés. Mon bon aveugle vint à mourir; il me laissa comme Juan Paulin sans un sou, mais bien instruit, et avec un esprit net et subtil. Alors je me fis garçon de mules et je servis un brelandier tricheur qui portait ses talents à Saint-Quentin. C'était un grand joueur que je vis frapper de terribles coups. Il jouait par excellence la petite Verrue [1], la Ballesilla, le Grattoir, la Suie [2], et le Maese Juan, fils de la ruine; possédant un regard et un toucher tels qu'un lynx n'y aurait rien vu avec les lunettes du Cid [3]. Un jour, la maison s'écroula; la Saint-Martin était venue; on lui plaça un écriteau au-dessus du nez. Je le laissai là et je vins aux champs, où je suis, comme tu vois, au service de Martin Crespo l'alcade, qui m'adore autant que lui-même. Je me nomme Pedro de Urde; mais un certain sorcier, m'examinant un jour les lignes de la main, me parla ainsi: « Ajoute, Pedro, à ton Urde un Malas, et apprenez, mon fils, que vous serez roi, frère, pape et matassin. Par le moyen d'un gitano, il vous naîtra une circonstance que je pourrais dire, et qui fera que les rois vous écouteront et auront du plaisir à vous entendre. Vous passerez par mille métiers fatigants et vous en aurez un à la fin où vous serez

1. Berruguetta, de berruga.
2. Raspadillo y Hollin.
3. Que no se le viera un lince con los antojos del Cid (*antojos* pour *anteojos*).

tout ce que j'ai dit. » Quoique je ne donne aucun crédit à ces paroles, je sens pourtant en moi un je ne sais quoi qui me pousse à suivre la route indiquée. Tu vois que je dois être un gitano et que je le suis déjà.

MALDONADO. O généreux Pedro de Urde Malas, colonne et vie du temple gitanesque, viens et tu obéiras à la haute pensée qui t'incite, te meut et te pousse à t'inscrire sur notre liste ! Viens apprivoiser le tendre cœur de la jeune fille volée dont je t'ai parlé, et qui te rendra le plus heureux homme du monde !

PEDRO. Allons. Je ne doute pas de mon succès.

La scène change et représente une rue de la bourgade.
Il fait nuit.

BÉNITA, à la fenêtre et les cheveux flottants. O nuit de Saint-Jean, étends tes ailes sur tous les galants et exauce leurs désirs, puisqu'on dit que tout le monde te célèbre, même les Maures de l'autre côté de la mer. Moi, pour arriver à mon but, je livre mes cheveux au vent et, le pied gauche dans un bassin plein d'une eau claire et froide, j'écoute avec attention. Tu es une nuit si sainte, que même la voix qui résonne dans ton ombre renferme, dit-on, quelque bonheur pour celle qui veille en l'écoutant. Fais qu'il en vienne une à mon oreille qui soit pour moi l'espoir d'un heureux sort !

LE SACRISTAIN, entrant et parlant très-haut. Roque sera possesseur de la belle dame. Roque est celui qui prendra la dame à ce jeu quand même elle se défendrait. Son bonheur l'appelle à posséder ce riche joyau.

BÉNITA. On a dit Roque. J'ai entendu le nom de Roque. Il n'y a cependant d'autre Roque par ici que cet imbécile de sacristain. Voyons si on nommera Roque une autre fois.

LE SACRISTAIN. Oui, parce que le Roque aux échecs est une

telle pièce qu'aucune dame ne peut lui échapper, et quoiqu'il soit pauvre, il est très-riche de sa pauvreté.

BÉNITA. Psit! Prenez ce ruban, vous que je ne connais pas, et demain matin revenez avec lui.

LE SACRISTAIN. Je serai fidèle en tout, trésor de beauté. Qui que tu sois des deux jeunes filles qui habitent cette maison, tu as le pas sur Vénus.

(Bénita jette de sa fenêtre un ruban que le sacristain ramasse. Pascual, qui vient d'entrer, le saisit par le cou et lui ôte le ruban.)

PASCUAL. Qu'est-ce que cela? Comment, Bénita, vous donnez votre ceinture à un sacristain? Ce serait une grande faute si elle ne trouvait son excuse dans la nuit de Saint-Jean. (Au sacristain.) Et vous, bachelier gradé ès lettres de plain-chant, comment avez-vous eu l'idée de suivre ce jeu mal commencé? C'est donc ainsi que vous sonnez matines avec si peu de vergogne? C'est ainsi que les agaceries d'une folle vous font oublier de chanter et de carillonner?

PEDRO entrant. Qu'y a-t-il, ami Pascual?

PASCUAL. Le sacristain et Bénita ont voulu me prouver qu'elle est une petite sainte, et que lui il est ennemi de la fausseté. Mais pour qu'il sache qu'on l'abuse par de vaines promesses, je lui présente en témoignage cette ceinture.

LE SACRISTAIN. Par les saintes burettes! je n'ai pas eu l'intention de me moquer. Je suis venu ici pour jouir de la fête; je me suis nommé et Bénita s'est prise au piége.

PASCUAL. Pourquoi t'a-t-elle donné cette ceinture?

LE SACRISTAIN. Pour me reconnaître demain à la clarté du jour.

BÉNITA. Pourquoi tant de questions, Pascual? Me juges-tu mal? Je le crois; car j'ai remarqué, pour mon malheur, que tu perds de plus en plus l'esprit.

PASCUAL. Ainsi, avec cette vérité, tu m'arraches l'âme, ingrate, qui soupçonnes l'amitié, qui discutes la sincérité et

qui ne sais pas la voir. Les peupliers de cette rivière où mon couteau a gravé ton nom, te diront si je suis un homme capable d'un mauvais procédé.

PEDRO. Je suis témoin, Bénita, qu'il n'y a pas un arbre dans cette prairie qui ne porte ton nom écrit et couronné comme il le mérite.

PASCUAL. Quand m'a-t-on vu ne pas élever jusqu'au ciel les louanges de Bénita, découvrant mon zèle et cachant mon amour? Quel amandier, quel guignier, quel pommier a-t-on vu ne pas t'offrir ses fruits par mes mains, avant même que les oiseaux les eussent touchés? Dans les ramées que tu trouveras suspendues à ta porte, tu reconnaîtras, cruelle meurtrière, le grand amour que j'ai au cœur. Tu y verras la verveine qui possède tant de vertus, le rosier qui réjouit l'âme, la palme de la victoire, bonne pour tous les succès; tu y verras la tête déliée du peuplier, venue du vallon voisin pour donner de l'ombre à ta porte, et du parfum à tes sens.

BÉNITA. Ta harangue ne te donnera pas ma main; car celui qui ne se nommera pas Roque ne peut être mon époux.

PEDRO. Nous avons le remède. Pascual peut se faire administrer la confirmation et changer son nom en celui de Roque; alors il pourra se marier avec toi.

BÉNITA. Soit!

LE SACRISTAIN. Grâce au ciel, me voilà sorti d'un si grand péril!

BÉNITA. Porte ce ruban, Pascual, et de façon à ce qu'il se voie bien.

PASCUAL. J'entends les musiciens et on apporte les rameaux.

(On entend au dehors la musique. Entrée de paysans portant des rameaux, et parmi eux Clément. Les musiciens chantent la chanson suivante

« Jeune fille, toi qui attends à la jalousie ou au balcon, attention! voici venir ton amour. Nuit de Saint-Jean, le grand précurseur, dont le saint doigt nous a montré le jour sans nuit, donne-nous la clarté. Que ton aube soit telle qu'il pleuve des perles sur chaque fleur. Et tandis que tu attends que le soleil se lève, je dirai à ma maîtresse avec une douce musique : Jeune fille, qui attends à la jalousie ou au balcon, attention! voici venir ton amour.

« Tu diras à Bénita que le berger Pascual garde les soucis de son cœur, et que celui qui est déjà le maître de Clémence est son humble esclave avec juste raison. Et celle qui met en oubli sa résolution, retiens-la par la main, ne l'oublie pas, non. Dis-lui tout bas et même sans parler, de façon à ce que son esprit te comprenne : Jeune fille, toi qui attends à la jalousie ou au balcon, attention! voici venir ton amour. »

CLÉMENT. C'est bien chanté. Maintenant suspendez des rameaux à cette porte de tous les côtés. Aide-nous, Pascual, et fais ta cour à Bénita en fleurissant sa porte. Mets ici ce laurier, là ce saule, ici ce peuplier blanc, et partout du jasmin et du giroflier. Que le sol semble couvert d'émeraudes, et que la fleur du réséda y sème de riches topazes.

(Ils sortent tous en chantant. — Entrent Inès et Bélica, gitanas.)

INÈS. C'est un grand caprice, Bélica, je ne te comprends pas; tu rêves que tu es comtesse ou l'amie du roi.

BÉLICA. Je regrette que ce ne soit qu'un rêve, Inès. Ne m'irrites pas en me grondant.

INÈS. Ta beauté fait naître ta présomption. Remarque pourtant que la beauté toute seule porte rarement bonheur.

BÉLICA. Ma mauvaise chance te donne assez raison. O sort inhumain! pourquoi envoies-tu de telles pensées à une pauvre gitana!

INÈS. Celui-là bâtit sur le vent qui voit plus haut que sa

condition. Abandonne ces chimères, viens apprendre le ballet que tu as commencé l'autre jour.

BÉLICA. Inès, tu achèveras de me tuer avec ton étrange persistance; pourtant tu es dans l'erreur si tu crois que je dois accepter ton avis comme une loi; ce droit, le roi l'a seul, lui pour qui je dois danser.

INÈS. De cette façon, Bélica, je ne serai pas étonnée si tu meurs à l'hôpital; mener la vie d'une grande dame n'est pas de ta compétence. Accommode-toi, tant bien que mal, de notre cuisine et de notre logis, et d'aller danser de côté et d'autre.

BÉLICA. Cette vie ne me convient pas.

INÈS. Quoi donc? quels grands airs! Fouler aux pieds le blason gitanesque que nous avons élevé avec honneur jusqu'aux cieux! Nous te verrons un jour, la rage au cœur, soumise à un gitano qui te domptera et qui te battra. Sache qu'avec un gitano il n'y a pas de méchante femme, ou bien alors c'est fait d'elle.

BÉLICA. Inès, tu ne devines pas ma pensée.

INÈS. Je vois ce que tu verras plus tard.

(Entrent Pedro et Maldonado.)

MALDONADO. Cette fille que voici, frère Pedro, est la gitana dont je t'ai parlé. Comme elle a l'air distingué! Je m'engage à te la livrer. Achève ton œuvre, change d'habit et apprends notre langage, et même, sans l'apprendre, j'entends que tu sois gitano et le chef de ta lignée.

INÈS, à Pedro. Donnez-nous une petite aumône, beau cavalier.

PEDRO. Ce nom offense un laboureur; tu aurais dû le reconnaître, Inès.

INÈS. Bélica, demande à ton tour.

PEDRO. Si elle demande, il n'est chose si importante ni si

difficile que je ne fasse, sans attendre d'autre prix que d'avoir rendu service à une belle fille.

MALDONADO. Vous ne lui répondez pas, señora?

INÈS. Seigneur comte, voyez donc là-bas venir cette veuve si avare : plus elle a, plus elle amasse et thésaurise.

(Entre une veuve en costume de campagne, accompagnée d'un paysan.)

Faites-moi l'aumône, madame, pour l'amour de la Vierge et de son divin Fils!

LA VEUVE. Ce mot *aumône* ne tire jamais rien de moi. Vous devriez travailler; il est honteux de mendier.

LE PAYSAN. Le monde va ainsi que personne ne sait souffrir. Notre temps est au vagabondage. Il n'y a pas de fille qui veuille servir, ni de garçon qui veuille travailler; l'un par niaiserie, l'autre par orgueil. Cette engeance, qui ne produit rien, qui ne songe qu'à des méchancetés, est adroite et rusée; elle ne paye pas les prémices à l'Église et ne reconnait pas l'autorité du roi. Enfin, avec ces rapaces gitanos, un âne ne peut rester en sûreté dans un pré.

LA VEUVE. Allons, Laurent, marchons; car le temps passe.

(La veuve et le paysan s'éloignent.)

BÉLICA. Prenez cette charité. Vous faites sans cesse parade de votre pauvreté devant de pareilles gens. Vous trouverez toujours des Laurent pour vous dire des paroles grossières.

MALDONADO. Tu as entendu la veuve, Pedro? Eh bien, elle possède dix mille ducats cachés au pied de son lit dans douze coffres barricadés qu'elle appelle ses anges. Elle les courtise; elle met en eux sa gloire; elle se pâme en les regardant. Elle donne seulement à un aveugle un réal par mois pour qu'il récite des oraisons chaque matin à sa porte, afin que si par hasard ses parents, son mari ou ses ascendants étaient dans le purgatoire, ils profitent des mérites de

ses prières. Et par cette seule œuvre, elle pense aller droit au ciel.

PEDRO. Je tirerai les trésors de l'Arche. Il faut t'informer, Maldonado, de tous ses parents, amis et serviteurs, passés dans l'autre monde.

MALDONADO. Depuis son arrière-grand-père jusqu'au dernier petit-fils, je te donnerai la liste exacte, sans en omettre un seul.

PEDRO. Allons, et tu verras ce que je ferai dans l'intérêt commun.

MALDONADO. Où vas-tu, Bélica?

BÉLICA. Où Inès voudra.

PEDRO. Qu'importe où l'on te conduira; ta pensée te mènera toujours vers la fortune que tu rêves.

BÉLICA. Quoique ma pensée soit un rêve, Pedro, ne t'en moque pas. J'entrevois une espérance lointaine et une certaine lueur qui me montre le but de mes désirs.

PEDRO. Ta beauté peut espérer une fortune qui l'égale. Viens, gitana, la gloire de notre temps.

DEUXIÈME JOURNÉE

Les jardins du palais.

(Entrent un alguazil, l'alcade Martin Crespo et le régidor Sancho Macho.)

L'ALCADE. Je dis, seigneur alguazil, qu'un garçon d'un esprit inventif m'a conseillé, si le roi demandait des danses, de lui en montrer une supérieure à la plus jolie que l'on connaisse. Il m'a dit que la composer de femmes était un moyen usé, attendu que le roi est fatigué d'en voir de ce

genre; qu'il fallait la faire exécuter par des jeunes gens vêtus en filles des montagnes portant une multitude de grelots aux pieds et aux mains. J'en ai réuni vingt-quatre accoutrés de cette façon, qui mériteraient de figurer au Colysée romain. Je vous ai déjà présenté les deux meilleurs.

L'ALGUAZIL. Pardieu! l'invention est excellente!

SANCHO. Ce que notre alcade a trouvé est une chose rare, entre nous. Tout ce qu'il sait, il l'a appris d'un de ses serviteurs qui fut la clef de son génie; mais ce serviteur s'en est allé, nous plantant là. Que la peste l'étouffe! Sans lui, nous n'avons plus ni nerf ni esprit.

L'ALGUAZIL. Est-il si savant?

SANCHO. Il est si rusé que Salomon, roi des Juifs, aurait pu lui payer tribut.

L'ALCADE faisant avancer deux danseurs. En voyant ces deux garçons, vous voyez mes vingt-quatre danseurs, qui sont tous bien faits, droits comme une flèche, sains, gaillards et agiles. Celui-ci, qui n'est pas manchot, se nomme Diego Mostrenco, celui-là Gil el Perayle; tous deux sont habiles à la danse comme des roquets flamands. En leur jouant le *Pingarron*, ils feront voir ce qu'ils valent, et on applaudira la finesse de notre nouvelle invention. On laissera de côté, pour aujourd'hui, la danse des épées, afin d'éviter le dépit des jardiniers, l'envie des gitanos et le chagrin des demoiselles. Mes deux danseurs vous semblent-ils avoir bon air?

L'ALGUAZIL. Si je ne me trompe, je n'ai jamais rien vu de pire. Je crains que vous n'atteigniez pas votre but.

L'ALCADE. Je crois que vous êtes envieux, car les inventions nouvelles excitent l'admiration ou la gaieté.

L'ALGUAZIL. Je vous dis mon opinion. Adieu.

(L'alguazil sort.)

SANCHO. Vous verrez à l'épreuve, alcade, que cette danse,

à cause de sa nouveauté, donnera beaucoup d'agrément au roi.

L'ALCADE. Je n'en doute pas. Venez, Sancho, mon cœur s'épanouit déjà aux compliments que me vaudra ma danse.

(Ils sortent.)

Le théâtre change et représente une rue. A l'un des angles la maison de Marina Sanchez.

(Entrent deux aveugles, l'un d'eux est Pedro de Urde Malas. Le premier s'arrête à une porte, Pedro est auprès de lui. La veuve se met à sa fenêtre.)

L'AVEUGLE. Ames fortunées qui êtes dans le purgatoire, que Dieu vous console, et puissiez-vous bientôt être délivrées de vos souffrances! Que le bon ange descende vers vous comme un coup de tonnerre, et vous enlève pour vous couronner!

PEDRO. Ames qui avez quitté cette maison pour le purgatoire, puissiez-vous avoir gratis une chaise ou un tabouret au tribunal du ciel! Que d'un seul bond l'ange vous emporte là-haut pour voir ce qui s'y passe!

L'AVEUGLE. Frère, va plus loin; cette maison est à moi, et tu ne dois pas dire tes prières à cette porte.

PEDRO. Je prie par courtoisie, non pour de l'argent; je puis ainsi prier où je veux, sans craindre ni procès ni rixe.

L'AVEUGLE. L'honorable aveugle est clairvoyant.

PEDRO. Depuis ma naissance, je suis enfermé dans une tombe.

L'AVEUGLE. Moi, j'ai joui de la vue pendant quelque temps; aujourd'hui, pour mes péchés, je ne vois plus rien; sinon ce que je voudrais ne pas voir, la misère.

PEDRO. Vous savez sans doute beaucoup de prières; moi, j'en sais un nombre infini. Je les livre à tout le monde par écrit, ou du moins je les cache à peu de gens. Je sais la

prière de l'âme seule; je sais celle de saint Pancrace que personne ne connaît en son entier, celle de saint Quirce et Acacio, et mille autres qui se font distinguer par des vers gracieux et par la façon dont je les dis. Je sais les oraisons auxiliaires, quoiqu'il y en ait trente et d'autres toutes nouvelles qui font envie et honte aux diseurs de prières dont je suis le meilleur et le premier. Je sais l'oraison contre les engelures, celle qui guérit la jaunisse et les écrouelles, celle qui tempère la convoitise dans les cœurs avares; j'en sais une qui enlève en un instant la pression des passions intimes, et d'autres encore assez curieuses. J'en sais tant, que leur vertu et leur excellence m'étonnent toujours.

L'AVEUGLE. Je voudrais bien les connaître.

LA VEUVE, à sa fenêtre. Attendez-moi, mon frère.

PEDRO. Qui m'appelle ?

L'AVEUGLE. On dirait que c'est l'âme de cette maison. Elle est petite quoique riche, et elle ne s'occupe qu'à demander des prières.

PEDRO. Moi, je me tais avec ceux qui ne donnent pas.

LA VEUVE, entrant en scène. Placée à cette fenêtre, j'ai entendu vos raisonnements et votre profession de foi chrétienne et les mille remèdes avec lesquels vous guérissez tant de maux. Je désirerais que vous me fissiez le plaisir de m'en donner quelques-uns de ceux que je vous demanderai, laissant à ma générosité le soin de votre intérêt.

PEDRO, bas à la veuve. Si vous renvoyez cet autre aveugle, je vous dirai des merveilles.

LA VEUVE. Je vais m'empresser de le faire. (A l'aveugle.) Va-t'en, ami, tu reviendras plus tard.

L'AVEUGLE. Je viendrai à trois heures réciter les prières quotidiennes. (A Pedro.) Adieu, frère aveugle, ou clairvoyant, ou ce que tu es. Si tu as quelque chose à me communiquer,

fais-toi indiquer ma maison. Tu verras que, quoique pauvre, elle renferme une volonté très-riche, et tu y trouveras la libéralité d'un doublon de Ségovie.

(L'aveugle s'en va.)

PEDRO. Quant à vous, señora Marina Sanchez, prêtez-moi l'oreille et écoutez attentivement l'ambassade divine d'un mortel. Les âmes du purgatoire se sont réunies en conseil, et elles ont ordonné prudemment que leurs souffrances fussent portées à la connaissance de leurs parents. Elles ont fait prendre à l'une d'elles, renommée par sa prudence et par sa sagesse, le corps d'un vieillard respectable. Elles ont voulu qu'elle s'introduisît ainsi dans le monde, lui remettant des instructions très-étendues sur ce qu'elle doit faire pour obtenir soit le soulagement de leurs maux, soit leur pardon. Cette âme placée dans le corps d'un vieillard est près d'ici, je l'ai vue portant sur un âne toute une montagne du Potose. Elle s'avance chargée de doublons que lui offrent à foison les parents des âmes en peine. En l'écoutant, il n'y a pas de sacoche, de secrétaire ou de coffre qui résiste. Il n'est si pauvres gens qui ne s'empressent de lui donner leurs rouges pièces de billon pour la délivrer des tourments. Cette âme viendra ce soir, señora Marina, vous montrer sa liste ; elle vous demande le secret et que vous lui donniez ce que réclament vos parents pour sortir des fournaises ardentes. Cela fait, je vous promets de vous enseigner une prière qui assurera votre bonheur.

LA VEUVE. C'est l'âme qui vous envoie vers moi, aveugle béni ?

PEDRO. Elle se confie à vous.

LA VEUVE. Comment la reconnaîtrai-je quand elle viendra ?

PEDRO. Je ferai en sorte qu'elle prenne à peu près ma figure.

LA VEUVE. Allez, et dites à ce vieillard que je l'attends

avec une si grande joie que je déposerai dans sa main, d'un cœur humble et chrétien, mon âme, qui est mon argent.

(Pedro sort. La veuve rentre dans sa maison.)

La scène change et représente le carrefour d'une forêt.

(Entrent Maldonado et Bélica.)

MALDONADO. Vois, Bélica, c'est un homme qui te tirera d'une misérable condition; il a beaucoup d'esprit et un nom célèbre. Il veut devenir gitano par amour pour toi. J'ai idée qu'il sera le plus habile voleur de bestiaux que le monde entier ait jamais vu; il est unique, rare et magnifique dans les tours où il faut mentir. Il en exécute un dans ce moment qui sera le seul de son espèce.

BÉLICA. Ignores-tu que celui qui ne m'élèvera pas à une grande position n'est pas pour moi un bon parti?

MALDONADO. Rien ne prouve mieux que tu manques de sens que cette fantaisie fondée sur ta folle jeunesse qu'un jour de soleil suffira pour flétrir. Je veux dire que c'est démence manifeste de croire que la beauté dure plus d'un jour. Marie-toi à ton égal; c'est un tel mari que je t'offre, et avec lui le bien-être.

PEDRO, entrant vêtu en gitano. Qu'y a-t-il, ami Maldonado?

MALDONADO. Elle est d'une présomption qui m'étonne. Plus sa position est humble, plus cette petite gitana élève vers le ciel la folie de ses rêves.

PEDRO. Laisse-la, elle agit bien; ne l'estime pas moins pour cela; je m'amuse à la voir bâtir les châteaux de sa vanité. Et moi qui ne la vaux pas, je rêve bien que je suis prince, pape et empereur, et ce rêve fantasque me rend maître du monde.

MALDONADO. Comment cela a-t-il été avec la veuve?

PEDRO. Mieux que je ne l'aurais espéré. Elle sera géné-

reuse ou j'y perdrai mon nom. Mais qui vient ici ? C'est une chasse.

MALDONADO. Je crois que j'aperçois le roi.

BÉLICA. Mon rêve va monter aujourd'hui le chemin ardu de l'amour. Aujourd'hui, mes yeux vont se repaître du spectacle que j'aime.

MALDONADO. J'entrevois que ton extravagance t'apprête un grand malheur.

BÉLICA. On ne peut pas lutter contre la force de la destinée.

(Entre le roi avec sa suite, et Silério. Tous sont vêtus en chasseurs.)

LE ROI. Gitanos, dites-nous, avez-vous vu passer par ici un cerf blessé ?

BÉLICA. Oui, seigneur, un gros morceau de bois est enfoncé dans son épaule droite.

LE ROI. Etait-ce un morceau de lance ?

BÉLICA. Fuir et changer de lieu ne sauve pas le cœur qui est frappé du fer aigu de l'amour.

MALDONADO. Voilà sa folie qui va commencer.

LE ROI. Que dis-tu, belle gitana ?

BÉLICA. Je dis que l'amour et le chasseur suivent rigoureusement la même condition. Le chasseur frappe l'animal, qui emporte la blessure dans sa fuite ; l'amour frappe le cœur de son trait doré, et celui qu'il a blessé traîne avec lui sa passion.

LE ROI. J'ai peu vu de gitanas aussi intelligentes.

BÉLICA. Je suis une gitana bien née.

LE ROI. Quel est ton père ?

BÉLICA. Je ne sais.

MALDONADO. Seigneur, c'est un enfant perdu. Elle dit mille sottises ; elle a la cervelle vide et elle s'en fait accroire sur sa naissance.

BÉLICA. A la bonne heure.

SILÉRIO. Savez-vous la bonne aventure?

BÉLICA. Le pauvre sait toujours la mauvaise et il élève sa rêverie jusqu'aux nuages.

SILÉRIO. Pourquoi la portes-tu si haut?

BÉLICA. Ce n'est pas beaucoup. On peut aller plus loin.

LE ROI. Tu parles avec esprit. Partons. Malheureux celui que ses devoirs appellent ailleurs!

SILÉRIO, à part. Est-ce pour la reine qu'il dit cela?

LE ROI. Ce n'est pas un bonheur que celui qui passe si vite.

(Le roi, Silério et les chasseurs s'en vont.)

PÉDRO. Bélica, en t'aimant je crois que je ferais une grande extravagance. Il vaut mieux que je porte mes vœux ailleurs. Je vais, ami Maldonado, me vêtir en ermite; sous cet honnête habit, j'arriverai plus facilement à duper la veuve.

(Pedro sort. Entre l'alguazil, commissaire des danses.)

L'ALGUAZIL. Qui est là? Vous, Maldonado?

MALDONADO. Moi-même, seigneur.

L'ALGUAZIL. Dieu vous garde!

BÉLICA. Un alguazil poli, miracle! Vous n'êtes pas de ce village?

MALDONADO. C'est un agluazil de cour.

L'ALGUAZIL. Il faut venir danser au palais du bois.

MALDONADO. Donnez-moi le temps.

L'ALGUAZIL. Le roi quittera ainsi le monastère où il est d'ici à deux jours.

MALDONADO. On exécutera vos ordres.

BÉLICA. La reine l'accompagnera-t-elle?

L'ALGUAZIL. Oui.

BÉLICA. Est-elle toujours jalouse et sévère?

L'ALGUAZIL. On dit que oui, je l'ignore.

BÉLICA. N'est-elle pas rassurée, étant reine et étant belle?

L'ALGUAZIL. Trop d'amour trouble les sentiments les plus élevés et les qualités les plus excellentes.

BÉLICA. Les surprises et la crainte sont inhérentes à l'amour.

L'ALGUAZIL. Si jeune et vous savez cela? Je gagerais que l'amour vous a prise dans ses filets. Mais je dois partir: Maldonado, ayez soin que la danse soit bonne, car il n'y a pas de village qui ne sache organiser la sienne.

MALDONADO. Je dépeuplerai ma bergerie qui déploiera tous ses talents.

(Sortie de l'alguazil, de Maldonado et de Bélica. — Entre Silério avec Inès, la gitana.)

SILÉRIO. Comme cette fille est farouche!

INÈS. Elle l'est à ce point, seigneur, que rien ne l'émeut ni ne l'étonne. Elle nourrit dans sa tête une certaine lubie qui consiste à croire qu'elle sera un jour princesse ou reine. Elle ne peut pas supporter les gitanos, qu'elle traite de haut en bas.

SILÉRIO. Nous lui donnerons de quoi satisfaire sa vanité; car le roi est amoureux d'elle et veut la voir.

INÈS. Elle n'a d'affection pour personne; mais comme elle est hautaine et perchée sur ses idées, elle trouvera peut-être qu'un roi ne pouvait lui faire faute. Moi, j'agirai comme vous m'avez dit, et je remplirai votre message rien que pour vous être agréable.

SILÉRIO. Faudra-t-il user de la force ou de la prière?

INÈS. Je n'approuve pas le premier moyen. Mais nous parlerons après la danse. Par l'échelle de l'intérêt, on peut monter jusqu'au ciel.

SILÉRIO. Je te recommande une autre chose plus importante.

INÈS. Laquelle ?

SILÉRIO. Le secret, parce que la reine est jalouse; au moindre indice, elle entravera le dessein du roi et il nous en cuira.

INÈS. Partez, voici notre comte.

(Silério sort. — Entrent Maldonado et Pedro vêtu en ermite.)

PEDRO. Quand j'aurais imaginé l'aventure, elle ne se présenterait pas mieux.

MALDONADO. Brunel le grand emboiseur n'est rien auprès de toi. Ton génie prend si bien ses mesures qu'il fait de toi le prince des fourbes.

INÈS. Seigneur comte, le roi attend notre danse pour ce soir.

PEDRO. Que Bélica fasse montre de notre riche et bonne fortune. Qu'elle se pare, et mettons dehors le reste de nos habits de fête.

INÈS. Peut-être, illustre Pedro, vas-tu forger ici son bonheur. Allons répéter la danse et habillons-nous de façon à émerveiller tout le village.

Le théâtre change et représente les jardins du palais.

(Entrent le roi et Silério.)

SILÉRIO. Je dis, seigneur, que tout à l'heure vous la verrez dans le ballet.

LE ROI. Ce caprice me préoccupe plus que je ne l'aurais pensé. Tu auras soin de la cacher aux yeux de la reine.

SILÉRIO. Je remplirai vos ordres. J'aperçois la reine.

LE ROI. Tu es prévenu, veille à tout. La reine est jalouse et clairvoyante.

LA REINE, entrant. Seigneur, vous ici sans moi! comment cela se fait-il? Je ne sais en vérité que penser.

LE ROI. La solitude de ces frais ombrages me ravit.

LA REINE. Plus que ma compagnie.

LE ROI. Vous avez tort de parler ainsi; votre présence est le ciel pour moi.

LA REINE. Tout m'assombrit quand je ne vous vois pas et augmente en moi le désir de vous voir. Vous me pardonnerez ma folie en pensant à l'amour que j'ai pour vous.

SILÉRIO. Seigneur, voici les danses, on entend déjà le son du tambourin.

LE ROI, à la reine. Nous les verrons, si vous le voulez, au milieu de ces roses et de ces fleurs. Le lieu est spacieux et agréable.

LA REINE. Volontiers.

(Entrent l'alcade, Crespo et le régidor Tarugo très-animés.)

L'ALCADE. Je me plaindrai au roi de cette insolence.

TARUGO. Il est ici, Crespo.

L'ALCADE. Vous voulez me tromper. Où est-il?

LE ROI. C'est moi. Que vous a-t-on fait, brave homme?

L'ALCADE. Je ne sais comment vous dire... Vos pages se sont moqués de moi et ils ont mis en fuite notre ballet; que pouvaient-ils faire de plus mal? J'avais réuni vingt-quatre garçons, tous d'importance. O pages! la plus infernale canaille qu'il y ait sur la terre, je ne sais comment le roi ne leur fait pas administrer deux mille coups de fouet! Je dis donc que par mon zèle, qui est grand, j'avais réuni ces vingt-quatre jeunes gens, car je suis alcade, et pour vous servir, je les avais ornés de barbes et de grelots. A peine vos diables de pages eurent-ils vu leurs habits galants à la mode du jour, qu'avec des haillons et de la boue ils leur ont donné une charge telle que l'escadron dansant s'en est allé à la débandade. Ils ont malmené le meilleur des danseurs que jamais prince ni seigneur ait vu dans ces alentours...

LA REINE. Ralliez votre monde, le roi vous attendra.

TARUGO. Quel que soit celui qu'on ramènera, il ne pourra plus se mouvoir, car ils sont tous épuisés, et largement pourvus de coups de pierres et de bâtons.

L'ALCADE. Si tu ne trouves pas Renco, amène mon neveu Mostrenco comme échantillon de ce qu'étaient les autres. O combien de pages on élève à la cour pour leur perdition! Je croyais que, pour être au roi et tous si bien nés, ils se seraient autrement conduits! Mais quatre pensions de quatre universités ne renferment pas autant de méchanceté qu'en possèdent vos pages. Les plaisanteries qu'ils nous ònt faites prouvent que, s'ils portent des croix sur leurs pourpoints, ils ont le diable dans le cœur.

(Tarugo revient avec Mostrenco, qui porte une tresse lui venant jusque sur les oreilles, une robe de laine verte ornementée de jaune et tombant seulement jusqu'au genou, et des guêtres toutes garnies de grelots. Quoiqu'il joue du tambourin, il ne doit pas bouger de place.)

TARUGO. J'apporte Mostrenco.

L'ALCADE. Pingarron! Joue donc; cette bonne Majesté reconnaîtra notre zèle et notre esprit joyeux. (Mostrenco joue du tambourin.) Remue donc, animal, et sans te faire prier. Holà! A qui est-ce que je parle?

TARUGO. Qu'as-tu?

MOSTRENCO. Un doigt du pied droit brisé.

LE ROI. Ramenez-le à son village.

L'ALCADE. Je suis alcade de Junquillos. Si vous corrigez vos pages, nous vous ferons voir une autre fois une danse qui effacera tout comme composition et comme costume.

(L'alcade, Tarugo et Mostrenco se retirent.)

LA REINE, souriant. L'alcade est bien irrité.

LE ROI, de même. Et les danseurs bien vêtus.

SILÉRIO. Voici les gitanas.

LA REINE. Il y a parmi eux de belles filles galamment habillées.

LE ROI, *à part.* Un roi trembler devant une gitana! Quelle folie!

(Entrent les musiciens en costumes de gitanos, ainsi que Bélica et Inès. Maldonado et Pedro également vêtus en gitanos.)

PEDRO. Nous, vos humbles gitanos, Majestés que Dieu garde! nous allons déployer devant vous nos talents. Nous souhaiterions être tous vêtus de brocard d'or, mais le pouvoir limité n'atteint pas si haut. Malgré tout, ma Bélica, avec sa grâce et ses beaux yeux, dissipera vos soucis, vous plaira et vous étonnera. Allons, gitanas du bon Dieu, commencez et soyez bien en jambes.

LA REINE. Ce gitano est amusant.

PEDRO. Va, Bélica, fleur d'avril! Va, Inès, illustre danseuse! Vous pouvez mettre en réputation ce pas et mille autres encore.

(Les gitanas exécutent une danse au son des castagnettes et des tambours de basque, et pendant ce temps Pedro parle toujours.)

Formez le boladillo [1]! ne vous trompez pas! Gardez la mesure! Francisquilla, tu n'es pas en ligne! Courage, Ginesa!

MALDONADO. Les guitares, jouez plus large et plus soutenu, et vous, levez les bras. Si ce n'est pas là une danse céleste, je suis un âne bâté.

PEDRO. En avant, alertes bergeronnettes! haut les bras et le corps!

MALDONADO. L'oreille aux guitares et du vif argent dans les pieds!

PEDRO. Les trois vont bien.

MALDONADO. Et les quatre ne vont pas mal. Pourtant Bélica les surpasse en grâce et en vigueur.

PEDRO. Comme elles dansent sur le sable, je crains que le pied ne leur glisse.

(Bélica tombe près du roi.)

1. *Bolado* signifie un gâteau de sucre imitant le gâteau de miel d'une ruche.

Ne le disais-je pas? Bélica est tombée près du roi.

LE ROI, *la relevant.* Il est juste que je vous relève, huitième merveille du monde (*à l'oreille*), et sachez qu'avec la main je vous donne le cœur.

LA REINE, *avec dépit.* Elle a bien joué son rôle! Le roi est bon courtisan! Sa Majesté fait tomber et relève une gitana de ses mains royales.

BÉLICA. Le roi a montré sa grandeur. C'eût été une impiété de rester si bas étant si près du souverain. La dignité royale n'a pu être offensée en ceci; une Majesté sacrée ne peut faillir. Et puis, il était dans ma destinée de recevoir les politesses d'un roi.

LA REINE, *contenant sa colère.* Je le vois. C'est le privilége de la beauté.

LE ROI. Madame, n'interrompez pas le divertissement, puisqu'il nous amuse.

LA REINE. Ces cruelles paroles me serrent le cœur. (*Se levant avec fureur.*) Qu'on emmène ces bohémiennes et qu'on les mette en prison. La beauté exerce son empire sur tous les cœurs, mais elle perd sa force si on ne la voit plus.

LE ROI. Une gitana te donne de la jalousie?

LA REINE. Vous pourriez parler de la sorte si cette fille n'était pas aussi belle et si vous n'étiez pas le roi; mais il n'en est pas ainsi. Emmenez-moi ces femmes!

SILÉRIO. Étrange résolution!

INÈS, *à la reine.* Madame, que cette pensée jalouse n'occupe pas votre esprit et ne vous porte point à quelque extrémité; elle n'a aucun fondement. Je vous le prouverai si vous consentez à entendre ce que j'ai à vous révéler. Je jure de ne pas chercher à m'échapper de ma prison.

LA REINE. Conduisez cette fille chez moi.

(*La reine et les gitanas sortent, suivies de gardes.*)

LE ROI, à Silério. La jalousie dégénère souvent en cruauté.

SILÉRIO, bas au roi. Un soupçon m'inquiète, seigneur, à cause de ce que je viens de voir ici; n'avez-vous rien dit de vos projets à cette gitana qui va parler en secret à la reine? Il est à craindre qu'elle ne vous trahisse.

LE ROI. Je dois craindre en effet; mais le corbeau ne peut être plus noir que ses ailes. Viens, et nous chercherons à calmer la colère de la reine, qui est tout à fait hors d'elle-même.

(Le roi et Silerio sortent.)

PEDRO. Nous avons bien travaillé!

MALDONADO. J'en perds la tête. Bélica prisonnière et Inès qui veut parler à la reine! Cela me donne beaucoup à penser.

PEDRO. Et à craindre. Je me retire de la carrière gitanesque; un bonnet de révérend et le bras ecclésiastique me tireront de cet embarras. Adieu, Maldonado.

MALDONADO. Attends! que veux-tu faire?

PEDRO. Rien. Mon sort est fixé et j'ai le sang léger. Il n'y a pas de corde qui me retienne ici.

MALDONADO. Tu te noies dans une goutte d'eau. Je n'aurais jamais pensé cela de toi. Je t'aurais cru capable de tenir tête à une armée.

PEDRO. Ce sont des mots. Il est prudent de prévenir le danger. Bonjour.

MALDONADO. Tu as peur sans motif; mais fais à ton caprice.

PEDRO. Les colères royales passent les bornes et les lois parce qu'elles sont absolues.

MALDONADO. S'il en est ainsi, partons.

UN MUSICIEN. Nous avons tous peur, Maldonado.

MALDONADO. Je ne le nie pas.

(Tous s'enfuient.)

TROISIÈME JOURNÉE

La place publique où se trouve la maison de la veuve Marina Sanchez.

(Pedro entre vêtu en ermite et portant trois ou quatre petits sacs de grosse toile remplis avec du sable.)

PEDRO, parlant très-haut. Voici la maison de cette heureuse veuve, de cette Marina Sanchez, qui, à force de générosité, ouvre à son âme le chemin du ciel. (La veuve paraît à sa fenêtre.) Son époux, Vicente Barrocal, sortira facilement de la terrible flamme, quand Marina saura qu'il y gémit. Son fils Pedro Benito cessera bientôt les cris lamentables que lui arrache le feu du noir domaine. Son neveu Martinico, celui qui a un signe au visage, cessera de se désoler en voyant qu'on lui ouvre la grande route de la gloire éternelle.

LA VEUVE, de sa fenêtre. Mon père, attendez, je descends, et pardonnez-moi si je vous donne l'ennui d'attendre.

(Elle quitte la fenêtre et descend.)

PEDRO, à lui-même. Je rends grâces au ciel qui luit pour moi si je réussis. Je rends grâces à qui m'a fait entrer dans ce défilé d'où ma langue, sans craindre la honte, doit me tirer avec honneur et profit. Mémoire, ne vas pas me manquer : si par accident je restais court, fais-moi prudemment passer de la tristesse à la joie, et que mon changement d'extérieur m'accrédite auprès de la veuve jusqu'à ce que je la quitte heureuse et dépouillée !

LA VEUVE, entrant. Père, que je baise vos pieds !

PEDRO. Arrêtez, honorable villageoise, ne voyez-vous pas qu'où habite l'humilité, ces hommages sont déplacés ? Les

âmes en peine, étrangères à toute joie, n'admettent pas les cérémonies des cours. Une messe leur importe bien plus que quatre mille baise-mains; votre père vous en avertit, et ces façons d'agir, tenez-les pour futiles. Puisque je vous ai dit qui je suis, gardez-moi un instant ce sac, et cet autre si bien noué, car c'est une charge trop pesante.

(Il lui remet les sacs.)

LA VEUVE. Oui, seigneur, je sais qui vous êtes et que vous désirez ardemment que les âmes éprouvent la miséricorde et non la justice de Dieu. Je sais l'honorable mission qui vous est confiée, et pour finir, je vous supplie de me conter comment les âmes de mes parents obtiendront le repos et le pardon.

PEDRO. Vicente Barrocal, votre mari, avec soixante-dix écus de capital réglera son compte. Votre fils, Pedro Bénito, sortira de son trou pour quarante-six écus, pas davantage. Avec cette somme, vous lui procurerez une joie sans égale. Votre fille, Sancha Redonda, demande que votre main réponde largement à son désir : la charité est la corde qui la fera sortir de cette cave profonde. Elle réclame quarante-deux jaunets simples et ronds, ou bien vingt-six doubles, au moyen desquels seront brisés les fers de sa prison. Vos neveux Martin et Quiteria sont dans un puits où ils souffrent beaucoup, et du fond duquel ils vous appellent sans cesse avec de tristes voix. Ils demandent dix doublons à deux figures. Sancho Manjon, votre bon oncle, plongé dans un marais, souffre de la soif et du froid, il vous prie avec sanglots de vouloir bien le délivrer. Il ne réclame que quatorze ducats; pourtant, il les veut d'argent et nouvellement frappés; je me suis chargé de les apporter sur mes vieilles épaules.

LA VEUVE. Par aventure, avez-vous vu par là ma sœur Sancha?

PEDRO. Je l'ai vue dans un tombeau, recouverte d'une planche de bronze; c'est une chose dure! et en se levant elle a dit : « Si tu n'es pas insensible à mes larmes, toi qui retournes sur la terre, tu diras à ma sœur et à ma cousine qu'il dépend do leur volonté que je passe de ces nuages à la clarté infinie; que le feu de la charité est la lumière de ces ténèbres; à peine ma sœur connaîtra-t-elle ma peine, que, dans sa sagesse, elle me donnera facilement trente florins. J'en vis beaucoup d'autres de vos parents et de vos serviteurs qui se recommandent à vous, les uns pour des ducats, les autres pour quelques maravédis. Je puis vous dire en somme que, bien additionné avec plume et encre, le total arrive à deux cent cinquante écus. Ne vous troublez pas; le premier de ces deux sacs que je vous ai donnés à garder m'a été remis par un cabaretier, grand imitateur de Cacus, pour préserver les jambes délicates de sa fille qui gît dans ces cavernes sur des cendres chaudes; le second, par un valet de mules, grand coureur de chemins, méchant garnement, mais de bonne foi. L'or qu'ils contiennent est destiné à adoucir les peines des âmes qui souffrent là-bas. Allons, femme extraordinaire, femme forte, femme excellente, ne vous faites pas prier pour alléger la peine de toute âme qui souffre. Otez de votre cou ce nœud qui vous serre et dites d'une voix sereine: « Je ferai, seigneur, ce que me commande votre voix harmonieuse et sainte, puisqu'en remettant cet argent dans ces mains grossières, je vous procurerai l'ineffable joie de voir convertir leurs feux en fumée; je veux qu'on aperçoive tout à coup dans les régions de l'air passer en dansant une âme affranchie de son esclavage. » Oh! combien de louanges vous entendrez devant et derrière vous, soit que vous marchiez, soit que vous restiez en place, venant de toutes ces âmes courtoises, à qui aujourd'hui vous rendez la liberté !

LA VEUVE. Attendez-moi, je reviens à l'instant avec tout ce qu'il faut.

(Elle entre dans sa maison.)

PEDRO, à lui-même. Que le ciel te bénisse pour le reste de tes jours ! il nous montre en toi la femme forte de la sainte Écriture. Sois heureuse, Marina, dans ta vie et dans ta mort. Bélica, belle gitana, tu recueilleras tout le fruit de cette ruse, quoique tu te montres injuste pour mon amour. Cet argent payera la danse et tes beaux habits ; je ne veux pas que, faute d'argent et de toilette, tu voies la ruine de tes espérances !

LA VEUVE, revenant avec un sac d'argent. Prenez, vénérable vieillard, voici ce que vous avez demandé, et même je suis prête à vous donner davantage.

PEDRO. Marina, vous avez donné en chrétienne. D'un bond je vais à Rome, et d'un autre, je me rends au purgatoire. Acceptez ma bénédiction, qui préserve des maux de dents, des tromperies, des fraudes et des voleurs de nuit. Le cœur le plus débile peut étendre ses ailes dans l'obscurité quand il a la bénédiction du grand Pedro de Urde Malas !

(Il la bénit et s'éloigne avec le sac d'argent.)

LA VEUVE. Véritable envoyé des âmes, arrive promptement à l'obscure vallée des pleurs ! Dans chaque écu que je t'ai donné, tu emportes mon cœur, et même dans chaque maravédi, et je reste là comme sous le charme d'un enchantement. Je suis une autre âme en peine depuis que je me suis séparée du sac que je t'ai livré ; mais sur les ailes de ma foi, je gagnerai les sereines régions du ciel.

Le théâtre change et représente une salle du palais du roi.

(Entre la reine portant dans un mouchoir des joyaux ; Marcélo, vieux seigneur, l'accompagne.)

LA REINE. Marcélo, sans m'opposer à ce que tu gardes

ton secret, et sans vouloir mettre en jeu ton honneur et ta vie, je te prie de répondre à quelques questions.

MARCÉLO. Votre prière est un ordre; parlez, mon honneur et ma vie sont à vos pieds, et je m'en applaudis.

LA REINE. Ces bijoux précieux, à qui sont-ils, ou à qui ont-ils été?

MARCÉLO. Leur maître fut autrefois mon seigneur.

LA REINE. Comment ont-ils cessé de lui appartenir? Je veux savoir s'ils ont été donnés ou volés.

MARCÉLO. Puisque la terre recouvre la faute et le déshonneur, s'il y a déshonneur et faute dans un amour honnête, je vais rompre le silence. Une nuit que je rêvais sous le balcon de la femme que Votre Majesté m'a donnée depuis pour épouse, la duchesse d'Alva (que Dieu la reçoive dans sa gloire!) m'appela et me dit d'une voix pleine de frayeur : « Qui que vous soyez, montrez un cœur chrétien et portez secours à celle qui le réclame. Prenez cette créature plus noble qu'heureuse, donnez-lui l'eau du baptême et le nom que vous voudrez. » En proférant ces mots, elle attacha à une corde et fit descendre une petite corbeille d'osier, puis elle se tut et rentra dans son appartement. Je demeurai stupéfait en entendant pleurer, dans la corbeille, un enfant nouveau-né. Enfin, pour abréger cette étrange histoire, je quittai la place, sortis en toute hâte de la ville et gagnai un village voisin. Le ciel, qui n'abandonne jamais les malheureux, me fit rencontrer, au point du jour, une bande de gitanos. Une bohémienne, que je suppliai et à qui je donnai de l'argent, se chargea de l'enfant. Elle l'enleva de la corbeille, et, parmi ses langes, elle trouva ces bijoux que je reconnus à l'instant comme appartenant à votre frère. Je les laissai avec l'enfant, qui était une jolie petite fille venue au monde depuis quelques heures. On la baptisa et on l'éleva sous d'humbles habits. Quand je contai l'aventure à votre

frère, il me dit : Cet enfant est le mien et les bijoux viennent de moi ; la duchesse Félix Alva est sa mère. Comme nous discourions, on entendit sonner les cloches de tous les monastères et de toutes les églises, ce qui indiquait la mort d'une personne considérable. Un page, entrant tout à coup, dissipa nos doutes en disant : La duchesse d'Alva est morte cette nuit subitement; c'est pour elle que sonnent toutes ces cloches et que tous ces gens pleurent. Votre frère demeura immobile, absorbé et les yeux fixes. Il revint à lui et ne me dit que ces mots : Fais élever l'enfant et laisse-lui les joyaux. On l'éleva comme une gitana et sans lui rien révéler. Mais elle sait qu'elle a été volée, ce qui lui fait croire qu'elle est fille de quelque prince. Celle qui l'a nourrie de son lait est morte et l'a laissée avec les bijoux à sa fille, moins belle, mais aussi jeune que Bélica. Ceci répond à la question que vous m'avez adressée, si ces bijoux ont été volés ou donnés. Mon étonnement est grand de les voir aujourd'hui dans vos mains.

LA REINE. Je connaissais déjà la moitié de cette aventure. Les deux récits se confirment l'un l'autre. Mais, dis-moi, si tu voyais la belle gitana dont tu parles, la reconnaîtrais-tu?

MARCÉLO: Oui, madame.

LA REINE. Attends un peu. (Elle ouvre une porte, Bélica paraît avec Inès.) Est-ce ce seigneur, Inès, qui venait voir ta sœur?

INÈS. Oui, madame. Je l'ai vu causer avec ma mère plus l'une fois.

LA REINE. Cette preuve et sa ressemblance avec mon frère disent assez que ma nièce est devant moi.

MARCÉLO. Vous pouvez en être sûre. Le ciel lui a donné un père et une mère illustres, et sa beauté ne la distingue pas moins.

(Entrent le roi et un de ses courtisans.)

LE ROI, continuant une conversation. C'est chose avérée qu'il n'est pas de jalousie sans folie.

LA REINE. Et sans amour, monseigneur, ce serait beaucoup mieux dit.

LE ROI. Le véritable amour n'engendre jamais la jalousie. Une bonne cause ne produit pas un mauvais effet.

LA REINE. Chez moi, c'est tout le contraire : la jalousie me rend malheureuse, et elle est causée par le grand amour que j'ai pour vous.

LE ROI. L'erreur où vous êtes me venge suffisamment ; car vos soupçons ne se vérifieront pas. Je ne suis pas d'un sang si peu noble que je me fasse le serviteur d'une gitana.

LA REINE. Pourtant elle est belle. La beauté soumet la puissance et la force. Regardez-la donc.

LE ROI. Si vous voulez me tourmenter, le moyen n'est pas bien trouvé.

LA REINE. Comment ? vous refusez de regarder une jeune fille qui, non-seulement est belle, mais qui aspire encore à devenir ma nièce ?

BÉLICA à Inès. Inès, ils se moquent de moi !

INÈS. Tais-toi, tu vas tout savoir.

LA REINE. Regardez-la et dites-moi à qui elle ressemble.

LE ROI. C'est tout le portrait de Rosamiro.

LA REINE. Ce n'est pas étonnant, car elle est sa fille. Reconnaissez-la comme telle.

LE ROI. Si vous dites vrai, une chose si étrange me plonge dans l'étonnement.

LA REINE, à Bélica. Allez vers le roi, Isabelle, et dites-lui de vous donner la main comme à la fille de mon frère.

LE ROI, relevant Bélica, qui s'agenouille. Relevez-vous : votre beauté vous promet un meilleur avenir. (A la reine.) Et vous, madame, comment avez-vous fait cette découverte ?

LA REINE. Allons à la ville, je vous raconterai cela en chemin.

(Ils sortent, Bélica reste seule avec Inès.)

INÈS. Bélica, puisque te voilà la nièce de la reine, jette au moins sur nous un regard de bonté. Souviens-toi que nous avons dansé ensemble plus d'un pas, et que, sans vanité, nous dansions mieux que les cinq autres ; souviens-toi que nous nous sommes parfois querellées ; mais j'ai toujours eu l'instinct de te craindre et de te respecter. Puisque tu le peux, fais un peu de bien à nos pauvres gitanos, et rends-les plus heureux qu'ils ne l'ont jamais été. Montre-toi digne de ta condition nouvelle.

BÉLICA. Remets-moi une pétition, Inès, je la ferai parvenir au roi.

Le théâtre change et représente une rue de la bourgade.

(Pedro de Urde Malas entre en costume d'étudiant, avec manteau et bonnet.)

PEDRO. On a bien raison de dire que la variété fait toute la beauté de la nature. Une trop bonne cuisine fatigue à la longue aussi bien qu'un seul vêtement ; enfin, la variété modifie la volonté et délasse l'esprit. Quand Dieu me retirera de ce monde, je m'en irai satisfait et je pourrai dire que j'y fus un second Protée. Combien de fois j'ai changé d'habit et d'état ! Que d'actions diverses ! que de langages étonnants ! Dans ce moment, je fuis, vêtu en étudiant et redoutant les cent mille guignons de mon inconstante destinée !

(Entre un paysan portant deux poules.)

LE PAYSAN. Je ne les ai pas vendues, parce que c'est aujourd'hui mardi.

PEDRO. Venez ici ; montrez-moi cela ; n'ayez pas peur. Vos poules sont belles. Déposez-les ici, et regardez-les de loin comme des reliques vouées au culte.

LE PAYSAN. Pourvu que vous me les payiez, vous en ferez des reliques ou bien ce qu'il vous conviendra.

PEDRO. Il n'y a qu'un payement saint et juste qui convienne, c'est d'en faire un emploi qui satisfasse la conscience de tout chrétien.

LE PAYSAN. Monsieur le sot, vous viendrez difficilement à vos fins.

(Entrent deux comédiens qui s'indiquent avec les numéros 1 et 2.)

PEDRO, au paysan. Vous êtes un hypocrite et un petit méchant, et vous ne faites pas attention que c'est un homme à figure jaune qui vous parle, un homme qui en vaut cent autres et qui se dispose, au moyen de ces deux poules, à racheter deux captifs d'Alger.

LE PREMIER COMÉDIEN, au deuxième. Voilà une bonne histoire, et ce sacristain, ou n'importe qui, joue merveilleusement son rôle.

PEDRO. O puissance de l'intérêt, pleine d'envie et de rigueur! Est-il possible que vous refusiez de racheter ces malheureux chrétiens des mains de leurs tyrans?

LE PAYSAN. Que les riches, les courtisans, les prêtres et les aumôniers les rachètent, moi, je n'ai que l'argent gagné par mes mains.

PEDRO. Que la malédiction de mon bonnet tombe sur toi et sur toute ta lignée! Puissé-je te voir dans une galère de Fez! ô cœur de bronze! O misère de cette vie, réduite à de telles extrémités que les gentilshommes viennent supplier les paysans, race impie et perdue!

LE PAYSAN. Donnez-moi mes oiseaux; je ne suis pas disposé à faire l'aumône.

LE PREMIER COMÉDIEN. Ignorant que tu es, de ne pas vouloir racheter de tels hommes! On me les a signalés comme corpulents et barbus, de belle taille et de belle prestance,

valant en conscience plus de trois cents ducats. Et tu peux les racheter pour deux poules!.. Voyez quel méchant cœur a ce niais. La mesquinerie, la malice, la misère et l'envie règnent seules sur ces gens-là.

LE PAYSAN. Heureusement qu'il y a ici un lieutenant du roi, un corrigédor et des juges.

(Il sort en courant.)

PEDRO. Et moi, j'ai des jambes!

(Il veut fuir, le premier comédien l'arrête.)

LE PREMIER COMÉDIEN. Vous êtes un traître!

LE DEUXIÈME COMÉDIEN. Laissez-le partir, puisque les oiseaux sont dans le filet.

PEDRO. Eh bien! qu'en ferons-nous?

PREMIER COMÉDIEN. Plumons le rachat et allons le manger dans quelque cabaret.

PEDRO. Dites-moi, vous êtes comédiens?

PREMIER COMÉDIEN. Pour nos péchés, oui!...

PEDRO. Vous êtes les collines de mon Potose. Le ciel m'offre en vous le but de tous mes désirs.

DEUXIÈME COMÉDIEN. Quel vent de sud-ouest vous fait ainsi déraisonner?

PEDRO. Ma destinée est d'être comédien. Je ferai si bien que la renommée chantera mes hauts faits d'une façon stupéfiante depuis l'orient jusqu'au couchant. J'adopterai le nom de Nicolas et le surnom de Rios. Ce nom prendra son essor et fera oublier celui de Pedro de Urde Malas.

UN AUTRE COMÉDIEN, entrant. Ne vous a-t-on pas prévenu que c'est l'heure de la répétition?... Il y a une heure et demie que le directeur s'ennuie à vous attendre.

PREMIER COMÉDIEN. Le remède à cela, c'est d'y aller bien vite. (A Pedro.) Venez, galant, je vous ferai engager.

PEDRO. C'est l'instant où va s'accomplir la prédiction de

mon sorcier. Je vais devenir patriarche, pontife et empereur, car l'état de comédien renferme tout cela. Quoique ce soit une vie fatigante, elle est pleine de curiosité, et ses plus grands ennemis ne diront pas au moins que c'est une vie d'oisiveté.

La scène change et représente la partie du jardin royal voisine du théâtre. On voit paraître l'*autor* ou le directeur, tenant un rouleau de papiers. Il est accompagné de deux comédiens qui se distinguent par numéros.

LE DIRECTEUR. Vos seigneuries ont la conscience large, et je ne vous cache pas que la patience va m'échapper. Comment! après vingt jours cette comédie n'est pas encore sue? Voilà de mes bonheurs! Il est honteux que personne n'oublie jamais de venir toucher sa paye, et que, pour les répétitions, il faille vous chercher avec des chiens et des furets, et encore vous prier, et que vous ne daigniez pas paraître.

PEDRO. Personne, seigneur, ne représentera mieux que moi un habile fripon et un fin hâbleur.

LE DIRECTEUR. Si monsieur ne s'en fait pas accroire, il sait bien des choses.

PEDRO. Je sais tout ce que doit savoir un général de comédiens, et j'ai les qualités requises, qualités aussi rares que nombreuses. D'abord une grande mémoire, ensuite une langue déliée, et troisièmement savoir bien s'habiller. Point d'affectation dans les manières et ne pas chanter en parlant; avoir de l'étude sans qu'on s'en aperçoive; être grave si on représente un vieillard, léger si on fait le personnage d'un jeune homme; de bonnes manières si l'on est amoureux, brusque si l'on est jaloux. Il faut réciter de telle façon que le personnage que l'on traduit se retrouve tout entier. Une langue habile doit donner aux vers leur valeur et ranimer la fable défaillante, provoquer les larmes et le

rire, et ramener le spectateur du rire aux larmes; qu'il subisse toutes les impressions que vous voulez lui donner et alors vous serez un excellent comédien.

(Entre l'alguazil des comédies.)

L'ALGUAZIL. Vous ne savez pas ce qui se passe au palais? Venez, je suis inquiet de l'étonnement dans lequel on est relativement au roi, à la reine et à sa nouvelle nièce.

LE DIRECTEUR. Quelle nièce?

L'ALGUAZIL. Une gitana qu'on dit être d'une rare beauté.

PEDRO. Je crains que ce ne soit Bélica. Est-ce la vérité?

L'ALGUAZIL. Tellement que je n'en connais pas de plus grande pour le moment. La reine désire lui faire fête. Venez, vous apprendrez tout.

PEDRO, au directeur. Vous assurerez mon bonheur, si vous voulez bien m'accepter.

LE DIRECTEUR. Vous êtes engagé dans notre joyeuse troupe. Nous ferons ensuite nos conditions. Allons répéter l'intermède. Personne ne manque?

UN COMÉDIEN. Personne!

(Ils sortent. — Le roi paraît avec Silério.)

LE ROI. Sa beauté éclate sous quelque costume qu'elle se montre. Une gitana me subjuguer à ce point! La parenté n'affaiblit pas mon désir; elle ne fait, au contraire, que l'augmenter. (On entend le son des guitares.) Quel est ce bruit?

SILÉRIO. Ce sont les comédiens qui vont s'habiller.

LE ROI. Cette fête m'attriste! J'aurais mieux aimé rester seul avec mes pensées. Mais, écoute, il me semble que j'entends chanter mon aventure.

(Les musiciens entrent avec leurs guitares et chantent la romance suivante :)

CHANT. « Les gitanas dansent, le roi les regarde; la reine, jalouse, les fait arrêter. Bélica et Inès ont dansé devant le roi un ballet gitano. Bélica, dans son trouble, est tombée

aux pieds du roi, et le roi, courtois, lui a donné la main pour la relever. Mais comme Bélîca est belle, la reine jalouse l'a fait prendre. »

SILÉRIO. Ils sont si absorbés qu'ils ne nous aperçoivent pas.

PREMIER MUSICIEN. Voici le roi! Notre chanson ne lui plaît peut-être pas.

DEUXIÈME MUSICIEN. Elle lui plaira, car elle est nouvelle. Elle ne dit rien qu'on ne sache; que la reine est jalouse. C'est la destinée de la femme d'être jalouse de son mari.

LE ROI. Tu l'as entendu? C'est le démon qui a parlé. Je suis entre la vie et la mort. Que faire?

SILÉRIO. Aimer d'un côté, feindre de l'autre.

(On voit paraître la reine et Bélica en costume de cour, Inès en gitana, Maldonado, le directeur, l'alcade et Pedro de Urde Malas.)

PEDRO, à Bélica. Illustre Isabelle, qui fûtes jadis Bélica, Pedro, le fameux fourbe, est prosterné à vos pieds; il a commis l'extravagance de quitter son nom pour celui de Nicolas de Rios. Le Pedro que vous connaissez est devenu comédien, prêt à vous servir. Votre idée et la mienne se sont réalisées, la mienne seulement en fiction, la vôtre comme elle le devait. Il y a des destinées diverses; les uns sont seigneurs pour rire, et les autres le sont réellement. Je serai donc roi quand il y aura des rois dans la comédie, et vous qui m'écouterez, vous êtes déjà à moitié reine par vos vertus et par la loi. Je pourrai vous servir pour plaisanter, et vous, me rendre de vrais services. Votre fortune me comble de joie, car l'ombre de l'ingratitude ne saurait approcher de votre cœur. Je vous supplie donc de demander pour moi une faveur au roi.

LE ROI. Je te l'accorde dès à présent. Demande ce que tu voudras.

PEDRO. Comme c'est une chose juste, je vais m'expliquer

sans crainte. Qu'on ne s'y trompe pas, l'art du comédien a pour but unique d'enseigner et d'amuser. Il y faut une grande habileté, du travail et du soin; savoir employer ces qualités et les avoir. Que personne n'exerce cette profession, s'il n'a les qualités qu'elle requiert pour servir d'exemple et pour satisfaire le public. Qu'on examine et qu'on passe en revue chaque troupe de comédiens, et que le caprice d'un bavard ne suffise pas pour qu'on en fasse un directeur. C'est ainsi qu'on excitera l'émulation dans cet art. On doit juger de l'importance d'un métier par le but qu'il se propose.

BÉLICA. J'aurai soin que monseigneur le roi n'oublie pas ce qu'il vous a promis.

LA REINE. Allons entendre la comédie, puisque le ciel a bien voulu que mon humeur jalouse ne tournât pas en tragédie. Je vais aviser mon frère de de cet événement heureux.

(Le roi, la reine et leur suite sortent.)

MALDONADO, arrêtant Bélica. Señora Bélica, un moment. Souvenez-vous que je suis Maldonado, votre comte.

BÉLICA. Pardonnez-moi, Maldonado, je vous parlerai un autre jour.

INÈS. Bélica, ma sœur!

BÉLICA. La reine m'attend. Adieu!

(Elle sort à la suite de la reine.)

INÈS. Elle est partie! Qui m'eût dit cela avant-hier! Je ne le croirais pas si je ne le voyais de mes yeux. Quelle ingrate fille! et quelle leçon!

PEDRO. Le changement de fortune détruit mille résolutions; il renferme mille outrages, il engendre mille défauts, et fait oublier en une heure ce qu'on a pu apprendre dans toute sa vie.

L'ALCADE. Pedro, comme te voilà bien habillé. Que fais-tu?

PEDRO. J'ai changé de métier et de nom, et je ne suis pas encore content. Je suis devenu une chimère.

L'ALCADE. Tu fus toujours un grand homme. Je venais pour te récompenser de la danse que tu nous avais montrée, laquelle prouvait bien ton génie. S'il n'y avait pas eu de pages dans ce monde, ton nom aurait passé à la postérité. Clément et Clémence vont bien, Pascual et Bénita mènent joyeuse vie.

UN SERVITEUR. Leurs Majestés attendent. On peut commencer.

PEDRO, au public. Vos seigneuries voient que Leurs Majestés attendent là-dedans, et qu'il est impossible que tout ce monde puisse jouir du spectacle de la grande comédie. Les hallebardes et les lances interdisent l'entrée à la gent mousquetaire [1]. Demain on jouera au théâtre. Pour très-peu d'argent, chacun pourra voir la pièce depuis le commencement jusqu'à la fin. Elle ne finit pas par un mariage, chose commune, et qu'on a vue cent mille fois. La *dame* n'accouche pas dans la première journée, et son fils n'a pas une barbe à la seconde. Il n'est ni vaillant ni féroce ; il ne massacre pas ; il ne fend pas les gens en deux ; il ne devient pas à la fin roi d'un certain royaume que n'indique aucune cosmographie. De ces impertinences et de beaucoup d'autres, notre comédie s'est affranchie ; elle est pleine d'art, d'adresse et de belles choses, et elle porte le nom du grand Pedro de Urde Malas.

1. J'ai dit ailleurs qu'on appelait *mosqueteros* les gens du parterre, à cause du bruit qu'ils faisaient.

LE

VAILLANT ESPAGNOL

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

Les personnages qui parlent dans cette première journée sont les suivants :

ARLAXA, jeune Mauresque.
ALI-MUZEL, chef maure.
Don ALONZO DE CORDOUE, comte d'Alcaudète, général d'Oran.
Don FERNANDO DE SAAVEDRA.
GUZMAN, capitaine.
FRATIN, ingénieur.
UN SOLDAT.
CEBRIAN, Maure, serviteur d'Ali-Muzel.
NACOR, Maure.
Don MARTIN DE CORDOUE, frère du comte d'Alcaudète.
BUYTRAGO, soldat.
UN PAGE.
OROPESA, captif.
ROBLEDO, enseigne.

LE

VAILLANT ESPAGNOL

PREMIÈRE JOURNÉE

Une maison arabe près d'Oran.

(Entrent Arlaxa, jeune Mauresque, et Ali-Muzel, chef maure.)

ARLAXA. C'est ainsi, Ali-Muzel; si tu ne m'amènes pas ce chrétien, l'amour te punira et je te serai cruelle. Je le veux prisonnier, sans blessure et sans rançon.

ALI-MUZEL. Peux-tu bien avoir une si mauvaise pensée? Contente-toi de sa mort si je ne puis le prendre. Ce serait une folie d'arrêter mon bras prêt à le frapper. Je vais partir pour Oran, je provoquerai le chrétien, et je tâcherai de te l'amener vivant, puisque tu ne le veux pas mort. Pourtant, si, d'aventure, emporté par la colère, je le tuais, je perdrais donc ton amour? Un soldat, l'épée à la main, est-il assez maître de lui pour la diriger au gré de ton caprice?

ARLAXA. Ali-Muzel, j'avoue que ce sont là de bonnes raisons et que, parmi les exploits de la guerre, il y en a bien peu sans excès, quoiqu'on puisse les tempérer par la prudence; mais j'ai mis un prix à mon amour, peux-tu le donner? Je veux voir cet homme singulier dont je prononce le

nom avec crainte; cette terreur de la terre d'Afrique, ce vaillant Fernando, cet Atlas de l'Espagne, son nouveau Cid. Je veux le voir de près, mais prosterné à mes pieds.

ALI-MUZEL. Pense que tu l'y vois déjà, quand même le ciel viendrait à son aide.

ARLAXA. Qu'attends-tu?

ALI-MUZEL. La conviction que tu parles sérieusement, quoique, pour moi, tes paroles soient toujours des vérités. Je suis contenu par mon amour, et je ne sais te dire qu'une chose, c'est que le désir de te servir fait tout mon courage. Tu peux attendre de moi des choses impossibles; mille prisonniers chrétiens viendront se soumettre à tes lois.

ARLAXA. Amène-moi seulement don Fernando Saavedra, nous serons contents l'un et l'autre, car je te jure d'être à toi quand tu auras fait ce que je te demande.

ALI-MUZEL. Aujourd'hui peut-être, les murs d'Oran entendront mon défi, et je prie le ciel (qui nous donne la lumière et la vie) d'assurer le succès de mon entreprise.

ARLAXA. Pars en paix; je te prédis la victoire dans ce combat.

(Arlaxa sort.)

ALI-MUZEL. Rassure-toi, visage divin, ange qui habites la terre, rassure-toi; loin de ton soleil, je marche dans la nuit obscure. Que le sang de cet Espagnol fasse renaître mon bonheur! Mais, hélas! je ne dois point le tuer, je dois le prendre. Qui vit jamais et peut imaginer un désir aussi fantasque?

(Il sort.)

Le théâtre change et représente les remparts de la ville d'Oran. On voit paraître le comte d'Alcaudète, général d'Oran, don Fernando de Saavedra, le capitaine Guzman et l'ingénieur Fratin.

FRATIN. Il faut exhausser la courtine au niveau de cette tour qui découvre la plage. Cette partie n'est pas abritée;

mais qu'importe, si elle n'est pas en défense, et si Almanza ne répond pas à notre dessein.

LE GÉNÉRAL. L'enceinte est sûre, et l'affront plus encore, si vos bras ne sont pas les courtines et les murailles. Quand on a le désir de s'illustrer, peu importent les défenses. On va chercher le combat en rase campagne. Que les Maures arrivent donc, j'espère en Dieu et en vos mains victorieuses. Le lion se changera en un paisible agneau.

(Entre un soldat.)

LE SOLDAT. Seigneur, un Maure d'un extérieur noble et distingué accourt précipitamment vers la ville, monté sur un cheval alezan. Pourtant, on le voit parfois s'arrêter et jeter autour de lui des regards défiants, comme un homme qui redoute quelque chose malgré son audace. Il porte un bouclier blanc et un cimeterre au côté, une lance avec une banderole de parlementaire et un chapeau orné de plumes. Vous pouvez le voir de ce rempart.

LE GÉNÉRAL. Oui, je l'aperçois. S'il vient en mission, je lui donne sûreté.

DON FERNANDO. Je crois qu'il apporte un défi.

(Entre Ali-Muzel, à cheval, avec sa lance et son bouclier.)

ALI-MUZEL. Gens d'Oran, chevaliers et soldats, écoutez-moi, vous qui écrivez vos exploits avec notre sang. Je suis Ali-Muzel, un Maure, de ceux qu'on appelle les galants de Meliona, aussi vaillants que nobles. Ce n'est pas Mahomet qui m'envoie ici, mais un autre dieu qui est en même temps si fier et si doux qu'il ressemble tantôt à un agneau, tantôt à un lion irrité, et ce dieu qui me pousse ainsi est vassal d'une femme maure, reine de la beauté, et dont je suis l'humble esclave. J'aime enfin, et j'ai beaucoup dit rien qu'en disant que j'aime. Cela doit vous faire comprendre que je puis m'estimer quelque chose. Du reste, quel que je sois, il suffit que je me montre armé dans vos murs si bien défen-

dus. Si ce n'est pas un acte de folie, c'est la preuve que j'ai donné ma parole et que je dois la tenir ou rester mort sur la place. Ainsi, je te défie, don Fernando le fort, le brave, aussi abhorré des Maures qu'estimé des chrétiens. Par ce que j'ai dit, on devine bien, quoiqu'il y ait d'autres Fernando, que c'est Fernando de Saavedra que j'appelle au combat. Ta renommée, qui n'a pas de limites, est arrivée jusqu'aux oreilles d'Arlaxa, la merveille de beauté. Elle veut te voir, non mort, mais prisonnier, et elle m'a donné l'ordre de te prendre. Vois si le mandat est facile. J'ai promis de l'exécuter, parce que l'amour rend tout possible. Et pour te donner l'occasion d'en venir aux mains avec moi, voici ce que je te dis : je dis que tu ne combats que de loin, à l'abri d'une arquebuse, que tu n'oses t'aventurer seul, mais toujours sous la protection de tes soldats, que tu es un Ulysse nocturne et non un Télamon qui combat en plein soleil, que tu ne croises ton épée avec une autre qu'après avoir vérifié le rang de ton adversaire. Si tu n'acceptes pas mon défi, j'ai dit vrai. Si tu l'acceptes, il demeurera certain, vainqueur ou vaincu, que ta renommée n'a pas menti. Arrivé à Canastel, je t'attendrai seul jusqu'à demain, au coucher du soleil. Le vaincu restera l'esclave du vainqueur, riche prix et honorable récompense.. Viens, don Fernando, je t'attends.

(Il sort.)

LE GÉNÉRAL. Don Fernando, que vous en semble?

FERNANDO. Que ce Maure est brave, et qu'il mérite d'être aimé pour l'entreprise qu'il a formée.

LE GÉNÉRAL. Répondrez-vous à son défi?

FERNANDO. J'ai coutume de répondre aux appels de l'honneur. Que votre seigneurie veuille bien me permettre de sortir de la place avant la fin du jour.

LE GÉNÉRAL. Je ne le veux pas. D'après la loi militaire, vous vous devez plus à votre roi qu'à vous-même. Au nom

du roi vous m'appartenez, et moi je n'expose pas un homme comme vous pour une simple folie d'amour.

FERNANDO. Votre seigneurie use d'une extrême rigueur envers moi. Que dira le Maure?

LE GÉNÉRAL. Peu importe! J'obéis aux devoirs que la guerre me commande, et je les connais tous.

FERNANDO. Au moins que je puisse lui répondre, et qu'il sache pourquoi je ne vais pas le joindre.

GUZMAN. Il n'y perdra rien, seigneur don Fernando.

LE GÉNÉRAL. Donnez votre réponse au capitaine Guzman.

GUZMAN. Je la porterai, et je vous jure que si on me le permet, j'éteindrai les feux de l'amour chez ce Maure grossier.

LE GÉNÉRAL. Parlez-lui courtoisement; je me fie à votre prudence.

(Le général sort.)

GUZMAN, à don Fernando. Voulez-vous qu'au lieu de réponse je lui donne un bon coup d'épée qui terminera la fête?

FERNANDO. C'est moi qu'il a défié; un autre ne peut se battre pour moi. Mais si le Maure veut m'attendre un autre jour, je saurai bien aller le trouver en dépit de tout le monde et de toute défense.

GUZMAN. Que prétendez-vous faire?

FERNANDO. Le lundi je suis de ronde. Quand la nuit sera venue, je sauterai du mur dans le fossé.

GUZMAN. Il est très-profond, et vous pourriez courir des dangers.

FERNANDO. Il me tarde d'arriver à ce moment. Je vous confie mon secret.

GUZMAN. Je sais me taire. Laissez-moi sortir le premier; j'espère dans mon adresse pour mener à bien votre projet.

FERNANDO. Vous êtes un ami utile.

GUZMAN. Oui, parce que je suis vrai.

(Ils sortent.)

Un bois de palmiers aux environs d'Oran.

(Ali-Muzel paraît avec Cebrian, son serviteur, qui conduit les chevaux par la bride.)

ALI-MUZEL. Attache mon cheval au tronc de ce palmier; qu'il repose pendant que reposent les soucis de mon âme. Seul ici je puis penser à Arlaxa, en attendant que celui qu'elle tient en si grande estime paraisse pour se mesurer avec moi. Heureux chrétien! qui jouis de cette faveur surhumaine que les yeux divins, que j'adore vainement, désirent ta présence! La jalousie me dit qu'ils voudraient me voir mort, pourvu qu'ils te puissent voir vivant. Je ne serai pas aussi insensé. Si je te tue par la force ou par bonheur, je t'ensevelirai dans ce bois. Mais, hélas! si tu meurs, comment aurai-je accompli l'ordre d'Arlaxa? Triste situation que je ne puis souffrir! Mais il faut reposer un instant. Pardonne-moi, belle Maure, si je cherche à oublier dans le sommeil les chagrins que tu me causes!

(Il s'endort, et l'on voit entrer un Arabe en turban vert.)

NACOR. O Mahomet! puisque l'amour ne consent pas à mon bonheur, montre-moi ta faveur et souviens-toi que l'infortuné Nacor est ton descendant. Je suis un chérif de ta caste, et les traits de l'amour ne me respectent pas. Mon cœur est le but de tous ses coups. Voici mon rival endormi, et je n'ose le toucher, quoique ma vengeance désire sa mort et son châtiment. Je suis jaloux, mais je le crains. Par Allah! le cas est nouveau. Je meurs, parce que je ne le tue pas. J'ose, et je tremble tout à la fois.

(Entre le capitaine Guzman, l'épée nue à la main.)

GUZMAN. Est-ce toi qui, par hasard, as défié don Fernando ?

NACOR. Non, c'est ce Maure que tu vois couché là.

GUZMAN. Il soupire.

NACOR. Ce n'est pas étonnant, puisqu'il est amoureux.

GUZMAN, appelant. Ali-Muzel!

ALI-MUZEL. Qui m'appelle ? (Il se lève.) Don Fernando !

GUZMAN. Tu te trompes, Maure, je ne suis pas don Fernando.

ALI-MUZEL. Qui es-tu ?

GUZMAN. Un de ses amis qu'il envoie vers toi.

ALI-MUZEL. Quand viendra-t-il ?

GUZMAN. Sache, Maure, que notre général ne consent pas à le laisser venir.

ALI-MUZEL. Pourquoi ?

GUZMAN. Parce qu'il est prudent et grand homme de guerre ; il ne veut pas aventurer dans une entreprise si futile une épée qui entre toutes est la plus vaillante. Pourtant don Fernando te fait savoir que si tu veux l'attendre jusqu'à lundi, il te jure de sortir dans la nuit, même au mépris des ordres. Si cela ne te satisfait pas et que tu veuilles tenter l'épreuve avec moins de danger, accepte-moi pour adversaire, et si tu es vainqueur, tu me conduiras à ta maîtresse au lieu de don Fernando.

ALI-MUZEL. Ce n'est pas pour toi que m'envoie Arlaxa. Réponds à don Fernando que je l'attendrai au jour qu'il me désigne. Si je triomphe et que tu veuilles encore te battre avec moi, je ferai ce que tu désires. Tu dois comprendre que le soldat ne doit venir qu'en second lieu.

GUZMAN. C'est vrai.

ALI-MUZEL. Va-t'en donc, et dis à ton ami qu'il ne me fasse pas attendre.

GUZMAN. Ali-Muzel, que ton Mahomet te garde!

ALI-MUZEL. Que ton Christ t'accompagne!

(Guzman sort.)

ALI-MUZEL. Nacor, qu'est-ce que cela veut dire? que viens-tu faire ici?

NACOR. Voir comment tourne pour toi cette dangereuse entreprise. Par Allah! je vois que tu viens chercher ta perte.

ALI-MUZEL. Comment!

NACOR. Si tu attends la nuit pour combattre, tu te verras enveloppé par toute une armée. Ce récit de don Fernando qui ne peut pas sortir de la ville, tiens-le pour un mensonge. Le chrétien est enclin à la ruse. N'attends pas que ton ennemi s'empare de toi. Tu te disculperas auprès d'Arlaxa, puisque tu as fait tout ce qui était possible, et même davantage.

ALI-MUZEL. Tu me donnes-là de sages conseils, Nacor. Pourtant je ne puis les accepter.

NACOR. Viens donc. Quand on fera le siége de la ville, tu pourras agir comme tu voudras et combattre le chrétien qui sortira sans doute dans la plaine, s'il est brave.

ALI-MUZEL. Allons! peut-être alors pourrai-je exécuter ce qui m'échappe ici. Mais disculpe-moi auprès d'Arlaxa.

NACOR. Je le ferai.

(Ils sortent.)

Dans la ville d'Oran.

(Entrent le comte d'Alcaudète, général d'Oran, son frère don Martin de Cordoue, et don Fernando de Saavedra.)

LE GÉNÉRAL. Seigneur don Martin, il importe que vous portiez secours à Mazalquivir qui en a grand besoin. Je ne doute pas que vous reveniez vainqueur; le lâche est toujours à découvert quoiqu'il soit vêtu d'acier. Le Maure compte

sur la multitude de ses soldats; mais quand on lui résiste il s'humilie, se soumet et se prosterne. Ses cris de guerre, si vous le remarquez bien, sont le chant de la peur. Le lion courageux se tait au milieu des balles et des flèches.

DON MARTIN. Je vous obéis comme à mon chef et à mon frère, et je ferai en sorte que tout ce bruit ne m'intimide pas. Donnez-moi les munitions nécessaires, et si elles ne manquent pas j'élèverai le blason espagnol jusqu'aux étoiles.

(Entre le capitaine Guzman.)

LE GÉNÉRAL. Eh bien, capitaine Guzman, que dit le Maure?

GUZMAN. Il est parti très-mécontent.

FERNANDO, bas à Guzman. Est-il vraiment parti?

GUZMAN, bas à Fernando. Il vous attend; car il est brave et plus sensé qu'il n'en a l'air.

FERNANDO, de même. J'irai le rejoindre, sans doute. Si je suis vainqueur je reviendrai aussitôt; si je suis vaincu, ma faute sera légère, car alors c'est que je vaux peu de chose.

LE GÉNÉRAL. Ce Maure paraît brave.

GUZMAN. Oui, brave et bien amoureux.

(Entre à ce moment Buytrago, un soldat portant une épée sans gaîne pendue à une corde; en somme en très-misérable équipage. Il tient une planchette à la main et demande l'aumône pour les âmes du purgatoire. Cette action de demander pour les âmes est véritable. J'en ai été témoin, et la raison pour laquelle il demande est dite plus loin [1].)

BUYTRAGO. Seigneur, donnez-moi pour les âmes.

LE GÉNÉRAL. Bon Buytrago, combien as-tu récolté aujourd'hui?

BUYTRAGO. A peu près trois *cuartos*[2].

DON MARTIN. Qu'avez-vous acheté avec cela?

BUYTRAGO. Presque rien. Une fressure et cent sardines.

1. Cette note est textuelle.

2. Le *cuarto* représente un peu moins de cinq centimes.

DON MARTIN. Vous voilà dans l'abondance aujourd'hui.

BUYTRAGO. Par saint Nufle! il y a à peine de quoi mâcher pour une dent.

DON MARTIN. Vous dînerez avec moi.

BUYTRAGO. Alors je pourrai déjeuner de mon achat.

DON MARTIN. Et la ration?

BUYTRAGO. La ration satisfera un côté de l'estomac... Elle n'occupe qu'une petite case de l'échiquier.

FERNANDO. Grand mangeur!

GUZMAN. Si grand que le comte lui a donné ce privilége pour qu'il puisse s'en nourrir.

BUYTRAGO. A quoi bon? Tout le monde sait qu'il n'y a pas une âme à qui je puisse faire dire seulement une prière. Si on me donne un demi *cuarto* c'est un miracle, et ainsi j'en suis réduit à demander pour mon corps et non pour les âmes.

DON MARTIN. C'est d'une grande prudence.

BUYTRAGO. O honte de ma race! Tout le monde ne sait-il pas que si je mange pour six j'ai l'habitude de me battre pour sept? Corps du Seigneur! donnez-moi de quoi manger et mettez en face de moi des milliers de Maures, vous verrez quel est Buytrago et s'il ne mérite pas de manger pour dix, puisqu'il combat ponr vingt.

LE GÉNÉRAL. Buytrago a raison; mais comme le siége de la place est prochain, il pourra montrer son courage. Je lui ferai donner sept rations et le privilége cessera.

BUYTRAGO. Qu'il cesse, je ne parlerai plus, j'agirai. Je ne puis demander puisqu'on ne donne pas, je ne puis retirer les âmes du purgatoire sans que quelqu'un rende l'âme, envoyant dans l'enfer, qui l'attend, toute cette canaille mauresque.

Un douar arabe.

(Arlaxa est assise, et devant elle se tient debout Oropesa, son esclave.)

ARLAXA. Ali-Muzel tarde beaucoup. Chrétien, je ne sais qu'en penser.

OROPESA. Tu as été pour lui une autre Médée, célèbre par sa cruauté. Tu l'as chargé d'une entreprise qui ferait croire que sa vie te semble odieuse.

ARLAXA. J'ai contribué à son départ, mais c'est toi qui en as été la seule cause. Les louanges extrêmes que tu donnais à ce Fernando, en me contant ses exploits, m'ont été jusqu'au fond du cœur. De là, est né en moi un désir, non pas honteux, mais vain et curieux de voir un homme plus célèbre que les autres. Ce n'est pas par ingratitude ni par cruauté que j'ai chargé Ali-Muzel de cette entreprise douteuse. Son retard me prouve que mon espoir m'a trompé et que le prix mérité d'un coupable désir, c'est de ne pas le voir se réaliser. J'ai une âme généreuse et hardie qui aime le péril et qui jette le défi à la mort. J'aime un homme courageux dont le bras et le regard répandent la terreur.

OROPESA. Si Ali-Muzel revient et qu'il ramène don Fernando prisonnier, tu ne verras en lui rien de plus que ce que je t'ai dit. La valeur du Maure te sera mieux connue, puisque la renommée du vaincu passera à son vainqueur. Mais si par hasard le ciel donne la victoire à don Fernando, ton désespoir est certain, puisque sa renommée croîtra dans ton souvenir et que ton désir de le voir s'augmentera en ne le voyant pas.

ARLAXA. Tu as raison. C'est l'inquiétude qui me fait parler ainsi.

(Entrent Ali-Muzel et Nacor.)

ALI-MUZEL. Un esclave qui t'aime vient se prosterner à tes pieds.

ARLAXA. Tant d'humilité ne sied pas à un cœur aussi vaillant. Relève-toi, ce n'est pas là ta place.

ALI-MUZEL. Je t'obéis.

ARLAXA. Es-tu vainqueur ou vaincu?

ALI-MUZEL. Nacor te dira tout, puisqu'il a tout vu.

NACOR. Le chrétien provoqué n'a pas répondu au défi; il s'est pourtant disculpé.

ARLAXA. C'est là ce guerrier courageux si redouté et si vanté? Comment a-t-il pu se disculper d'une faute si honteuse?

NACOR. Son général l'a retenu. Il n'a commis aucune faute quoi qu'en dise Ali. Il serait venu un jour plus tard l'attendre en rase campagne ainsi que cela était convenu.

ALI-MUZEL. Nacor, tu es un démon! Je ne sais pourquoi je ne t'ai pas tué.

NACOR. Tu as tort de me menacer et de me chercher querelle; tu sais que je suis chérif et que me toucher est un péché.

ARLAXA. Ainsi, mon vaillant seigneur, il ne s'est pas présenté et tu ne l'as pas attendu?

NACOR. C'est la vérité.

ALI-MUZEL. Un chérif qui ment? Par Allah! c'est un grand méfait!

NACOR. Revenir sans lui n'est-ce pas montrer toute la vérité!

ALI-MUZEL. Pouvais-je m'enfermer avec lui dans la ville! Ne sais-tu pas ce qui s'est passé, mon ambassade, et qui m'a répondu pour lui?

NACOR. Je sais que tu devais l'attendre, voilà tout ce que je sais.

ALI-MUZEL. N'est-ce pas toi qui m'a conseillé de revenir?

NACOR. J'avais raison, tu avais tort, parce que je n'ignorais pas à qui je parlais.

ALI-MUZEL. Je vais te punir.

NACOR. Je suis chérif. Ne me touche pas. Mahomet me protège.

(Entrent deux Maures qui conduisent un Espagnol captif et sans armes.)

ALI-MUZEL. Quel est cet homme?

LE MAURE. Tes soldats l'ont pris hier près d'Oran.

LE PRISONNIER. Tu mens, misérable. Je me suis livré sans essayer de fuir et sans tirer mon épée. Si je ne m'étais pas livré, toute ton armée n'aurait pas suffi pour me prendre.

ALI-MUZEL. Tu es brave. Qui es-tu?

LE PRISONNIER. Un soldat. Je suis venu de mon plein gré me remettre entre vos mains, parce que je n'ai pas voulu plus longtemps être brave et mal payé.

ALI-MUZEL. Tu veux donc être esclave?

LE PRISONNIER. Oui. Donne-moi un maître.

ARLAXA. Quelle extravagance!

LE PRISONNIER. Je vis d'extravagance.

OROPESA, à part. Cet homme à coup sûr est don Fernando. Il n'est ni prisonnier ni mort, pourquoi est-il ici? Taisons-nous, je lui parlerai en secret, car sa présence me plonge dans un grand étonnement.

ALI-MUZEL. Arlaxa, je te donne cet esclave. Puisqu'il est sorti hier d'Oran, il dira si j'ai fait mon devoir et si je suis courageux ou lâche. Réponds! As-tu entendu le défi d'un Maure infortuné, mais plein de foi?

LE PRISONNIER. Je tiens ce Maure pour brave, bien élevé et de grand cœur. Son rival n'a pas paru par défense du général, mais depuis il est venu au rendez-vous, pensant y trouver le vaillant Ali-Muzel. Je suis sorti de la ville avec

lui; don Fernando pour te rencontrer, moi pour me rendre à ce douar.

ALI-MUZEL. Voici la vérité qui imposera silence à Nacor.

OROPESA, à part. Si je pouvais lui parler!

ALI-MUZEL. Arlaxa, je reviendrai te ramenant le chrétien prisonnier ou mort.

LE PRISONNIER. Don Fernando est robuste, et tu auras à faire si tu veux le prendre. Je le connais comme moi-même, et je t'assure qu'il saura trouver l'occasion de répondre à ton défi.

ARLAXA. Est-il courageux?

LE PRISONNIER. Comme moi-même.

ARLAXA. Est-il amoureux?

LE PRISONNIER. Il ne l'est plus.

ARLAXA. Est-il donc inconstant?

LE PRISONNIER. Le désir n'est pas éternel.

ARLAXA. Est-il hardi?

LE PRISONNIER. C'est un lion.

ARLAXA. Avec tant de qualités il devrait être l'un des nôtres.

ALI-MUZEL. Tais-toi, Arlaxa, puisque devant tes yeux tu vois le jouet de ton caprice.

ARLAXA. Reviens, Ali, avec ce chrétien, je te donne ma foi que je serai ta femme.

LE PRISONNIER. On promet quelquefois ce qu'on ne saurait tenir.

(Tous sortent, excepté le prisonnier, qui n'est autre que don Fernando Saavedra. Il reste seul avec Oropesa.)

OROPESA. Qui vous a conduit dans ce pays où votre honneur court de si grands risques?

DON FERNANDO. Je te conterai brièvement mon histoire. Mon général n'ayant pas voulu me laisser combattre le

Maure, j'ai franchi la muraille. Quand je croyais trouver celui que je cherche encore, je donnai dans un parti ennemi. La nuit était close, et comme je vis mon espoir déçu, je m'accommodai à la circonstance. Je leur fis un mensonge et leur rendis mon épée. Ils m'apprirent qu'Ali-Muzel était leur chef et leur seigneur, et je vins sans me faire prier. Je t'ai tout appris ; ne me demande rien de plus. Tais mon nom, puisque cette belle Maure veut me voir.

OROPESA. Je la crois éprise de ta renommée.

DON FERNANDO. Ali revient sur ses pas. Silence!

OROPESA. Je ne sais ce qui l'amène.

(Entre Ali-Muzel.)

ALI-MUZEL. Ecoute, Oropesa, et garde-moi le secret ; je te récompenserai. Je te rendrai la liberté, et à toi aussi, si ta volonté est de retourner à Oran. En échange, je ne vous demande qu'une chose, c'est de me donner un moyen honnête de mesurer mon épée avec celle de don Fernando.

DON FERNANDO. Je mettrai ton ennemi en face de toi comme j'y suis maintenant, et cela sans avoir recours à la déloyauté, qui n'habita jamais avec moi.

ALI-MUZEL. Ce chrétien n'est pas mon ennemi, mais mon adversaire.

DON FERNANDO. Fie-toi à moi, je te mettrai en face de lui, et j'agis en cela comme un fidèle ami ; la loi qui nous divise ne m'empêche pas de te donner une preuve d'amitié. Va en paix. Je choisirai le moment de té tenir ma promesse.

ALI-MUZEL. Que Mahomet descende sur toi et te comble de biens!

(Il sort.)

DON FERNANDO. Oropesa, garde-moi le secret, il y va de la vie.

Dans la ville d'Oran.

(Le capitaine Guzman et l'enseigne Robledo entrent l'épée à la main.)

GUZMAN. Alférez Robledo, cessez ce discours.

ROBLEDO. Impossible. Je l'ai dit sans crainte; je ne le rétracterai pas par crainte. Ou il s'est fait rénégat, ou il a mal agi en abandonnant son poste dans un tel moment.

GUZMAN. On ne doit pas ainsi parler de personnages importants. Renier sa foi? jamais! et si vous l'affirmez, vous mentez.

(Ils se battent. Entrent le comte d'Alcaudète, général d'Oran, et son frère, don Martin de Cordoue, avec une suite.)

LE GÉNÉRAL. Arrêtez-vous, chevaliers! D'où est venue la querelle?

GUZMAN. C'est une affaire de conscience plutôt que d'épée. Il a dit que don Fernando s'est fait renégat, et vive Dieu, il a menti comme quiconque le dira!

LE GÉNÉRAL. Il nous manque de respect. Qu'on l'enferme dans la tour!

GUZMAN. Cet affront ne me touche pas, puisque c'est la justice qui me fait prendre la défense d'un ami.

LE GÉNÉRAL. Arrêtez aussi l'enseigne, et qu'ils fassent trêve jusqu'à la fin du siége.

(On emmène Robledo.)

UN SOLDAT, au général. Seigneur, la garde vient d'apercevoir un navire près de la côte, au couchant.

DON MARTIN. Quelle voile porte-t-il?

LE SOLDAT. Une voile latine.

LE GÉNÉRAL. Allons le recevoir à la plage.

DEUXIÈME JOURNÉE

Les personnages qui parlent dans cette journée sont :

ARLAXA.
Don FERNANDO.
OROPESA.
NACOR.
VOZMEDIANO, vieillard.
Doña MARGARITA, jeune fille en habit d'homme.
BUYTRAGO.
Don MARTIN DE CORDOUE.
Le comte d'ALCAUDÈTE.
Le capitaine GUZMAN.
ALI-MUZEL.
VAYRAN.
UN MAURE.

Une salle dans la maison d'Arlaxa.

ARLAXA, DON FERNANDO, OROPESA.

ARLAXA, à don Fernando. Comment t'appelle-t-on, chrétien?

DON FERNANDO. On m'appelle Juan Lozano, nom bien connu dans le pays africain.

ARLAXA. Je ne l'ai jamais entendu prononcer.

DON FERNANDO. Il est l'égal de celui de don Fernando.

ARLAXA. Tu te loues beaucoup.

DON FERNANDO. Je me loue sans mentir.

ARLAXA. Par quels exploits t'es-tu signalé ?

DON FERNANDO. J'en compte autant que don Fernando.

ARLAXA. Es-tu son ami ?

DON FERNANDO. Je suis un autre lui-même.

ARLAXA. Dis-moi vrai : est-il venu à la rencontre d'Ali-Muzel ?

DON FERNANDO. Il fit toujours son devoir en brave chevalier.

ARLAXA. Ainsi, c'est Ali-Muzel qui a manqué de bravoure ?

DON FERNANDO. Non certes. Don Fernando a pu arriver trop tard, et Ali-Muzel ne pas trouver l'occasion de montrer son courage. Je crois que ce chérif cherche à rejeter la faute sur Ali-Muzel.

ARLAXA. J'ignore sa faute comme son courage.

DON FERNANDO. S'il t'amenait don Fernando prisonnier, que ferais-tu ?

ARLAXA. Je l'estimerais davantage et j'estimerais moins le chrétien que j'ai un si grand désir de voir. Mais qu'a donc fait cet homme pour acquérir une si grande renommée?

OROPESA. Écoute un de ses exploits : A cinq milles d'Oran, une galiote échoua dans une crique; elle était montée par des Turcs; les gardes en donnèrent avis au général espagnol, et, avec une troupe d'environ trois cents soldats, les Espagnols se répandirent sur la côte. Le navire était si près de terre qu'ils eurent la fantaisie de l'assaillir. Tu vois quelle bataille nouvelle et périlleuse! Les soldats firent feu deux ou trois fois, si bien que les Turcs abandonnèrent le pont. Ils n'avaient pas de gaffes pour tirer à terre la galiote. Le brave Fernando se jette à la mer et saisit le câble que les Turcs s'apprêtaient à couper pour l'empêcher de lever l'ancre. Il tire à lui avec une telle force, que, comme une

simple gondole, le navire vient enterrer sa poupe dans le sable. Alors il gagne la terre, et de là saute sur le navire (chose surprenante); si bien que le Turc, pensant que les chrétiens tombaient du ciel, prend l'épouvante. Fernando se met à crier : Victoire! Victoire! et fond sur eux l'épée à la main. Il tue et frappe, courant de la poupe à la proue · l'équipage se rend à lui seul. Dis, Arlaxa, si la renommée a raison de chanter ses louanges. Les galants de Méliana, les Elchès de Tlemcen et les Levantès de Bone ont éprouvé sa valeur. Il a tué cent Maures en bataille, sept en duel; il en a envoyé deux cents sur les galères et cent dans les bagnes. Il est très-modeste avec ses amis, et devant l'ennemi personne ne l'égale, ni Maure, ni chrétien.

(Entre Nacor.)

ARLAXA. Ce Nacor m'ennuie; ne me laissez pas seule avec lui.

NACOR. Belle Arlaxa, je suis résolu à t'amener ton prisonnier chrétien, et, pour cela, je vais à Oran.

ARLAXA. Je te souhaite un bon succès. Ton départ me plaît et donne à mon cœur une joie inaccoutumée.

NACOR. Un jour, peut-être, Arlaxa, tu pourras m'aimer.

ARLAXA. Puisque ton départ est sérieux, laisse la plaisanterie.

DON FERNANDO. Nacor exécutera ses promesses. Si on l'aime ce sera un lion terrible.

NACOR. Ali-Muzel s'avouera vaincu, puisqu'il n'a pas su prendre celui que je vais t'amener.

ARLAXA. Pars donc, je t'y autorise.

NACOR. Que je baise tes mains, et par cette faveur tu doubleras le courage de ce cœur qui t'adore.

ARLAXA. Tu t'estimes peu, Nacor, puisque tu te fais si humble aujourd'hui. Lève-toi, tu es chérif; je m'étonne de te voir à mes pieds. Que dira Mahomet?

NACOR. Ce dévouement lui paraîtra une chose bonne et sainte. Que la paix t'accompagne!

(Il sort.)

DON FERNANDO. Ce Maure a joué une bonne scène.

OROPESA. Aussi fausse qu'elle est bonne.

ARLAXA. Venez avec moi tous deux, nous verrons combattre mes deux courageux amants.

(Ils sortent.)

Une rue à Oran.

(Entre un vieillard appelé Vozmediano et doña Margarita, en habits d'homme.)

VOZMEDIANO. Tant nous presser pour entrer à Oran, et tant nous presser pour en sortir! Vraiment nos affaires vont bien!

MARGARITA. L'amour se glorifie d'être cruel et fait succéder un souci à un autre.

VOZMEDIANO. Je vous ai déjà dit, Margarita, que celui qui marche derrière un aveugle cherche son propre dommage.

MARGARITA. Monsieur mon gouverneur, je ne nie pas que vous ayez raison; mais que puis-je faire quand j'ai déjà jeté la cape au taureau et que je ne puis la reprendre?

VOZMEDIANO. Ce n'est pas un Maure qui vous la rendra.

MARGARITA. Don Fernando est Maure?

VOZMEDIANO. Les enfants vont le criant par la ville.

MARGARITA. Qu'il ait commis un tel crime! Je ne le crois pas, Vozmediano.

VOZMEDIANO. Vous faites bien, puisque je vois qu'il ne paraît ni Maure ni chrétien.

MARGARITA. Je désire le voir.

VOSMEDIANO. Votre désir est vain.

MARGARITA. Mon destin le veut ainsi. J'espère pourtant qu'il ne sera pas assez cruel pour refuser de mettre fin à mes peines ; il m'accordera une sépulture sur ces plages.

VOZMEDIANO. Vous ne direz pas, au moins, que je ne vous ai pas donné de bons et honnêtes conseils.

MARGARITA. Les hommes prudents et les vieillards donnent toujours de bons conseils ; mais la jeunesse est folle et ne connaît d'autre sagesse que sa propre volonté.

BUYTRAGO, entrant avec sa planchette. Que vos seigneuries me donnent pour les âmes, cela leur profitera.

MARGARITA. Retirez-vous, seigneur soldat, nous n'avons rien à troquer.

BUYTRAGO. La réponse est généreuse. Donnez-moi, malgré mes péchés ; ouvrez vos mains indulgentes et donnez-moi l'aumône, galant. Quoi ? il ne me répond pas, il ne pose pas la main sur son épée ; mais cela viendra en son temps.

VOZMEDIANO. Une aumône s'accorde plus facilement à la prière qu'à la violence.

BUYTRAGO. C'est la coutume à Oran de demander de cette façon. Ce sont les âmes de Mars, et elles demandent toujours par la force. Personne ici ne meurt dans son lit, au milieu des macarons et des consommés de viande : on meurt la poitrine ouverte d'un coup d'épée ou d'arquebuse. Les âmes s'envolent si furieuses qu'elles demandent pour leurs peines avec des cris et le poignard à la main. Enfin, les âmes d'Oran, qui sont polies quoiqu'en purgatoire, veulent profiter de l'aumône qu'on me fait. Je partage avec elles, apaisant leurs querelles à force d'*ave Maria*, et les tourments de ma faim avec ce qu'on me remet à leur intention.

VOZMEDIANO. Mon frère, nous n'avons rien à vous donner.

BUYTRAGO. Je ris de bon cœur de cette parenté. Vous vous

moquez de mon costume, moitié bandit, moitié sauvage. Sachez donc que cette bure cache un cœur qui peut honorer un lignage. Pauvres âmes d'Oran, priez Dieu dans votre détresse qu'on me fasse l'aumône, parce que si je mange bien, je dirai plus d'un rosaire, et je vous fonderai un anniversaire éternel. Amen!

(Entrent le général, don Martin de Cordoue, le capitaine Guzman et Nacor.)

NACOR, au comte d'Alcaudète. Je dis, seigneur, que je vous le livrerai facilement dans le silence de la nuit, en me confiant un très-petit nombre de gens; et pour que le fait prouve la vérité de mes paroles, je consens à ce qu'on m'attache les mains. Je serai votre guide et je vous rendrai au douar avant le jour. Pour prix de mon service, je ne veux de cette riche prise que la belle Arlaxa dont je suis amoureux. A cause d'elle je regarde mon entreprise non comme une bassesse, mais comme une bonne action; le pouvoir et l'amour excusent tout.

LE GÉNÉRAL. En ce moment je ne puis dégarnir Oran de soldats, car le siége qui s'approche m'oblige à penser à des choses plus sérieuses.

NACOR. Je réponds de la réussite; en quelques heures j'aurai terminé cette affaire.

LE GÉNÉRAL. Ce soir je vous donnerai ma réponse; attendez jusque-là.

NACOR. J'attendrai.

(Il sort.)

DON MARTIN. C'est une expédition fructueuse et sans péril si elle se fait.

LE GÉNÉRAL. Buytrago, quoi de nouveau?

BUYTRAGO. Je suis là, essayant de tirer quelque nourriture de ce morceau de bois, et je n'ai pas même vu une *tarja* [1],

1. La *tarja* était une monnaie valant le quart d'un réal de vellon.

ni un *cuarto*. C'est ainsi qu'ils gardent la loi de Jésus-Christ, comme moi quand je suis plein et que je ne sais plus s'il y a un ciel et une terre, n'obéissant qu'à mon ventre et à mon épée.

MARGARITA. Ce soldat demande l'aumône en criant comme un renégat. En Espagne, nous avons coutume de l'accorder à ceux qui prient.

BUYTRAGO. Faut-il vous la demander à genoux? Nous verrons si vous me la donnez ou si vous me la refusez.

VOZMEDIANO. Ni autant, ni aussi peu.

BUYTRAGO. Je suis chrétien !

MARGARITA. Nous avons dit, mon frère, que nous n'avons pas d'argent.

BUYTRAGO. Mon frère? Que le diable emporte la parenté et le coquin qui l'a inventée le premier. Découds ton haut de chausse, ouvre cette poche parfumée. Que peut-on attendre de ces peintures à fresque?

VOZMEDIANO. Voilà la manière de faire plutôt tirer l'épée que la bourse.

LE GÉNÉRAL. Silence, Buytrago!

MARGARITA. Foi de gentilhomme!

DON MARTIN. Ne vous fâchez pas, jeune homme; c'est ainsi que l'on demande l'aumône dans ce pays. Tout ici est bravoure, tout ici est roideur; ce sont les rudes expressions de la guerre. (A Vozmediano.) Enfin ce jeune homme est de Xérès?

VOZMEDIANO. Il porte l'un des meilleurs noms de la ville, et il est fils, seigneur, d'un homme qui fut capitaine en France. Il est riche et possède un domaine; ma sœur, qui fut sa mère, me le laissa, et moi je voulus qu'il suivît l'honorable carrière de son père. Il sut qu'on allait faire le siége de la ville, et il est venu.

LE GÉNÉRAL. Je me félicite de votre présence à tous deux, et je vous offre mes services.

(Le comte sort avec don Martin.)

GUZMAN, à Buytrago. Je vous invite, Buytrago; venez avec moi.

BUYTRAGO. En vous suivant, je suis un Alexandre et un Mars.

(Ils sortent.)

MARGARITA, à Vozmediano. Viens de ce côté, j'ai à te parler. Je suis résolue.

VOZMEDIANO. Pour votre malheur.

MARGARITA. Ne m'arrête pas; laisse-moi te dire mon étrange situation.

VOZMEDIANO. Ignorez-vous que je la connais depuis plus d'un an?

MARGARITA. Ne comprends-tu pas que chaque jour l'amour accroît mes maux?

VOZMEDIANO. Vous ne savez pas lui résister.

MARGARITA. Laisse-là les conseils et aide-moi; insister davantage, c'est me tuer.

VOZMEDIANO. Pour votre nom et pour le mien je vous entendrai sans me fâcher, et je vous secourrai toujours, parce que je m'y obligeai lorsque je consentis à vous accompagner comme gouverneur et comme ami, et que je vous ai engagé ma parole et ma foi. Dites, enfin, que pensez-vous faire?

MARGARITA. Servir comme soldat, quelque étrange que cela puisse paraître, puis me faire prendre. Captive, je saurai ce qu'est devenu celui que j'aime, et je serai contente. Je donnerai ma liberté au Maure pour qu'il me rende mon âme. Il est impossible que celui qui garda si bien l'honneur du chevalier chrétien ait renié sa foi, et s'il est esclave, je

donnerai pour le délivrer des monceaux d'or. Je les trouverai, car le ciel protége toujours les affligés.

VOZMEDIANO. Que le ciel change cette folle résolution !

MARGARITA. Ma rançon sera-t-elle plus chère, parce que j'aurai pris le temps de m'informer de ce que je vais savoir? Mon salut doit naître de ma perte. Viens, Vozmediano, tu feras en sorte que je puisse sortir avec l'armée chrétienne.

VOZMEDIANO. Où voulez-vous aller, malheureuse?

MARGARITA. Tes avis sont inutiles.

VOZMEDIANO. Je prierai le comte de vous empêcher de sortir.

MARGARITA. Si tu m'empêches de sortir, je commettrai une plus grande faute encore et qui te fera pleurer plus d'un jour. Le sort en est jeté; je dois suivre ma destinée, quand même elle me conduirait à ma perte.

VOZMEDIANO. Les folies de l'amour changent le bien en mal; j'ai eu tort de vous suivre et de quitter la patrie pour vos caprices.

MARGARITA. Quelquefois, à travers les nuages du chagrin, on voit poindre le soleil de l'espérance.

La maison d'Arlaxa, dans le douar.

(Il fait nuit. — Entrent Arlaxa, Ali-Muzel, Oropesa et don Fernando.)

ARLAXA. Où est Ali-Muzel? Oropesa, où es-tu allé? et mon esclave Lozano, où est-il? Ciel! écoute ma plainte, et ne me sois pas cruel!

ALI-MUZEL. Belle Arlaxa, me voici!

ARLAXA. Ami, tu es le bienvenu.

ALI-MUZEL. Que m'ordonnes-tu?

ARLAXA. Lozano!

DON FERNANDO. Je suis là : que veux-tu? Parle.

ARLAXA. Mon bonheur est fini?

ALI-MUZEL. Qu'as-tu, Arlaxa?

ARLAXA. Je rêvais que cette nuit, à la fraîcheur de l'aube, les chrétiens envahissaient ce douar, et qu'à mon grand désespoir Nacor s'emparait de moi. Je me suis réveillée au moment où nous étions assaillis avec des cris furieux, et je suis venue à vous encore toute remplie de la frayeur que m'a causée ce rêve. Maintenant que je vous vois, je puis à peine me rassurer. Je crois que Nacor nous trahit, et je me fie à votre loyauté.

ALI-MUZEL. Les songes sont menteurs; ne crains rien, mon amour; et s'ils étaient vrais, pense que tu as près de toi quelqu'un qui ne permettra pas que l'on t'offense.

ARLAXA. On ne peut rien contre la destinée.

DON FERNANDO. Ne t'afflige pas, señora; si le moment venait pour toi d'une pareille extrémité, je te jure de te sauver, par le Dieu que mon âme adore; et quand tous les chrétiens d'Oran viendraient ici, certains de la victoire, ce bras suffira pour humilier le plus arrogant. Remets-toi donc de ta frayeur; je ferai plus que je n'ai dit; mes actions le prouveront.

OROPESA, *à part*. Ou don Fernando devient fou, ou il est l'ennemi du Christ. Il promet de combattre les chrétiens! Oh! venez, mes frères; avec une meilleure conscience, je vous aurai bientôt rejoints!

DON FERNANDO. Ali, donne-moi une épée et un turban pour me garantir la tête.

OROPESA. Señora, que vas-tu devenir? Tu vas voir bientôt des blessés et des morts. Fuis les chrétiens!

ARLAXA. Le désir est changeant et vain chez la femme; maintenant j'aimerais mieux voir une quenouille qu'une épée.

ALI-MUZEL. Viens, chrétien, prendre des armes.

OROPESA. Lozano, contre qui prends-tu les armes?

DON FERNANDO. Tais-toi, Oropesa !

OROPESA. En t'armant pour une telle entreprise, tu te désarmes de ta valeur.

(Ils sortent tous.)

L'entrée du douar. Nuit obscure.

(Entrent Nacor les mains liées derrière le dos et conduit par Buytrago; le capitaine Guzman, Margarita vêtue en homme; soldats armés d'arquebuses.)

NACOR. Valeureux Guzman, voici le douar que j'ai promis de livrer, le paradis où réside la gloire que cherche mon âme. Avec vos cavaliers, vous pouvez l'entourer de manière à ce qu'il ne puisse s'échapper un seul Maure.

GUZMAN. Je n'ai pas assez de monde pour cela.

NACOR. Entourez au moins ce côté, qui s'adosse à une montagne voisine où sans doute voudront se réfugier ceux que vous allez assaillir dans l'obscurité.

GUZMAN. Vous avez raison.

NACOR. Maintenant, fais-moi délier les mains pour que je m'empare du prix de ma trahison amoureuse.

BUYTRAGO. Cela non, vive Dieu! jusqu'à ce que j'aie vu comment va le jeu. Seigneur Mahomet, tu resteras attaché comme un chien; jusqu'à ce que j'aie vu courir les lièvres, je ne te délie pas.

NACOR. Seigneur Guzman, on me fait offense.

GUZMAN. Buytrago, délie-le et attaque.

BUYTRAGO, déliant Nacor. Je le détache contre ma volonté. Qu'il s'en aille.

NACOR. Venez, je vous placerai de manière à ce que tout aille bien.

(Ils sortent. Margarita reste seule.)

MARGARITA. Pauvre Margarita, où te trouves-tu? Où te conduit le destin, pléine de confiance et de crainte? Comment arriverai-je à mon but, faible comme je suis? O délire d'amour qui m'aveugle et m'ôte la raison! Que retirerai-je de cette entreprise que je redoute et à laquelle je me suis vouée. Je suis l'innocent papillon qui, méprisant la prudence, cours me brûler follement au feu de cette passion ardente. Je fuis mes amis, et dans mon aveuglement je vais de ma propre volonté me livrer à mes ennemis.

(On entend crier au dehors : AUX ARMES! CIERRA! CIERRA! ESPAÑA! ESPAÑA[1]! — Nacor entre d'un côté portant Arlaxa dans ses bras, de l'autre Buytrago et un groupe d'Espagnols.)

BUYTRAGO. Cette ouverture donne entrée dans le douar. Ici, soldats, mes amis. (Apercevant Nacor.) Arrête, chien!

NACOR. Seigneur, je suis un ami.

BUYTRAGO. Ce n'est pas le moment pour de telles amitiés; arrête, chien!

(Il le frappe, Nacor tombe.)

NACOR. Je suis mort, par Allah!

BUYTRAGO. Par San Bénito, j'ai traversé Nacor de part en part. Cette femme doit être son ingrate amante.

ARLAXA. Chrétien, je me rends; ne souille pas ton épée du sang d'une pauvre femme. Emmène-moi où tu voudras.

ALI-MUZEL, accourant. J'ai entendu la voix d'Arlaxa qui demande secours. (A Buytrago.) Chien, délivre-la!

BUYTRAGO. Délivre-la toi-même.

(Ils se battent.)

ARLAXA. Pendant qu'ils se battent, je peux fuir si je réussis à gagner le chemin qui conduit à la montagne.

1. CIERRA! ESPAÑA! était le cri de guerre des anciens Espagnols.

MARGARITA. Si tu veux me guider, je serai ton esclave, ton défenseur et ton gardien jusqu'à ce que tu sois en sûreté. Viens !

(Margarita et Arlaxa sortent, et d'un autre côté entrent don Fernando et Guzman, combattant l'un contre l'autre.)

GUZMAN, à don Fernando qu'il combat sans l'avoir reconnu à cause de l'obscurité et de son déguisement. Tu es le démon ou tu n'es pas un homme. Qui t'a donné une force si grande?

DON FERNANDO, baissant son épée. Ne vous étonnez pas, Guzman. Celui qui fait l'objet de votre erreur respecte votre nom.

GUZMAN. Don Fernando?

DON FERNANDO. Est celui que tu regardes, quoique tu ne le rencontres pas parmi tes amis.

GUZMAN. Serais-tu l'ennemi des Chrétiens?

DON FERNANDO. D'aucune façon.

GUZMAN. Comment alors tires-tu l'épée contre eux?

DON FERNANDO. Le moment viendra où je t'expliquerai ma conduite. Je suis chrétien, n'en doute pas.

GUZMAN. Pourquoi défends-tu ce douar?

DON FERNANDO. Parce qu'il renferme la paix qui cause cette guerre. Tu peux tout emporter de ce douar, excepté une femme.

GUZMAN. Je me conforme à ton désir sans te demander plus d'explications.

(Il sort. — Buytrago et Ali-Muzel reparaissent.)

BUYTRAGO. En vain, Maure, tu prétends m'empêcher de te suivre. Je n'ai que deux mains, mais j'ai deux mille âmes qui te jetteront à mes pieds.

DON FERNANDO, à Ali. Ami, tu peux cueillir d'autres palmes que celle-là.

ALI-MUZEL. Laisse, Lozano; ce vaillant chrétien m'a fait courir des dangers.

DON FERNANDO. Va porter secours ailleurs et laisse cet homme dans mes mains, je t'en rendrai compte.

LA VOIX D'ARLAXA, au dehors. Lozano! On m'entraîne! Ali! Je suis prisonnière!

ALI-MUZEL. Fortune contraire! Ciel envieux et cruel, prenez ma vie et délivrez-la!

(Arlaxa paraît. Elle est défendue par Margarita contre le capitaine Guzman et trois soldats.)

DON FERNANDO, aux soldats. Vous n'êtes pas en force, fuyez!

(Il les charge.)

GUZMAN. Voici la Mauresque aimée de don Fernando. Éloignons-nous.

BUYTRAGO. Il y a ici des Maures enchantés ou des chrétiens qui trahissent, car j'ai entendu le nom de Lozano.

DON FERNANDO. Allez dans le douar où vous trouverez une prise plus riche. Cette femme ne sera pas votre prisonnière.

BUYTRAGO, portant un coup d'épée à Ali. Parmi tes prises, chien, tu peux compter ta sépulture!

ALI-MUZEL. Je suis mort! Qu'Allah me soit en aide!

ARLAXA. A son secours, Lozano, ils ont tué ton meilleur ami!

(Ali-Muzel va tomber hors de la scène. Arlaxa sort avec lui.)

DON FERNANDO. Je le vengerai de son ennemi. Ne fuis pas, mets-toi en garde!

BUYTRAGO. Moi, fuir! Ceci est bon. (Il se met en garde.) Oh! comme le chien se garde bien!

DON FERNANDO. Celui qui va punir tes bravades, Buytrago, est meilleur chrétien que toi.

BUYTRAGO. Que Belzébuth t'assiste, et moi, Dieu et Santiago! Dis! Qui es-tu? L'écho qui résonne m'apporte dans ma terreur le son de voix de don Fernando.

DON FERNANDO. Je suis don Fernando..

BUYTRAGO. O Robledo! tu avais donc dit vrai! Brave Guzman, tu lui as donc donné à tort un démenti! Je ne veux pas mourir de tes mains!

DON FERNANDO. Comment! tu ne veux pas te battre?

LA VOIX DU CAPITAINE GUZMAN, au dehors. En retraite, chrétiens! Aux chênes! En retraite! En retraite! Que personne ne reste en arrière! Ceux qui ne peuvent marcher monteront sur les chevaux. Placez le butin au centre de l'escadron. En retraite! voici le jour!

DON FERNANDO, à Margarita. Ami, reprends tes sens, je te placerai sur l'un des chevaux de la troupe.

MARGARITA. Tu me rendras un plus grand service en me laissant ici.

DON FERNANDO. Tu veux rester prisonnier?

MARGARITA. Peut-être cette prison sera-t-elle ma liberté!

DON FERNANDO. Y a-t-il d'autres don Fernando dans le monde? Retirons-nous un peu pour laisser passer les chrétiens.

MARGARITA. Je ne puis marcher.

DON FERNANDO. Donne-moi la main.

MARGARITA. Volontiers. Me conduisez-vous vers les chrétiens ou vers les Maures?

DON FERNANDO. Vers les Maures.

MARGARITA. Je regretterais que vous fussiez chrétien et que vous voulussiez me tromper.

DON FERNANDO. Je suis chrétien et je vous conduis chez les Maures. Le monde est plein de nouveautés. Seriez-vous blessé, par hasard?

MARGARITA. Je ne suis pas bien.

(Ils s'éloignent.)

OROPESA, entrant chargé de butin. J'ai sagement agi en ne suivant pas les conseils d'un fou amoureux et perdu. J'emporte une

fortune dans ce peu que je porte ; je suis libre et riche. Je vois dans ma liberté un étrange exemple des coups du sort. Je suspendrai mes fers dans quelque église.

Sous les murs d'Oran.

(Entrent le général, don Martin et Vayran le renégat.)

VAYRAN. Je dis, seigneur, que l'arrivée est certaine, et que vous verrez la mer couverte de navires et la plage foulée par une troupe nombreuse. Le fils de Barberousse s'est concerté avec Alabez et le roi de Couco, de manière à tirer des Maures autant de soldats qu'il y a d'étoiles au ciel. Les Turcs sont six mille, les Levantins sept mille, tous guerriers accomplis. Ils ont vingt-six galères qui peuvent apporter leurs munitions d'heure en heure. Ils sont d'avis différents sur la force des diverses places et points défendus, et je crois qu'ils réservent la bonne étrenne pour le fort de Saint-Michel. Telles sont les nouvelles du camp des Maures, et à Alger la flotte est prête, le roi Hassan la conduira jusqu'ici.

LE GÉNÉRAL. Je ne sais rien ou je sais peu de chose de leurs desseins ; mais s'ils attaquent Saint-Michel, le croyant un fort peu important, je l'ai si bien mis en état, et je l'ai pourvu de tels défenseurs que, pour le prendre, il leur en coûtera cher. Allez vous reposer, mon ami. Je saurai reconnaître ce que vous avez fait pour moi. (Vayran sort.) Guzman tarde bien.

DON MARTIN. Les sentinelles l'ont aperçu.

LE GÉNÉRAL. Il sera le bienvenu.

DON MARTIN. Nacor aura reçu le prix de son adresse en reprenant son ingrate Mauresque. L'amour fonde ses exploits sur les trahisons.

(Entrent le capitaine Guzman, Oropesa, Buytrago, Vozmediano et un groupe de soldats.)

GUZMAN. Je baise les mains de votre seigneurie. Vos soldats rapportent les dépouilles de Mahomet. Nacor nous a conduits jusqu'au douar de sa dame, et Buytrago a payé d'un bon coup d'épée l'amour de cet infâme Maure.

BUYTRAGO. Je l'ai embroché, foi de gentilhomme, sans savoir que c'était lui qui avait donné le premier avis, et si don Fernando ne m'en avait empêché...

LE GÉNÉRAL. Décidément, il s'est donc fait Maure?

OROPESA. On ne peut ni écrire, ni dire, ni penser une telle chose d'un homme dont l'intention est de rester honnête et brave. Je connais le projet de don Fernando, et je sais qu'il reviendra bientôt pour vous servir.

GUZMAN. Qu'il est chrétien, je puis l'affirmer, il me l'a dit pendant le combat.

DON MARTIN. Et il voulait te blesser?

GUZMAN. On aurait dit qu'il faisait de l'escrime; il m'a parlé en se battant, c'est pourquoi je connais sa pensée.

DON MARTIN. Ne parlons pas de cela. Il a commis au moins une faute, et on ne se disculpe pas d'une aussi folle action.

LE GÉNÉRAL. Il est parti sans ma permission et en escaladant les murailles; c'est une faute qui ne sera jamais excusée.

GUZMAN. Le point d'honneur l'a poussé, il a endossé sa maille pour conserver sa réputation. Le Maure le fuyait, il a été chercher le combat.

DON MARTIN. Bon Guzman, vous êtes généreux! Comment n'est-il pas revenu, et pourquoi combat-il les chrétiens?

OROPESA. Il se justifiera bientôt.

LE GÉNÉRAL. Venez, je partagerai de grand cœur entre vous le butin qui vous appartient à tous.

(Ils sortent. Buytrago reste seul avec Vozmédiano.)

VOZMEDIANO. Hélas! qu'est devenue cette folle jeune fille? Si elle est restée, à quel sort la malheureuse est-elle réduite? Dites-moi, seigneur, si par hasard vous avez vu ce jeune soldat qui partit avec moi pour cette expédition?

BUYTRAGO. N'est-ce pas ce garçon présomptueux et bizarre, avec des plumes au vent et des cheveux frisés, qui me lançait des mots piquants?

VOZMEDIANO. Lui-même.

BUYTRAGO. Je ne sais ce qu'il est devenu.

La maison d'Arlaxa.

(Entrent Arlaxa, Margarita et don Fernando.)

DON FERNANDO. Pour être jeune et galant, et je crois, bien né, vous avez beaucoup de faiblesse. C'est une preuve que vous avez mangé beaucoup de lièvre et peu de pain. Qui se rend à son ennemi ne donne pas bonne opinion de son courage.

MARGARITA. C'est vrai; mais ma grande jeunesse peut être mon excuse. Celui qui ne sent pas mes chagrins se moquera de ma frayeur; mais je sais, moi, qu'elle prouve plus en ma faveur que ne le ferait le plus grand courage. Las de la vie, je cherche la liberté dans les fers et une issue où il ne peut en exister.

ARLAXA. Que sais-tu, Lozano, si ce soldat, ainsi que toi, n'est pas un héros mal payé?

DON FERNANDO. Il est facile de voir qu'il a un autre souci; il est trop jeune pour que ses hauts faits mal récompensés lui aient fait prendre une résolution pareille. En refusant le cheval que je lui offrais pour retourner à Oran, il a fait naître en moi des soupçons que je tais pour son honneur. Qui sait? peut-être que la vie de soldat l'ennuie, et, comme la paresse

le domine, il vient chez les Maures jouir d'une existence plus large et plus facile.

MARGARITA. A mon âge, quoique je sois bien jeune, j'ai appris que celui qui est honorable ne peut être offensé par le malheur, surtout quand il n'est pas coupable. Lorsque le déshonneur atteint celui qui le cherche, le malheur est son moindre mal. C'est ainsi que, pour me justifier de l'accusation de mauvais chrétien et de lâche, je dois vous révéler ce que j'ose à peine m'avouer à moi-même. Si vous voulez m'écouter, vous jugerez ma conduite.

ALI-MUZEL, entrant. Belle Arlaxa, ta main a guéri mes blessures et m'a rendu la vie. Je te la consacre aujourd'hi doublement.

ARLAXA. Ne me loue pas; Dieu a été le médecin. Commence, chrétien, ton histoire.

MARGARITA. Je naquis dans un village fameux, l'un des meilleurs de l'Espagne, de parents riches, d'antique et noble race, lesquels, dans leur prudence, à peine eussé-je atteint l'âge de raison, m'enfermèrent dans un couvent dédié à sainte Claire; car je suis une pauvre femme, une femme bien malheureuse!

ARLAXA. Que dis-tu?

MARGARITA. Ne t'étonne pas de si peu; garde le silence, belle Maure, jusqu'à ce que tu aies entendu la fin de mes disgrâces, qui n'en auront jamais. Je m'efforcerai de te les dire en peu de mots. Mes parents ne me mirent au couvent que pour qu'on m'y élevât. Leur intention n'était pas que je fusse religieuse, mais mariée. Je les perdis avant le temps pour mon malheur; je restai avec un frère unique d'un caractère bizarre et arrogant. L'âge de me marier arriva; il reçut mille demandes pour moi et n'en accepta aucune, sous les plus futiles prétextes. Parmi mes prétendants, il

s'en trouva un qui, irrité du refus, y répondit par une provocation.

(On entend au dehors battre les tambours.)

ALI-MUZEL. Écoute le son des tambours et les trompettes. C'est sans doute une armée turque qui marche sur Oran.

UN MAURE, entrant. Belle Arlaxa, si tu ne veux pas que les Turcs achèvent de piller ce qu'ont laissé les chrétiens, viens le défendre par ta présence et faire tomber les armes de leurs mains.

ALI-MUZEL. Allons, nous entendrons demain la fin de cette histoire.

ARLAXA. Et vous, belle et malheureuse chrétienne, pardonnez-nous ce retard.

DON FERNANDO, à part. Dieu me garde! quel soupçon a jeté sa flamme dans mon cœur! J'entrevois mille choses qui me plongent dans l'étonnement. Attendons jusqu'à demain la fin de ce récit.

TROISIÈME JOURNÉE

Les personnages qui parlent dans cette journée sont :

ARLAXA.
MARGARITA.
VOZMEDIANO.
Don FERNANDO DE SAAVEDRA.
GUZMAN.
BUYTRAGO.
Le comte d'ALCAUDÈTE.
Don MARTIN.
Don JUAN DE VALDERRAMA.
ALI-MUZEL.
ROAMA, Maure.
HASSAN, roi d'Alger.
LE ROI DE COUCO.
LE ROI D'ALABEZ.
SUITE.

Le douar d'Arlaxa.

(On voit paraître les rois de Couco et d'Alabez, don Fernando vêtu en Maure, Ali-Muzel, Arlaxa et Margarita.)

LE ROI DE COUCO. Belle Arlaxa, tu peux changer en mansuétude la fureur d'une armée et donner des lois au monde.

LE ROI D'ALABEZ. Tu peux, par ta grâce accomplie, calmer les soucis de l'amour dans un cœur qu'il captive et le faire vivre dans une gloire paisible.

LE ROI DE COUCO. Tu peux augmenter la lumière du soleil en lui prêtant l'éclat de tes beaux yeux.

LE ROI D'ALABEZ. Tu peux apaiser la colère et les ennuis d'un amant oublié et jaloux, et arrêter enfin le cours volage de la fortune.

ARLAXA. Je dois ces louanges à votre rare courtoisie; le peu que je vaux n'en mérite pas la moindre part. Je me souviendrai de ce jour avec bonheur, puisqu'il fortifie en moi l'espérance de voir mes douars respectés et ceux qui les ont pillés punis par vos mains. Je vous prie d'accepter cent corbeilles de pain blanc, trente vases de miel et un troupeau de menu et gros bétail, du doux *lébéni* enfermé dans des outres, de l'aigre yoghourt; et tout cela n'est rien si vous ne tenez compte de mon intention, qui augmente la valeur du présent.

LE ROI DE COUCO. Nous acceptons tes dons et nous promettons de te venger de celui qui t'a offensée. Le plaisir que nous a causé ta vue doublera notre ardeur.

LE ROI D'ALABEZ. Adieu, Arlaxa, notre temps est compté et il est court.

ARLAXA. Rois invaincus de Couco et d'Alabez, vivez des siècles infinis! (Les rois sortent; Arlaxa poursuit, en s'adressant à Margarita.) Continue, chrétienne, ton histoire commencée, sans rien omettre de ta mauvaise ou de ta bonne fortune.

MARGARITA. La bouche ne répugne pas à raconter les peines passées quand on est heureux; mais dans le malheur elle se tait. Si je me souviens bien, j'en suis restée à la malheureuse réponse que fit mon frère à un cavalier distingué qui le blessa en duel pour se venger. Ce cavalier s'enfuit en Italie, ainsi que je l'ai su depuis. Mon frère mit beaucoup de temps à se rétablir et ne se souvint pas plus de sa sœur que si elle eût été morte. Je vis que le temps se passait et que les grilles d'un couvent enferment le corps mais non le désir. Je vis que mon avare frère voulait, pour

s'emparer de mon bien, me laisser entre ces murailles, moitié vivante et moitié morte. Je résolus de me marier moi-même; mais j'ignorais comment et à qui. Mon père m'avait laissé pour conseil un vieil hidalgo très-dévoué; je lui communiquai mon projet. Il me répondit qu'il désirait que j'épousasse le cavalier qui avait eu la querelle avec mon frère, parce qu'il possédait de grandes qualités. Il me le peignait si galant, si brave, que je vis en lui un Adonis et un autre Mars sur la terre. Il me dit que sa discrétion égalait sa bravoure, quoique ces deux qualités soient rarement d'accord. J'écoutais si bien les louanges qu'il lui donnait, que l'amour entra dans mon âme, et que j'adorai bientôt un homme que je n'ai jamais vu et que je n'ai pas l'espérance de voir... Je pris des habits d'homme et je changeai de pays. J'ai contraint mon sage conseiller de venir avec moi; un cœur déterminé ne connaît rien d'impossible.

ARLAXA. Poursuis ton récit; tout en lui nous charme et ne saurait nous donner aucun regret.

DON FERNANDO, à lui-même. A mesure qu'elle parle, mon âme est suspendue à ses lèvres.

MARGARITA. Amoureuse d'un homme que je ne connaissais pas, je sortis donc du couvent et je m'habillai en homme. Je laissai là mon frère et ma patrie, et moitié contente, moitié triste, avec mon vieux conseiller je me rendis dans la belle Italie. Là, je sus que celui que je cherchais avait eu trois duels dont il était sorti sain et sauf, et qu'il était allé s'enfermer dans Oran où l'on attend un siége terrible. Sur les ailes de mon désir je partis de Naples et j'arrivai à Oran, surmontant tous les obstacles. A peine eus-je foulé la plage africaine, que j'appris, sans la demander, la funeste nouvelle qui me rend si triste. Je sus, et plût au ciel, consolateur des affligés, que je ne l'eusse jamais su...

DON FERNANDO. Hâte-toi de dire ce que l'on t'apprit.

MARGARITA. Je sus qu'il s'était fait Maure (chose impossible à croire), qu'il avait quitté Oran, et qu'il habitait votre pays. Moi, pour ne pas vivre en mourant au milieu de si tristes soupçons, je résolus de connaître la vérité, dussé-je rester captive ; je vins avec les chrétiens que guidait Nacor. Me voici, je suis votre esclave et je vous supplie de me dire si vous avez vu ce chrétien que je cherche, ou ce Maure que vous avez accueilli. Il se nommait don Fernando de Saavedra. Pour son rachat et pour le mien, si vous savez quelque chose de lui, j'offre tout l'or qu'on demandera. Telle est ma triste histoire. Si je vous ai causé de l'ennui en vous la racontant, je n'ai fait qu'obéir à vos ordres.

ARLAXA. Chrétienne, je partage ta douleur. Quelquefois la curiosité est indiscrète comme l'amour. Quant à celui que tu aimes, nous ne le connaissons que par sa renommée.

ALI-MUZEL. Sous quelle étoile est donc né ce chrétien qui offense même ceux qu'il ne connaît pas ? Celui que tu pleures et en qui tu as placé ton bonheur ôte chez nous la vie aux hommes et l'âme aux pauvres femmes.

DON FERNANDO. Il ne s'est pas fait Maure, c'est vrai, mais un homme bien né ne change pas, surtout quand on offense sa religion. Peut-être cet Espagnol si difficile à rencontrer est-il caché par une cause extérieure, comme le soleil l'est quelquefois par un nuage. Mais, dis-moi, qui t'assure qu'après l'avoir vu tu l'aimeras encore, car c'est la beauté qui engendre l'amour ? S'il n'est pas beau, ainsi qu'on l'assure, et comme je le crois, la cause faisant défaut, la passion s'éteindra.

MARGARITA. C'est de sa renommée que je me suis éprise, et non de sa beauté, don passager que le temps détruit ; fleur de janvier qui se fane à l'ombre. Quand son visage n'aurait pas répondu à l'image que je m'étais faite, je l'eusse toujours aimé.

DON FERNANDO. Puisque c'est là ta pensée, je veux te donner les moyens d'assurer ton bonheur et ta liberté. Quitte ce déguisement et prends un vêtement de femme maure. En compagnie d'Arlaxa et de Muzel nous irons à Oran, où nous trouverons sans doute celui que tu cherches. Il est impossible que nous ne le rencontrions pas à ce siége, si la terre ou la mer ne l'ont pas englouti. Ali-Muzel, ne tarde pas dans un pareil moment il faut te montrer.

ALI-MUZEL. Je suis prêt.

ARLAXA. Rien ne me retient.

MARGARITA. Je suis prête à vous suivre.

DON FERNANDO. Demeurons ici aujourd'hui, et demain, au premier chant des oiseaux, mettons-nous en chemin pour Oran. Le voulez-vous ?

ALI-MUZEL. Sans doute.

ARLAXA, à Margarita. Comment vous appelle-t-on, madame ?

MARGARITA. Margarita.

ARLAXA. Venez ! L'amour favorise toujours les pensées honnêtes.

DON FERNANDO. Quelle joie soudaine le sort m'offre ici !

Le théâtre représente une plage près d'Oran. — Au fond les remparts de la ville.

BUYTRAGO, sur le rempart. Aux armes ! Vite aux armes ! J'aperçois dans l'azur de la mer une grosse flotte qui s'avance en demi-cercle. Le vent pousse les rames et tend les voiles. Aux armes ! Ils vont débarquer sur la plage.

(Le comte paraît sur la muraille avec le capitaine Guzman.)

LE GÉNÉRAL. Les Turcs couvrent la mer et les Maures la terre. Que don Fernando de Carcamo aille défendre le fort de Saint-Michel et qu'on se batte avec fureur. Mon frère en-

fermé dans Almarza montrera de quel côté est la bravoure; car ce chien qui n'aboiera plus est celui qui à Mostaganem mordit son père.

GUZMAN. Il est difficile de défendre la plage.

LE GÉNÉRAL. Sans doute, si les soldats de Couco et d'Alabez couvrent la campagne. Ceux qui ont envahi la colline qui regarde nos plaines desséchées sont les Maures de Fez et de Maroc. Que nos murailles se garnissent de soldats, et criez partout : Aux armes! Que les artilleurs soient prêts et qu'ils montrent leur savoir et leur art. Que chacun soit à son poste et fasse des efforts surhumains!

(Le comte et Guzman passent.)

BUYTRAGO. O mes âmes! si vous voulez que je puisse dire mon rosaire, priez que le ciel m'accorde la grâce de ne pas me priver de l'ordinaire! Quoique le dur travail de mars demande de l'extraordinaire au fond de mon estomac, qu'il comprenne que les dix pains de deux livres qu'il m'a envoyés doivent alimenter six braves soldats.

(On entend sonner les *chirimias* et battre les tambours. — On voit paraître sur la plage, devant les remparts, Hassan-Pacha et Vayran avec les rois de Couco et d'Alabez.)

VAYRAN. Don Francisco, le frère du vaillant don Juan qui fit naufrage dans la Herradura, se dispose, avec une grosse troupe, à secourir la ville. Don Alonzo Bazan, autre chef distingué, tente de s'opposer à ton dessein avec quatre galères.

HASSAN. Je foule déjà le sol d'Oran, et je ne crains qu'une chose, c'est de n'y pas trouver de résistance.

LE ROI D'ALABEZ. Celui qui vainquit le père vaincra bien

1. La *chirimia* était une espèce de clarinette, instrument en bois à dix trous.

le fils. Ne perds pas de temps, Hassan, attaque la ville. Tout le temps qui s'écoule est pris sur tes victoires.

(A ce moment entrent Arlaxa et Margarita en costume maure, ainsi que don Fernando et Ali-Muzel.)

LE ROI DE COUCO. O roi Hassan, je te présente la gloire de l'Afrique, la fleur du pays barbaresque ! C'est une ange qui t'annonce ta victoire.

HASSAN. Je garderai toujours le souvenir de cette faveur, ô belle et sans pareille Arlaxa ! Mais que viens-tu chercher au milieu de cet âpre bruit des arquebusades ?

ARLAXA. Je viens être témoin de tes hauts faits et t'amener, pour te servir, deux braves compagnons.

HASSAN. Je te remercierai plus tard de ta courtoisie, dans de meilleurs temps. Une paix heureuse est le fruit de la guerre.

(Entre Roama, Maure, conduisant un jeune chrétien les mains attachées.)

ROAMA. Tes vaisseaux ont pris cette nuit un brigantin sur lequel se trouvait cet homme, qui est un don Juan de Valderrama.

HASSAN. Détache-lui les mains.

(Au moment où est entré le prisonnier, Margarita a ramené son voile sur son visage.)

JUAN, regardant don Fernando. Que vois-je ? Cieux souverains !

HASSAN. De quel pays es-tu, chrétien ?

JUAN. De Xérès de la Frontera.

HASSAN. Es-tu gentilhomme ?

JUAN. Je suis gentilhomme.

HASSAN. Et riche ?

JUAN. Non, puisque je suis soldat, signe de pauvreté.

HASSAN. Et tu venais ?...

JUAN. Pour me battre.

HASSAN. J'honore tes sentiments.

MARGARITA, bas à Arlaxa. C'est mon frère, madame!

ARLAXA. Tais-toi et voile bien ton visage.

HASSAN. Je te donne ce chrétien, Arlaxa, comme un témoignage de ce que je te dois. Accepte le premier présent que tu reçois de ma main. Je t'en destine d'autres pour réparer les dommages de ton douar saccagé.

ARLAXA. Que Dieu augmente ta puissance, magnanime Hassan!

HASSAN. Allons, le combat nous appelle!

ARLAXA. Que Mahomet te favorise!

(Tous sortent, excepté don Juan et don Fernando.)

JUAN, à part. Veuille le ciel que cet homme ne soit pas celui qui me fit un sanglant affront!

DON FERNANDO. Arrête, chrétien, et écoute.

JUAN, à part. J'écoute et je vois ce que je n'aurais jamais voulu voir, si ce n'est pas une vision.

DON FERNANDO. Que murmures-tu entre tes dents? Dis-moi qui tu es?

JUAN. Que t'importe?

DON FERNANDO. Je puis diminuer ta disgrâce.

JUAN. Peut-être l'augmenteras-tu? (A part.) Il me semble bien que je vois le visage de don Fernando, que je reconnais sa taille, le son de sa voix et son air audacieux; mais cet habit me dit que je me trompe.

DON FERNANDO. Que murmures-tu encore, chrétien?

JUAN. Pardonne, Maure; le malheur me fait oublier ce que je te dois. Tu ressemble tant à un chrétien, qu'en te regardant il me semble que je le vois lui-même.

DON FERNANDO. On m'a dit que dans Oran il y a un chrétien qui me ressemble comme cette main ressemble à mon autre main, et que si par hasard il revêtait un habit afri-

cain, tout Maure qui le verrait le prendait pour moi. Je ne l'ai jamais vu; mais je voudrais le voir soit en paix, soit en combattant.

JUAN. Comment se nomme-t-il?

DON FERNANDO. Je crois qu'il se nomme don Fernando. et qu'il a pour surnom Saavedra.

JUAN. C'est un nom qui me rappelle tous mes malheurs.

DON FERNANDO. Je ne m'étonne pas alors si ma présence t'émeut.

ROAMA, entrant. Captif, Arlaxa et Fatima t'attendent!

DON FERNANDO, à Juan. Calme-toi; quand Oran sera rendu, si cet autre moi-même est demeuré vivant, ton tourment finira.

JUAN. Je te remercie de ta bonne intention; mais non, je ne crois rien; c'est une folie de croire ce que je vois.

(Il sort avec Roama.)

DON FERNANDO, resté seul. Entre le soupçon et le désir, et dans une grande confusion, don Juan s'en va plein d'ennuis, car ce vêtement l'empêche d'en croire ses yeux. Il ne peut pas se persuader que j'aie pu me faire Maure et renégat, et il se laisse tromper par ma ruse. Son aveu est clair, et le sera davantage s'il voit et reconnaît sa sœur. A quoi servira mon mensonge et mon travestissement, et comment garderai-je mon honneur?

(Il s'éloigne. — Bruit d'armes au dehors. — Le comte d'Alcandète et le capitaine Guzman paraissent sur le rempart, et Hassan et les siens sur le devant de la scène.)

LE GÉNÉRAL. Je crois qu'ils ont donné vingt assauts à Saint-Michel; ce dernier sera peut-être sa perte. Don Fernando de Carcamo ne pourra le sauver.

GUZMAN. Non, sans doute; mais si on ne le secourt pas, il y périra.

HASSAN. Saint-Michel est emporté! les Maures l'envahissent!

(Grand bruit de tambours.)

ROAMA, rentrant et parlant à Hassan-Pacha. On est entré dans Saint-Michel, et les croissants flottent sur le rempart espagnol comme le plus beau soleil que fit Allah! L'ennemi s'est replié sur Mazalquivir. Quelques-uns des siens se sont enfuis.

HASSAN. Ces chiens n'ont gagné que quelques jours de vie.

(Ils passent, et l'on voit revenir Arlaxa et Margarita, le visage voilé. Elles sont suivies de don Juan.)

JUAN. Tout à l'heure le sort inhumain, que je maudis mille fois, me faisait voir mon ennemi; aujourd'hui il me faut entendre ma sœur. Señora, quittez ce voile et ôtez-moi d'un doute qui me tue.

MARGARITA. Je ne le puis.

JUAN. C'est bien la voix de celle que je cherche. Ne me laissez pas davantage dans le doute. Découvrez-vous et mettez fin à mon tourment.

ARLAXA. Fatima, par ma vie! découvre-toi, nous verrons pourquoi ce chrétien s'est si fort ému.

MARGARITA. Je le ferai; mais j'ai des raisons pour garder mon voile.

JUAN. Cette voix me fait mourir.

ARLAXA. Otę ton voile; tu ne peux pas ignorer que pour nous autres Maures, les chrétiens ne sont pas des hommes. (Bas à Margarita.) Qu'importe qu'il te reconnaisse, puisque tu nieras. Prends courage.

MARGARITA, ôtant son voile. Regarde-moi donc, chrétien.

JUAN. C'est bien son visage! O femme la plus inconstante que vit jamais le soleil! ô sœur de Satan et non ma sœur!

c'est la seconde fois qu'en perdant le respect du monde, tu as perdu le respect de Dieu.

ARLAXA. Qu'as-tu dit, chien?

JUAN. Que cette femme est ma sœur.

ARLAXA. Fatima?

JUAN. Oui.

ARLAXA. Ma sœur serait la tienne? Tu es fou! Regarde-la bien.

JUAN. Je la regarde.

ARLAXA. Que dis-tu?

JUAN. Que je perds le sens. Mahomet ferait-il des miracles?

ARLAXA. Quand cela lui plaît.

JUAN. Et il peut changer en Maure une chrétienne?

ARLAXA. Sans doute.

JUAN. Alors voici ma sœur, et la tienne est à Xérès.

ARLAXA. A moi, Roama!

ROAMA. Qu'ordonnez-vous, señora?

ARLAXA. Emmène cet homme.

JUAN. Je jure Dieu que tu es ma sœur, et c'est le diable qui parle par ta bouche.

(Ils sortent. — Viennent sur le rempart don Martin, le capitaine Guzman et Buytrago avec un havresac sur les épaules et une outre de vin; il mange un morceau de pain.)

DON MARTIN, aux assaillants. Le sort est pour vous; mais ne pensez pas avoir affaire ici au fort de Saint-Michel. Brave Guzman, Buytrago, voici votre jour!

BUYTRAGO, buvant. Laissez-moi reprendre des forces en buvant un coup! Puis qu'arrivent ces dogues deux à deux, ils verront si j'ai des mains!

(Sur le devant de la scène accourent Hassan, les rois de Couco et d'Alabez, don Fernando et une troupe de Maures portant des échelles d'escalade.)

HASSAN. Attaquez sans retard. Je veux être présent pour récompenser le courage et punir la couardise. Ali, prends une échelle. Attaquons, amis ! Mazalquivir sera aujourd'hui le tombeau de nos ennemis.

(Les Maures donnent l'assaut. Ali-Muzel saisit une échelle et monte au rempart. Un autre Maure qui montait à l'escalade est renversé par Buytrago. Don Fernando saisit Ali-Muzel et cherche à le précipiter en bas de son échelle. Il tire son épée contre les autres Maures et les tue. D'une éminence, Hassan-Pacha et les rois de Couco et d'Alabez regardent ce qui se passe.)

DON FERNANDO. Ce n'est plus le moment d'avoir d'autres pensées, puisque ceux que je dois secourir sont en péril. Descends, Ali !

ALI-MUZEL. Veux-tu m'ôter la gloire d'une victoire assurée ?

DON FERNANDO. Oui.

ALI-MUZEL. Pourquoi cherches-tu à me renverser ? Attends, je descends pour te châtier ! (Ils se battent.) Pourquoi, Lozano, diriges-tu ton épée contre moi ?

DON FERNANDO. Parce que je suis chrétien.

DON MARTIN, sur le rempart. L'artillerie tire. Ici, Guzman et Buytrago. Robledo, faites-nous apporter de la résine, et qu'on la jette sur les assaillants.

HASSAN. Quel est cet homme qui renverse tous ceux qui veulent monter au rempart ?

LE ROI DE COUCO. C'est un renégat. Je vais à lui et je le punirai.

HASSAN. Un roi ne peut se commettre ainsi.

(Le roi de Couco va combattre don Fernando et se joint à Ali-Muzel.)

GUZMAN. Buytrago, celui qui nous défend ainsi est don Fernando.

BUYTRAGO. Je le pensais en le voyant de la sorte charger les Maures.

LE ROI DE COUCO. Prends garde, chien de renégat !

DON FERNANDO. Roi de Couco, prends garde! Ali-Muzel, reçois ce coup! et que ton roi prenne celui-là. La fête est déjà finie.

LE ROI DE COUCO. Tu m'as blessé en traître.

ALI-MUZEL. Tu m'as frappé, faux Maure et faux chrétien!

(Ils vont tomber dans le fossé qui borde les murs.)

GUZMAN, sur le rempart, à don Martin. Seigneur, c'est don Fernando qui vient de racheter sa faute. Il a blessé dix Maures et il en a tué cinq. C'est le roi de Couco que vous voyez là expirant.

DON MARTIN. Secourons don Fernando. Descendez par la casemate dans le fossé et amenez-les tous les deux.

BUYTRAGO. Nous y courons.

HASSAN. La partie n'est pas égale, puisqu'elle me coûte un roi et tant de morts perdus dans vingt assauts. Je suis inquiet. Et dans le port, que sera-t-il arrivé? (On entend des sons de cloches.) Les cloches sonnent dans la ville, c'est un signal de joie. Allons voir ce que c'est, et battez le rappel.

(Ils sortent. — Guzman et Buytrago paraissent venant de la casemate.)

GUZMAN. Retirez-vous, don Fernando, vous êtes dans un grand danger.

DON FERNANDO. Je ne puis me retirer maintenant.

GUZMAN. Et quand donc?

DON FERNANDO. Je l'ignore. Je dois mourir au pied de ces murailles. J'ai commis une grande faute et je dois l'expier.

BUYTRAGO. Le désespoir n'est pas du courage.

GUZMAN. Tu risques moins en te confiant à la générosité du comte qu'en t'abandonnant à une témérité qui te perdra. Viens avec moi, il n'y a pas de plus grand mal que de mourir. S'il le faut, nous t'enlèverons par la force.

DON FERNANDO. Retirez du fossé ces deux hommes, ce sont deux chefs.

UN MAURE, à Hassan-Pacha. Comment es-tu si calme, valeureux

et puissant Hassan? Si tu tardes un moment de plus, il ne restera ni une galère ni un bateau qui ne soit pris par l'Espagnol, qui vient t'attaquer de toutes parts. Qu'attends-tu?

HASSAN. Que les Maures prennent la fuite. Mes navires ne recevront que les Turcs. Allons, mes amis.

(Ils sortent. — Don Francisco de Mendoza débarque avec ses soldats. Le comte et don Martin viennent le recevoir.)

LE GÉNÉRAL. Que Votre Seigneurie soit la bienvenue. Nous avons tenu jusqu'à son arrivée.

DON FRANCISCO. Le ciel a retardé mon arrivée afin que je visse dans ces murailles en ruines la force et le courage de leurs défenseurs.

LE GÉNÉRAL. Les Turcs ont donné cinquante-sept assauts à ces remparts détruits.

(Guzman entre et remet un billet à don Francisco, lequel dit après l'avoir lu :)

DON FRANCISCO. Ce que demande don Fernando sera fait. Il peut venir en toute sûreté.

GUZMAN. Votre magnanimité surpasse tout.

(Il se retire.)

DON FRANCISCO. Seigneur comte, en l'honneur de ce bon succès, je vous ferai une étrange demande, mais pourtant facile à satisfaire.

LE GÉNÉRAL. Votre Seigneurie ne peut rien demander que je ne le fasse aussitôt par devoir ou comme hommage.

DON FRANCISCO. Je demande la grâce de don Fernando Saavedra, qui a racheté sa faute par son courage, et qui se disculpera.

LE GÉNÉRAL. Il ne le pourra jamais. Cependant, seigneur, il sera fait comme vous le désirez.

(Entrent don Fernando, suivi d'Ali-Muzel, blessé; viennent aussi Arlaxa, Margarita, don Juan et Vozmediano.)

DON FERNANDO. Si confesser son délit avec un sincère re-

pentir peut apaiser la colère d'un juge sage et droit, je me repens, quoique tard ; je confesse le mal que j'ai fait, sans lui donner d'autre excuse qu'une honnête intention. Je courus en aveugle à la voix de ce Maure qui me provoquait, sans respecter les ordrès qui auraient dû m'arrêter.

LE GÉNÉRAL. Rendez grâce à celui qui vous a protégé. Mais quelles sont ces femmes mauros, et quels sont ces captifs?

DON FERNANDO. Je prie Votre Seigneurie de me laisser dire quelques mots qui accommoderont beaucoup de choses et dont elle verra les effets.

LE GÉNÉRAL. Parlez.

DON FERNANDO. Arlaxa, je suis don Fernando de Saavedra, le chrétien que tu voulais voir. Je te prie de tenir à Ali-Muzel la parole qu'il a reçue de toi. Et vous, valeureux don Juan, pardonnez à votre sœur de s'être enfuie de son couvent. Cette faute sera réparée si vous y consentez ; car je lui offre ma main et ne vous demande pas de dot.

DON JUAN. Grâce à Dieu, à travers tant de nuages, je vois enfin la clarté du ciel. Ce jour n'est pas un jour de vengeance, et j'accueille votre prière. Je pardonne à Margarita, et je vous la donne pour femme.

ARLAXA. J'accorde ma main à Muzel, pour tenir la parole que je lui ai donnée.

LE GÉNÉRAL. Entrons dans la ville, seigneur don Francisco.

DON FRANCISCO. Entrons ; car les vents favorables vont hâter mon départ. Vous me direz vos exploits, et je suis heureux que don Fernando y ait pris part.

BUYTRAGO. Sonnez, trompettes, la fête nous comblera de joie si nous y mangeons bien.

GUZMAN. Et sinon...

BUYTRAGO. Nous nous ferons renégats.

UN SOLDAT. Buytrago, et les âmes?...

BUYTRAGO. Fils de coquine! n'en avons-nous pas assez donné aujourd'hui? Par san Pedro, que je t'attrappe, tu sauras si j'en ai une.

GUZMAN. N'en fais rien, Buytrago, le moment est venu de mettre fin à cette comédie dont le principal but a été de mêler les vérités de l'histoire à la fable.

CHRISTOVAL DE LUGO

Personnages :

CHRISTOVAL DE LUGO, étudiant.
LOBILLO et GANCHOSO, ses compagnons.
UN ALGUAZIL et deux agents de police.
LAGARTIJA, ami de Christoval.
UNE DAME et son mari.
TELLO DE SANDOVAL, inquisiteur.
DEUX MUSICIENS.
ANTONIA.
CARRASCOSA, *père de la Jeunesse*.
PERALTA et GILBERTO, étudiants.
UN ANGE.
LA COMÉDIE.
LA CURIOSITÉ.
FRÈRE ANTONIO.
FRÈRE ANGEL.
LE PRIEUR.
Doña ANA DE TREVIÑO.
LUCIFER.
UN DÉMON.
LE VICE-ROI DU MEXIQUE.
LE PÈRE DE LA CROIX.
TROIS AMES DU PURGATOIRE.

CHRISTOVAL DE LUGO [1]

PREMIÈRE JOURNÉE

Une place de Séville.

(Lugo Christoval remettant sa dague au fourreau entre, suivi de Lobillo et de Ganchoso. Lugo porte le costume d'étudiant avec une demi-soutane et un bouclier pendu à la ceinture.)

LOBILLO. D'où est venue la querelle ?

LUGO. De rien. N'insistez pas si vous voulez que nous restions amis.

GANCHOSO. Lugo a voulu nous monter sur les épaules, et n'étant encore qu'un écolier, faire le professeur avec nous.

LUGO. Messieurs, doucement, je suis jeune, mais j'ai du cœur et du poignet, et, dans la vie de la hampe [2], je rendrais des points au plus huppé de cette école, qui donne des grades non à l'ancienneté de service, mais aux actions d'éclat. Ne savez-vous pas qu'il y a dans la compagnie des frères de lumière et des frères de sang ?

1. Le titre espagnol est *El Rufian dichoso* (*le Rufian heureux*).

2. La *hampa* était une association de mauvais garnements vivant d'industries suspectes et parlant un argot particulier. C'était une espèce de bohème.

LOBILLO. Du sang, c'est ce que je demande !

GANCHOSO. Holà ! seigneur Lobo, vous avez la langue trop longue ; si c'est là ce que vous demandez, allez le demander ailleurs ; ici on n'en donne pas, sinon...

LOBILLO. Il suffit, seigneur Gancboso ; tenez-vous-le pour dit, je suis tout miel ou tout vinaigre.

GANCHOSO. Nous sommes nés en Guinée, seigneur Lobo.

LOBILLO. Je l'ignore.

GANCHOSO. Apprenez-le avec cette leçon.

LUGO. Allons-nous-en, Lobillo.

GANCHOSO. Vous êtes deux moutons fanfarons, deux poules mouillées, deux lapins.

LOBILLO. Moins de langue, plus de main, fils de coquine !

(Entrent un alguazil et deux agents. — Ganchoso et Lobillo s'enfuient. — Lugo reste seul et rengaîne sa dague.)

L'AGENT DE POLICE. Rendez-vous à la justice !

LUGO. Arrête, coquin ! me connais-tu ?

L'AGENT. Le seigneur Lugo !

DEUXIÈME AGENT. Notre maître sait-il ce qu'il nous ordonne ? Ignore-t-il que le délinquant est le seigneur Christoval ?

L'ALGUAZIL. Je le trouve toujours dans de pareilles danses. Pardieu ! c'est un peu fort ; le diable y userait ses souliers.

LUGO. Qu'il en use cent paires. Il sait où il en rachètera.

L'ALGUAZIL. C'est la faute du seigneur Sandoval.

DEUXIÈME AGENT. Tello de Sandoval est le maître de ce garnement ?

PREMIER AGENT. Et Sandoval gouverne la ville ; il n'y a pas de justice qui ose le toucher, par respect pour son maître.

LUGO. Monsieur l'alguazil, faites votre devoir et laissez là les préambules.

L'ALGUAZIL. Ne seriez-vous pas mieux à votre collége que sur ce champ de bataille, un livre à la main que le bouclier pendu à la ceinture?

LUGO. Croyez-moi, monsieur l'alguazil, le prêche ne vous va pas ; laissez cet office à qui il appartient. Allez-vous-en, et piquez des deux.

L'ALGUAZIL. Nous nous en irons sans rien piquer, et rendez-en grâce à votre maître. Foi de gentilhomme, j'ignore comment il arrangera cette affaire.

LUGO. En me laissant tranquille.

PREMIER AGENT. Je le crois, parce que ce Christoval est un Barrabas.

DEUXIÈME AGENT. Il n'y a pas de daim qui l'égale à la course.

PREMIER AGENT. Il joue mieux la blanche [1] que la noire, et, entre les deux, il vole comme un aigle.

L'ALGUAZIL. Amendez-vous et tâchez de ne plus me rencontrer, ce sera plus sain.

LUGO. Le malade fera néanmoins à son goût.

L'ALGUAZIL. Venez, vous autres.

(L'alguazil sort.)

PREMIER AGENT, à Lugo. Seigneur Christoval, agissez à votre guise, je jure de ne pas vous connaître.

DEUXIÈME AGENT. Je me recommande. Vous n'avez rien à craindre de moi, je suis aveugle et muet. Ni mes yeux, ni ma langue ne compromettront en quoi que ce soit la colonne du monde *hampesque*.

LUGO, à l'agent. Où vas-tu, Calahorra?

L'AGENT. Je ne sais, que dieu et la nuit me protégent!

(Les agents s'éloignent.)

LUGO. Qu'ils m'épargnent pour mon maître et non pour

1. Jeu de mots par allusion à l'arme blanche.

moi, je ne comprends pas cette énigme. Mais je ferai si bien qu'il s'élèvera sur mon compte un haro qui passera les murs de Séville. Que mon père pende un rameau à sa porte, qu'il se contente de son humble position, moi je serai fameux dans mon état.

(Entre un jeune homme nommé Lagartija.)

LAGARTIJA. Seigneur Christoval, qu'est cela? Vous êtes-vous battu, par aventure? Vous paraissez agité.

LUGO. Enterre ton air lugubre. Ma dague est sortie du fourreau parce qu'un gredin m'avait filouté, mais il s'est enfui comme un diable devant la croix. Que me veux-tu, Lagartija?

LAGARTIJA. La Salmerona et la Paba, la Mendoza et la Librija, qui sont toutes de braves et bonnes filles, te supplient de les venir voir cet après-midi, quand la chaleur du jour sera passée.

LUGO. Y a-t-il une partie?

LAGARTIJA. Il y a un repas qui fera baisser pavillon aux plus fameux soupers; on servira comme avant-dernier plat une terrine de Verengenas; on mangera un lapin bardé et traversé de mille flèches de lard. Le pain est blanc et le vin clairet, et il y a un nougat au vin d'Alicante. Pour ce festin, chacune de ces dames a recueilli des piécettes belles et luisantes. Les cabarets leur ont donné des limons et les alcôves des oranges. Le pêcheur va leur apporter la grasse et savoureuse vandoise et l'anguille frétillante. Tu verras le *savalo* vivant remuer la queue dans la poêle ou sauter dans le feu, mieux que je ne puis te le décrire, le crabe coloré bouillir avec des tranches de citron et du piment bien moulu. Cela te mettra en appétit, et te fera sortir de ta paresse.

LUGO. Lagartija, tu décris bien.

LAGARTIJA. Puis viendront mille autres mets variés pour satisfaire les estomacs goulus.

LUGO. Et qui sera là avec elles?

LAGARTIJA. Qui? Le Bancal et le Chat-Huant et le Borgne de la mine.

LUGO. Qui doit lever le coude d'une terrible façon.

LAGARTIJA. Viens, et tout ira bien.

LUGO. J'irai peut-être par amitié pour toi, car tu as je ne sais quoi d'amusant qui m'enchante.

LAGARTIJA. Je baise tes pieds valeureux.

LUGO. Relève-toi, petit flatteur; cette position est indigne de toi.

LAGARTIJA. J'espère bientôt m'élever à une autre où j'apprendrai à devenir riche.

LUGO. Laquelle?

LAGARTIJA. Celle de joueur; on y travaille, et quand on y est fort, on devient le bourreau des bourses. N'as-tu pas vu des gens avec de riches habits voler comme des faucons, et enserrer un Potose dans deux jeux de cartes. Il y en a qui feignent d'être manchots pour duper le plus fin.

LUGO. Tu es très-savant; quel est ce papier que tu as là dans ton habit?.

LAGARTIJA. On l'apercoit donc? Il contient, sans que cela me profite, tout le cerveau d'Apollon. C'est une romance *Jacaresque* [1], ce qu'il y a de mieux dans le genre. Elle est en langue hampesque d'un style rare; elle contient des mots inventés, les uns fiers, les autres tendres, qui enchantent ceux qui les écoutent; tantôt elle s'élève jusqu'aux cieux, tantôt elle descend jusqu'aux enfers.

LUGO. Dis-moi cette romance.

LAGARTIJA. Je la sais par cœur.

1. La *Jacara* est une espèce de romance très-égrillarde avec musique et danse. Elle est originaire de la ville de Jaca.

LUGO. Quel en est le sujet?

LAGARTIJA. Un *Jaque* [1] qui combattit un taureau.

LUGO. Va.

LAGARTIJA. C'était dans le cours de l'année 1534, le 25 mai, un mardi, jour de malheur; il se passa un événement notable dans la cité de Séville, digne d'être chanté par les aveugles et célébré par les poëtes. De la grande cour des Ormes, où se tient la bande de bohèmes, sort Reguileto, l'un de ses enfants, vêtu à miracle. Il ne va pas au Caire, ni en Chine, ni en Flandre, ni en Allemagne, encore moins en Lombardie, il va à la place de San-Francisco, où se donne une course de taureaux pour la fête de saint Juste et de sainte Rufine. A peine est-il entré dans l'enceinte que tous les yeux se fixent sur lui pour admirer son bon air. En ce moment, paraît un taureau farouche. Que sainte Marie me protége! Le taureau le renverse et le piétine; il le laisse mort et baigné dans son sang. Ici finit la romance, parce que finit la vie du héros.

LUGO. Et c'est là cette belle romance que tu disais?

LAGARTIJA. J'aime sa simplicité et son bon style, d'autant qu'elle montre de l'esprit en finissant aussi vite.

LUGO. Qui l'a composée?

LAGARTIJA. Tristan, qui gouverne, dans San Roman, la sainte sacristie, et qui égale, pour les vers, Garcilaso et Boscan.

(Entre une dame se cachant la moitié du visage avec sa mante.)

LA DAME. Un mot, seigneur cavalier.

LUGO, à Largartija. Peut-être irai-je là-bas si tu es certain qu'on y aille.

1. Un *Jaque*. En langue bohème ce mot équivaut au mot espagnol *Rufian*.

LAGARTIJA. On y va, je le sais, et je sais qu'on t'attendra.

(Lagartija sort.)

LA DAME. Poussée par un désir que j'ai vainement combattu, me voici près de vous à l'insu de mon mari. Regardez le visage que couvre cette mante, et vous verrez ensuite si vous voulez faire ce qu'on vous demande. Me connaissez-vous ?

LUGO, après avoir regardé sous la mante. Que trop !

LA DAME. Vous comprendrez par ma démarche la force de la passion qui m'agite. Votre rare valeur et vos bonnes manières ont produit une telle impression sur mon cœur que je pense à vous nuit et jour. Sachez, Lugo, que je vous adore. Je ne suis pas laide et je suis riche; je saurai vous aimer et me montrer reconnaissante [1]. N'ayez nulle crainte de mon mari; il a trop de confiance en moi pour penser que je le trompe. Mais pourquoi froncez-vous le sourcil ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

LUGO. En vérité, j'admire la franchise de cette déclaration. Voulant satisfaire votre caprice, il fallait choisir quelqu'un qui en fût plus digne. Je suis le pauvre serviteur d'un inquisiteur de Séville ; je m'occupe à des œuvres si basses et j'y suis si terrible que je n'ai pas le temps d'aimer, du moins des femmes de votre rang. J'ai des ailes, mais ce sont des ailes de corbeau.

LA DAME. Ne vous calomniez pas ainsi ; je ne vous demande qu'une chose, c'est de m'aimer comme je vous aime. Mais, hélas ! ô malheureuse que je suis ! Voici mon mari : que faire ? Je tremble, quoique cette mante qui me voile me rende méconnaissable à ses yeux.

(Entre le mari.)

1. Le texte dit : No fea y muy rica soy, sabrè dar sabrè querer.

LUGO, bas à la dame. Soyez calme et restez: il ne s'apercevra de rien.

LA DAME. Quand je le voudrais, je ne pourrais faire un pas.

LE MARI. Seigneur Lugo, qu'y a-t-il de nouveau?

LUGO. Certaine affaire que je vais vous conter et pour laquelle j'allais me mettre en quête de vous.

LA DAME, à part. Je voudrais fuir et je n'ose bouger.

LE MARI. Pendant que vous me tenez, contez-moi votre histoire.

LA DAME, à part. Il aurait mieux valu m'échapper.

LUGO. Avancez ici et écoutez : la beauté que le ciel voulut départir à votre femme et qui lui fait de la terre un paradis, a incendié le cœur d'un jeune homme de façon à le réduire à l'état de charbon de la fournaise amoureuse. Il est riche, il est puissant et si entreprenant qu'il brise tous les obstacles; il n'offre pas, il ne supplie pas, il use de moyens plus expéditifs. Il dit que la vertu de votre femme est si grande qu'elle l'étonne autant que sa beauté. Il ne lui a jamais découvert ses pensées coupables, car il a manqué d'audace avant de manquer d'honnêteté...

LE MARI. Cet homme vient-il chez moi?

LUGO. Il rôde autour de votre maison, mais il n'y entre pas.

LE MARI. Qui épouse une belle femme divorce avec l'honneur si le ciel n'y porte remède!

LA DAME, à part. Que disent-ils là tous deux? S'ils parlent de moi, que Dieu écarte tous les malheurs que je redoute!

LUGO. Je dis enfin que tel est le feu dont brûle cet amant qu'il prétend user de la force au lieu de supplications. Il veut vous voler votre femme avec l'aide de quelques gar-

nements de ma trempe, courageux, pleins d'audace et capables de tout. Il m'a conté son affaire, me supposant le chef de cette affreuse canaille, la crème des bandits. Moi, bien que je sois un garçon très-aventureux, de ceux qui prennent volontiers les chemins de traverse, je ne tue pas par intérêt, et je ne me complais pas dans le malheur des autres. Je lui ai promis de l'aider, me réservant de vous aviser, de façon qu'ainsi prévenu, vous puissiez vous garder.

LE MARI. Je suis homme à me défendre; j'ai du courage et je porte une épée.

LUGO. Le courage ne peut rien contre la perfidie.

LE MARI. Enfin, ma femme ignore toute cette histoire?

LUGO. Elle pense à vous offenser tout autant que cette brave dame qui est là voilée de sa mante. Je vous jure par le ciel qu'elle ne sait pas un mot de ce que je vous raconte là.

LE MARI. Je suis résolu à l'éloigner.

LUGO. C'est ce que je vous conseille.

LE MARI. Je la cacherai dans un lieu où le vent pourra à peine la toucher.

LUGO. Éloignez-la; le temps et l'absence rafraîchissent les cœurs que la présence embrase. L'amour d'un jour ne prend pas racine, et un garçon amoureux redoute la difficulté.

LE MARI. Je vous remercie de votre avis, seigneur Lugo; quelque jour je vous prouverai que je mérite votre amitié. Je voudrais savoir le nom de ce galant qui m'offense.

LUGO. C'est me demander un aveu qu'on ne doit pas attendre d'un homme comme moi. Il suffit que je vous aie prévenu. Votre femme est innocente de tout cela, vous devez être satisfait. Agissez en homme prudent.

LE MARI. J'ai une maison solide à la campagne et des

clefs qui déjoueront les mauvaises intentions de cet audacieux jeune homme.

(Le mari sort d'un côté et la dame de l'autre.)

LUGO. Je prierai Dieu de me délivrer de cette femme.

(Il s'éloigne.)

Une salle chez l'inquisiteur Sandoval.

Entre le licencié Tello de Sandoval, maître de Christoval, accompagné de l'alguazil de la première scène.)

TELLO DE SANDOVAL. Cela passe-t-il les bornes d'une folie de jeunesse?

L'ALGUAZIL. Si vous n'y portez remède, c'est à scandaliser toute la ville. Comme chrétien, je jure à Votre Grâce qu'il commet de telles escapades que personne n'est en sûreté avec lui.

TELLO. Est-ce un voleur?

L'ALGUAZIL. Non, certes.

TELLO. Dévalise-t-il la nuit les passants?

L'ALGUAZIL. Pas davantage.

TELLO. Que fait-il donc?

L'ALGUAZIL. Cent mille autres diableries. La manie des bravades le rend fou; tantôt il se bat, tantôt il assomme les gens; c'est le roi des disputes. Avec une dague et un bouclier qu'il porte pendus à la ceinture, il se mesure contre qui veut ou avec qui il veut. Il est respecté des garnements; il est juge des querelles et il cherche querelle à tous; il est le seigneur des lieux de débauche; parmi ses pareils, il fait la pluie et le beau temps. La Cour des Ormes lui est soumise, et il se plaît à donner des sénérades. J'ai trois mandats que je n'exécute pas, pour coups et blessures à diverses personnes; l'alguazil Pedro Arias en a deux autres. Souvent il m'a pris envie de le saisir ou de vive force ou par la ruse;

mais voyant que vous le protégez tant, je n'ai pas osé le toucher.

TELLO. C'est une dette que je vous payerai quelque jour. Lugo redeviendra un galant homme, ou, par mon âme! je le châtierai. Mais ce qui convient le mieux, c'est de l'éloigner de ce pays et de l'emmener avec moi au Mexique. Allez en paix; je vous remercie de m'avoir avisé. Dès aujourd'hui, je suis tout à vous.

L'ALGUAZIL. Il s'amendera loin de Séville, où la semence de la fainéantise étouffe toute autre plante.

(Il sort.)

TELLO. Pourquoi souffrirai-je que ce jeune homme me trompe davantage et qu'il compromette l'honneur de ma maison et le sien? S'il ne se corrige pas, je lui ôterai ma protection. Se voyant sans appui, il reviendra peut-être de ses erreurs. Le vice s'accroît à l'ombre de l'indulgence.

(Tello sort.)

Le théâtre change et représente une ruelle de Séville. — Il fait nuit. Sur l'un des côtés une maison borgne.

(Entrent deux musiciens avec des guitares et Christoval avec son bouclier et sa dague.)

LUGO, aux musiciens. Jouez de vos instruments; voici la maison. Que le son des guitares frappe les oreilles de la nymphe que je vous ai nommée, la Sarrazine que je vais chanter dans mes vers. Jouez la *Jacara;* je commence. Écoutez: « Toi qui vins de la terre sarrazine pour faire la guerre à Séville, sans un vêtement comme une vaillante, écoute, parente du grand Miramolin, toi qui te vantes d'une vilaine action comme un autre d'une généreuse, toi qui tiens pour grand honneur d'être la maîtresse d'un laquais, toi qui possèdes un perroquet qui t'appelle impure tout le jour, toi qui

en astuce damerais le pion à Célestine, toi qui, pareille à l'hirondelle, changes de pays et de climat, toi qui ne refuses pas le plus léger présent, toi qui n'as jamais tenu ta parole ni gardé ta foi, toi qui dépasses en talents les plus habiles coquines, toi qui pour cinq maravédis te donnerais toute entière... »

(Un homme en costume de nuit paraît à la fenêtre de la maison borgne avec un chandelier à la main.)

L'HOMME. Êtes-vous fous? Sachez qu'il n'y a personne dans la maison pour vous écouter!

UN MUSICIEN. Comment cela se fait-il, l'homme à la chandelle?

L'HOMME. Il y a quatre jours que le maître est à l'ombre.

LE MUSICIEN. Comment! à l'ombre?

L'HOMME. En prison! Comprenez-vous?

LUGO. En prison! et pourquoi?

L'HOMME. Pour une amie de ce Pierre Papin, le joueur aux dés.

LE MUSICIEN. Ce bossu français?

L'HOMME. Lui-même, celui qui tient boutique dans la rue du Serpent.

LUGO. Rentre donc, tavernier empesé!

LE MUSICIEN. Noyé! spectre!

DEUXIÈME MUSICIEN. Cache-toi, chien!

L'HOMME. Je m'en vais, bande de filous! je me noie, reptiles! je disparais, agents de police sans courage!

(Il se retire.)

LUGO. Vive Dieu! ce fils de coquine se fâche!

LE MUSICIEN. Que ferons-nous?

LUGO. Allons piller la boutique du pâtissier que voici.

(Il indique une maison dont la porte est close.)

LE MUSICIEN. Allons, cet aveugle qui s'avance nous avertit que le jour va bientôt paraître.

(Entre un aveugle.)

L'AVEUGLE. Je me suis levé tard, puisque j'entends déjà un bruit de gens dans la rue.

LUGO. Holà ! brave homme. Prends ce réal et tu diras dix-sept oraisons de suite pour les âmes du purgatoire.

L'AVEUGLE. Je les dirai clairement et avec dévotion.

LUGO. Que Dieu te guide !

(L'aveugle passe.)

LE MUSICIEN, à Lugo. Tu m'étonnes beaucoup, je t'ai souvent vu faire l'aumône, même dans les temps où la langue se colle au palais et cela sans garder un sou pour toi.

LUGO. Je donne tout pour les âmes du purgatoire, mais j'espère qu'un jour elles me le rendront avec usure.

LE MUSICIEN. Tu t'y prends d'avance.

LUGO. Pas assez tôt. La charité trouve toujours sa récompense.

(On entend chanter dans la boutique du pâtissier.)

LE MUSICIEN. Hé ! Voici le pâtissier qui chante. As-tu des gâteaux, dis ? Tu ne réponds pas ?

LE PATISSIER. J'en ai, mauvais garnements, mais ils ne sont pas pour vous.

LUGO. Ouvre-nous, et donne-nous de ta marchandise.

LE PATISSIER. Frappez à une autre porte. Pour le moment celle-ci est fermée.

LUGO. Pour Dieu ! je vais la jeter par terre.

LE MUSICIEN. Lugo, contiens-toi !

(Lugo frappe violemment. Le pâtissier sort avec ses garçons, armés de pelles, de balais et de broches.)

LE PATISSIER, avec terreur. Juste ciel ! c'est Christoval !

LUGO. Lui-même.

LE PATISSIER. Je suis votre ami et fort votre serviteur ; pour quatre ou six gâteaux, il ne faut pas briser portes et fenêtres. Entrez Christoval, ainsi que vos amis.

LUGO, lui frappant sur l'épaule. Vive Dieu ! tu es un prince entre les princes, et cette soumission te sauve de ma rigueur. Rengaînez la pelle et les balais, et soyons amis *usque ad mortem*.

LE PATISSIER. Par san Pito ! vous allez étrenner le jour qui se lève et même que j'ai une outre de vin aussi réjouissante à l'œil qu'au palais.

PREMIER MUSICIEN, bas à son camarade. Tout ce qu'il fait il le fait par peur.

DEUXIÈME MUSICIEN. Qu'importe, saisissons l'occasion par les cheveux comme on dit, qu'elle vienne de la peur ou de la courtoisie.

(Ils entrent tous dans la boutique.)

Une sàlle dans la maison de l'inquisiteur Tello de Sandoval.
Il commence à faire jour.

(Entre doña Antonia enveloppée dans sa mante.)

ANTONIA. Si je le rencontrais dans sa chambre, j'en serais heureuse. Seule avec lui, peut-être trouverais-je des paroles qui l'attendriraient. Quelle hardiesse est la mienne ! C'est bien la maison, sa porte est entr'ouverte. A peine je puis me mouvoir. Allons, du courage, puisqu'au point où j'en suis, j'ai tout à gagner ou à perdre.

(L'inquisiteur Tello de Sandoval sort en disant son rosaire.)

TELLO. *Deus in adjutorium meum intende*
Domine ad adjuvandum me festina
Gloria Patri, et Filio, et...

Qu'est-ce que cela ? Quel est ce bruit ?

ANTONIA. Malheureuse que je suis ! que m'arrive-t-il ?

TELLO. Enfin, madame, que cherchez-vous si matin chez moi ? Pourquoi vous troublez-vous ?

ANTONIA. Seigneur !...

TELLO. Parlez ! qu'y a-t-il ? Expliquez-vous !

ANTONIA. Je viens trouver Lugo.

TELLO. Mon serviteur ? Et à une heure semblable ?

ANTONIA. L'amour...

TELLO. Vous l'aimez ?

ANTONIA. J'en fais l'aveu, mais honnêtement.

TELLO. L'heure vous condamne. Ma maison est l'asile de l'honnêteté. Si ce jeune homme est la cause de vos visites ici, je ferai en sorte que son départ ne vous en donne plus l'occasion. Je l'attends, cachez-vous. Je veux lui parler sans qu'il vous voie.

(Il fait cacher Antonia. — Lugo entre tenant un rosaire à la main.)

LUGO, à lui-même. Mon maître est sur pied. Je parie pour un sermon que je n'attendais pas. Qu'il finisse promptement. Ainsi soit-il !

TELLO. D'où venez-vous ? De tuer, de battre les gens ? ce n'est pas pour vous chose nouvelle.

LUGO. Je ne tue ni ne frappe personne.

TELLO. Voilà sept fois que je te tire de la prison. Sais-tu qu'il y a un mandat contre toi ?

LUGO. On m'accuse d'enfantillages dont ma conscience me disculpe, car ce ne sont pas de mauvaises actions. Couper la figure à un fanfaron arrogant, lancer un mot piquant gracieux et nouveau, enlever une dizaine de pâtés ou une caisse de citrons, être arbitre entre deux coquins et les empêcher de donner le ton là où je me trouve, je fais ces choses pour passer le temps ; cela ne m'empêche pas de dire à mes heures sur mon chapelet les psaumes de la pénitence. Quoique je

sois un pécheur d'habitude, je pense que ce rosaire rendra bon compte de moi.

TELLO. Ne vois-tu pas, insensé, qu'argent ou cuivre, l'aumône que tu distribues ressemble au don que l'on ferait des pieds d'un porc volé? Tu adresses à Dieu mille offenses, habituellement, comme tu dis, et en récitant un rosaire, tu crois gagner le ciel? Va prendre dans la chambre voisine un livre qui est sur la table, et dis-moi si c'est là une manière de te conduire et si jamais l'on vit rien de pareil? Pourquoi recules-tu?

LUGO. Il n'est pas convenable que le serviteur tourne le dos à son maître.

TELLO. Je n'ai jamais connu de serviteur semblable. Reviens, te dis-je; tu es un vrai démon! Quoi! tu es armé? armé dans ma maison? Crains-tu donc d'y trouver des ennemis? Je t'emmènerai avec moi dans la Nouvelle-Espagne. Prépare-toi à faire ce voyage. Ah! tu as bien répondu au fol espoir que j'avais conçu de tes études et de tes services! tu me payes bien de mes soins! Attends, je veux te donner une nouvelle preuve de ce que tu es. Paraissez, madame, et parlez à votre dur diamant, à cet homme si honnête et qui tue, à ce vaillant que le vice déshonore!

(Antonia paraît.)

LUGO, reculant à la vue d'Antonia. Démon, qui t'a conduit ici? Pourquoi me poursuis-tu, puisque tu ne dois recueillir aucun fruit de ta mauvaise pensée?

(Entre Lagartija effrayé.)

TELLO, à Lagartija. Jeune homme, que cherchez-vous?

LAGARTIJA. Je cherche Lugo.

TELLO. Le voici.

LUGO. Calme-toi, Lagartija, et dis-moi ce que tu me veux.

LAGARTIJA. On a arrêté Carrascosa.

LUGO. Le père?

LAGARTIJA. Lui-même.

LUGO. Où le conduit-on? qui l'a arrêté? et pourquoi? le sais-tu?

LAGARTIJA. L'alguazil Villanueva avec deux agents l'ont saisi comme un voleur.

LUGO. C'est bon, va-t-en. Tout ira bien si je puis les atteindre.

(Ils sortent tous deux en courant.)

TELLO. Quel est ce père? Auraient-ils arrêté un prêtre?

ANTONIA. Non, seigneur. C'est un père de malheur qui gagne plus d'argent à lui seul que deux ou trois vénérables prêtres.

TELLO. De quel ordre est-il?

ANTONIA. De l'ordre de la Maison-Franche. Il est alcade avec indulgence de la bohème. Son fief se nomme la Maison-Franche, parce que les habitantes de cette maison s'affranchissent de tout devoir.

TELLO. Ainsi, il profane les noms respectés d'alcade et de père! Allez en paix, madame, je châtierai ce jeune homme.

ANTONIA. Je cours sur ses pas.

Une rue de Séville.

(Entrent l'alguazil et ses deux agents conduisant Carrascosa.)

CARRASCOSA, se débattant. Je suis des Carrascosa d'Antequera et j'occupe un honorable emploi; vous devriez me traiter d'une autre manière. On a coutume de me parler poliment; c'est mal et c'est une mauvaise affaire pour un alguazil de me faire ainsi un affront public. Si on s'empare ainsi d'un personnage comme moi, que fera-t-on à un malfaiteur? Cela va mal, seigneur Villanueva; vous plongerez dans la stupé-

faction ceux qui vous verront en agir de la sorte avec moi.

L'ALGUAZIL. Tais-toi, et débarrasse la rue le plus vite possible.

(On voit paraître Lugo armé, suivi de Lagartija et de Lobillo.)

LUGO. Que tout le monde s'arrête et qu'on me livre Carracosa. Seigneur Villanueva, donnez-moi satisfaction cette fois comme les autres. Père Carrascosa, allez, entrez à San-Salvador, et déposez toute crainte.

LAGARTIJA. Que ce Cid Campéador vive mille ans, et qu'il se conduise bien !

L'ALGUAZIL. Christoval, je vous rends service, mais tâchez que ce service ne me perde pas.

LUGO. C'est bien. J'aviserai quand il le faudra.

(L'alguazil et ses agents se retirent.)

CARRASCOSA. Nouveau Bravonel espagnol, vous m'avez, par votre audace, délivré des griffes de ce mécréant. Je me retire; allez en paix, honneur de la *hampe*.

(Il sort.)

LUGO. J'irai te voir. (A ses amis.) Nous avons bien travaillé.

LOBILLO. Très-bien; pas de sang, pas de coups de dague, pas de feu!

LUGO. J'arrivais fou de colère.

LOBILLO. Et moi aussi.

LUGO. Je vais maintenant jouer avec Gilbert l'étudiant qui a toujours été mon guignon, un homme à me désespérer. Il m'a gagné tout ce que je possédais. Il me reste une petite somme; mais, ma foi, si je la perds, je sais comment m'acquitter et me doubler.

LOBILLO. Je te donnerai un jeu avec lequel tu lui videras les poches.

LUGO. C'est un grand moyen. J'en ai un autre qui coupera court à tout. Je jure au Dieu tout-puissant que si je perds cette fois, je me fais voleur de grand chemin.

LOBILLO. Résolution courageuse. Je te suivrai.

LAGARTIJA. Compte-moi aussi parmi les tiens. Ma volonté est comme l'alchimie, elle s'applique au bien et au mal.

(Ils sortent tous. — Entrent Peralta, étudiant, et Antonia.)

ANTONIA. Si je le retrouve, mes malheurs s'en accroîtront.

PERALTA. Est-ce la jalousie, est-ce l'amour qui vous amène ici?

ANTONIA. C'est la fureur. Il n'est pas un recoin de la ville où l'on ne sache mon aventure.

PERALTA. C'est la rendre publique que de toujours courir après cet homme.

ANTONIA. Est-ce un homme? Il n'en a que le nom, avec moi du moins.

PERALTA. Comment?

ANTONIA. C'est ainsi; l'amour l'a frappé pour moi avec des flèches de plomb.

PERALTA. Alors, pourquoi l'aimez-vous?

ANTONIA. Parce que j'estime son courage. Les plus arrogants baissent pavillon devant lui, ainsi que les ferrailleurs et les braves de Saint-Roman. Celle qui lui appartient vit heureuse et respectée, et personne n'ose lui chercher querelle.

(Antonia sort.)

PERALTA. Ces femmes-là apprécient mieux un fanfaron qu'un héros. Mais la cloche sonne, allons à notre leçon.

(Peralta sort. — Entrent Gilbert l'étudiant et Lugo.)

GILBERT. Te voilà content, tu peux cesser un moment de te plaindre. Tu m'as gagné aujourd'hui plus que je ne t'ai gagné, moi, en cent parties.

LUGO. C'est vrai, c'est un retour de fortune.

GILBERT. Je le prévoyais, parce que le joueur n'a pas toujours sujet de se réjouir, et celui qui se sert des dés voit

enfin la chance le quitter. A présent, tu peux te tirer d'affaire, quoi qu'il t'arrive. Adieu, je vais à la leçon.

LUGO. Me voilà seul, et je puis entrer en compte avec moi-même, malgré les vagues dans lesquelles je suis près de naufrager. J'ai fait vœu, si je perdais au jeu, d'aller me faire voleur de grand chemin, claire et manifeste erreur d'une aveugle fantaisie. Un vœu criminel n'oblige pas à l'accomplir. Mais, aurai-je moins péché parce que l'action n'a pas suivi la volonté? Non, certes. Je sais aussi que les contraires se guérissent d'habitude par les contraires. Je ferai donc un vœu contraire. Je fais vœu d'être moine. Vierge, Mère de Dieu, qui êtes aussi la mère des pécheurs, les brigands vous invoquent, daignez les écouter. Mon ange gardien, assistez-moi et chassez la crainte qui reste dans mon âme pleine d'amertume. Ames du purgatoire à qui j'ai toujours pensé, connaissez ma détresse, et puisqu'au milieu des flammes la charité ne vous abandonne pas, demandez à Dieu de prêter l'oreille à mes plaintes! Psaumes de David aux mystères infinis, que votre pensée m'inspire! Je n'irai pas errer en bandit dans les montagnes, mais prier dans un cloître. Démons! je vous défie, je me confie en Dieu et je vous vaincrai tous!

(Il sort. — A ce moment on entend une musique aérienne. Une Gloire descend. Après la musique une voix prononce ces mots :)

Lorsqu'un pécheur revient à Dieu avec humilité, il y a fête au ciel.

DEUXIÈME JOURNÉE

Un paysage fantastique.

(On voit paraître deux nymphes galamment vêtues, portant chacune un cartel : sur l'un est écrit *Curiosité;* sur l'autre *Comédie.*)

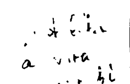
LA CURIOSITÉ. Comédie!

LA COMÉDIE. Que me veux-tu?

LA CURIOSITÉ. M'informer de la cause pour laquelle tu abandonnes tes anciens habits, le cothurne de la tragédie, le soulier de la comédie de mœurs et le manteau du genre noble; pourquoi tu as réduit à trois les cinq actes que tu sais, et qui jadis te faisaient illustre, pleine de grâce et de majesté. Aujourd'hui on te voit ici, et au même instant en Flandre. Tu changes, sans aucune préparation, de temps, de théâtre et de pays. Je te vois et je ne sais qui tu es. Fais en sorte que je te reconnaisse; car je suis ta meilleure amie.

LA COMÉDIE. Le temps modifie les choses et perfectionne les arts. Ajouter à ce qu'ont inventé les autres n'est pas bien difficile. Je fus bonne au temps passé comme je le suis aujourd'hui, et si tu veux réfléchir, je ne suis pas devenue mauvaise, par la raison que je m'écarte des graves préceptes que m'ont laissé dans leurs œuvres admirables Sénèque, Térence et Plaute, et autres anciens que tu connais. Je les ai abandonnés dans certaines parties, et je les ai suivis dans d'autres, parce que la mode le veut ainsi, et qu'elle ne s'assujettit pas à l'art. Je représente mille choses, non plus en récit comme autrefois, mais en actions, et ainsi, par force, il me faut changer de lieu. Et comme ces actions se passent dans différents pays, je vais où elles se passent; là est l'ex-

cuse de mon extravagance. Aujourd'hui la comédie est une mappemonde où, à moins d'un doigt de distance, tu verras Londres, Rome, Valladolid et Gand. Peu importe aux spectateurs que soudain j'aille d'Allemagne en Guinée sans bouger des planches du théâtre. La pensée a des ailes; ils peuvent bien m'accompagner où je veux les conduire, et cela sans perdre ma trace et sans se fatiguer. Tout à l'heure j'étais à Séville, représentant avec art la vie d'un jeune fou passionné pour les rixes, rufian de la main et de la langue, et qui pourtant ne s'est pas perdu au contact du vice. Il fut étudiant et récita les psaumes de la pénitence; il ne passa un jour sans dire son rosaire. Sa conversion se fit à Tolède. Tu ne te fâcheras pas si, en reproduisant un fait véritable, je place cette conversion à Séville. A Tolède, il se fit clerc. Ici, au Mexique, il est moine. Le discours nous a transportés par les airs dans ce pays du Mexique. Mon héros a changé son nom de Lugo pour celui de La Croix. Dès à présent il se nomme frère Christoval de la Croix. J'ai rapproché le Mexique et Séville, en cousant ensemble les trois parties de ma comédie, l'une représentant sa vie de liberté, la seconde sa vie sérieuse, et l'autre sa sainte mort et ses miracles. Ce saint moine vient avec frère Antonio, bon chantre de lutrin et plein de gentillesse. Dans le monde il se nommait Lagartija; en religion, c'est un faucon dont le vol s'élèvera un jour jusqu'au ciel.



LA CURIOSITÉ. Quoique tu ne m'aies pas complètement satisfaite, amie, je suis pourtant contente en partie. C'est pourquoi je ne te réplique pas et je vais t'écouter.

(La Comédie et la Curiosité se retirent.)

Une salle dans un couvent au Mexique.

(Entrent frère Christoval en habit de Saint-Dominique et frère Antonio vêtu de même.)

ANTONIO. Que votre paternité sache bien.....

LE PÈRE DE LA CROIX. Laisse-là ce cérémonial.

ANTONIO. En vérité, mon père, votre charité habite un corps de bronze dont la mort ne pourra triompher, et vous l'exercez avec une âpre et forte rigueur.

LE PÈRE DE LA CROIX. Notre chair, si on la laisse agir, nous emporte à son caprice.

ANTONIO. Le jeûne me rend malade. Hélas! je me trouvais bien mieux à Séville, lorsque j'étais ton élève. Les blancs biscuits d'Utrera [1] rendent l'esprit libre et léger. O beaux raisins jaspés que l'on coupe la nuit dans les vergers de Triana [2], et que l'on trouve le matin si frais et ruisselants de rosée! existe-t-il un fruit plus charmant pour réveiller le goût? Je n'espère plus revoir ces temps heureux.

LE PÈRE DE LA CROIX. Frère Antonio, mon ami, ce souvenir est un piége du démon.

ANTONIO. Je voudrais savoir où est maintenant la señora Librija ou la Salmenora, ces deux belles pécheresses. Que sait-on de Ganchoso, de Lobillo et du fameux Tortillard? O jours dorés! temps de joie et de bonheur, où la liberté invitait aux plaisirs les plus exquis!

LE PÈRE DE LA CROIX. Tais-toi, et reçois la bénédiction de Dieu!

ANTONIO. J'évacue ainsi ma mauvaise humeur et mon chagrin.

1. Bourg aux environs de Séville.
2. Faubourg de Séville.

LE PÈRE DE LA CROIX. Je redoute de te voir si abattu. Si tu allais rompre tes vœux, ce serait pour tous deux un deuil profond.

ANTONIO. Jamais je n'en viendrai là; je me borne à exhaler mes plaintes.

LE PÈRE DE LA CROIX. Je ferai pénitence pour toi; sois résigné, Antonio, souviens-toi qu'il y a peu de différence entre la vie et la mort. Qui vit bien meurt mal; qui vit mal meurt bien.

(Entre un novice appelé frère Angel.)

ANGEL, au père de la Croix. Père, le prieur demande Votre Révérence.

(Le père de la Croix sort. Antonio retient Angel.)

Dis-moi ce que tu veux. (Antonio lui montre des dés qu'il tenait cachés.) Des dés! Perdition!

ANTONIO. Ne fais pas l'étonné, petit hypocrite; le cas ne le requiert pas.

ANGEL, souriant. Qui te les a donnés, Antonio?

ANTONIO. Une dévote qui me veut du bien.

ANGEL. Une dévote? dis plutôt le démon.

ANTONIO. Je n'ai jamais été bien avec lui; tu peux le témoigner.

ANGEL, regardant les dés. Sont-ils bons?

ANTONIO. Je crois que ces messieurs pèchent par quelque endroit; pour compléter quarante points il leur en manque trente.

ANGEL. S'ils étaient en meilleur état, nous aurions cherché un petit coin pour nous divertir.

ANTONIO. Nous le trouverons. L'occasion de mal faire ne manque jamais. Les brelandiers des rues en trouvent bien pour escroquer des sous aux passants. Mais sortons d'ici;

voici le prieur qui vient avec l'ancien maître de Christoval, de Lugo, grand chevalier andalous et inspecteur.

(Ils sortent. — Entrent le prieur et l'inquisiteur Tello de Sandoval.)

LE PRIEUR. C'est un ange sur la terre, et il vit parmi nous comme dans les solitudes du désert. Il ne faiblit pas dans la carrière du ciel où il marche pauvre et humble, provoquant l'admiration de ceux qui voient sa modestie. Seigneur, il mène en effet la vie d'un homme qui doit obtenir une mort heureuse; sa prière est continue et fervente; son jeûne inimitable et son obéissance prompte, sans affectation, humble et active. Il a fait revivre la pénitence des anciens pères, qui purifiaient leurs âmes en Égypte.

TELLO. Que le nom du Seigneur soit béni! Il a arraché ce jeune homme à la damnation. Je retourne en Espagne avec le regret de m'éloigner de lui.

LE PRIEUR. Votre seigneurie nous laisse une couronne qui doit honorer le royaume. La foi chrétienne est encore faible parmi ces barbares, et les travailleurs nous manquent pour cultiver la vigne du Seigneur. Le médecin divin doit assainir les âmes pour que le ciel soit satisfait.

(Entrent le père de la Croix et frère Antonio.)

LE PÈRE DE LA CROIX. Gloire à Dieu!

LE PRIEUR. Pour l'éternité! Ainsi soit-il.

LE PÈRE DE LA CROIX, à l'inquisiteur. Je vous supplie de me pardonner, seigneur, si j'ai manqué à mon devoir envers vous.

TELLO. Mon cher frère Christoval, c'est à moi de me prosterner devant vous.

LE PÈRE DE LA CROIX. L'office que je remplis peut seul m'excuser d'avoir manqué de courtoisie en ne m'humiliant pas devant un homme à qui je dois tout.

TELLO. C'est moi qui suis votre débiteur en cela. Demain

je retourne en Espagne; si vous avez quelque commission, je la remplirai avec plaisir.

LE PÈRE DE LA CROIX. Que votre voyage soit heureux, vent en poupe et mer calme. J'adresserai au ciel mes pauvres oraisons pour qu'il vous conduise. Arrivez sain et sauf à Cadix, selon votre désir, puis à Séville, où vous verrez mon père, que je vous prie de traiter selon ses mérites.

TELLO. Je lui accorderai tout ce qu'il me demandera, et, s'il me demande peu, je ferai davantage. Et maintenant, pour me payer des bonnes intentions que j'eus toujours pour vous, je réclame, mon père, votre bénédiction, qui me laissera riche d'espérance; elle rendra mon voyage heureux et prompt, exempt d'orages et de calmes plats.

ANTONIO. Seigneur inquisiteur, si vous rencontrez Tortillard, faites-moi la charité de le saluer en mon nom.

LE PRIEUR. Antonio, qu'est-ce que cela veut dire? Comment pouvez-vous commettre une telle inconvenance? Taisez-vous, nous nous verrons plus tard.

TELLO. Ne le punissez pas pour avoir voulu être poli.

LE PRIEUR. Que Votre Grâce ne s'inquiète pas, le bavardage de cet enfant ne peut me fâcher, cet embrassement vous prouvera que le lien de la charité nous unit.

(Il embrasse frère Antonio.)

LE PÈRE DE LA CROIX, à l'inquisiteur. Que Dieu vous bénisse, monseigneur, et vous accorde sa protection.

TELLO. J'ai l'espoir qu'il me la donnera par égard pour vous bien plus que pour mes mérites.

(Tello sort avec le prieur.)

LE PÈRE DE LA CROIX, à Antonio. Comment pouvez-vous tomber dans une telle faute et laisser le démon gouverner votre langue? Des méfaits passés on doit se souvenir, non pour en plaisanter, mais pour les déplorer. Rendez grâce à

Dieu, qui, par sa sainte clémence, nous a corrigés tous deux et conduits, à travers la tempête, au port de la religion.

ANTONIO. Dorénavant je pèserai mes paroles, puisque je sais ce que je perds et ce que gagne le diable. Père, demandez au prieur de ne pas me punir de ma faute.

LE PÈRE DE LA CROIX. Allons, je vous excuserai et je prierai pour vos fautes et pour les miennes.

(Ils sortent.)

Un riche salon à Mexico.

(On voit paraître une dame appelée doña Ana Treviño, un médecin et deux domestiques. Tout ceci est la vérité de l'histoire.)

LE MÉDECIN. Que Votre Seigneurie, madame, sache bien que sa maladie est des plus dangereuses. J'en parle sciemment et mon devoir m'oblige à le déclarer. D'un moment à l'autre vous pouvez mourir, je vous le dis comme médecin et comme ami, car je ne veux pas vous tromper.

DOÑA ANA. Il ne me semble pourtant pas que je sois si mal. Comment pouvez-vous me prédire une fin aussi prompte ?

LE MÉDECIN. Le pouls, les traits du visage, les yeux me le disent assez clairement.

DOÑA ANA, souriant. Pourtant les amours ont coutume de se mirer dans mes yeux.

LE MÉDECIN. Madame, confessez-vous et laissez de côté les plaisanteries.

DOÑA ANA. Vous me pardonnerez pour cette fois; mais je ne veux ni me confesser ni suivre en rien vos avis.

LE MÉDECIN. Mon devoir ne m'oblige pas à faire davantage. Adieu.

(Il sort.)

DOÑA ANA. Dieu, en effet, m'aidera. Ennuyeux et sot médecin !

PREMIER DOMESTIQUE. Dieu, madame, a créé la médecine, et l'on doit en faire cas.

DOÑA ANA. J'apprécie la médecine, mais non les médecins. Je suis un peu fatiguée.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Tâchez de vous distraire.

DOÑA ANA. Je veux aller me promener aux champs aujourd'hui. J'entends quelqu'un qui accorde une guitare, là, dehors. Écoutez : on va chanter. »

(Une voix qui chante au dehors.) « La mort et la vie me causent du chagrin. Je ne sais quel remède choisir, si la vie me fatigue, la mort ne me réjouit pas. »

DOÑA ANA. Après tout il vaut mieux vivre; dans les cas extrêmes le pire des maux c'est de mourir. Le chanteur se tait. C'est effrayant d'entendre chanter la mort. La mort et la jeunesse font triste compagnie; c'est comme la nuit et le jour, comme la santé et la maladie. Peu d'années, beaucoup de péchés et la voix de la mort qui retentit tout à coup ! Ah ! malheur à l'âme pécheresse qui l'entend sans se repentir !

PREMIER DOMESTIQUE AU DEUXIÈME. Je ne suis pas content de ma maîtresse. Je ne l'ai jamais vue plus mal; c'est du feu qui sort de ses yeux.

(Ils sortent emmenant doña Ana.)

Une salle de couvent.

ANTONIO entre. La cellule du père de la Croix n'est certainement pas fermée. Je veux voir ce pénitent qui brille dans l'ombre qu'il habite. (Il ouvre la cellule. On voit le père prosterné un crucifix à la main). Voyez quelle attitude et si le démon pourra la trou-

bler. (On entend sonner des guitares et retentir des chants joyeux. Toute cette vision est la vérité telle que la raconte l'histoire du saint [1].) Y-a-t'il une fête au couvent, à cette heure? Je n'ose écouter. Que Notre-Dame me protége ! (Les sons se rapprochent.) Père, réveille-toi! Ce n'est pas de la musique céleste, car on chante sur le mode de la Jacara.

(On voit entrer à ce moment des nymphes légèrement vêtues. Ceux qui doivent chanter et accompagner ont des figures de démons. Ils dansent. Tout se passa ainsi; ce n'est pas une vision supposée, apocryphe ni menteuse [2].)

LES CHANTEURS. Rien n'est plus aimable que la blonde mère des amours. Il n'est pas de festin aussi savoureux que ceux qu'apprête Vénus, savante dans toutes les voluptés. Elle adoucit ce qui est amer, elle égaye les heures du temps le plus triste. Qui vit avec elle rit, qui s'éloigne d'elle pleure. Il passe comme une ombre dans la vie, sans laisser mémoire de lui. Il est comme un arbre sans feuilles, ni fleurs, ni fruits, qui n'orne point la terre. Dans tout ce qu'éclaire le soleil, dans tout ce que baigne la large mer, rien ne plaît sans Vénus mère des amours.

LE PÈRE DE LA CROIX, sans lever les yeux. Rien ne plaît sans la dure et précieuse croix. Si par cet étroit sentier que montre et qu'a formé la croix, ne s'achemine pas celui qui cherche la patrie du bonheur, au moment où il y pense le moins, il tombera dans l'abîme des enfers. La tiédeur et l'honnêteté ne se donneront jamais la main pour marcher dans cette âpre route, et je ne trouve rien, ni dans le ciel, ni sur la terre, qui me plaise mieux que la précieuse et dure croix !

(Les voix des chanteurs au dehors.) « Doux moments que l'on passe à Séville ! Cité fameuse où Vénus s'offre tout entière, à tous

1. Cette note est dans le texte.
2. Textuel.

venants, et où tout chante l'amour. Rien n'est plus aimable que la blonde mère des amours!»

LE PÈRE DE LA CROIX. V'a-t'en, démon! Rien ne me plaît comme la dure et précieuse croix!

(Les démons s'échappent en jetant des cris.)

ANTONIO. J'ai vu ce que je ne crois pas encore. Chassons la crainte. Voici du monde avec des flambeaux.

LE PÈRE DE LA CROIX, s'avançant. Que fait ici le père Antonio?

ANTONIO. Je regardais une danse que conduisait le démon.

LE PÈRE DE LA CROIX. Vous dormiez: c'était un rêve.

ANTONIO. Non, par ma foi! père de la Croix, je ne dormais pas.

(A ce moment entrent deux bourgeois de la ville avec des lanternes et le prieur.)

PREMIER BOURGEOIS. Comme je vous le disais, il est pénible de l'entendre. Rien ne pourra, dit-elle, amollir son cœur et la tirer de l'erreur où elle est plongée. C'est pourquoi nous sommes venus, malgré l'heure avancée, au couvent pour chercher le remède à un mal qui va en empirant.

LE PRIEUR. Qui peut dire que Dieu ne lui pardonnera pas! Le cas est étrange! C'est la plus grande erreur dans laquelle un pécheur puisse tomber. Le frère Christoval de la Croix est là; peut-être éclairera-t-il cette âme. Père, allez avec ces messieurs, et que votre charité chasse le démon de cette âme pécheresse... Frère Antonio accompagnera le père de la Croix.

ANTONIO. Si tard?

LE PRIEUR. Ne répliquez pas.

LE BOURGEOIS. Le temps passe, il serait bien de partir.

LE PÈRE DE LA CROIX. Dieu, en qui j'ai mis ma confiance, aidez-moi!

(Ils sortent.)

CHRISTOVAL DE LUGO.

Un salon chez doña Ana de Treviño.

(Doña Ana sur son lit. Un prêtre. Suite.)

LE PRÊTRE, à Doña Ana. Si le lit vous fatigue, vous pouvez marcher dans ce salon.

DOÑA ANA. Quand on ne peut nulle part trouver le repos, on est mal partout.

LE PRÊTRE. Apportez des siéges.

DOÑA ANA. C'est son dédain qui m'a tuée. Ne me tourmentez pas en cherchant à me prouver le contraire. Je ne suis pas si sensible que des larmes puissent m'attendrir. Je n'attends aucune miséricorde, ni du ciel, ni de la terre.

LE PRÊTRE. Les faits protestent contre ce mensonge.

DOÑA ANA. Dieu ne pardonne pas à une si grande pécheresse. Il ne peut commettre de fautes. Il ne fera pas celle-là.

LE PRÊTRE. Est-il une folie semblable! (Entre le Père de la Croix, suivi d'Antonio. Le prêtre, continuant.) Vous faites à Dieu la plus grande offense que vous puissiez lui faire en désespérant. Judas a plus péché en se pendant qu'en vendant le Christ. *Cor contritum et humiliatum Deus non despicies.* Le ciel se réjouit quand un pécheur sur la terre se tourne vers la pénitence. Voici le père de la Croix. J'espère un bon succès.

LE PÈRE DE LA CROIX. Poursuivez, mon père, je vous écoute avec attention.

DOÑA ANA. Hélas! un nouvel imposteur qui vient pour augmenter mes tourments! Mais toute la peine qu'il se donnera ne changera rien à ma détermination! Que me voulez-vous, mon père, vous qui arrivez ici avec tant de prétention? Vous ignorez donc que pour moi il n'y a pas de Dieu. Devant mes crimes la miséricorde se voile le visage et non la justice.

(Le prêtre, Antonio et le père de la Croix s'agenouillent.)

LE PÈRE DE LA CROIX. Bien heureuse porte du ciel qui relevas l'homme de sa chute, et ressuscitas la vie de notre espérance morte, je te prie de toucher ce cœur et de montrer ce que peut la pitié! Doña Ana de Treviño, étant si près de la tombe, c'est nous laisser un triste adieu! Les âmes doivent entrer blanches comme l'hermine dans la patrie de la vie éternelle, et noires dans celle des êtres condamnés. Où voulez-vous qu'aille votre âme? Choisissez à votre guise cette patrie!

DOÑA ANA. La justice de Dieu m'a condamnée.

LE PÈRE DE LA CROIX. Que Dieu ôte cette erreur de votre pensée! A l'heure où la mort met fin aux misères de notre vie, on doit se rattacher à l'espérance; dans une si dure extrémité, le doute ne peut être pour nous d'aucun profit. L'espérance et la crainte doivent marcher unis dans la vie; mais dans la mort il n'en est pas de même. Celui qui placé dans le champ du combat craindrait son ennemi aurait tort; celui qui sent en lui le courage est sûr du triomphe. Vous êtes sur le champ du combat, madame; bientôt l'ennemi vous attaquera. A ce moment ne vous laissez pas aller à la peur.

DOÑA ANA. Sans armes, comment résisterais-je?

LE PÈRE DE LA CROIX. Confiez-vous dans votre défenseur et dans votre juge, qui est Dieu!

DOÑA ANA. Laissez-moi, je meurs désespérée!

LE PÈRE DE LA CROIX. O sainte Vierge, comme votre secours se fait attendre! Ange gardien de cette femme, voyez comme le mal fait des progrès. Mon père, priez, priez toujours, c'est l'arme qui doit vaincre le démon.

DOÑA ANA. Je n'ai point d'œuvres qui puissent racheter mon âme.

LE PÈRE DE LA CROIX. Si vous revenez à la raison j'en ferai naître.

DOÑA ANA. Celles que j'ai accomplies jusqu'aujourd'hui sont des œuvres de mort.

LE PÈRE DE LA CROIX. Écoutez-moi, et pesez bien mes paroles.

DOÑA ANA. Dites!

LE PÈRE DE LA CROIX. Un religieux a, depuis longtemps, gardé strictement sa règle, accomplissant de telles pénitences que le prieur lui ordonna mille fois d'en tempérer la rigueur, en vertu de l'obéissance qu'il lui doit. Par des jeûnes continus, par la prière, par l'humilité, il a cherché les plus âpres chemins. La terre est son lit; il boit ses larmes, et la flamme de Dieu touche seule ses aliments; il se frappe la poitrine et porte un cilice même dans la maladie pour amortir le vice de la chair; il marche pieds nus pour l'amour de Dieu et sans chercher d'autre intérêt.

DOÑA ANA. Que voulez-vous conclure de là?

LE PÈRE DE LA CROIX. Croyez-vous que cet homme, à l'heure de la mort, doive garder quelque espérance d'être sauvé?

DOÑA ANA. Pourquoi non! Si j'avais seulement la moindre partie de ces œuvres! Mais je n'en ai pas même une qui me permette d'espérer.

LE PÈRE DE LA CROIX. Eh bien! je vous donnerai toutes les miennes et je prendrai la charge des vôtres.

DOÑA ANA. Que dites-vous? Comment cela se pourrait-il faire?

LE PÈRE DE LA CROIX. Si tu veux te confesser, l'excès de la charité peut aplanir des montagnes. Repens-toi et tu verras!

DOÑA ANA. Où sont les cautions du marché?

LE PÈRE DE LA CROIX. La pure, la sainte Mère de Dieu, notre consolation, le Christ crucifié!

DOÑA ANA. Je les accepte. Et les témoins ?

LE PÈRE DE LA CROIX. Les habitants du ciel.

DOÑA ANA. Rappelez-moi ces conditions, pour que je sois bien instruite de la grâce signalée que vous me faites.

LE PÈRE DE LA CROIX. Cieux ! écoutez ! Moi, frère Christoval de la Croix, indigne religieux et profès de l'ordre sacré du bienheureux patriarche saint Dominique, je dis dans cette forme que je donne librement à l'âme de doña Ana de Treviño ici présente, toutes les bonnes œuvres que j'ai pu accomplir en charité et en grâce depuis le jour où je laissai la carrière de la mort pour entrer dans celle de la vie. Je lui donne tous mes jeûnes, mes larmes, mes flagellations, le mérite des messes que j'ai dites, mes prières, et, par contre, je prends à ma charge tous ses péchés, quelque énormes qu'ils soient, et je m'engage à en rendre compte là-haut au tribunal du Dieu éternel, et je subirai les peines que méritent ses péchés; mais la condition de ce contrat est que cette femme se confesse et se repente.

ANTONIO. Mon père, chose semblable n'a jamais été vue !

LE PRÊTRE. Pareille charité n'a jamais existé !

LE PÈRE DE LA CROIX. Et pour que cette femme ajoute foi à mes paroles, je lui donne pour cautions la Vierge Marie et les onze mille vierges bénies qui sont mes protectrices et mes conseils ; je lui donne pour témoins la terre et le ciel et tous ceux qui m'écoutent. Habitants du ciel, venez-moi en aide, puisque vous pouvez montrer ici les flammes de votre charité ; demandez au grand Pasteur des troupeaux du ciel et de la terre qu'il arrache au démon cette brebis qu'il a marquée de son précieux sang. Madame, acceptez-vous ce contrat ?

DOÑA ANA. Je l'accepte, mon père, je me repens et je demande la confession, car je vais mourir.

LE PRÊTRE. Voici de tes œuvres ô mon Dieu

ANTONIO. Le père de la Croix fut toujours libéral, en mal comme en bien.

DOÑA ANA. Mon père, ne différez pas le remède. Entendez mes fautes que vous prenez à votre charge, et si leur nombre ne vous effraye pas, je mourrai dans l'espoir que le ciel me les pardonnera.

LE PÈRE DE LA CROIX, *au prêtre.* Retournez au couvent et donnez cette nouvelle au prieur; qu'il fasse dire une prière générale pour rendre grâce à Dieu de cet événement miraculeux. Pendant ce temps j'entendrai en confession la nouvelle pénitente.

TROISIÈME JOURNÉE

Une salle du couvent.

(Un bourgeois de Mexico, le prieur du couvent des Dominicains.)

LE BOURGEOIS. Que le ciel et la terre apprennent cet étrange miracle! A peine le père de la Croix eut-il vu doña Ana privée de la foi qui fortifie l'espérance, que sa charité fit avec elle un troc qui changea tout à coup sa disgrâce en un grand bonheur. Son âme se débarrassa des liens de la mort, elle poussa un cri pieux vers le ciel, et, d'un cœur contrit et d'une voix humble, elle demanda en pleurant la confession. Bientôt, après avoir reçu les sacrements, elle abandonna l'étroite prison de son corps. On entendit dans l'air des chœurs de douces voix qui charmaient les sens. On dit qu'au moment où elle expira les onze mille vierges voltigeaient

autour de son chevet. Au même instant une lèpre envahissait le visage du père de la Croix.

(Entre le père de la Croix avec des plaies au visage et aux mains. Deux hommes le soutiennent. Il est accompagné d'Antonio.)

LE PÈRE DE LA CROIX. La faiblesse accompagne la lèpre; je ne puis me soutenir. Dieu soit béni, il commence à exaucer mon désir.

LE PRIEUR. Saint homme, qui pourrait vous reconnaître en cet état?

LE PÈRE DE LA CROIX. Père prieur, ne vous attendrissez pas sur moi; je suis un frère inutile, un pécheur.

LE PRIEUR. Je contemple en vous la patience de Job dont vous rappelez les traits décolorés. Votre innocence est venue au secours de la méchanceté d'autrui et elle a payé sa dette comme le montre la rigueur de votre souffrance.

LE PÈRE DE LA CROIX. C'était justice, puisque je me suis engagé de ma propre volonté.

LE BOURGEOIS. O grand journalier de la vigne de Dieu! ô charité, brasier ardent!

LE PÈRE DE LA CROIX. Seigneur, j'étais fils d'un tavernier, ne me flattez pas, laissez l'humilité faire son office, la courtoisie est ici déplacée.

ANTONIO. Et moi qui sacrifiais mon âme à mon ventre et qui m'adonnai à tous les vices, je jure de me consacrer, à compter d'aujourd'hui, à panser tes plaies et à te soigner jusqu'à la fin de mes jours.

LE BOURGEOIS. Vous êtes venu au monde, mon père, pour le bien de tous. Dieu vous garde! vous êtes l'asile de la charité.

(Ils sortent tous. — Paraissent deux démons, l'un avec une figure d'ours et l'autre comme on voudra. Cette apparition est vraie et constatée par l'histoire [1].)

1. Textuel.

SAQUIEL, démon. Nous l'avoir ainsi arrachée des mains! une moisson si dorée, la voir tomber sous la faucille d'un tavernier! Je me renie moi-même! Et que Dieu ait approuvé un tel brocantage! La dame se trouvait à la tête de quarante ans de vices, n'espérant aucun remède; cette autre bonne âme arrive et lui donne aussitôt les trésors de grâce qu'elle avait acquise par le Christ et par ses œuvres. Jolie raison, jolie justice!

VISIEL, autre démon. Et comme la charité fut le courtier de ce contrat usuraire, elle le fit reconnaître comme bon, quoi qu'il fut inégal.

SAQUIEL. De cette manière l'âme de ce coquin n'en est que plus riche pour avoir donné le bien qu'elle possédait et pris le mal d'autrui à son compte.

VISIEL. Je ne sais que te répondre; je vois seulement que nul de nous ne peut se vanter d'avoir rencontré en enfer quelqu'un de charitable.

SAQUIEL. Qui en doute? Mais, mon cher Visiel, la lèpre de ce frère n'égale pas en souffrance les tourments que subira doña Ana dans l'autre vie.

VISIEL. Elle s'est repentie.

SAQUIEL. Ce fut à la fin de sa mauvaise vie.

VISIEL. En un instant Dieu nous enlève l'âme qui se repent et qui pleure ses péchés, d'autant plus qu'elle s'est enrichie des grâces de ce maudit frère.

SAQUIEL. Que lui reviendra-t-il de sa générosité? le nommeront-ils prieur?

VISIEL. C'est peu; tu le verras provincial.

SAQUIEL. Je l'entends, il est dans le jardin; ne te montre pas, je veux le mettre à l'épreuve et exciter sa colère si je le puis.

(Ils se cachent — Entrent Angel et Antonio.)

ANTONIO. Que portez-vous là, frère Angel? sont-ce des œufs? Donnez-m'en.

ANGEL. Si vous pouvez manger de ces œufs-là, je ne vous les refuse pas.

(Il lui montre deux boules d'argolla [1].)

ANTONIO. Que voulez-vous faire de ces boules?

ANGEL. Je les apporte pour jouer le soir dans le jardin à nos heures de récréation.

ANTONIO. Et vous avez l'anneau?

ANGEL. Et des palettes neuves.

ANTONIO. Qui vous les a données?

ANGEL. Frère Bertrand; sa cousine les lui a envoyées : il m'en a fait cadeau.

ANTONIO. Avec ces palettes, je vais faire deux ou trois passes d'escrime. Serre-toi comme moi, donne-moi une palette et apprends ce coup que me montra le père de la Croix au temps où il était une aigle volante parmi les *coupe-jarrets*. Donne, donne donc!

ANGEL, lui donnant une palette. Prends, mais je n'entends rien à l'escrime.

ANTONIO, se mettant en garde. Place-toi ainsi, le regard fixe, ce pied en dehors, donne-moi une taillade sur la tête; pas de la sorte : c'est tout le contraire.

ANGEL. Je suis un âne bâté.

ANTONIO. Voilà la vraie position que les *Jaques* [2] appellent la porte de fer.

ANGEL. Quelle folie!

1. *Bolas de argolla.* L'argolla est un anneau de fer que l'on plante dans le sol de manière à ce qu'il puisse se mouvoir. Le jeu consiste à envoyer avec une raquette concave des boules de bois qui traversent l'anneau.

2. Jaque. — *Rufian.*

ANTONIO. Je me couvre avec le bouclier, je tire la rapière, je me mets en garde et je me fends, je retombe en garde et je porte un nouveau coup.

(Entre le père de la Croix, appuyé sur un bâton et priant, un rosaire à la main.)

LE PÈRE DE LA CROIX. Frère Antonio, c'en est assez. Retirez-vous d'ici.

ANTONIO. Je prenais un peu d'exercice après dîner; on dit que cela est bon.

LE PÈRE DE LA CROIX. Allez prier pendant deux heures et frère Angel ira étudier.

ANTONIO, bas à Angel. Et les boules?

ANGEL, de même. Je les ai.

ANTONIO. Prends et emporte les palettes.

(Les deux jeunes gens sortent. — Entre le démon Saquiel vêtu en ours. Tout s'est passé ainsi [1].)

SAQUIEL. Infirme par ta propre volonté, penses-tu que tu vas réunir en toi la vie et la mort, l'orgueil et l'humilité, la vertu et le vice?

LE PÈRE DE LA CROIX. Quelle conclusion tires-tu de là, Satan?

SAQUIEL. Que ta folie est ridicule, que la porte du ciel ne s'ouvre pas pour des bandits de ta sorte.

LE PÈRE DE LA CROIX. Tu veux disputer avec moi, sachant que si je te suis supérieur par la foi, tu es plus savant que moi en mauvaises raisons. Dis-moi pourquoi tu es venu, ou va-t'en et ne me parle plus.

SAQUIEL. Je suis venu pour t'ôter la vie.

LE PÈRE DE LA CROIX. Si Dieu te le permet, la chose te sera facile, comme à moi de te la donner sans résistance. Si

1. Textuel.

tu as une mission, pourquoi tardes-tu à m'attaquer? Pourquoi pousses-tu ces cris? qui te tourmente? Arrête-toi!

SAQUIEL. C'est l'effet de ton rosaire! Ne me martyrise pas.

LE PÈRE DE LA CROIX. Une fois au moins tu as dit la vérité. Reviens, je te défie, toi et tout l'enfer. O mon âme, connais ta force, le démon n'a contre toi que les armes que tu lui donnes!

(Saquiel s'enfuit. — Entre Antonio avec des linges.)

ANTONIO. Père, je viens vous panser.

LE PÈRE DE LA CROIX. C'est folie que de vouloir me guérir.

ANTONIO. Vous désespérez donc?

LE PÈRE DE LA CROIX. Non, certes, mon fils; mais cette infirmité est incurable, car elle me vient du ciel.

(Entre Angel.)

ANGEL. Père de la Croix, on vient de t'élire prieur.

LE PÈRE DE LA CROIX. Moi?

ANGEL. Oui, vous.

LE PÈRE DE LA CROIX. Vous moquez-vous, frère Angel?

ANGEL. Nullement.

LE PÈRE DE LA CROIX. Sur mes épaules chancelantes, ils ont placé ce poids écrasant! Ils ignorent donc que je suis un homme grossier, chargé de mille délits.

ANTONIO. Ils sont fous! s'ils t'avaient connu comme moi...

ANGEL. Que dis-tu?

ANTONIO, bas à Angel. Il aime à se voir blâmé par tous. Vois comme ta nouvelle l'a rendu confus. Il n'acceptera pas. (Haut.) Si je pouvais voter, je raconterais à tous la vie de Christoval de Lugo à Séville et à Tolède.

LE PÈRE DE LA CROIX. Racontez-la, mon ami, pour m'ôter

cette crainte d'être nommé prélat, charge dont je suis indigne.

ANTONIO. Je l'ai vu autrefois se battre contre douze gaillards de Héria et de San Roman, et à Tolède, dans les cabarets, avec les tisseurs de velours. Que de manteaux j'ai vus à ses pieds! que de boucliers fendus! que de casques bossués! Je ne lui donnerais jamais ma voix pour être prieur.

LE PÈRE DE LA CROIX. Oh! que tu as raison, Antonio! Je t'en prie; divulgue ma vie à haute voix.

(Entre le prieur, suivi d'un autre frère.)

LE PRIEUR, au père de la Croix. Que votre paternité nous donne sa bénédiction!

LE PÈRE DE LA CROIX. Pourquoi une telle soumission?

LE PRIEUR. Vous êtes notre prélat.

ANTONIO. Ceux qui ont fait cette élection ont bien travaillé!

LE PRIEUR. En quoi est-elle mauvaise?

ANTONIO. Nommer prieur un nouveau Job, couvert de plaies! Comment pourra-t-il conserver assez de sens pour gouverner le couvent?

LE PÈRE DE LA CROIX. Bien parlé, mon fils! Vous ne me voyez pas comme je suis. Je n'ai pas une partie de mon corps qui soit en état de santé; la douleur me trouble à ce point que je ne puis que pleurer et élever ma plainte vers Dieu, afin qu'il me pardonne mes péchés sans nombre. Antonio, raconte ma vie et tout ce dont tu fus témoin; dis mes extravagances et mes amusements, découvre l'immensité de mes fautes.

LE PRIEUR. Mauvaise excuse, mon père; ce qui est efface ce qui fut. Acceptez en silence, c'est la volonté de Dieu.

LE PÈRE DE LA CROIX. Qu'il soit béni! le temps montrera combien je suis inutile.

ANTONIO. Vive le ciel! un si bon père mérite d'être pape!

(Ils sortent tous. — Lucifer paraît, il porte une couronne et un sceptre; le plus élégant démon et le mieux vêtu qu'il se pourra; Saquiel l'accompagne ainsi que Visiel.)

LUCIFER. Un bandit va prendre place sur les riches degrés de la gloire, et l'histoire racontera ses exploits fameux. L'orgueil de mon front s'incline tristement; je veux que vous, mes amis et mes partisans, vous soyez les témoins de mon malheur et de ma honte. Je ne vous demande pas de consolations; car il n'en est pas pour nous; mais je veux que vous soyez présents au moment suprême qui s'apprête et qui est terrible, même pour les saints. Ce misérable, s'il en fut jamais, a trouvé par la foi le chemin du ciel, et, dans son humilité, il se dispose à y monter. Troublez ses sens, affaiblissez, s'il est possible, son espérance; retracez-lui le tableau de ses vanités passées; qu'aucune voix amie ne lui donne la confiance d'avoir payé la dette que sa charité a contractée. Allez, car il expire déjà.

SAQUIEL. Nos efforts seront inutiles. Toutes les fois que j'ai lutté contre lui, il m'a vaincu.

LUCIFER. Avant qu'il ait rendu le dernier souffle, on peut bien espérer qu'il faiblira sous le poids, car notre force est grande.

VISIEL. J'accomplirai votre ordre.

LUCIFER. Venez tous, je veux être présent.

(Ils sortent et on voit entrer trois âmes vêtues de tuniques de taffetas blanc, le visage voilé et portant des lumières [1].)

PREMIÈRE AME. Aujourd'hui, mes sœurs, pour notre consolation, le ciel a ouvert les portes de notre prison afin que nous vinssions dans ce lieu plein de mystère, dans le monastère du grand Christoval défunt. Accompagnons sa sainte âme et emportons-la dans la région de l'éternel *Alleluia !*

1. *Sic.*

DEUXIÈME AME. Heureux voyage, qui mettra les cieux en fête.

PREMIÈRE AME. Cette âme, avec ses prières, ses jeûnes et ses sacrifices, brisa nos fers et abrégea nos tourments. Quand il vivait librement, il disait chaque jour pour nous un rosaire, et quand il entra en religion, mort pour l'enfer, vivant pour le Christ, son dévouement pour nous ne fit que s'accroître.

DEUXIÈME AME. Tu chanteras ses louanges au lieu où nous allons; mêlons-nous pour le moment à la foule qui l'escorte et écoutons les pleurs de ses amis.

(Entre Antonio portant un linge taché de sang.)

ANTONIO. Il a terminé sa pénible carrière; la terre a reçu sa dépouille; son âme s'est envolée au ciel. O père, tu fus dans la vie ma nuée obscure, mais dans le fort asile de la religion, tu fus l'aimant qui m'attira. Il y a treize ans que tu combats pour élever la charité au-dessus de la force humaine, souffrant mille tortures; mais les linges tachés de ton sang sont plus précieux aujourd'hui que les plus riches étoffes. Ton corps, qui était hier un horrible spectacle, est aujourd'hui de l'argent poli et du pur cristal... Tes maux étaient en toi par miracle jusqu'au moment où tu as payé la dette de cette pécheresse, que tu as entièrement purifiée, tant Dieu estimait ta charité.

(Entre le prieur.)

LE PRIEUR. Antonio, laissez là les pleurs et fermez les portes, car si elles restent ouvertes, le peuple va se précipiter ici et ne nous laissera pas enterrer son ami.

ANGEL, entrant. Toute la ville est dans le couvent. On se jette sur le corps et on se partage sa dernière dépouille. Le vice-roi lui-même est dans la cellule du père de la Croix.

(Des bourgeois et des gens du peuple accourent en foule. L'un porte un linge ensanglanté, l'autre un morceau du capuce du saint.)

PREMIER BOURGEOIS. Qu'emportez-vous ?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Un linge de ses plaies. Et vous ?

PREMIER BOURGEOIS. Ce morceau de son capuce ; j'y tiens autant qu'à une mine que j'aurais trouvée.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Sortons vite du couvent, de peur que les frères ne nous prennent ces reliques.

PREMIER BOURGEOIS. Voilà qui est bon. On m'arracherait plutôt la vie !

UN TROISIÈME BOURGEOIS, entrant. Je n'ai pu enlever aucune relique du saint ; mais je suis néanmoins satisfait, car j'ai baisé ses pieds sacrés. Le vice-roi a voulu aider les frères à porter le bienheureux dans le cimetière du cloître.

(On voit paraître les religieux portant sur leurs épaules le corps du père Christoval de la Croix. Le corps est couvert de chapelets. Une musique céleste accompagne le cortége.)

LUCIFER. Je ne puis me venger, même sur son corps, car ces chapelets le défendent.

LE VICE-ROI. Belle âme, qui, en prenant ton vol vers les régions célestes, nous as rendus témoins de ta fin heureuse, tu laisses l'enveloppe que tu habitais tout éclatante du feu de la charité et de l'amour divin qui brûlait en toi. Pères, faites votre office, et cachez dans la terre ce joyau du ciel !

NUMANCE

TRAGÉDIE EN QUATRE JOURNÉES

Les personnages qui parlent dans cette pièce sont les suivants :

SCIPION.
JUGURTHA.
CAIUS MARIUS.
QUINTUS FABIUS MAXIMUS, frère de Scipion.
SOLDATS ROMAINS.
DEUX AMBASSADEURS de Florence.
UNE FEMME qui représente l'Espagne.
LE FLUVE DUERO.
THÉOGÈNE.
CORABINO.
QUATRE NUMANTINS, gouverneurs de Numance.
MORANDRO, amant de Lira.
LÉONCIO, ami de Morandro.
DEUX PRÊTRES NUMANTINS.
VIRIATO-SERVIO-EMILIO.
HOMMES et FEMMES de Numance.
UN DÉMON, LA GUERRE, LA MALADIE, LA FAIM, LA RENOMMÉE.

NUMANCE

PREMIÈRE JOURNÉE

Le camp des Romains devant Numance.

SCIPION. Cette difficile et pénible mission dont le sénat romain m'a chargé m'afflige au point de me décourager. Une guerre si longue et si étrange qui a coûté la vie à tant de Romains, qui n'hésiterait à la poursuivre? ou qui ne craindrait de la recommencer?

JUGURTHA. Qui, Scipion? celui qui possède ton bonheur et ton courage. Avec cela la victoire et le triomphe te sont assurés dans cette guerre.

SCIPION. La bravoure conduite par la prudence abaisse les plus hautes montagnes, et la force brutale d'une main insensée fait naître des aspérités sur la surface la plus polie. Mais j'ai à réprimer pour le moment les emportements de l'armée qui, oublieuse de sa gloire et de ses trophées, se laisse enivrer par ses passions lascives. Mon seul vœu, mon désir, c'est de ramener nos soldats à une autre conduite; en

corrigeant d'abord les fautes de mes amis, je soumettrai plus vite mes ennemis. Marius!

CAÏUS MARIUS. Seigneur?

SCIPION. Porte à la connaissance de tous nos soldats qu'ils aient à se réunir ici sans retard. Je désire leur parler.

CAÏUS MARIUS. J'obéis.

SCIPION. Va! Il est bon qu'ils connaissent mes nouveaux projets et leurs anciens devoirs.

(Caïus Marius sort.)

JUGURTHA. J'ose te dire, seigneur, qu'il n'y a pas un soldat qui ne te craigne en même temps qu'il t'aime; et parce que ta valeur se répand aux deux bouts du monde, chacun d'eux, quand la trompette l'appelle, cherche à se surpasser pour te servir.

SCIPION. Il faut d'abord réprimer les mauvaises passions qui les ont envahis... S'ils n'y renoncent pas, notre bonne renommée est perdue. Si ce malheur n'est pas prévenu, si on laisse gagner cet incendie, il peut à lui seul nous faire une guerre plus terrible que les ennemis.

(On fait au dehors la proclamation suivante, après un appel de tambour :)

« Notre général ordonne que tous les soldats se rendent en armes immédiatement sur la grande place, sous peine d'être rayés des cadres! »

JUGURTHA. Je ne doute pas, seigneur, qu'il faille gouverner les troupes avec un joug de fer et tenir la bride serrée au soldat qui s'écarte du droit chemin. La force de l'armée diminue quand elle n'a plus la justice pour appui, quand même cette armée serait formée en bataille, portant mille bannières colorées.

(A ce moment devront entrer le plus de soldats qu'il se pourra et Caïus Marius, tous armés à l'antique [1]. Scipion monte sur un petit rocher, et regardant ses soldats, il dit :)

1. Le texte ajoute : Sans arquebuses.

SCIPION. A votre fière attitude, à votre tenue martiale, je vous reconnais, amis, pour des Romains, pour des Romains, dis-je, forts et courageux; mais avec vos mains blanches et délicates, avec vos visages au teint fleuri, vous paraissez nés en Bretagne et engendrés de pères flamands. Votre négligence habituelle, votre apathie pour ce qui vous touche de si près relève vos ennemis abattus et diminue vos forces et votre réputation. Les murs de cette cité, demeurés jusqu'aujourd'hui comme un roc inébranlable, sont témoins de vos vains efforts, qui n'ont de romain que le nom. Vous paraît-il, enfants, que c'est un bel exploit, quand le monde tremble au nom de Rome, que vous seuls en Espagne vous anéantissiez ce nom et le précipitiez dans l'abîme? Quelle est cette faiblesse étrange? Si je ne me trompe, elle est née de la paresse, ennemie mortelle du courage.

Rougissez en voyant, à notre honte, un si petit nombre d'Espagnols défendre ce nid de Numance. Seize ans et plus sont passés depuis qu'ils entretiennent la guerre et qu'ils se vantent d'avoir vaincu des milliers de Romains. Triomphez de vous-mêmes, vous que le caprice de la débauche a vaincus sans que vous étendiez la main vers vos armes. Allez, et soyez honteux de voir ce faible peuple espagnol se défendre contre la puissance romaine, et nous offenser d'autant plus qu'il est plus abattu. Je veux, en tous cas, que les infâmes entremetteuses, cause de tout le mal, sortent du camp. Pour boire, un seul verre suffit. Que ces lits pleins de concubines soient mis en pièces; qu'on fabrique des lits de branchages et qu'on les pose sur la terre. Ne croyez pas que cet ordre soit dur ni trop sévère; vous apprendrez plus tard qu'il est dans votre intérêt. Avec tout cela, j'ai la confiance que vous montrerez que vous êtes encore les fils de Rome. Je m'inquiète peu de ces murailles défendues par les rebelles et barbares Espagnols, et ainsi je vous promets et

je vous jure que si vos mains égalent votre courage, les miennes s'ouvriront pour vous récompenser, comme ma bouche pour célébrer vos louanges!

(Les soldats se regardent et font des signes à Caïus Marius, l'invitant à répondre pour tous. Il parle ainsi :)

CAÏUS MARIUS. Illustre général, si tu as regardé attentivement tes soldats, tu sais que la honte les accable. Ils rougissent de se voir réduits par leur faute à une si triste condition, que tu sois obligé de les réprimander, et ils ne trouvent rien à dire pour se disculper. Le moindre d'entre eux met à ton service son bien, sa vie et son honneur. Seigneur, accepte cette offre qui témoigne de leurs bonnes intentions, et pense qu'ils sont Romains et que leur courage n'a jamais failli. Et vous, soldats, levez les mains en signe que vous approuvez ce que j'ai dit.

UN SOLDAT. Tous, nous confirmons tes paroles sous serment.

TOUS. Oui, nous jurons.

SCIPION. Que le vent n'emporte pas vos promesses. Que votre lance les confirme, et je tiendrai les miennes.

UN SOLDAT. Deux Numantins, Scipion, viennent vers toi en ambassade.

SCIPION. Pourquoi ne sont-ils pas déjà ici?... Qui les retient?

LE SOLDAT. Ils attendent une autorisation.

SCIPION. S'ils sont ambassadeurs, ils l'ont. Introduis-les! Qu'un ennemi ait un cœur sincère ou faux, cela est toujours utile. Jamais la duplicité ne se cache assez bien sous le masque de la vérité pour ne pas se trahir par quelque endroit, par quelque porte où sa méchanceté se découvre. Écouter un ennemi est une chose qui profite toujours avant qu'il ne vous nuise, et l'expérience de la guerre démontre que ce que je dis est science certaine.

(Entrent les ambassadeurs numantins, premier et second.)

PREMIER AMBASSADEUR. Bon seigneur, si tu nous donnes licence de dire le sujet de notre mission ici, ou en ta seule présence, nous t'apprendrons pourquoi nous sommes venus.

SCIPION. Parlez! je donne audience partout.

PREMIER AMBASSADEUR. Après cette assurance de ta royale grandeur, je commence à m'acquitter de ma mission :

Numance, dont je suis citoyen, illustre général, m'envoie vers toi comme vers le plus brave guerrier romain que cache la nuit et qu'éclairent les rayons du jour, pour te demander une main amie et de mettre un terme à la guerre cruelle qui depuis tant d'années cause nos maux et les tiens. Elle atteste que jamais elle n'aurait violé les lois et les priviléges du sénat romain, si l'intolérable tyrannie et les injustices de tant de consuls ne l'y avaient contrainte. Leurs durs statuts et leur avarice ont fait peser sur nos consciences un tel joug, que force nous a été de nous séparer de lui et d'eux. Et pendant tout le temps qu'a duré cette lutte, nous n'avons pas trouvé de général pour traiter avec lui; mais aujourd'hui que le destin a conduit notre vaisseau à si bon port, nous replions les voiles de la guerre et nous demandons à traiter. Ne crois pas que ce soit la crainte qui nous porte à solliciter la paix; une longue expérience a fait connaître le courage des Numantins. Ta vertu, ta valeur, c'est ce qui nous attache et ce qui nous prouve que notre plus cher désir doit être de t'avoir pour seigneur et pour ami. Voilà pourquoi nous sommes venus. Réponds-nous, seigneur, ce qui te plaira.

SCIPION. Votre repentir est tardif; votre amitié ne suffit pas à me satisfaire. Armez-vous de nouveau; je suis désireux de voir ce que peut encore mon épée d'où le destin a fait naître ma gloire et vos malheurs. Après tant d'offenses, c'est une trop faible récompense que la paix; continuez la

guerre, renouvelez vos torts; que les vaillants exploits se produisent de nouveau.

DEUXIÈME AMBASSADEUR. Ce peu de confiance traîne après soi mille erreurs. Ouvre les yeux, seigneur. Cette arrogance nous rendra plus forts. Et puisque tu nous refuses la paix que nous te demandons, le ciel protégera notre cause. Avant que tu ne foules le sol de Numance, tu sauras jusqu'où peut aller l'indignation d'un ennemi qui aurait souhaité d'être ton vassal et ton ami fidèle.

SCIPION. N'avez-vous plus rien à dire ?

PREMIER AMBASSADEUR. Non; mais nous avons à agir, puisque tu l'as voulu.

(Les ambassadeurs sortent, et Quintus Fabius, frère de Scipion, dit :)

QUINTUS FABIUS. Notre faiblesse passée vous fait parler de la sorte, mais le temps est venu où vous verrez notre gloire et votre destruction.

SCIPION. La vaine louange n'est pas le fait des cœurs forts; tempère tes menaces, Fabius, et garde le silence; tu montreras ton courage dans la bataille, quoique je pense agir de façon à ce que le Numantin n'en vienne jamais aux mains avec nous, cherchant à le vaincre par un moyen qui tourne mieux à notre avantage. J'abaisserai son audace et je refoulerai sa fureur en lui-même. Je veux entourer leur ville d'un large fossé et les réduire par la faim. Le sang romain ne doit plus arroser cette terre; il suffit de celui qui a été versé dans cette longue et cruelle guerre. Que vos mains s'exercent maintenant à creuser la terre, et couvrez-vous de poussière au lieu de sang. Tout le monde doit travailler à cette œuvre quel que soit son rang, le décurion comme le soldat. Moi-même je saisirai le fer pesant et je romprai le sein de la terre. Imitez-moi et vous verrez que mon œuvre satisfait à tout.

QUINTUS FABIUS. Valeureux seigneur, mon frère, tu mon

tres bien ici ta sagesse. Il eût été téméraire de combattre des fous irrités; mieux vaut les enfermer comme tu l'as dit et couper les racines de leur courage. La ville peut en effet être circonvenue, excepté du côté où elle est baignée par le fleuve.

SCIPION. Allons accomplir ce projet nouveau. Si le ciel nous seconde, l'Espagne recevra les lois du sénat romain quand nous aurons dompté l'orgueil de ses habitants.

(Tout le monde sort. — On voit paraître une femme portant sur sa tête une couronne surmontée de tours et tenant dans sa main une figure de château. Ce personnage représente l'Espagne et dit :)

L'ESPAGNE. Ciel resplendissant et infini qui enrichit mon sol et l'élève au-dessus des autres pays, que mon amère tristesse excite ta compassion; et puisque tu consoles les affligés, viens à mon aide dans cette extrémité : je suis la malheureuse Espagne. Qu'il te suffise d'avoir autrefois brûlé mes membres vigoureux, d'avoir en fouillant mes entrailles découvert au soleil le sombre royaume des damnés, d'avoir donné mes richesses à mille tyrans. Mes royaumes ont été la proie des Phéniciens et des Grecs, parce que tu l'as voulu ou parce que mes fautes l'ont mérité. Serai-je donc toujours l'esclave des nations étrangères et ne pourrai-je un moment voir flotter mes bannières dans un air libre?... La seule Numance a fait luire au jour son épée, et au prix de son sang, elle a maintenu sa liberté première. Mais, hélas! je vois le terme accompli, la dernière heure est venue où finira sa vie et non sa renommée. Les tristes Numantins sont resserrés dans leurs murs. Ne pouvant agir, ils demandent à grands cris la bataille ou la mort. Puisque le côté où le Duero baigne la ville est le seul qui protége le Numantin enfermé, avant que l'ennemi ne construise quelque machine ou quelque tour sur ses eaux, je viens supplier le fleuve ami de donner quelque secours à mon peuple. Gentil Duero

dont les ondes sinueuses arrosent une grande partie de mon sein, toi qui roules dans tes flots des parcelles d'or comme l'aimable Tage et qui prêtes tes eaux claires aux nymphes fugitives qui habitent tes prés verts et tes bosquets, ouvre une oreille attentive à mes plaintes. Si tu ne m'aides pas, tout chemin est fermé au salut du peuple numantin.

(On voit paraître le fleuve Duero avec trois enfants vêtus en fleuves comme lui, qui sont trois rivières tributaires du Duero.)

LE DUERO. Chère Espagne, ma mère, il y a longtemps que tes plaintes ont frappé mon oreille, et si je ne suis pas venu, c'est que je ne pouvais rien pour toi. Le jour fatal signalé par les étoiles s'approche pour Numance; il n'est aucun moyen de remédier à ses douleurs. J'ai mêlé à mes ondes celles d'Orvion, de Minuesa et de Tera, et je les accrues de telle manière qu'elles débordent de leur lit. Mais je vois que sans craindre la rapidité de mon cours, et comme si j'étais un ruisseau, les Romains tentent d'établir des tours et des ouvrages de guerre sur mes flots. Puisque le dur destin a marqué le dernier jour pour ton peuple bien-aimé, qu'il reçoive une consolation dans son malheur. Les ombres de l'oubli ne pourront obscurcir le soleil de sa renommée, qui vivra éternellement. Je vois venir des pays éloignés des peuples qui s'établiront sur ton doux sol, après qu'ils auront, selon ton désir, posé leur joug sur le front des Romains. Ce seront les Goths qui, laissant l'univers rempli de leur nom, viendront s'abriter dans ton sein pour enfanter de nouveaux exploits. La main du fier Attila, dans les temps futurs, vengera tes affronts, imposant ses lois à ce cruel peuple romain; et ouvrant une brèche dans le Vatican, tes braves enfants feront fuir le grand pilote de la nef sacrée. Et quand le monde aura reconnu le Créateur du ciel et de la terre, celui qu'il aura établi pour vice-roi de l'univers donnera à tes fils le nom de catholiques, succession digne des Goths

valeureux. Celui qui lèvera le plus haut son épée pour ta gloire, aux acclamations de tous, et qui donnera le plus grand lustre au nom espagnol, sera un souverain maître du monde. On l'appellera Philippe second, et il sera sans second [1]. Sous son heureux empire, pour le bien de tous et pour ton repos, seront réunis trois royaumes jusqu'ici divisés : le drapeau lusitanien, taillé jadis dans le manteau de l'illustre Castille, sera recousu et rendu à son ancien état. Quelle envie et quelle terreur, Espagne aimée, tu inspireras aux nations étrangères ! Ton glaive se teindra de leur sang. Que ce soit une consolation pour toi, puisque rien ne peut changer la destinée de Numance.

L'ESPAGNE. Illustre Duero, tes paroles ont allégé mes peines, car je suis sûre que ta prophétie ne me trompera pas.

LE DUERO. Espagne, tu peux être rassurée, quoique ces jours soient éloignés encor. Adieu, car mes nymphes m'attendent !

L'ESPAGNE. Que le ciel augmente tes eaux savoureuses !

DEUXIÈME JOURNÉE

Dans le palais des gouverneurs de Numance.

(Les Numantins sont assis en conseil.)

THÉOGÈNE. Chefs valeureux, nous sommes sous l'influence d'une mauvaise destinée. Nous perdons nos forces et notre habileté. Les Romains nous tiennent bloqués et nous détrui-

1. El segundo Filipo sin segundo.

sent avec une lâche adresse. Nous ne pouvons nous venger en mourant et nous n'avons pas d'ailes pour nous emporter d'ici. Trouvez, si vous le pouvez, quelque moyen pour sortir de cette horrible situation. Ce siége long et pénible nous promet une mort prochaine. Ce large fossé nous empêche de tenter le sort des armes, quoique parfois des bras vaillants puissent renverser bien des obstacles.

CORABINO. Plût à Jupiter tout-puissant que notre jeunesse se vît en face de toute l'armée ennemie ; alors les mains espagnoles, bravant la mort, ouvriraient un large chemin au salut du peuple de Numance. Mais puisque nous sommes réduits à cette extrémité de nous voir enfermés ici comme des femmes, agissons ainsi que nous le pourrons et montrons des cœurs hardis; défions nos ennemis en combats singuliers. Si ce moyen ne nous réussit pas, profitons de la nuit pour franchir le fossé et jetons-nous ensemble sur les ennemis.

UN NUMANTIN. Qui veut ne pas mourir par la faim descende avec moi dans la tranchée et se fraye un passage avec le poignard !

AUTRE NUMANTIN. Que Marquino, le fameux devin, observe quelle étoile, quelle planète ou quel signe nous menace de mort; et s'il peut nous indiquer un moyen de rompre ce cercle cruel, nous en sortirons vainqueurs ou vaincus. Mais offrons d'abord à Jupiter un solennel sacrifice. Peut-être ainsi conjurerons-nous le destin. Il est toujours temps de mourir désespéré. Pour ne pas perdre des moments précieux, dites si ma proposition vous agrée, sinon trouvez un meilleur moyen qui réponde à tout.

MARQUINO. J'approuve tes raisons. Offrons des sacrifices et envoyons des défis ; je ne perdrai pas l'occasion de montrer ce que peut ma science. Je tirerai du centre obscur de la terre celui qui nous apprendra le bien et le mal futurs.

UN NUMANTIN. Allons, et réalisons tout ce qui a été proposé avant que les tortures de la faim ne nous en empêchent.

UN AUTRE NUMANTIN. Le ciel a prononcé la sentence; puisse-t-il la révoquer s'il accepte la juste expiation que Numance lui offre!

Une place publique de Numance.

(Entrent deux soldats numantins, Morandro et Léoncio.)

LÉONCIO. Ami Morandro, où vas-tu?

MORANDRO. Puisque je l'ignore moi-même, tu ne peux le savoir.

LÉONCIO. Comme ton amour te trouble l'esprit!

MORANDRO. Tu veux donner des règles à l'amour?

LÉONCIO. La raison le peut.

MORANDRO. L'amour n'est pas l'ennemi de la raison, quoiqu'il s'en écarte.

LÉONCIO. N'est-ce pas une offense à la raison qu'un brave soldat comme toi soit si amoureux dans un moment aussi critique? Tu vois la patrie qui se meurt enveloppée par ses ennemis, et ta mémoire troublée l'oublie!

MORANDRO. Je ne puis sans colère t'entendre parler ainsi. Ai-je déserté mon poste pour courir après ma dame? Suis-je couché quand le capitaine veille? M'as-tu vu manquer à ce que je dois à mon office quoique je sois amoureux? Si tu n'as pu me prendre en faute, pourquoi me reprocher mon amour? Si tu me vois toujours muet et rêveur, mets la main sur ton cœur, et tu sauras si j'ai ma raison. Ignores-tu les nombreuses années que j'ai perdues auprès de Lira? Ne sais-tu pas que la fin de mes souffrances était venue et que son père me la donnait pour femme, et que l'amour de Lira répondait au mien? Tu sais aussi que cette terrible guerre

survint au milieu de ces douces espérances. On différa le mariage parce que ce n'était plus le temps des fêtes et de la joie. Epuisé par la faim, sans espoir, enfermé avec un petit nombre d'amis, quand je vois le vent emporter toutes mes espérances, je vais devant moi, triste et découragé, comme tu vois que je vais.

LÉONCIO. Calme-toi, Morandro, et reprends courage. Quelquefois notre salut arrive par des voies détournées, et Jupiter nous découvrira le moyen qui nous affranchira du joug de Rome. Pour se le rendre favorable, Numance lui offre aujourd'ui un sacrifice. Déjà je vois accourir le peuple avec les victimes et l'encens. O Jupiter! père immense, vois notre malheur!

(On voit paraître deux prêtres numantins conduisant un bélier couvert de fleurs, et des sacrificateurs portant le bois, le feu et l'encens.)

PREMIER SACRIFICATEUR. J'ai vu en chemin des signes certains de malheur qui m'ont fait dresser les cheveux.

DEUXIÈME SACRIFICATEUR. Si je ne me trompe, nous ne sortirons jamais bien de cette entreprise. Ah! malheureux peuple numantin!

PREMIER SACRIFICATEUR. Remplissons bien vite notre office, comme nous y invitent les tristes présages.

DEUXIÈME SACRIFICATEUR. Amis, placez ici cette table et déposez sur elle le vin, l'encens et l'eau que vous avez apportés, puis éloignez-vous en vous repentant du mal que vous avez pu faire; la meilleure oblation et la première qu'on doit présenter au ciel est une âme pure et une volonté sincère.

PREMIER SACRIFICATEUR. N'allumez pas le feu sur le sol. Voici un vase pour le recevoir. Donnez l'eau. Le feu ne s'allume pas.

DEUXIÈME SACRIFICATEUR. O Jupiter! que va décider le sort pour notre malheur?

PREMIER SACRIFICATEUR. Une légère flamme brille. Elle se tourne vers l'orient. Mauvais présage.

DEUXIÈME SACRIFICATEUR. Les Romains remporteront la victoire, mais elle s'envolera en fumée, et les flammes de notre gloire et de notre mort monteront vers le ciel.

PREMIER SACRIFICATEUR. Il faut arroser avec du vin le feu sacré. Il faut aussi brûler de l'encens.

(Ils arrosent le feu avec du vin et jettent de l'encens sur le feu.)

DEUXIÈME SACRIFICATEUR. Pour le bien du triste peuple de Numance, relevez sa force, et qu'il puisse lutter contre les présages funestes.

(On entend le bruit du tonnerre.)

PREMIER SACRIFICATEUR. Avez-vous vu l'éclair ardent qui a brillé?

DEUXIÈME SACRIFICATEUR. Je tremble. Oh! quels signes je vois dans les airs! Quelle triste fin ils nous présagent! N'apercevez-vous pas une troupe d'aigles qui combattent dans les airs d'autres oiseaux?

PREMIER SACRIFICATEUR. Les aigles romains sont victorieux. Nous verrons bientôt la chute de Numance. Sacrifions la victime que nous gardions pour apaiser la colère du sombre dieu. (Le bélier disparaît tout à coup, enlevé des mains du sacrificateur.) Qui donc m'a enlevé des mains la victime? Dieux sacrés, quels sont ces terribles prodiges? Les pleurs de ce peuple ne vous ont-ils pas attendris non plus que nos chants sacrés?

UN NUMANTIN. Les dieux ont prononcé notre sentence. Marquino, emploie tout ton savoir dans une dernière tentative, et sache de combien de maux nous menace le sort qui a changé notre joie en pleurs.

(Ils sortent tous. Morandro et Léoncio restent seuls.)

MORANDRO. Que te semble, Léoncio? Ces présages du ciel guériront-ils nos maux? Mon malheur finira-t-il avec cette

guerre ? Qu'arrivera-t-il quand la terre m'aura servi de sépulture ?

LÉONCIO. Morandro, un bon soldat s'inquiète peu des augures ; une âme forte croit toujours à la bonne fortune. De vaines apparences ne lui troublent pas l'esprit ; son bras est son étoile et son signe ; sa valeur, ses influences fatidiques. Pourtant, si tu veux croire à ces évidents mensonges, il me semble qu'il y a encore des épreuves à tenter ; Marquino les fera de son mieux, et il saura si nous devons être enfin heureux ou malheureux. Je l'aperçois ! Sous quel étrange habit vient-il ?

MORANDRO. Celui qui s'entretient avec des ombres ne peut pas être d'un agréable aspect.

(Marquino paraît, vêtu d'un drap noir, perruque noire et pieds nus. Il porte à la ceinture, de façon qu'on les voie bien, trois fioles pleines d'eau, une noire, une jaune et une blanche ; dans une main une lance vernie en noir, et dans l'autre un livre. Milvio l'accompagne. A leur entrée, Léoncio et Morandro s'éloignent un peu.)

MARQUINO. Où dit-on, Milvio, qu'est le sombre jeune homme ?

MILVIO. Dans cette sépulture.

MARQUINO. Tu ne te trompes pas sur le lieu où tu l'as placé ?

MILVIO. Non ; avec cette pierre j'ai marqué la place où il fut enterré au milieu des larmes.

MARQUINO. De quoi est-il mort ?

MILVIO. De la faim, fléau sorti de l'enfer.

MARQUINO. Aucune blessure n'a coupé le fil de sa vie ? Je te demande cela parce qu'il est nécessaire que je sache si le corps est demeuré entier.

MILVIO. Il y a trois heures que je lui ai donné le dernier repos. Il est mort de faim, je te le répète.

MARQUINO. C'est bien. La conjoncture que m'offrent les signes propices pour invoquer les mauvais esprits est favo-

rable. Fier Pluton, prête l'oreille à mes paroles, toi qui règnes parmi les ministres des âmes perverses habitant la sombre région! Fais que mes désirs, fussent-ils contraires aux tiens, s'accomplissent, et, dans la dure nécessité où je t'invoque, n'hésite pas, car je ne t'importunerai plus! Je veux que tu rendes son âme au corps qui est enterré là, quoique le cruel Caron la retienne de l'autre côté, et quoiqu'elle soit gardée par les trois gueules de Cerbère. Qu'elle sorte et revienne à la lumière de notre monde pour retourner aussitôt aux ténèbres du tien. Qu'elle vienne sachant quelle sera la fin de cette guerre, et, de cela, qu'elle ne me cache et ne me taise rien. Que les paroles de cette âme malheureuse ne me laissent aucun doute, ne me jettent dans aucune confusion. Elles doivent être dépouillées de toute ambiguïté. Envoie-la! Qu'attends-tu? Êtres déloyaux, vous ne levez pas la pierre? Dites, faux ministres, qui vous retient? Comment! vous ne m'avez pas encore annoncé que vous exécuterez mes ordres? Obéirez-vous, ou voulez-vous que je fasse à l'instant les conjurations qui adouciront vos cœurs récalcitrants? Allez, vile canaille menteuse, apprêtez-vous à de durs regrets, car vous savez que ma voix puissante redoublera votre rage et vos tourments. Dis-moi, traître mari de l'épouse qui six mois de l'année est séparée de toi, à son grand contentement, pourquoi es-tu muet à mes demandes? Ce fer, trempé dans une eau limpide, et qui n'a pas touché le sol dans le cours du mois de mai, frappera sur cette pierre, et prouvera la force de cette épreuve. (Il verse l'eau de la fiole blanche sur le fer de la lance, et il frappe la terre. Aussitôt une flamme sort, et on entend un bruit souterrain.) Il paraît que vous donnez des marques certaines de votre découragement. Quels sont ces bruits? Allons, méchants esprits, viendrez-vous par la contrainte? Levez cette pierre et montrez-moi le corps qu'elle recouvre. Qu'est cela? Pourquoi tarder? Où

êtes-vous? Comment mon ordre ne s'exécute-t-il pas? Les menaces sont impuissantes, esprits incrédules. Cette eau noire, puisée dans le Styx, va payer votre retard. Eau de la noire lagune, recueillie dans une nuit triste et obscure, par la puissance qui est en toi, et à qui rien ne résiste, je vous conjure, je vous contrains, je vous prie et je vous ordonne de venir ici vous mettre à mes ordres. (Il verse de l'eau sur la sépulture, qui s'ouvre.) O enfant difficile à trouver, lève-toi et regarde le soleil. Laisse cette région qui ne renferme pas un jour d'espérance, et donne-moi, si tu le peux, une relation fidèle de ce que tu as vu dans le profond abîme. (Le corps paraît dans un linceul. Son visage est pâle. Il se lève peu à peu et se laisse tomber à terre.) Qu'est cela? Tu ne reviens pas à la vie? Je te ferai parler. Tu étais des nôtres, n'évite pas de me répondre. Si tu te tais, je saurai délier ta langue. (Il jette l'eau de la fiole jaune sur le corps, et le frappe avec un fouet.) Esprits méchants, cela ne suffit pas? Attendez! L'eau enchantée domptera votre perfidie et votre mauvaise volonté, et, quoique ces chairs ne soient plus que poussière, elles retrouveront une nouvelle vie sous les coups de ce fouet. (Le corps, à ce moment, s'agite et tremble.) Ame rebelle, reviens à la demeure que tu as quittée il y a trois heures!

LE CORPS MORT. Marquino, fais cesser ta rigueur. Les tourments que j'ai endurés dans l'obscure région suffisent sans que tu accroisses mon malheur. Tu te trompes si tu penses que je reprends avec joie cette pénible, misérable et courte existence qui va bientôt me quitter. Puisqu'une autre fois la mort inexorable triomphera de ma vie et de mon âme, mon ennemi m'aura vaincu deux fois. Au milieu de ses sombres compagnons, cet ennemi est là, la rage au cœur, attendant, Marquino, que je t'informe de la fin lamentable de Numance que je t'annonce, et qui recevra son accomplissement par les mains de ceux qui l'ont investie. Les Romains ne vaincront pas la forte Numance; un glaive ami

lui donnera la mort et la vie. Réjouis-toi, Marquino, de ce que le destin ne me permet pas de m'entretenir plus longtemps avec toi. Quoique tu n'ajoute pas foi à mes paroles, ce que je t'annonce se vérifiera.

(Le corps rentre dans le tombeau.)

MARQUINO. O tristes et malheureux présages! Si un peuple que j'aime doit subir une telle destinée, avant d'être témoin d'un semblable malheur, ma vie finira dans cette sépulture.

(Marquino se jette dans le tombeau.)

MORANDRO. Tu le vois, Léoncio, tout se tourne contre moi. La route de notre bonheur est fermée.

LÉONCIO. Tout cela n'est qu'illusion, chimère et sorcellerie, inventions du démon. N'aie pas la faiblesse de croire de telles choses; les morts s'inquiètent peu des affaires des vivants.

MILVIO. Jamais Marquino n'aurait commis une folie si étrange, s'il n'avait vu notre sort futur comme s'il était présent. Donnons avis au peuple de cet événement. Mais qui osera se hasarder à lui porter une semblable nouvelle?

TROISIÈME JOURNEE

Le camp des Romains devant Numance.

SCIPION. Je suis vraiment satisfait de voir comment la fortune répond à mon désir. Je dompte cette nation orgueilleuse par la seule prudence, sans employer la force. Vous pensiez que ce fossé que j'ai fait creuser était un acte de folie, et qu'il était indigne du nom romain de ne pas vaincre

par les moyens connus. Je sais qu'on l'a dit; mais ceux qui ont la pratique de la guerre répondront que la meilleure victoire est celle qui coûte le moins de sang.

(Une trompette sonne sur les murs de Numance.)

QUINTUS FABIUS. Écoute, seigneur ; une trompette numantine vient de sonner. Je crois qu'on veut te parler de la ville, car le mur les empêche de sortir. Corabino s'est placé sur un créneau et fait signe qu'il demande sûreté. Approchons-nous.

SCIPION. Soit. Approchons.

CAÏUS MARIUS. Pas davantage; d'ici nous entendrons.

(Corabino monte sur le mur, portant une bannière blanche.)

CORABINO. Romains! Eh! Romains! ma voix arrive-t-elle jusqu'à vous?

CAÏUS MARIUS. Pourvu que tu ne le prennes pas trop haut et que tu te dépêches, nous entendrons ce que tu as à dire.

CORABINO. Dites au général qu'il nous donne passage dans le fossé; car nous lui envoyons une ambassade.

SCIPION. Parle, je suis Scipion.

CORABINO. Écoute : Numance te dit, sage général, que depuis bien des années durent les malheurs de cette guerre entre nos deux nations, et que si tu veux y mettre fin, elle te propose un combat singulier. Un des nôtres offre de combattre en champ clos le plus brave de tes soldats pour terminer cette querelle si regrettable. Si le destin nous est contraire, cette terre vous appartient; si votre champion est vaincu, la guerre cessera. Nous donnerons des otages à ton gré pour la garantie du pacte. Tu accepteras, parce que tu es sûr de tes guerriers, et que tu sais bien que le moindre d'entre eux vaincra le meilleur de Numance; tu assures ainsi ta victoire. Réponds-moi si tu consens, afin que nous en venions promptement à l'exécution.

SCIPION. Ce que tu dis est une plaisanterie et un jeu; celui qui accepterait cette proposition serait un insensé. Usez de l'humble prière si vous voulez soustraire vos têtes au glaive de Rome. La bête féroce enfermée dans la cage peut être domptée par l'adresse et par le temps; qui la déchaînerait et lui donnerait la liberté commettrait une grande imprudence. Vous êtes des bêtes féroces, et, comme tels, enfermés jusqu'à ce que je vous aie soumis. Numance m'appartiendra, malgré vous, sans qu'il m'en coûte un soldat.

(Scipion sort avec les siens.)

CORABINO. Tu ne m'écoutes plus, lâche! tu te caches déjà! un combat égal te répugue! tu mens à ta renommée, et ce n'est pas ainsi que tu la soutiendras. Romains, vous êtes des lâches! vous qui vous fiez dans votre grand nombre et non dans votre courage! Perfides, déloyaux, infâmes! quelle gloire tirerez-vous de notre mort en nous tenant ainsi enchaînés? Lièvres déguisés en lions, louez et exagérez vos exploits; j'espère en l'appui du grand Jupiter pour vous voir assujettis à Numance et à ses lois.

(Il sort.)

Le théâtre change et représente une place dans la ville de Numance.

(Tous les personnages de la première scène de la seconde journée entrent, excepté Marquino. Corabino reparaît.)

THÉOGÈNE. Notre destinée est telle, chers amis, que ce sera un bienfait pour nous que la mort. Pour notre malheur vous avez vu les tristes augures du sacrifice et Marquino se précipiter dans la tombe. Notre défi n'a pas été accepté. Que nous reste-t-il à faire, sinon à accélérer notre fin prochaine? Montrons cette nuit notre audace et mettons à exécution notre projet. Que le rempart ennemi soit franchi; allons mourir dans la campagne et non dans ces étroites mu-

railles. Il est vrai que cet exploit ne réussira qu'à changer le mode de notre mort.

CORABINO. J'adopte ton avis. Je veux mourir en rompant ce mur redoutable de mes propres mains. Je n'ai qu'une crainte : si nos femmes apprennent notre résolution, nous ne pourrons pas agir. Lorsqu'une autre fois nous voulûmes sortir de la ville et les quitter, nous fiant à nos coursiers et à nos épées, elles nous dérobèrent les brides de nos chevaux sans nous en laisser une seule. Aujourd'hui elles s'opposeront à notre départ, et elles y réussiront avec leurs larmes.

MORANDRO. Notre dessein est connu ; toutes le savent et toutes le déplorent amèrement. Elles disent que dans la mauvaise comme dans la bonne fortune elles veulent nous suivre vivantes ou mortes.

(On voit entrer quatre femmes numantines et Lira avec elles. Les femmes portent leurs enfants dans leurs bras ou les conduisent par la main.)

Vous les voyez d'ici qui viennent vous supplier. Elles portent tristement vos petits enfants dans leurs bras. Voyez avec quel amour elles leur donnent le dernier baiser !

PREMIÈRE FEMME NUMANTINE. Nos chers seigneurs, si dans les maux soufferts jusqu'ici par Numance, si dans la bonne fortune passée, nous nous sommes toujours montrées vos femmes, comme vous nos dignes époux, pourquoi, dans ces tristes circonstances auxquelles le ciel nous condamne, nous donnez-vous si peu de marques de votre amour ? Nous avons su, et le fait est certain, que vous voulez vous précipiter sur les armes romaines, que vous redoutez moins que la faim. Vous voulez mourir en combattant et nous abandonner sans défense au déshonneur et à la mort. Que vos épées se tournent les premières contre nous, cela vaudra mieux que de nous voir déshonorées par les ennemis. J'ai résolu, pour ma part, de mourir sur la place où mourra mon mari, et agira comme moi toute femme qui voudra

prouver que la terreur de la mort ne l'empêche pas d'aimer celui qu'elle aime dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

UNE AUTRE FEMME. Quelle est votre pensée? Voulez-vous encore nous quitter? Voulez-vous abandonner aux Romains arrogants les vierges de Numance pour une plus grande disgrâce? Voulez-vous que vos libres enfants deviennent des esclaves? Ne vaudrait-il pas mieux les étouffer de vos propres mains? Voulez-vous rassasier l'avarice romaine et que son injustice triomphe? Nos maisons seront-elles détruites par des mains étrangères, et les noces préparées le seront-elles pour les Romains? En partant, vous ferez une faute, car vous laisserez le troupeau sans chiens et sans maîtres. Si vous voulez descendre dans le fossé, emmenez-nous! Mourir à vos côtés sera pour nous la vie!

UNE AUTRE FEMME. Enfants de si tristes mères! Qu'est cela? Que ne parlez-vous? que ne demandez-vous avec des larmes à vos pères de ne pas vous abandonner? Il suffit pour nous tuer de la faim et de la douleur, qu'ils n'y joignent pas la férocité romaine. Dites-leur qu'ils vous ont fait naître libres et que vos mères vous ont élevés pour être libres! Dites-leur que votre sort étant si misérable, ils doivent vous donner la mort comme ils vous donnèrent la vie! O murs de cette cité, si vous le pouvez, parlez; dites et répétez mille fois : Numantins, liberté! Nos temples, nos maisons vous crient miséricorde ainsi que vos enfants et vos femmes! Illustres hommes, adoucissez vos cœurs de diamant et montrez-nous plus d'amour!

LIRA. Ne laissez pas tant de richesses à la rapine avare des Romains. Vous trouverez dans votre désespoir une mort prompte et une large gloire. Mais si vous vous échappez, quelle ville espagnole vous accueillera? Si vous partez, vous donnez la vie à l'ennemi et la mort à Numance. Les Romains

se moqueront de vous ; et puis, dites-moi, que pourront trois mille hommes contre quatre-vingt mille? Quand les murs seraient ouverts et sans défense, vous seriez mal vengés et bien morts. Il vaut mieux laisser faire à la destinée. Selon ce que le ciel ordonne, nous serons sauvés ou condamnés.

THÉOGÈNE. Femmes, essuyez vos pleurs et tenez pour certain que nous ressentons vos angoisses, et que notre cœur y répond. Que notre souffrance augmente encore, jamais nous ne vous quitterons et nous vous aiderons dans la vie ou dans la mort. Qu'au milieu de la grande place de Numance on allume un bûcher, et que, dans son ardente flamme, toutes nos richesses soient jetées, et cela, vous le ferez avec joie quand je vous aurai dit quel parti honorable il nous reste à prendre après que tout sera consumé. Après cela, pour apaiser pendant une heure la faim qui nous dévore, vous ferez couper en morceaux les prisonniers romains et vous les partagerez entre tous. La cruelle nécessité applaudira à notre festin. Amis, qu'en dites-vous?

CORABINO. Je dis que je t'approuve et qu'il faut bien vite exécuter ce projet.

THÉOGÈNE. Je vous apprendrai le reste quand nous aurons accompli ce que je dis. Allons tous allumer ce feu.

LIRA. Brûlons tout qui pourrait enrichir l'avarice des Romains.

(Tous sortent, excepté Morandro et Lira.)

MORANDRO. Ne te presse pas tant, Lira, laisse-moi jouir du bien qui peut adoucir pour moi la mort. Laisse mes yeux contempler un moment ta beauté, ô douce Lira! tu résonnes sans cesse dans mon cœur avec une suave harmonie qui change mes peines en joie. Qu'as-tu? quelle est ta pensée?

LIRA. Je pense que mon bonheur et le tien vont finir et

que ce n'est pas le siége de la ville qui le tuera; la vie me quittera d'elle-même.

MORANDRO. Que dis-tu, bien de mon âme ?

LIRA. Que la faim m'accable à ce point que je vais expirer. Avant une heure je crains de mourir. Mon frère mourut hier, comme ma mère, de la faim. Si je ne les ai pas suivis, c'est que la force de la jeunesse lutte encore en moi. Mais comme voilà plusieurs jours que je souffre, mes forces débiles ne peuvent aller plus loin.

MORANDRO. Tu ne mourras pas de faim tant que je vivrai. Je vais franchir le fossé et le mur et risquer ma vie pour sauver la tienne. Sans que rien m'intimide j'arracherai de la bouche du Romain le pain qu'il y porte pour le placer dans la tienne.

LIRA. Tu parles comme un amoureux, Morandro; mais il n'est pas juste que je contente ma fantaisie en t'exposant au péril. Ce que tu pourras m'apporter sera trop peu pour me ranimer, et tu te perdras sans me sauver. Ta vie importe plus que la mienne à notre ville. Tu pourras la défendre contre les embûches des ennemis mieux qu'une pauvre femme sans forces. Ainsi, cher amour, quitte cette pensée, je ne veux pas vivre en t'exposant; tu ne pourrais retarder que d'un jour l'effet de cette souffrance qui doit nous emporter.

MORANDRO. En vain, Lira, tu m'interdis cette voie où ma volonté me pousse! Prie les dieux que je revienne avec un butin qui fasse cesser ta misère et nos regrets.

LIRA. Morandro, mon ami, ne t'en va pas; je ne veux pas que le glaive ennemi se rougisse de ton sang. Ne fais pas ce voyage, Morandro, bien de ma vie; si la sortie est difficile, le retour est pire encore. Je prends le ciel à témoin que je désire calmer ton ardeur, que j'aime mieux souffrir que pro-

fiter de ton dévouement. Mais si tu poursuis ton dessein, reçois ce baiser comme un gage et emporte avec toi mon souvenir.

MORANDRO. Lira, que le ciel te protége! Va-t'en, j'aperçois Léoncio.

LIRA. Que son désir s'accomplisse sans malheur!

(Elle sort. — Léoncio, qui vient d'entrer, a entendu ce qui s'est dit entre son ami Morandro et Lira.)

LÉONCIO. C'est une offre terrible que tu lui as faite, et qui nous prouve la vaillance des cœurs amoureux. Quoiqu'on doive beaucoup attendre de ton courage, je crains une destinée contraire. J'ai écouté attentivement ce que t'a dit Lira, sur l'extrémité dans laquelle elle se trouve, et tu lui as promis de la délivrer en te jetant sur les soldats romains pour les combattres. Je prétends, mon ami, t'accompagner et t'aider de mes débiles forces dans une entreprise si juste.

MORANDRO. O moitié de mon âme! ô heureuse amitié unie dans l'infortune comme dans le bonheur! Reste dans la ville, Léoncio, je ne veux pas être le bourreau de ta jeunesse. Moi seul je dois partir, et j'espère revenir avec mon butin au but de mon inviolable foi et de mon amour sincère.

LÉONCIO. Tu connais mon désir, qui, dans le bon ou le mauvais sort, se règle sur le tien. Sache que la crainte de la mort ne me séparera pas de toi, ni aucune autre cause, s'il y en a une plus forte. Je dois t'accompagner, je dois revenir avec toi, à moins que le ciel n'ait décidé que là-bas je dois mourir.

MORANDRO. Sois tranquille, ami, si je perds la vie dans cette entreprise pleine de périls, tu pourras consoler ma mère en ce rigoureux moment, ainsi que ma femme bien-aimée.

LÉONCIO. Ta mort sera la mienne; je veux te suivre dans cette entreprise douteuse. Ne me parle plus de rester ici.

MORANDRO. Puisque je ne réussis pas à t'empêcher de m'accompagner, nous devons assaillir l'ennemi cette nuit. Arme-toi légèrement, c'est ainsi que nous arriverons à la réussite de notre dessein, et non avec la pesante cuirasse. Pense comme moi à prendre et à rapporter le plus de provisions qu'il sera possible.

LÉONCIO. Marchons, je me conformerai à ce que tu me demandes.

(Ils sortent. — Entrent deux habitants de Numance.)

PREMIER NUMANTIN. Pleure, ô mon frère ! Vienne la mort et qu'elle prenne les dépouilles de notre misérable et triste vie !

DEUXIÈME NUMANTIN. Nos peines dureront bien peu ; voici la mort qui vient emportant dans son vol rapide tout ce qui foule le sol de Numance. Sur la grande place on voit s'élever une ardente fournaise qui, remplie de nos trésors, lance ses flammes jusqu'au ciel. Chacun, sachant qu'il va périr, accourt comme à une sainte offrande et attise le feu avec ce qu'il possède. Là on jette la perle d'Orient et l'or fabriqué en vases de mille formes, le diamant et le rubis précieux, la pourpre et le brocart, dépouilles qu'on veut arracher aux Romains.

(Ici entrent des Numantins chargés de bagages qui traversent le théâtre.)

Regarde ce triste spectacle, tu verras avec quel empressement et quelle résignation tous les habitants de Numance s'empressent à alimenter la flamme et jettent, au lieu de bois, leurs biens dont ils ne jouiront pas, puisqu'il les ont ramassés pour le feu.

PREMIER NUMANTIN. Si notre malheur devait finir là, nous pourrions le supporter avec patience ; mais, hélas ! une sentence cruelle nous a tous enfermés dans ce tombeau. Avant que cette rigueur extrême ne nous atteigne, que nos bras et non les Romains soient nos bourreaux. On a décidé que

ni une femme, ni un enfant, ni un vieillard, ne resterait vivant, puisque la faim cruelle doit tout détruire. Mais je vois venir de ce côté une femme, que j'aimais autrefois autant qu'elle souffre aujourd'hui.

(Entre une femme portant un enfant et en conduisant un autre par la main.)

LA MÈRE. O existence insupportable! Terrible et triste agonie!

L'ENFANT. Ma mère, quelqu'un peut-il nous donner du pain?

LA MÈRE. Nî du pain, mon fils, ni rien qui se puisse manger.

L'ENFANT. Faut-il donc que je meure de cette horrible faim? Donne-moi un peu de pain, mère, je ne t'en demanderai plus.

LA MÈRE. Enfant! Quelle peine tu me causes!

L'ENFANT. Mère, pourquoi ne veux-tu pas?

LA MÈRE. Je le veux. Mais que faire? Je ne sais où le trouver.

L'ENFANT. Tu peux l'acheter; ou je l'achèterai, moi. Pour me guérir de ce mal, je donnerai à qui voudra tous ces vêtements pour un morceau de pain.

LA MÈRE, au petit enfant. Pourquoi presser mon sein, triste créature? Ne sens-tu pas qu'au lieu de lait tu n'en tires que du sang? Déchire ma chair par lambeaux et rassasie-toi, car mes bras affaiblis ne peuvent plus te porter. O enfants de mon âme, comment pourrais-je vous nourrir, à moins que je ne vous donne ma propre chair! O faim terrible et puissante, comme tu achèves ma vie! O guerre venue seulement pour me faire mourir!

L'ENFANT. Ma mère, je succombe; allons vite où nous devons aller. Il semble que le chemin augmente la faim.

LA MÈRE. Enfant, la maison est proche où nous jetterons bientôt, au milieu des flammes, le poids qui te gêne.

QUATRIÈME JOURNÉE

Le camp romain.

(Les trompettes appellent aux armes. Entrent Scipion, Jugurtha et Caïus Marius.)

SCIPION. Qu'est-ce que cela, capitaines ? Qui sonne aux armes ?

QUINTUS FABIUS. Deux Numantins dont il faut louer le courage ont franchi le fossé et la muraille, et attaqué ton camp. Ils ont assailli les premières sentinelles, et se sont précipités au milieu des lances. Ils chargeaient avec une telle furie qu'on leur a laissé le champ libre. Ils se sont rués sur les tentes de Fabricius, et là ils ont tué six soldats. Fabricius a une blessure à la poitrine, Horace a la tête fendue, Olmida a perdu le bras droit et il va mourir. La légèreté de ses pieds a peu profité au valeureux Estacio ; car en poursuivant les Numantins, il a trouvé la mort. Ils allèrent d'une tente à l'autre jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un morceau de pain dont ils s'emparèrent ; puis ils retournèrent sur leurs pas. L'un d'eux s'échappa en fuyant ; mille épées ont achevé l'autre. J'augure de ceci que la faim leur a donné cette audace.

SCIPION. Si, mourants de faim et enfermés, ils montrent un tel courage, que feraient-ils étant libres et livrés à leurs forces premières ? Vous serez enfin domptés ; nous opposerons notre habileté à votre fureur ; elle excelle à triompher de l'orgueil !

La scène change et représente la place publique de Numance.

(On sonne aux armes dans la ville. Morandro entre tout taché de sang et portant une petite corbeille sous le bras, laquelle contient un morceau de pain ensanglanté.)

MORANDRO, *comme en délire.* Tu ne viens pas, Léoncio ? Qu'est cela, mon ami ? Si tu n'es pas avec moi, comment suis-je revenu sans toi ? Ami, qu'es-tu devenu ? Ce n'est pas toi qui m'as quitté, mais moi qui t'ai abandonné ! Ton corps mis en pièces témoigne de ce que coûte ce pain ! Est-il possible que la blessure qui t'a donné la mort n'ait pas tranché ma vie ! Le cruel destin, dans ce moment terrible, n'a pas voulu m'achever pour mon malheur et pour ton bien. Ton amitié l'emporte sur la mienne ; mais mon âme va bientôt se disculper près de toi, aussitôt que j'aurai donné ce pain amer à ma douce Lira, ce pain conquis sur les ennemis, ou pour mieux dire acheté avec le sang de deux amis infortunés.

(Entre Lira portant des objets qu'elle est censée aller jeter au bûcher.)

LIRA. Que vois-je ?

MORANDRO. Tu vois, Lira, l'accomplissement de ma parole et ma persistance à ne vouloir pas que tu meures tant que je serai vivant ! Je pourrais ajouter que ce pain t'arrive quand la vie me quitte.

LIRA. Que dis-tu, cher Morandro ?

MORANDRO. Que tu peux apaiser ta faim pendant que la destinée coupe le fil de mon existence. Mais mon sang mêlé avec ce pain te donnera, douce amante, un triste et amer repas. Ce pain que tu vois ici, quatre-vingt mille hommes le gardaient. Il coûte la vie de deux tendres amis. Pour que tu comprennes mieux combien je mérite ton amour, sache que je vais mourir et que Léoncio est déjà mort. Reçois avec amour ma dernière volonté ; le repas qui plaît à l'âme

est le meilleur. Puisque tu as vu le calme et la tempête, reçois le corps comme tu as reçu l'âme!

(Il tombe mort. Lira le reçoit dans ses bras.)

LIRA. Morandro! Mon ami! qu'as-tu? Comment perds-tu si vite ton courage accoutumé? Mais mon époux est mort! O événement lamentable! vaillant amant et soldat malheureux! Pour m'affranchir de la mort, tu m'as ôté la vie! O pain couvert d'un sang versé pour moi, tu n'es pour ma bouche qu'un poison! Mes lèvres ne te toucheront pas, sinon pour te donner un baiser!

(Elle baise le pain et le jette à terre. — Entre un enfant, frère de Lira.)

L'ENFANT. Lira, ma sœur, je me meurs, mon père et ma mère vont aussi mourir comme moi. La faim les a tués; ma sœur, as-tu du pain? Pain, comme tu viens tard! La faim tient ma gorge si serrée que de l'eau même n'y passerait pas. Reprend-le, ma sœur; pour augmenter mon désespoir, je vois que le pain m'arrive quand la vie me quitte.

(Il tombe mort.)

LIRA. Tu as expiré, frère? Tu n'as plus un souffle. Le mal est le bienvenu, quand il vient seul. Fortune, pourquoi m'accables-tu avec ces deux malheurs? Pourquoi me laisses-tu à la fois orpheline et veuve? O dur escadron romain! Comme ton épée me fait deux fois mourir dans mon époux et dans mon frère! Lequel des deux pleurerai-je, puisque chacun fut dans la vie le cher joyau de mon cœur? Doux époux, tendre frère, mon amour égalera le vôtre, je vous verrai bientôt au ciel. Je dois mourir comme vous; le fer et la faim m'achèveront!

(Entre une femme poursuivie par un soldat numantin, le poignard à la main, pour la tuer.)

LA FEMME. Père éternel, clément Jupiter, secourez-moi dans mon adversité!

LE SOLDAT. Quoique tu me fuies, ma main doit te donner la mort.

LIRA. Bon soldat, tourne contre moi ce fer aigu et ce vaillant bras. Laisse vivre celle qui aime la vie et ôte-la à celle à qui elle pèse.

LE SOLDAT. Quoique le décret du sénat ordonne de tuer toutes les femmes, quel est l'homme qui oserait frapper ta beauté? Quant à moi, je ne le saurais faire. Qu'une autre main te tue, je ne pourrais que t'adorer!

LIRA. Cette pitié que tu ressens pour moi, valeureux soldat, je jure et je prends le ciel à témoin que je la regarde comme la plus dure rigueur. Tu m'aurais témoigné ton amitié en m'arrachant le jour; mais puisqu'à mon grand dommage tu veux te montrer pitoyable envers moi, aide-moi à ensevelir mon mari et mon frère.

LE SOLDAT. Je ferai ce que tu me demandes. Porte ton frère, c'est une moins lourde charge. Je porterai le corps de ton mari.

(Ils sortent, emportant les deux corps. — Entre une femme armée, portant un bouclier au bras gauche et tenant une lance de la main droite. C'est la Guerre. Derrière elle s'avance la figure allégorique de la Maladie, appuyée sur une béquille, la tête entourée de linges, et avec un masque jaune. Elle est accompagnée de la Faim, vêtue d'une robe jaune avec un masque pâle. Des hommes peuvent remplir ces rôles, puisqu'ils portent des masques.)

LA GUERRE. Faim et Maladie, exécutrices de mes sévères et terribles arrêts, insensibles à la prière, aux menaces et aux droits, puisque vous connaissez mes projets, agissez sans retard pour me satisfaire. La destinée, qui veut être obéie, me contraint de donner mon aide aux soldats romains; ils seront vainqueurs pendant un temps et les Espagnols seront soumis, mais un autre temps viendra où j'élèverai le petit et où j'abattrai le grand. Je suis la puissante Guerre que les mères détestent. Quoiqu'on me maudisse quelquefois à tort, parce qu'on ignore la valeur de ce bras, je sais que l'Espagne me glorifiera un jour sur tout le globe

terrestre aux temps heureux où règneront un Carlos, un Philippe et un Fernand.

LA MALADIE. Si notre amie fidèle, la Faim, ne s'était pas chargée de la mort des Numantins, ta volonté aurait été accomplie par moi, en sorte que le Romain aurait fait un butin plus facile et plus riche encore qu'il ne l'espère; mais, autant qu'elle l'a pu, elle a ôté au peuple numantin tout espoir de salut. La Fureur et la Rage, tes suivantes, ont pris dans leur âme une telle place qu'ils sont plus altérés de leur propre sang que les Romains. La mort est leur seule joie et, pour enlever à leurs ennemis l'honneur du triomphe, ils se massacrent l'un l'autre.

LA FAIM. Tourne les yeux de ce côté et tu verras brûler les toits élevés de la ville. Ecoute les gémissements qui sortent de toutes les poitrines; entends la voix et le lamentable tumulte de ces belles femmes qui, demi-mortes sous la cendre et le feu, oublient père, ami, amour et prière. Semblables à des brebis sans gardien attaquées par des loups et qui fuient çà et là pour échapper à la mort, des enfants et des femmes délicates vont de rue en rue fuyant les épées homicides et cherchant vainement à éviter une mort inévitable. Le glaive du mari perce le sein de sa nouvelle épouse qu'il aime. Contre sa mère, chose qu'on ne vit jamais! le fils s'avance et se dépouille de toute pitié, et contre son fils le père lève un bras irrité et déchire ces entrailles qui sont les siennes. Il n'est pas une place, pas un coin, ni une maison, ni une rue qui ne soit pleine de morts; le fer tue, le feu incendie, la rigueur implacable condamne. Tu verras bientôt les plus hauts murs à ras du sol, et les palais et les temples les plus magnifiques s'écrouler en poussière et en cendres. Viens, et tu verras Théogène affiler le tranchant de son épée pour immoler ses chers enfants et son épouse bien-aimée, et comme, après eux, il fait peu de cas

de la vie, cherchant nne étrange mort qui entraîne plus d'un désastre avec le sien.

(Elles sortent. — Entrent Théogène et ses trois petits enfants et sa femme.)

LA GUERRE. Allons, que chacune de vous m'obéisse et exécute de point en point ma volonté.

THÉOGÈNE. L'amour paternel n'arrête pas l'exécution de mon cruel dessein. Voyez, mes fils, où me réduit le souci de mon honneur! C'est une terrible douleur que celle qu'on ne guérit que par une mort violente, et pour moi elle est encore plus grande, puisque la destinée a voulu que je fusse votre bourreau. Vous ne serez pas esclaves, ô fils de mon âme, les Romains ne triompheront pas de vous, puisqu'ils n'ont pu nous soumettre. Le ciel, qui a pitié de nous, offre un chemin à notre liberté, mais il nous dit que ce chemin est dans les mains de la mort. Vous non plus, ma chère femme, vous ne serez pas offensée par les regards ou par le bras des ennemis; mon glaive vous évitera cette agonie, rendra vains leurs projets et ils ne posséderont que les cendres de Numance. Epouse bien-aimée, c'est moi qui, le premier, ai demandé la mort pour tous plutôt que de souffrir le joug des Romains; moi et mes fils nous ne serons pas les derniers à mourir.

LA FEMME. Si nous pouvions échapper à notre sort par une autre voie, le ciel sait combien j'en serais heureuse; mais puisque cela ne se peut faire et puisque ma mort est si proche, que nous mourions par toi et non par l'épée romaine! Et puisqu'il faut mourir, je désire que ce soit dans le temple de Diane. Mon seigneur, conduis-nous là et livre-nous au fer, au cordon et au feu!

THÉOGÈNE. Qu'il en soit ainsi! Ne différons pas; le triste sort m'invite à mourir.

L'ENFANT. Mère! pourquoi pleures-tu? Où allons-nous?

Je suis trop faible pour marcher. Il vaudrait mieux manger, car la faim me fait souffrir.

LA MÈRE. Viens dans mes bras, fils de ma vie, je te donnerai la mort pour repas.

(Ils sortent. — Deux jeunes gens entrent en courant; l'un se nomme Viriato, l'autre Servio.)

VIRIATO. Par où veux-tu fuir, Servio?

SERVIO. Par où tu voudras.

VIRIATO. Si tu ne peux marcher tu périras ici par la faim, par l'épée ou par la peur. Je m'en vais parce que je crains que le fer ne m'égorge ou que le feu ne me brûle.

(Il sort, et Théogène entre avec deux épées nues et les mains ensanglantées. A son aspect, Servio s'enfuit.)

THÉOGÈNE. Sang qui coule de mes entrailles, puisque tu es celui de mon fils! mains honnêtes et cruelles! fortune conjurée contre nous! ciel vide de pitié! offrez-moi dans ce moment suprême une mort prochaine et honorable! Vaillants Numantins, croyez que je suis un perfide Romain, vengez sur moi vos affronts en enfonçant vos glaives dans ma poitrine! (Il jette l'une de ses épées.) Une de ces épées vous représente ma fureur et ma rage insensée, plus douloureuse que la mort sur un champ de bataille. Que celui qui m'accordera la faveur de me délivrer du souci de la vie jette ce misérable corps aux flammes. Ce sera un pieux office! Venez! qu'attendez-vous? Immolez-moi, et que votre amitié se tourne contre moi en fureur ennemie!

UN NUMANTIN. Qui invoques-tu, brave Théogène?... Quel nouveau mode de mort as-tu inventé? Pourquoi nous provoques-tu à de si désastreuses actions?

THÉOGÈNE. Vaillant fils de Numance, si tu n'es pas affaibli par la peur, prends cette épée et perçons-nous l'un l'autre comme si nous étions des ennemis!

LE NUMANTIN. Allons sur la place où est allumé le bûcher

et que le vainqueur précipite le vaincu dans les flammes !

THÉOGÈNE. Marche ! Que je périsse par le fer ou par le feu, je vois notre gloire dans cette mort.

Le théâtre change et représente le camp des Romains.

SCIPION, à Jugurtha, à Quintus Fabius et à Caïus Marius. Si je ne me trompe, ou si les bruits et les flammes qui s'élèvent au-dessus de la ville ne sont pas des signes menteurs, je crains que l'ennemi n'ait tourné sa fureur contre lui-même. Je n'aperçois personne sur la muraille, les sentinelles ne donnent pas les signaux habituels; tout est calme et silencieux comme si Numance était en paix.

CAÏUS MARIUS. Tu pourras sortir de ce doute, si tu le désire. Je monterai sur le mur pour voir ce que font dans Numance nos fiers ennemis.

SCIPION. Attache quelque échelle à la muraille et accomplis ton dessein.

CAÏUS MARIUS. Apportez une échelle, et, toi Ermilio, dis qu'on me donne un casque et mon bouclier ; je perdrai la vie ou je dissiperai ce doute.

ERMILIO. Voici le bouclier et le casque; Olimpio apporte l'échelle.

CAÏUS MARIUS. Recommandez-moi à Jupiter.

SCIPION. Lève davantage ton bouclier, Marius; couvre ton corps et ta tête. Courage, te voilà sur le sommet, que vois-tu ? ..

CAÏUS MARIUS. Dieux sacrés !

JUGURTHA. D'où vient ton étonnement ?

CAÏUS MARIUS. J'aperçois un lac de sang et des milliers de corps étendus dans les rues de Numance.

SCIPION. N'y a-t-il personne qui vive ?

CAÏUS MARIUS. Je ne le pense pas, du moins aucun ne s'offre à ma vue.

SCIPION. Saute sur le rempart et examine tout avec attention. Ami Jugurtha, suis-le, nous te suivons tous.

JUGURTHA. Cette entreprise ne convient pas à ton rang. Calme-toi et attends que Marius ou moi revenions pour t'instruire de ce qui se passe dans la ville. (Il monte.) Tenez bien cette échelle. Justes cieux! Quel horrible spectacle! La terre est baignée d'un sang qui fume, les places et les rues sont jonchées de cadavres. Je veux tout voir.

(Il descend dans la ville.)

QUINTUS FABIUS. Sans doute les fiers Numantins, excités par leur fureur, et voyant que le salut leur échappait, se sont entre-tués pour se soustraire à la honte de devenir prisonniers de vainqueurs qu'ils abhorrent.

SCIPION. Qu'il en reste un seul vivant et Rome me décernera le triomphe pour avoir dompté cette superbe ennemie mortelle de notre nom!

CAÏUS MARIUS, revenant en scène. En vain, illustre général, nous avons employé nos forces; vainement vous avez agi avec promptitude, nos espérances de victoire ne sont plus que poussière et fumée. La fin lamentable et la triste histoire de cette ville invaincue de Numance mérite une mémoire éternelle. Ils t'ont soustrait le butin et arraché des mains le triomphe en mourant avec une constance magnanime. Nos projets ont été vains, puisque leur désespoir a plus fait que toute la puissance romaine. Ce peuple épuisé a terminé violemment les misères de son existence. Il a rompu la dure chaîne de l'esclavage avec une prompte audace. Au milieu de la grande place s'élève un immense bûcher alimenté par leurs trésors et par leurs cadavres. Je suis arrivé à temps pour le voir encore, et le furieux Théogène, désireux de mourir, maudissant sa destinée, se jetant au milieu des

flammes. En s'y précipitant, il disait : « O Renommée, cette action mérite d'être racontée par toi! Romains, venez voir cette cité convertie en poussière et en fumée, ses fleurs et ses fruits devenus des herbes desséchées! » J'ai parcouru une partie de la ville en proie à des pensées diverses. Je n'ai pas trouvé un seul habitant que je puisse t'amener. Pourquoi et comment ont-ils commis un tel acte de démence ?

QUINTUS FABIUS. Jugurtha, qui accourt, t'en dira davantage.

JUGURTHA, entrant. C'est vainement, sage général, que tu emploies ici ta valeur, porte ailleurs ton habileté sans égale, tu n'as rien à faire à Numance. Tous ses habitants sont morts. Il n'en reste qu'un seul pour figurer dans ton triomphe; c'est un jeune homme de bon air qui s'est enfermé dans une tour que tu vois d'ici.

SCIPION. Allons vers lui et engageons ce jeune homme à se livrer à nous vivant; c'est ce qui importe le plus pour le moment.

(Ils vont vers la tour.)

VIRIATO, au sommet de la tour. Que cherchez-vous, Romains ? Si vous voulez entrer dans Numance, vous le pouvez sans difficulté; sachez pourtant que j'ai les clefs de cette ville morte.

SCIPION. Jeune homme, c'est pour cela que je viens vers toi, afin que tu saches si ce cœur renferme de la pitié.

VIRIATO. Cruel, tu montres trop tard ta clémence, puisque personne n'est plus là pour en profiter, et que moi-même je veux subir toute la rigueur de ton arrêt.

QUINTUS FABIUS. Es-tu assez insensé pour ne pas apprécier ta belle jeunesse ?

SCIPION. Tempère ton ardeur, jeune homme, et soumets ton courage à ma puissance; dès ce moment je t'engage ma foi et te donne ma parole que tu seras ton seul maître. Je te

ferai de riches présents si tu veux te donner à moi de bon gré.

VIRIATO. Toute la fureur de ceux qui sont morts parmi ce peuple devenu une poussière, toute leur obstination à refuser de se rendre est passée en moi. J'ai hérité de tout le courage de Numance; vois si ce n'est pas une folie de vouloir me vaincre. Chère patrie, peuple malheureux, ne crois pas que j'oublie ce que te doit celui que tu as engendré, ni que les promesses ou la crainte puissent agir sur moi! Que la terre me manque, ou le ciel ou la destinée, que le monde entier aspire à me vaincre, je payerai ma dette à ton courage. Si la peur m'a fait chercher un asile dans cette tour contre une mort effroyable et prochaine, je serai plus courageux à présent et résigné à suivre ton sort. Romains, n'essayez pas de franchir ce mur. Votre pouvoir serait-il plus grand, vous ne parviendriez pas à me vaincre. Si j'ai tendrement et purement aimé ma patrie, je le prouve en mourant ainsi.

(Il se précipite du haut de la tour.)

SCIPION. Action inouïe, digne du cœur vaillant d'un homme, tu illustreras non-seulement Numance, mais l'Espagne! Avec cette vertu héroïque, étrange, mon droit est mort et perdu. Et toi, avec cette chute, tu élèves ta renommée et tu abaisses mes victoires. Puisses-tu revenir à la vie et Numance se relever! je serais satisfait, car toi seul as gagné cette grande et illustre bataille. Sois fier, enfant, de la gloire que le ciel te prépare! par cette chute tu as vaincu le vainqueur, tombé plus bas que toi!

(On entend un bruit de trompettes, et la Renommée parait.)

LA RENOMMÉE. Que ma voix sonore retentisse de nation en nation et emplisse les cœurs du désir d'éterniser un tel haut fait. Romains, relevez ce corps qui a pu, malgré son jeune âge, vous arracher un si éclatant triomphe; moi, la

Renommée qui proclame, je ferai en sorte, tant que le ciel éclairera cette terre, de publier dans mon vol rapide la valeur de Numance, unique d'un pôle à l'autre. Cet exploit inouï annonce ce que dans les siècles futurs seront les enfants de la forte Espagne, dignes héritiers de leurs pères. Mais puisque ma mémoire se charge de ce soin, donnons une heureuse fin à notre histoire.

LE

GARDIEN VIGILANT

INTERMÈDE

Une rue de Madrid.

(Entre un soldat mal vêtu, ceint d'une mauvaise écharpe, et derrière lui un sacristain.)

LE SOLDAT. Que me veux-tu, ombre vaine ?

LE SACRISTAIN. Je ne suis pas une ombre vaine, mais un corps solide.

LE SOLDAT. Avec tout cela je t'adjure au nom de mon malheur de me dire qui tu es et ce que tu cherches dans cette rue ?

LE SACRISTAIN. A cela je te réponds au nom de mon bonheur que je suis Lorenzo Pasillas, sous-sacristain de cette paroisse, et que je cherche dans cette rue ce que j'y trouve, pendant que toi tu cherches et ne trouves pas.

LE SOLDAT. Cherches-tu par hasard Christina, la laveuse de vaiselle de cette maison ?

LE SACRISTAIN. *Tu dixisti.*

LE SOLDAT. Alors viens ici, sous-sacristain du diable !

LE SACRISTAIN. Va-t-en là-bas, cheval de Genève.

LE SOLDAT. Très-bien [1], viens ici, te dis-je. Ne sais-tu pas que Christina est mon joyau?

LE SACRISTAIN. Et ne sais-tu pas, polype habillé, que ce joyau je me le suis adjugé?

LE SOLDAT. Vive Dieu! Je te donnerai mille coups et te briserai la tête en pièces.

LE SACRISTAIN. S'il te faut des pièces pour t'amuser, contente-toi de celles qui ornent tes chausses et ton pourpoint.

LE SOLDAT. As-tu parlé quelque fois à Christina?

LE SACRISTAIN. Quand j'en ai eu la fantaisie.

LE SOLDAT. Quels présents lui as-tu faits?

LE SACRISTAIN. Un grand nombre.

LE SOLDAT. Combien, et lesquels?

LE SACRISTAIN. Je lui ai donné un grande caisse de confitures de coings pleine de rognures de pâte blanches comme la neige elle-même, et quatre paquets de chandelles de cire blanche aussi comme l'hermine.

LE SOLDAT. Que lui as-tu encore donné?

LE SACRISTAIN. Cent mille désirs de la servir enveloppés dans un billet.

LE SOLDAT. Et elle, que t'a-t-elle rendu?

LE SACRISTAIN. L'espoir prochain de devenir mon épouse.

LE SOLDAT. Tu n'es pas homme d'église?

LE SACRISTAIN. Je suis laïque et puis me marier où et comment je voudrai. Tu le verras bientôt.

LE SOLDAT. Viens ici, laïque trop facile à enflammer, et satisfais à ma demande. Si cette fille a répondu si ouverte-

1. Il y a ici un jeu de mot intraduisible. *Sota y cavallo, no falta sino el rey para tomar las manos. Sota,* qui veut dire *sous,* signifie aussi valet au jeu de cartes. « Valet et cheval. Il ne manque que le roi pour faire les levées. »

ment, ce que je ne crois pas, à la mesquinerie de tes dons, comment répondra-t-elle à la magnificence des miens ? L'autre jour je lui envoyai un billet d'amour écrit au dos d'un mémoire que je présentai jadis à Sa Majesté, énumérant mes services et mes besoins présents. Le soldat ne ment pas quand il dit qu'il est pauvre. Ledit mémoire fut l'objet d'un décret remis à l'aumônier général, et sans attendre les quatre ou six réaux qu'il ne pouvait manquer de me valoir, j'écrivis au revers, avec une libéralité difficile à croire, mon billet, et je sais que de mes mains pécheresses il arriva dans les saintes mains de la belle.

LE SACRISTAIN. Lui as-tu envoyé autre chose ?

LE SOLDAT. Des soupirs, des larmes, des sanglots, des syncopes, et toute la troupe des démonstrations nécessaires en usage chez les amoureux pour découvrir leur passion, lesquels sont de mise en tout temps et en toute saison.

LE SACRISTAIN. Lui as-tu donné une musique concertée ?

LE SOLDAT. Celle de mes lamentations, de mes angoisses et de mes chagrins.

LE SACRISTAIN. Moi, il m'est arrivé de lui donner le concert avec mes cloches chaque fois qu'elle passait, si bien que j'ai exaspéré tout le voisinage avec ce bruit continuel que je faisais pour donner satisfaction à ma belle, et pour lui faire savoir que j'étais dans le clocher toujours à son service. Quand j'ai carillonné pour les morts, je carillonne encore pour les grandes vêpres.

LE SOLDAT. En ceci tu as l'avantage sur moi, je n'ai rien à carillonner.

LE SACRISTAIN. Et comment Christina a-t-elle répondu à tout ce que tu as fait pour elle ?

LE SOLDAT. En ne me voyant pas, en ne me parlant pas, en m'injuriant quand elle me rencontre dans la rue, en jetant

sur moi ses eaux quand elle savonne ou quand elle lave la vaisselle, et cela arrive chaque jour, puisque chaque jour je me promène dans cette rue, à sa porte, dont je suis le gardien vigilant. Enfin, je suis le chien du jardinier, je ne la possède pas, et je ne veux pas qu'un autre la possède tant que je serai vivant. Par ainsi, allez-vous-en, seigneur sous-sacristain, car c'est par respect pour votre robe que je ne vous ai pas mis la tête en morceaux.

LE SACRISTAIN. Elle ressemblerait alors à vos habits.

LE SOLDAT. L'habit ne fait pas le moine. Le soldat déguenillé par la guerre est aussi honorable qu'un chanoine avec un manteau raccommodé, parce que là se reconnaît l'ancienneté de son service. Sur-ce, partez, ou je ferai ce que j'ai dit.

LE SACRISTAIN. Est-ce parce que je suis sans armes ? Eh bien, attendez ici, gardien vigilant, et vous verrez qui je suis !

LE SOLDAT. Que peut-être un Pasillas?

LE SACRISTAIN. Vous le verrez.

(Il sort.)

LE SOLDAT. O femmes ! femmes ! toutes versatiles et capricieuses ! Christina ! tu abandonnes cette fleur, ce jardin de la soldatesque, et tu t'accommodes de cet abject sous-sacristain, ne pouvant en avoir un tout entier ! Mais je ferai en sorte que cela ne te profite pas ; j'aurai l'œil sur cette rue et sur ta porte ; je barrerai le chemin à tes amants, et je justifierai ainsi mon nom de gardien vigilant.

(Entre un jeune garçon avec une boîte et un morceau d'étoffe, vêtu comme ceux qui demandent l'aumône pour quelque image.)

LE GARÇON. Au nom du ciel, donnez pour l'huile et la lampe de Sainte-Lucie, qui garde la lumière de vos yeux ! Hé ! là-bas ! faites l'aumône.

LE SOLDAT. Holà! ami Sainte-Lucie, venez ici! Que voulez-vous dans cette maison?

LE GARÇON. Ne le voyez-vous pas? Une aumône pour l'huile et la lampe de notre Sainte-Lucie.

LE SOLDAT. Demandes-tu pour la lampe, ou pour l'huile de la lampe?

LE GARÇON. Tout le monde comprend que c'est pour l'huile de la lampe.

LE SOLDAT. Est-ce que dans cette maison on a coutume de te donner?

LE GARÇON. Tous les jours deux maravédis.

LE SOLDAT. Et qui te les donne?

LE GARÇON. La personne qui se trouve là. Le plus souvent c'est une fille de cuisine qui se nomme Christina, et qui est bonne comme l'or.

LE SOLDAT. Donc la fille ne te paraît pas mal?

LE GARÇON. Quand je serais de bois il n'en pourrait être ainsi.

LE SOLDAT. Comment t'appelle-t-on? Je ne voudrais pas de nouveau t'appeler Sainte-Lucie.

LE GARÇON. On me nomme Andrès.

LE SOLDAT. Donc, seigneur Andrès, prenez ce *cuarto de huit* [1], et songez que vous êtes payé pour quatre jours. Allez avec Dieu, et soyez averti que de quatre jours vous ne devez pas vous présenter à cette porte, si vous ne voulez que je vous rompe les côtes.

LE GARÇON. Je ne reviendrai pas de tout le mois. N'ayez aucun souci.

(Il sort.)

1. Le *cuarto* est une monnaie de cuivre de moins de cinq centimes.

LE SOLDAT. Ne dors pas, gardien vigilant.

(Entre un garçon colportant et criant des toiles de Cambray, des dentelles de Flandre et du fil de Portugal.)

LE COLPORTEUR. Achetez des toiles de Cambray, des dentelles de Flandre, fil de Portugal!

CHRISTINA, à la fenêtre. Hé, Manuel, apportez-vous du cordonnet pour les chemises?

LE COLPORTEUR. Oui, d'excellent.

CHRISTINA. Entrez donc; ma maîtresse en a besoin.

LE SOLDAT. O étoile de ma perdition! Aimant de mon espérance! (Au colporteur.) Connaissez-vous cette jeune fille qui vous appelle de la fenêtre?

LE COLPORTEUR. Je la connais. Pourquoi me faites-vous cette question?

LE SOLDAT. N'a-t-elle pas bon visage et une grâce parfaite?

LE COLPORTEUR. Il me semble.

LE SOLDAT. Moi, il me le semble tellement, que je vous défends d'entrer dans cette maison, ou sinon, par Dieu! je vous romps les os, sans en épargner un seul.

LE COLPORTEUR. Comment! je ne puis entrer où mon commerce m'appelle?

LE SOLDAT. Va-t'en, et ne réplique pas, ou je ferai ce que j'ai dit, et tout de suite.

LE COLPORTEUR. Terrible aventure! Doucement, seigneur soldat, je m'en vais.

(Il s'éloigne.)

CHRISTINA, à la fenêtre. Vous n'entrez pas, Manuel?

LE SOLDAT. Manuel est parti, señora du Cordonnet!

CHRISTINA. Jésus! Quel ennuyeux animal! Que faites-vous dans cette rue, et à cette porte?

(Elle referme la fenêtre et disparaît.)

LE SOLDAT. Mon soleil s'est caché derrière les nuages !

(Entre un cordonnier portant des mules neuves à la main. Comme il va entrer dans la maison de Christina le soldat l'arrête.)

LE SOLDAT, doucement. Bon monsieur, cherchez-vous quelque chose dans cette maison ?

LE CORDONNIER. Sans doute.

LE SOLDAT. Pourrait-on savoir à qui vous avez affaire ?

LE CORDONNIER. Pourquoi non ? Je cherche une fille de cuisine pour lui remettre des mules qu'elle m'a commandées.

LE SOLDAT. De sorte que vous êtes son cordonnier ?

LE CORDONNIER. Je l'ai chaussée plus d'une fois.

LE SOLDAT. Et vous allez lui essayer ces mules ?

LE CORDONNIER. C'est inutile. A la bonne heure si c'étaient des souliers d'homme comme elle en porte ordinairement.

LE SOLDAT. Sont-elles payées, ou non ?

LE CORDONNIER. Elles ne sont pas payées, mais elle va me les payer.

LE SOLDAT. Ne m'accorderez-vous pas une faveur qui sera pour moi très-grande ? Confiez-moi ces mules, je vous donnerai un nantissement de leur valeur ; d'ici à deux jours j'espère avoir de l'argent en quantité !

LE CORDONNIER. Volontiers. Donnez-moi le nantissement. Je suis un pauvre manœuvre, et je ne puis me fier à personne.

LE SOLDAT. Je vous donnerai un cure-dents que j'estime beaucoup, et que je ne vendrais pas pour un écu. Où est votre boutique, pour j'aille vous le porter ?

LE CORDONNIER. Dans la grande rue. Je me nomme Juan Juncos.

LE SOLDAT. Eh bien ! seigneur Juan Juncos, voici le cure-dents. Estimez-le un bon prix puisqu'il m'appartient.

LE CORDONNIER. Comment voulez-vous que j'estime un bon prix une bagatelle qui ne vaut pas deux maravédis?

LE SOLDAT. Je ne vous donne cela que comme un souvenir, afin que lorsque, je mettrai la main dans ma poche, ne trouvant pas mon cure-dents, il me revienne en mémoire que c'est vous qui le détenez, et que je puisse vous l'aller réclamer. Foi de soldat, je ne vous le donne pas pour autre chose. Si ce gage ne vous paraît pas suffisant, prenez mon écharpe. Un bon payeur ne craint pas de donner des gages.

LE CORDONNIER. Quoique cordonnier, je ne suis pas assez discourtois pour dépouiller Votre Grâce. Gardez votre bien, je garderai mes mules, c'est ce qui me convient le mieux.

LE SOLDAT. Combien ont-elles de points?

LE CORDONNIER. A peine cinq.

LE SOLDAT. Je suis encore moins large, mules de mes entrailles, puisque je ne possède pas six réaux pour vous payer. Écoutez-moi, seigneur cordonnier, je veux vous réciter quelques vers qui viennent de me sortir du cerveau tout mesurés. (Déclamant.) « Mules de mes entrailles! »

LE CORDONNIER. Vous êtes poëte?

LE SOLDAT. Poëte fameux, vous l'allez voir. Soyez attentif. « Mules de mes entrailles! L'amour est un si grand tyran, qu'oublieux de la foi que vainement je lui garde pour l'éternité, il donne aujourd'hui avec l'enveloppe d'un pied la main à mon espérance. Voilà de vos hauts faits, petits souliers défiants. Déjà, vous sachant à Christina, mon cœur s'avise de vous nommer mules de mes entrailles. »

LE CORDONNIER. Je ne comprends pas trop la poésie; celle-ci pourtant me sonne si bien à l'oreille qu'elle me paraît être du Lope de Vega, comme toutes les choses qui sont bonnes ou qui paraissent l'être.

LE SOLDAT. Eh bien, puisque vous ne voulez pas me confier ces mules, gardez-les-moi pendant deux jours. Et maintenant, monsieur le cordonnier, vous ne devez ni voir Christina, ni lui parler.

LE CORDONNIER. Je ferai ce que me commande monsieur le soldat, parce que je devine de quels pieds il boite. Ils sont au nombre de deux, celui de la pauvreté et celui de la jalousie.

LE SOLDAT. Ceci n'est pas une idée de cordonnier, mais de *Collégial-Trilingue.*

LE CORDONNIER. O jalousie! jalousie! Comme on ferait mieux de t'appeler douleur!

(Il sort.)

LE SOLDAT. Si tu n'étais pas gardien et gardien vigilant, tu verrais comment les moustiques entreraient dans la cave qui renferme la liqueur de ta joie! (Écoutant.) Mais quelle est cette voix? Sans doute celle de ma Christina, qui se désennuie en chantant pendant qu'elle balaye ou qu'elle lave la vaiselle.

(On entend dans la maison un bruit d'assiettes qu'on nettoie, et une voix chante.)

LA VOIX. Sacristain de ma vie! Je suis à toi! Confiant dans ma fidélité, chante *Alleluia!*

LE SOLDAT. Qu'entends-je? Sans doute le sacristain doit être le joyau de son cœur. O argenterie la plus polie que posséda jamais le calendrier des laveuses de vaisselle! Pourquoi, ainsi que tu nettoies cette faïence, qui entre tes mains devient luisante comme de l'argent, ne nettoies-tu pas ton âme de ces pensées basses et sous-sacristaines?

(Entre le maître de Christina.)

LE MAITRE. Galant, que voulez-vous? Que cherchez-vous à cette porte?

LE SOLDAT. Je veux meilleur que ce qui est bon, et je

cherche ce que je ne trouve pas. Mais qui êtes-vous, vous qui me questionnez?

LE MAITRE. Je suis le propriétaire de cette maison.

LE SOLDAT. Le maître de Christina?

LE MAITRE. Lui-même.

LE SOLDAT. Puisque vous touchez ce point, veuillez prendre ces papiers. Vous y verrez mes états de service, avec vingt-deux certificats de vingt-deux généraux sous les étendards desquels j'ai servi, et de trente-quatre mestres de camp qui ont daigné me faire le même honneur.

LE MAITRE. Je crois que, depuis cent années, il n'y a pas eu autant de généraux et de mestres de camp dans l'infanterie espagnole.

LE SOLDAT. Votre Grâce est un homme pacifique, et n'est pas obligée de s'entendre aux choses de la guerre. Qu'elle veuille jeter les yeux sur ces papiers, elle y verra, les uns après les autres, tous les généraux et mestres de camp que j'ai dit.

LE MAITRE. Je vous les donne comme vus. Mais à quoi bon me conter tout ceci?

LE SOLDAT. Pour vous faire trouver possible et vrai ce que je m'en vais vous dire, que je suis proposé pour l'un des trois châteaux et places qui restent vacants dans le royaume de Naples, à savoir : Gaëta, Berleta et Rijobes.

LE MAITRE. Jusqu'à présent, tout ce que vous me dites m'est fort indifférent.

LE SOLDAT. Pourtant je sais que cela doit vous toucher, si Dieu le permet.

LE MAITRE. En quelle manière?

LE SOLDAT. Si le ciel ne tombe pas je dois être pourvu de l'une de ces places, et je désire me marier avec Christina. Quand je serai son époux Votre Grâce pourra considérer

ma personne et mon bien comme sa chose propre, car je ne serai pas ingrat pour les bontés prodiguées par vous à ma chère et bien-aimée conjointe.

LE MAITRE. Vous avez la tête un peu fêlée.

LE SOLDAT. Savez-vous jusqu'à quel point, mon doux monsieur ? Vous allez me quitter la place tout de suite, et cela sans passer le seuil de votre porte.

LE MAITRE. Vit-on pareille extravagance ? Qui a le droit de m'empêcher d'entrer dans ma maison ?

(Le sous-sacristain Pasillas revient armé d'un couvercle de cuvier et d'une large épée. Il est accompagné d'un autre sacristain coiffé d'un morion et armé d'un bâton pendu à une queue de renard.)

LE SACRISTAIN. Attention, ami Grajales, voici celui qui a troublé mon repos.

GRAJALES. Je n'ai qu'un souci, c'est que mes armes soient quelque peu fragiles; sans cela je l'aurais dépêché dans l'autre monde en toute diligence.

LE MAITRE. Apaisez-vous, mes gentilshommes. Quel oubli des convenances et quelle boucherie est-ce là ?

LE SOLDAT. Brigands, c'est une trahison ! Sacristains sans bonne foi, je jure que je vais vous transpercer quand vous auriez reçu autant d'ordres qu'un *Cérémonial*. Lâche, tu viens à moi avec une queue de renard; c'est me dire que je suis un ivrogne, ou bien tu crois venir épousseter quelque portrait en ronde bosse.

GRAJALES. Je ne pense qu'à guetter les moustiques autour d'une cuve de vin.

(Christina paraît à la fenêtre avec sa maîtresse.)

CHRISTINA, criant. Madame, madame, on tue mon maître. Plus de deux mille épées sont levées sur lui, et elles jettent de tels éclairs que j'en perds la vue.

LA MAITRESSE, dans la maison. Dis-tu vrai, ma fille ? Que Dieu l'assiste ! que sainte Ursule et les onze mille vierges le pren-

nent sous leur garde ! Viens, Christina, descendons pour le secourir le mieux que nous pourrons.

LE MAITRE. Sur votre vie, seigneurs cavaliers, contenez-vous, et remarquez qu'on ne doit user de supercherie avec personne.

LE SOLDAT. Contiens-toi, queue de renard, et toi aussi, l'homme au couvercle; n'achevez pas d'éveiller ma colère, car je vous tuerais, je vous mangerais et je jetterais vos morceaux au delà de l'enfer !

LE MAITRE. Contenez-vous, vous dis-je, sinon il va me mettre en pièces.

LE SOLDAT. Je te respecte à cause de l'image qui brille dans ta maison.

LE MAITRE. Quoique cette image fasse des miracles, elle ne vous rapportera rien cette fois.

LE SOLDAT. Avez-vous vu l'insolence de ce drôle, qui vient me caresser avec sa queue de renard !

(Entrent Christina et sa maîtresse.)

LA MAITRESSE. Hélas ! cher mari, bien de mon âme, seriez-vous blessé, par malheur ?

CHRISTINA. Infortunée que je suis, les auteurs de la querelle sont mon sacristain et mon soldat !

LE SOLDAT, avec un sourire. Quoique je partage avec le sacristain, elle a pourtant dit : Mon soldat !

LE MAITRE. Je ne suis pas blessé, madame; mais sachez que toute cette rixe est pour Christina.

LA MAITRESSE. Comment ! pour Christina ?

LE MAITRE. A ce que j'ai pu comprendre, ces galants sont jaloux d'elle.

LA MAITRESSE. Est-ce vrai, jeune fille ?

CHRISTINA. Oui, madame.

LA MAITRESSE. Voyez avec quel peu de vergogne elle dit

cela! Et l'un de ces amoureux aurait-il compromis ton honneur?

CHRISTINA. Oui, madame.

LA MAITRESSE. Lequel?

CHRISTINA. Le sacristain, l'autre jour, quand j'allais au Rastro[1].

LA MAITRESSE, à son mari. Combien de fois vous ai-je répété, monsieur, de ne pas laisser aller cette fille hors de la maison, qu'elle était déjà grande et qu'il convenait de ne pas la perdre de vue? Que va dire son père, qui nous l'a confiée pure? Et où t'a-t-il conduite, malheureuse, pour te perdre ainsi de réputation?

CHRISTINA. Au milieu de la rue de Tolède, à la vue de Dieu et de tout le monde, il m'a traitée de malhonnête et d'éhontée, me donnant encore d'autres noms de cette sorte; le tout parce qu'il était jaloux de ce soldat.

LE MAITRE. Il ne s'est rien passé de plus entre vous?

CHRISTINA. Non, certes, car il n'était plus en colère.

LA MAITRESSE. Elle m'a rendu la vie avec ces paroles!

CHRISTINA. Et même que tout ce qu'il m'avait juré, il l'a confirmé dans un papier où il promet de m'épouser. Ce papier, je le garde comme de l'or.

LE MAITRE. Montre-le!

LA MAITRESSE. Lisez à haute voix, mon mari.

LE MAITRE, lisant. « Je dis, moi, Lorenzo Pasillas, sous-
« sacristain de cette paroisse, que j'aime de tout mon cœur
« Christina Parrazès, et en foi de cette vérité je lui donne
« la présente signée de mon nom et faite à Madrid dans le
« cimetière de Saint-André, le 6 mai de cette année 1611.
« Les témoins sont : mon cœur, mon jugement, ma volonté

1. Quartier des marchands de bric-à-brac à Madrid.

« et ma reconnaissance. LORENZO PASILLAS. » — Joli contrat de mariage. Eh bien ! l'épouseriez-vous ?

LE SACRISTAIN. Avec joie, quoique j'y perde l'expectative de trois mille maravédis de rente que voulait placer sur ma tête ma grand'mère, ainsi qu'on me l'a écrit de mon pays.

LE SOLDAT. Si la volonté peut entrer en compte, il y a aujourd'hui trente-neuf jours qu'arrivant par le pont de Ségovie, je mis la mienne entre les mains de Christina avec toutes les annexes de mes trois places. Si elle veut m'épouser, elle se fera plus d'honneur d'un châtelain que d'un demi-sacristain qui n'est peut-être pas encore bien complet.

LE MAITRE. Veux-tu te marier, Christina ?

CHRISTINA. Oui.

LE MAITRE. Choisis donc parmi ces deux hommes celui qui te plaît le mieux.

CHRISTINA. J'ai honte.

LA MAITRESSE. N'aie pas honte, car le dîner et le mariage ne peuvent se subordonner au goût des autres.

LE SOLDAT. Mon enfant, jette un regard sur moi. Je suis soldat, j'espère être gouverneur d'un château, j'ai le cœur généreux ; je suis l'homme le plus galant du monde, et par le fil de ce vêtement, tu pourras tirer à toi tout le peloton de ma gentillesse.

LE SACRISTAIN. Christina, je suis musicien, quoique je ne joue que des cloches. Aucun sacristain ne peut me surpasser dans l'art d'orner une tombe ou une église un jour de fête solennelle. Ces travaux, je puis les exécuter étant marié et gagner de quoi manger comme un prince.

LA MAITRESSE. Allons, me fille, choisis, et tu réconcilieras ainsi ces deux puissants rivaux.

LE SOLDAT. J'y consens.

LE SACRISTAIN. Et moi de même.

CHRISTINA. Eh bien ! je choisis le sacristain.

(Entrent des musiciens.)

LE MAITRE. Appelez ces musiciens aux gages de mon voisin le barbier. Avec leurs guitares et leurs chansons ils nous aideront à célébrer le mariage, et le seigneur soldat sera mon convié !

LE SOLDAT. J'accepte. Où il y a la force du fait, tout droit se perd.

UN MUSICIEN. Puisque nous sommes arrivés à propos, ces paroles seront le refrain de nos couplets.

(Les musiciens chantent les couplets suivants :)

« Les femmes choisissent toujours celui qui le mérite le moins parce que leur mauvais goût est plus fort que toutes les qualités. Elles préfèrent l'argent au courage, et un sacristain à un soldat. Le choix ne fut pourtant pas si bête. Celle-ci s'est réfugiée dans l'église, qui est le port des délinquants. — Où il y a la force du fait, tout droit se perd. »

« C'est bien là le soldat, demeuré seul dans ses vieux jours, sans un sou, parce qu'il a quitté sa compagnie, et qui se figure être un Gaïfer conquérant par la violence ce que je gagne par la douceur. Les reproches ne m'atteignent pas puisque tu as perdu la partie. Un homme offensé peut toujours injurier son adversaire. Où il y a la force du fait, tout droit se perd. »

(Ils entrent dans la maison en chantant et en dansant.)

LE

TABLEAU DES MERVEILLES

INTERMÈDE

Une place de village.

(Entrent Chanfalla, saltimbanque, et la Chirinos, sa femme.)

CHANFALLA. N'oublie pas, Chirinos, mes avis, principalement celui que je t'ai donné à propos de ce nouveau tour qui doit avoir autant de succès que le dernier.

CHIRINOS. Illustre Chanfalla, tout ce que je possède d'intelligence est à ton service; j'y joins mon désir extrême de te satisfaire. Dis-moi, pourtant, à quoi bon avoir enlevé cet enfant? Ne pouvions-nous pas, à nous deux, suffire au travail?

CHANFALLA. Il nous était aussi nécessaire que le pain à la bouche pour battre la caisse pendant les entr'actes du *Tableau des merveilles.*

CHIRINOS. Ce sera une merveille si nous ne sommes pas lapidés, seulement pour l'enfant; car je n'ai vu de ma vie une plus misérable petite créature.

(Entre l'enfant.)

L'ENFANT. Y a-t-il quelque chose à faire dans ce village, seigneur directeur? Je meurs d'envie de vous montrer que vous n'avez pas eu tort de me prendre à votre charge.

CHANFALLA. Quatre corps comme le tien ne feraient que le tiers d'un homme et encore moins une charge. Si tu n'es pas plus grand musicien que grand garçon, cela ne nous empêche pas de prospérer.

L'ENFANT. Tout petit que je suis, on m'a proposé d'entrer dans une troupe avec une part.

CHANFALLA. Si ta part te ressemble, elle sera invisible. Or çà, Chirinos, nous voici dans le village et ceux qui viennent à nous doivent être et sont sans doute le gouverneur et les alcades. Allons à leur rencontre. Donne le fil à ta langue sur la pierre de la flatterie et cependant ne pique pas.

(Entrent le gouverneur, l'alcade Benito Repallo, le régidor Juan Castrado et le greffier Pedro Capacho.)

CHANFALLA, saluant. Je baise les mains de Vos Seigneuries. Qui de vous est le gouverneur de cet endroit?

LE GOUVERNEUR. C'est moi. Que voulez-vous, bonhomme?

CHANFALLA. Avec deux onces de bon sens j'aurais dû voir que cette péripathétique et majestueuse prestance ne pouvait appartenir qu'au très-digne gouverneur de cet honorable pays, qui ne peut manquer d'être un jour gouverneur des *Algarrovillas.*

CHIRINOS. Par la vie de la señora et des señoritos, si monsieur le gouverneur a des enfants!

LE GREFFIER. Monsieur le gouverneur n'est pas marié.

CHIRINOS. Quand il le serait, il n'y perdrait rien.

LE GOUVERNEUR. Eh bien! Que voulez-vous, homme honorable?

CHIRINOS. Vivez de longs jours honorés, vous qui nous honorez ainsi. En somme le chêne donne du gland, le poi-

rier des poires, la treille des raisins et l'homme honorable de l'honneur, sans qu'il en puisse être autrement.

L'ALCADE. Sentence *cicéronique* sans en ôter ni y mettre un point.

LE GREFFIER. Monsieur l'alcade veut dire cicéronienne.

L'ALCADE. Je veux toujours dire ce qu'il y a de mieux, et souvent je ne trouve pas. Enfin, bonhomme, que voulez-vous?

CHANFALLA. Moi, mes seigneurs, je suis Montiel, celui qui colporte le Tableau des merveilles. Messieurs de la Confrérie des hôpitaux m'ont envoyé chercher de la capitale parce qu'il n'y a pas un théâtre dans la ville et que les hôpitaux mouraient de faim [1]. Ma présence remédiera à tout.

LE GOUVERNEUR. Et qu'est-ce que c'est que le Tableau des merveilles?

CHANFALLA. Les merveilleuses choses qu'il enseigne et qu'il montre l'ont fait nommer le Tableau des merveilles. Il fut fabriqué et composé par le savant Tontonelo sous de tels parallèles, rumbs, astres et étoiles, avec tels points, caractères et observations, que nul ne peut voir les choses qu'il renferme qu'il ne soit de race chrétienne et procréé en légitime mariage.

L'ALCADE. Et le savant qui composa le tableau s'appelait Tontonelo?

CHIRINOS. Né dans la cité de Tontonela, homme qui a laissé une renommée et dont la barbe lui tombait jusqu'à la ceinture.

L'ALCADE. Les hommes à grande barbe sont généralement savants.

1. Comme nous l'avons dit, les hôpitaux percevaient un droit très-élevé sur les spectacles.

LE GOUVERNEUR. Seigneur régidor Juan Castrado, je décide, sauf votre approbation, que ce soir nous célébrions les fiançailles de la señora Teresa Castrada, votre fille, dont je suis le parrain, et, pour égayer la fête, je veux que le seigneur Montiel montre son tableau dans votre logis.

LE RÉGIDOR. Je suis aux ordres de monsieur le gouverneur, quoi qu'il puisse arriver.

CHIRINOS. Ce qui peut arriver, c'est que si l'on ne nous paye pas d'avance on verra le tableau comme à travers la montagne d'Ubeda [1]. Avez-vous conscience, seigneurs justices? Il serait beau que tout le village entrât ce soir au logis du seigneur Juan Castrado et vît ce que contient le tableau, et demain, quand nous voudrons le lui montrer, il ne se présentera pas une âme pour entrer. Non messieurs, non messieurs; *ante omnia,* il faut nous payer.

L'ALCADE. Madame la directrice, monsieur le régidor vous payera plus qu'honorablement, et si ce n'est lui ce sera le Conseil. Vous connaissez bien le village assurément. Ici, madame, nous n'attendons pas que l'on paye pour nous.

LE GREFFIER. Madame la directrice veut dire par *ante omnia* qu'elle désire être payée tout de suite.

L'ALCADE. Faites, monsieur le greffier, qu'elle me parle droit et j'entendrai de plain-pied. Vous qui avez beaucoup lu et écrit, vous pouvez comprendre cet arabe et moi non.

LE RÉGIDOR. Monsieur le directeur voudra-t-il bien se contenter d'une demi-douzaine de ducats que je lui donnerai comptant? Et personne du village n'entrer ce soir chez moi.

CHANFALLA. Je suis satisfait. Je me fie aux soins de Votre Grâce.

1. Locution familière qui veut dire qu'on ne le verra pas.

LE RÉGIDOR. Venez avec moi, vous toucherez votre argent, et vous verrez ma maison et les facilités qu'elle vous offre pour montrer ce tableau.

CHANFALLA. Allons, et rappelez-vous les qualités nécessaires pour se hasarder à regarder le merveilleux tableau.

L'ALCADE. C'est mon affaire. Et je puis dire que pour ma part je puis subir en sûreté l'examen, puisque je suis issu de père alcade. J'ai quatre doigts de graisse de vieux chrétien sur les quatre côtés de mon lignage, jugez si je pourrai voir le tableau.

LE GREFFIER. Nous espérons tous le voir, seigneur Benito Repollo.

LE RÉGIDOR. Nous ne sommes pas venus au monde dans les champs, seigneur Pedro Capacho.

LE GOUVERNEUR. C'est ce que nous allons voir.

L'ALCADE. Allons directeur, à l'œuvre. Je pourrai me trouver face à face et pied à pied avec le Tableau des merveilles.

CHIRINOS. Dieu le veuille!

(Chanfalla sort avec le régidor.)

LE GOUVERNEUR, à la Chirinos. Madame la directrice, quels sont les poëtes en vogue à cette heure à Madrid, spécialement ceux appelés poëtes comiques. Car vous savez que moi aussi j'ai des velléités de comédie et que je me pique de connaître la farandole et la caratula. J'ai par devers moi vingt comédies toutes nouvelles. J'attends une occasion pour aller dans la capitale et enrichir, par leur moyen, une demi-douzaine de directeurs.

CHIRINOS. A votre question sur les poëtes, seigneur gouverneur, je ne sais que répondre, parce que nous en avons un si grand nombre qu'ils éclipsent le soleil et tous pensent qu'ils sont fameux. Les poëtes comiques sont les plus nom-

breux et les plus répandus; inutile donc de les nommer. Mais que Votre Seigneurie veuille bien me faire la grâce de me dire son nom.

LE GOUVERNEUR. Madame la directrice, on me nomme le licencié Gomecillos.

CHIRINOS. Grand Dieu! Vous êtes le licencié Gomecillos? Celui qui composa ces fameux couplets de *Lucifer étant malade*...

LE GOUVERNEUR. Ce sont de mauvaises langues qui m'ont attribué ces couplets. Ils sont de moi comme du Grand Turc. Ceux que je composai et que je ne veux pas nier traitaient du déluge de Séville. Quoiqu'il soit d'usage que les poëtes se pillent les uns les autres, je n'ai jamais rien volé à personne. Que Dieu protége mes vers et vole qui voudra!

CHANFALLA, entrant. Messieurs, vous pouvez venir, tout est prêt et nous n'avons plus qu'à commencer.

CHIRINOS, bas à son mari. Tu as l'argent?

CHANFALLA, de même à Chirinos. Oui.

CHIRINOS. Je te donne avis, Chanfalla, que le gouverneur est poëte.

CHANFALLA. Poëte? Corps de l'univers! (Bas à sa femme :) Il ne sera pas difficile à tromper. Les gens de cette humeur sont crédules et nullement malicieux.

L'ALCADE. Allons, directeur, les pieds me démangent; allons voir ces merveilles!

(Tout le monde sort.)

Le théâtre change et représente une salle chez le régidor Juan Castrado.

(Entrent Juana Castrada et Teresa Repollo, paysannes. Juana est en costume de fiancée.)

JUANA. Tu peux t'asseoir ici, chère Teresa, nous serons en face du tableau. Tu sais les conditions dans lesquelles on

doit se trouver pour voir ce spectacle; n'aie pas peur au moins, car ce serait un grand malheur.

TERESA. Tu sais, Juana, que je suis ta cousine, c'est dire assez. Si j'étais aussi sûre d'aller au ciel que de voir le tableau! Par la vie de ma mère, je m'arracherais les yeux de la tête s'il m'arrivait quelque disgrâce.

JUANA. Remets-toi cousine, tout le monde arrive.

(Entrent le gouverneur, l'alcade, le régidor, le greffier, la Chirinos et quelques invités du village.)

CHANFALLA. Que tout le monde prenne place. Le tableau doit être derrière cette couverture ainsi que la directrice, et ici le musicien.

L'ALCADE, montrant le petit garçon de la première scène. C'est ça le musicien? — Mettez-le aussi derrière la couverture. Pourvu que je ne le voie pas, je consens à ne pas l'entendre.

CHANFALLA. Vous avez tort, seigneur alcade Repollo, d'être mécontent du musicien, qui vraiment est un très-bon chrétien et hidalgo de souche connue.

LE GOUVERNEUR. Qualités bien nécessaires pour être bon musicien! Que le seigneur Montiel commence donc son travail.

L'ALCADE. Le directeur a peu de bagages pour un si grand tableau.

LE RÉGIDOR. Tout doit être merveilles.

CHANFALLA. Attention, seigneurs! je commence. O toi, quel que tu aies été, toi qui fabriquas ce tableau avec un si miraculeux artifice qu'il reçut le nom de Tableau des merveilles, par la vertu qu'il renferme, je te conjure, je t'oblige et je t'ordonne de faire voir tout de suite et incontinent, à ces messieurs, quelques-unes des merveilles merveilleuses pour les amuser et qu'ils puissent prendre du plaisir sans scandale. Je vois déjà que tu as fait droit à ma requête, puisque

la figure du vaillant Samson paraît de ce côté, embrassant les colonnes du temple pour les faire éerouler sur le sol et se venger de ses ennemis. Arrête, valeureux cavalier, par la grâce de Dieu le Père, ne commets pas une telle imprudence, car tu pourrais renverser et mettre en morceaux la noble assemblée ici présente.

L'ALCADE. Arrête! Il serait beau que venus pour nous divertir nous nous en allassions estropiés; arrêtez, seigneur Samson! ne nous faites pas de mal!

LE GREFFIER. Le voyez-vous, Castrado?

L'ALCADE. J'ai les yeux sur son occiput.

LE GREFFIER. Ceci est un cas merveilleux, car, à cette heure, je vois Samson habillé en Grand Turc! et pourtant je me flatte d'être légitime et vieux chrétien.

CHIRINOS. Prenez garde! vous allez voir le même taureau qui tua dernièrement un portefaix à Salamanque. Couche-toi par terre, homme, couche-toi par terre, et que Dieu te sauve!

CHANFALLA, de sa plus grosse voix. Couchez-vous tous! couchez-vous tous! (contrefaisant le mugissement du taureau.) Hon! hou! hou!

(Tous les assistants se couchent par terre, donnant les signes d'une grande frayeur.)

L'ALCADE. Que le diable emporte le taureau par le milieu du corps. Il est brun et tacheté[1]; si je ne me couche pas, il va m'envoyer en l'air d'une volée.

LE RÉGIDOR. Monsieur le directeur, ne faites pas sortir, si c'est possible, des figures qui nous épouvantent. Je ne dis pas cela pour moi, mais pour ces jeunes filles à qui il ne reste pas une goutte de sang dans les veines à cause de ce taureau féroce.

UANA CASTRADA. Comment, père? Je ne crois pas pouvoir

1. Ces taureaux passent pour les plus méchants.

reprendre mes sens de trois jours. Je me croyais déjà sur les cornes de ce taureau, qui les a pointues comme des aiguilles.

LE RÉGIDOR. Si tu n'étais pas ma fille, tu ne le verrais pas.

LE GOUVERNEUR. Que les autres regardent, moi je ne regarde pas. Pourtant, par respect humain, je dirai que j'ai vu.

CHIRINOS. Voyez cette troupe de rats qui vient de ce côté. Elle descend en ligne droite de ceux de l'arche de Noé. Les uns sont blancs, les autres jaspés, les autres azurés, et finalement ce sont tous des rats.

JUANA, *se récriant.* Jésus, des rats! Retenéz-moi, ou je vais me jeter par cette fenêtre. Des rats! malheureuse que je suis! Amie, serre tes jupons et prends garde que les rats ne te mordent! Par mon aïeule, il y en a des milliers!

TERESA REPOLLA. C'est moi qui suis la malheureuse; car ils m'envahissent sans obstacle. Un rat noir est attaché à mon genou. Que le ciel vienne à mon secours, puisque la terre me manque!

L'ALCADE. Heureusement que je porte un haut-de-chausses, et qu'aucun rat ne peut monter, quelque petit qu'il soit.

CHANFALLA. Cette eau qui tombe des nuées avec tant de vitesse, est l'eau de la source qui donne naissance au fleuve Jourdain. Tout visage de femme qu'elle touchera deviendra comme de l'argent, et, si c'est un homme, sa barbe prendra la couleur de l'or.

JUANA. Entends-tu, Teresa? Découvre ton visage et vois ce qui t'arrivera. Oh! quelle liqueur agréable! Couvrez-vous, père, pour n'être pas mouillé.

LE RÉGIDOR. Nous nous couvrons tous, ma fille!

L'ALCADE. L'eau m'a coulé le long des épaules jusqu'au bas du dos.

LE GREFFIER. Moi, je suis plus sec qu'un jonc.

LE GOUVERNEUR. Que diable cela veut-il dire? tous sont noyés dans cette eau, et moi je n'en ai pas reçu une goutte. Si j'allais être bâtard au milieu de tous ces légitimes!

L'ALCADE. Otez-moi de là ce musicien, ou, pardieu! je m'en vais sans plus voir une seule figure.

LE MUSICIEN. Seigneur alcade, n'ayez pas de rancune contre moi; je joue comme Dieu a bien voulu que l'on m'apprît.

L'ALCADE. Dieu avait-il rien à t'apprendre, avorton? Rentre derrière la couverture, ou je te jette ce banc à la tête.

LE MUSICIEN. Je crois que c'est le diable qui m'a amené dans ce village.

LE GREFFIER. L'eau du Jourdain est fraîche; j'ai eu beau me couvrir, il m'en est tombé un peu sur les moustaches, et je parie que je les ai rouges comme de l'or.

L'ALCADE. Et encore pis cinquante fois!

CHIRINOS. Je vous annonce environ deux douzaines de lions rampants et d'ours mangeurs de miel. Que tout vivant prenne garde! car, quoique fantastiques, ils ne laissent pas de donner quelque crainte et d'exécuter des travaux d'Hercule avec des épées nues.

LE RÉGIDOR. Holà, seigneur directeur, vous voulez encore remplir la maison de lions et d'ours?

L'ALCADE. Tâchez qu'au lieu de lions et de dragons Tontonelo nous envoie des rossignols et des grives. Faites-nous voir des figures plus agréables, sinon nous levons la séance, et que Dieu vous conduise, vous ne resterez pas un moment de plus dans le village.

JUANA. Seigneur Benito Repollo, laissez venir ces ours et ces lions; pour nous autres, nous serons très-contentes.

L'ALCADE. Comment, fille, tout à l'heure tu avais peur des rats, et, à présent, tu demandes des ours et des lions?

JUANA. Tout ce qui est nouveau me plaît, mon père.

CHIRINOS. Cette demoiselle, qui se montre si galante et si composée, est la nommée Hérodias qui, pour prix de sa danse, obtint la tête du Précurseur de la vie. Si quelqu'un veut l'accompagner, il verra des merveilles.

L'ALCADE. A la bonne heure, celle-là, corps de l'univers! Voilà une belle figure, aimable et reluisante. Et comme la gaillarde se trémousse! Mon neveu Repollo, toi qui sais jouer des castagnettes, fais-la danser. (La musique joue la sarabande.) Allons, mon neveu, tiens tête à cette drôlesse de Juive. Mais si elle est Juive, comment peut-elle voir les merveilles?

CHANFALLA. Seigneur alcade, toute règle a son exception.

(On entend au dehors sonner une trompette, et un fourrier de régiment entre.)

LE FOURRIER. Où est le gouverneur?

LE GOUVERNEUR. C'est moi : que voulez-vous?

LE FOURRIER. Que tout de suite vous fassiez préparer des logements pour trente hommes d'armes, qui arriveront dans une demi-heure, et peut-être auparavant, car j'entends la trompette. Adieu!

(Il sort.)

L'ALCADE. Je parie qu'ils sont envoyés par le savant Tontonelo.

CHANFALLA. C'est une compagnie de cavalerie qui était logée à deux lieues d'ici.

L'ALCADE. Je vois bien maintenant que vous et Tontonelo vous êtes de grands coquins, sans parler du musicien; je vous ordonne d'ordonner à Tontonelo de ne pas avoir

l'audace de m'envoyer ces hommes d'armes, ou bien je leur ferai donner des coups de fouet sur les épaules.

CHANFALLA. Je vous assure que Tontonelo n'y est pour rien.

L'ALCADE. Je vous dis qu'il les a envoyés comme il a envoyé les autres.

LE GREFFIER. Nous les avons tous vus, seigneur Benito Repollo.

L'ALCADE. Je ne dis pas non, seigneur Pedro Capacho. Ne joue pas davantage, musicien, ou je te casserai la tête!

(Le fourrier revient.)

LE FOURRIER. Les logements sont-ils prêts? Les chevaux sont déjà dans le village.

L'ALCADE. Encore Tontonelo! Auteur de mensonges, vous me payerez cela!

CHANFALLA. Vous êtes témoins que l'alcade me menace.

CHIRINOS. Vous êtes témoins que les ordres de Sa Majesté, il les attribue à Tontonelo!

L'ALCADE. Puissé-je te voir tontonélisé!

LE GOUVERNEUR. Je crois que tous ces homme d'armes doivent être des soldats pour rire.

LE FOURRIER, avec colère. Monsieur le gouverneur, êtes-vous dans votre bon sens?

L'ALCADE. Ils pourraient bien être *tontonélisés* comme tout ce que nous avons vu ici. Que le directeur fasse reparaître la demoiselle Hérodias pour que monsieur voie ce qu'il n'a jamais vu. Qui sait? cela lui fera peut-être quitter le village.

CHANFALLA. Voyez-la d'ici faire des signes à son danseur pour qu'il l'accompagne.

LE NEVEU. Je ne la laisserai pas en chemin.

L'ALCADE. C'est bien, mon neveu, fatigue-la; des tours et

beaucoup de tours. Vive Dieu ! c'est un vrai mercure que cette fille-là. Confiance ! confiance ! A lui ! à lui !

LE FOURRIER. Tous ces gens-là sont fous. Quelle diable de fille est-ce là ? Qu'est-ce que cette danse et ce Tontonelo ?

LE GREFFIER. Le seigneur fourrier ne regarde-t-il pas la demoiselle ?

LE FOURRIER. Quelle demoiselle ai-je à regarder ?

LE GREFFIER. Il suffit. *Ex illis es.*

LE FOURRIER. Vive Dieu ! si je mets la main à mon épée, je vous ferai tous sortir par les fenêtres, sinon par la porte.

LE GREFFIER. *Ex illis es.*

L'ALCADE. Vous êtes de ceux-là, puisque vous ne voyez rien.

LE FOURRIER. Canaille ! si vous me dites une autre fois que je suis de ceux-là, je ne vous laisserai pas un os entier.

L'ALCADE. Jamais les juifs convertis ni les bâtards ne furent braves ; et, par cette raison, nous ne cesserons pas de vous dire : Vous êtes de ceux-là ! vous êtes de ceux-là !

LE FOURRIER. Attendez, manants !

(Il tire son épée et bat tous les assistants. L'alcade rosse le musicien. La Chirinos décroche sa mante et dit :)

CHIRINOS. C'est le diable qui a sonné de la trompette et amené les hommes d'armes.

CHANFALLA. Notre succès a été extraordinaire. La vertu du tableau triomphe, et nous pouvons le montrer au public. Et nous-mêmes, nous pouvons chanter victoire en disant : « Vivent Chirinos et Chanfalla ! »

LA
CAVE DE SALAMANQUE

INTERMÈDE

Un salon chez Pancracio.

PANCRACIO. Retenez vos larmes, señora, et suspendez vos soupirs ; quatre jours d'absence ne sont pas des siècles. Je reviendrai au plus tard le cinq si Dieu conserve mes jours. Peut-être serait-il mieux, pour ne pas troubler votre repos, de rompre ma parole et de renoncer à mon voyage. Ma sœur pourra se marier sans moi.

LÉONARDA. Et moi je ne veux pas, mon Pancracio, que par égards pour moi vous passiez pour discourtois. Allez en paix et remplissez votre devoir, puisque cela est nécessaire; je comprimerai mon chagrin et je passerai ma solitude le moins mal que je pourrai. Seulement je vous recommande de revenir et de ne point éloigner le terme que vous avez fixé. Soutiens-moi Christina, mon cœur se serre.

(Léonarda s'évanouit.)

CHRISTINA. Oh! que voilà bien le moment des noces et des fêtes! En vérité, seigneur, si j'étais à votre place, je n'irais point là-bas.

PANCRACIO. Va, ma fille, chercher un verre d'eau pour lui jeter au visage. Mais attends. Je lui dirai à l'oreille des paroles que je sais et qui ont la vertu de faire revenir des évanouissements.

(Il lui parle à l'oreille. Léonarda revient à elle.)

LÉONARDA. Il suffit. Il faut absolument que cela soit. Il ne faut que de la patience, mon chéri. Plus vous vous hâterez, plus vous me rendrez contente. Votre compère Léoniso doit déjà vous attendre dans la voiture. Allez avec Dieu ! qu'il vous ramène aussi vite et aussi bien que je le souhaite !

PANCRACIO. Mon ange, s'il te plaît que je reste, je ne bouge pas plus d'ici qu'une statue !

CHRISTINA. Non, non, mon plaisir est le vôtre. Il vaut mieux maintenant partir que rester, votre honneur est le mien.

PANCRACIO. O miroir du mariage ! Si toutes les femmes aimaient autant leurs maris que madame Léonarda aime le sien, comme elles seraient heureuses !

LÉONARDA. Entre, ma petite Christina, et prends ma mante, je veux accompagner ton maître jusqu'à la voiture.

PANCRACIO. Non, par mon amour ! Embrassez-moi et restez, par ma vie ! Petite Christina, aie soin d'amuser ta maîtresse. A mon retour, je te commanderai une paire de chaussures comme tu la désires.

CHRISTINA. Allez, seigneur, ne soyez pas en peine de madame. J'espère la persuader de façon à ce que nous nous distrayions un peu et qu'elle ne s'aperçoive pas que vous lui faites faute.

LÉONARDA. Moi, me distraire ? Tu es loin de compte, mon enfant. En son absence je n'aurai aucun plaisir, mais bien des peines et des douleurs.

PANCRACIO. Je ne peux pas souffrir cela. Demeure en paix,

lumière de mes yeux, lesquels ne verront rien qui leur plaise jusqu'à ce qu'ils soient de retour pour te contempler.

(Pancracio sort.)

LÉONARDA, changeant tout à coup de ton. Porte la tempête dans la maison d'Ana Diaz! Va, et ne reviens jamais! Évapore-toi!

Pour Dieu! Cette fois vos bravades et vos précautions ne vous serviront de rien.

CHRISTINA. J'ai craint mille fois qu'avec votre comédie son départ et notre joie ne fussent empêchés.

LÉONARDA. Ceux que nous attendons viendront-ils cette nuit?

CHRISTINA. Pourquoi pas? Je les ai avisés; ils ont si bien compris que ce soir ils enverront par la blanchisseuse, notre correspondante, et comme si c'était du linge, un panier rempli de mille cadeaux et de choses à manger, lequel ressemble à ces grands sacs que le roi donne à ses pauvres le jeudi saint; mais notre panier est plutôt de Pâques, car il contient des pâtés, des viandes froides, du blanc manger, deux chapons qu'on n'a pas achevé de plumer, et toute sorte de fruits de la saison; et par-dessus le marché une outre de peau de bouc d'environ une *arroba* de vin, de celui qu'on appelle *d'une oreille* et qui a un bouquet transcendant.

LÉONARDA. Mon Reponce, ce cher sacristain de mon âme, est et fut toujours un homme charmant.

CHRISTINA. Et que manque-t-il à mon maître Nicolas? Barbier de mon cœur, rasoir de mes chagrins qui, lorsque je le vois, me les coupe et me les enlève comme s'ils n'avaient jamais existé!

LÉONARDA. As-tu serré le panier?

CHRISTINA. Il est dans la cuisine, couvert d'un torchon, pour le cacher.

(Un étudiant appelle du dehors, et sans attendre qu'on lui réponde il entre.

LÉONARDA. Christina, vois qui appelle!

L'ÉTUDIANT. Mesdames, je suis un pauvre étudiant.

CHRISTINA. On voit de reste que vous êtes pauvre et étudiant; étudiant votre habit le dit, pauvre votre effronterie. C'est une chose incroyable, pas un pauvre n'attend qu'on lui donne l'aumône à la porte, et ils entrent dans les maisons et jusque dans le dernier recoin sans prendre garde s'ils réveillent ou non quelqu'un qui dort.

L'ÉTUDIANT. J'attendais une réponse plus aimable de votre bonne grâce, d'autant plus que je ne demandais ni ne cherchais une aumône, mais seulement une écurie ou un grenier pour me défendre cette nuit des inclémences du ciel qui me paraît très-menaçant.

LÉONARDA. Et d'où êtes-vous, mon cher?

L'ÉTUDIANT. De Salamanque, madame; j'allais à Rome avec un oncle qui mourut en chemin au cœur de la France. Me trouvant seul, je me déterminai à revenir dans mon pays. Les laquais ou les compagnons de Roque Guinarde en Catalogne me dévalisèrent, parce qu'il était absent. S'il avait été là il n'aurait pas permis qu'on me fît cette offense, car il est très-courtois, sage, et outre cela hospitalier. La nuit m'a pris à la porte de votre respectable maison; je la juge ainsi et j'y cherche le soulagement de mon infortune.

LÉONARDA. En vérité, Christina, cet étudiant m'inspire de la pitié.

CHRISTINA. Et à moi il me déchire le cœur. Gardons-le à la maison cette nuit; des miettes du gâteau on peut nourrir un oiseau. Je veux dire que dans les restes du panier il y aura de quoi apaiser sa faim, et même il m'aidera à plumer la volaille.

LÉONARDA. Mais comment veux-tu, Christina, que nous gardions à la maison un témoin de nos légèretés?

CHRISTINA. Il a la mine d'avoir plusieurs cordes à son arc. Venez ici, ami ; savez-vous plumer ?

L'ÉTUDIANT. Comment, si je sais plumer ?

CHRISTINA. Oui, deux ou trois paires de chapons !

L'ÉTUDIANT. Ce que je puis répondre, c'est que par la grâce de Dieu j'ai le grade de bachelier de Salamanque.

LÉONARDA. Alors vous savez plumer non-seulement des chapons, mais des oies et des outardes; et sur tout cela savez-vous garder le secret ? Si par hasard on vous interrogeait sur ce que vous avez vu ou entendu ?

L'ÉTUDIANT. On peut tuer devant moi autant que les bouchers dans l'abattoir, je n'ouvrirai pas les lèvres pour dire une seule parole.

CHRISTINA. Eh bien ! cousez-vous la bouche et entrez avec nous. Vous verrez des mystères, vous mangerez des merveilles, et vous pourrez prendre dans le grenier à paille tout l'espace qu'il vous faudra pour votre lit.

L'ÉTUDIANT. Sept pieds me suffiront. Je ne suis ni avide ni gourmand.

(Entrent le sacristain Reponce et le barbier.)

LE SACRISTAIN. Salut aux automédons, aux guides du char de notre goût, aux lumières de nos ténèbres, aux deux réciproques volontés qui servent de bases et de colonnes à l'amoureuse fabrique de nos désirs.

LÉONARDA. Je ne lui connais que ce défaut. Mon cher Reponce, par ta vie ! parle à la moderne, de manière à ce que je t'entende, et ne monte pas là où je ne saurais t'atteindre.

LE BARBIER. Ce que j'ai de bon, moi, c'est que je parle de plain-pied comme une semelle de soulier, pain pour vin, vin pour pain, comme on dit.

LE SACRISTAIN. Oui, mais quelle différence entre un sacristain lettré et un praticien empirique !

CHRISTINA. Pour ce que j'ai à faire de mon barbier il sait autant de latin et même plus que n'en sut Antonio de Nébrija. Ne disputons pas sur les sciences ni sur les manières de parler. Chacun parle sinon comme il doit, au moins comme il peut. Entrons, et la main à l'ouvrage, car il y a beaucoup à faire.

L'ÉTUDIANT. Et beaucoup à plumer.

LE SACRISTAIN. Quel est ce brave homme ?

LÉONARDA. Un pauvre étudiant de Salamanque qui demande un abri pour cette nuit.

LE SACRISTAIN. Je lui donnerai une couple de réaux pour son souper et pour son coucher, et que Dieu l'accompagne.

L'ÉTUDIANT. Seigneur sacristain, je reçois en vous remerciant la faveur et l'aumône, mais je suis muet et en outre *plumeur* comme l'a voulu cette demoiselle, dont je suis le convive, et je fais vœu de ne pas quitter cette maison de toute la nuit quand tout le monde l'ordonnerait. Fiez-vous à un homme de ma qualité qui se contente de coucher au grenier. Quant à vos chapons, que le Grand Turc les plume, que ces messieurs les mangent et qu'ils en crèvent!

LE BARBIER. Celui-ci paraît plus rufian que pauvre. Il a l'air de vouloir dévaliser la maison.

CHRISTINA. Le diable m'emporte s'il ne me plaît ainsi ! Allons, réglons ce qu'il y a à faire, le pauvre étudiant plumera et se taira comme à la messe.

L'ÉTUDIANT. Et même comme à vêpres.

LE SACRISTAIN. L'étudiant m'a fait peur. Je gagerais qu'il sait plus de latin que moi.

LÉONARDA. De là vient sa gaillardise. Ne regrette pas pourtant ta charité. Elle est bonne à tout.

(Ils sortent tous.)

Le théâtre change et représente une rue.

(Pancracio et son compère Léoniso.)

LE COMPÈRE. J'ai bien vu tout de suite que la roue allait se briser. Il n'est pas de cocher qui ne soit entêté. S'il s'était détourné un peu, s'il avait évité ce fossé, nous serions déjà à deux lieues d'ici.

PANCRACIO. Moi j'aime bien mieux passer la nuit auprès de ma femme qu'à l'auberge, parce que ce soir je l'ai laissée presque mourante du chagrin de mon départ.

LE COMPÈRE. Brave femme ! le ciel vous a favorisé, compère, remerciez-le.

PANCRACIO. Je le remercie comme je le peux et non comme je le dois. Il n'y a ni Lucrèce ni Porcia qui égalent ma femme. L'honnêteté et la modestie ont établi en elle leur séjour.

LE COMPÈRE. Si la mienne n'était pas jalouse, je n'aurais rien à désirer. Ma maison est ici près. Prenez par ici, compère, et vous serez bientôt chez vous. Nous nous verrons demain. Il ne manquera pas de voitures pour le voyage. Adieu !

(Ils sortent. — Changement de scène.)

Le salon de la maison de Pancracio.

(Entrent le sacristain et le barbier avec leurs guitares; Léonarda, Christina et l'étudiant. Le sacristain a sa soutane relevée autour du corps, il danse en grattant sa guitare, et à chaque pas il dit les paroles qui suivent :)

LE SACRISTAIN. Jolie nuit, joli moment, joli souper, joli amour !

CHRISTINA. Seigneur sacristain, ce n'est pas le temps de

danser. Donnez vos ordres pour le souper et pour le reste, et laissez les danses pour un meilleur moment.

LE SACRISTAIN, dansant. Jolie nuit, joli moment, joli souper !

LÉONARDA. Laisse-le, Christina, j'aime à voir son agilité !

(Pancracio appelle à la porte.)

PANCRACIO. Dormeuses, n'entendez-vous pas ? Comment ! de si bonne heure, tenez-vous la porte fermée ? Les précautions de ma Léonarda ont dû passer par là.

LÉONARDA. Ah ! malheureuse ! A la voix et aux coups qu'il frappe j'ai reconnu mon mari. Il a dû lui arriver quelque chose puisqu'il revient. Messieurs, allez vous cacher dans le charbonnier, je veux dire dans le cabinet où est le charbon. Cours, Christina, emmène-les. Je retiendrai Pancracio à la porte, de manière à ce qu'il y ait temps pour tout.

L'ÉTUDIANT. Vilaine nuit ! Cruel moment, mauvais souper et amour encore pire !

CHRISTINA. Beau calme, vraiment ! Venez tous.

PANCRACIO. Que diable est cela ? Comment ne m'ouvrez-vous pas, marmottes ?

L'ÉTUDIANT. Je ne veux pas courir la chance de ces messieurs. Qu'ils se cachent où ils voudront, je retourne à mon grenier à paille; si on m'y trouve, il vaut mieux jouer le rôle de pauvre que celui de galant.

CHRISTINA. Marchez, la maison s'écroule sous les coups.

LE SACRISTAIN. J'ai l'âme entre les dents.

LE BARBIER. Et moi dans les talons.

(Ils sortent tous et Léonarda se met à la fenêtre.)

LÉONARDA. Qui est là ? Qui appelle ?

PANCRACIO, du dehors. Je suis ton mari, ma Léonarda, ouvre-moi ; il y a une heure que je romps cette porte à force de coups.

LÉONARDA. A la voix il me semble en effet que j'entends mon mari; mais la voix d'un coq ressemble si bien à la voix d'un autre coq que je ne suis pas rassurée.

PANCRACIO. O circonspection inouïe d'une femme prudente! Je suis, ô ma vie! ton mari Pancracio. Ouvre-moi en toute sûreté.

LÉONARDA. Approchez, je le verrai maintenant. Qu'ai-je fait quand il est parti ce soir?

PANCRACIO. Tu as soupiré, tu as pleuré et enfin tu t'es évanouie.

LÉONARDA. C'est vrai. Mais avec tout cela, quelle marque ai-je sur l'une de mes épaules.

PANCRACIO. Sur la gauche, tu as un signe de la largeur d'un demi-réal avec trois petits cheveux d'or.

LÉONARDA. C'est vrai. Mais, comment s'appelle notre servante?

PANCRACIO. Allons, folle! ne me tourmente pas. Elle s'appelle Christina : que veux-tu de plus?

LÉONARDA. Christina! Christina! Vous êtes mon mari. Ouvre-lui, petite.

CHRISTINA. J'y cours, señora, qu'il soit le bienvenu. Qu'est cela, cher maître de mon âme? Quel est ce retour si prompt?

LÉONARDA, à Pancracio qui entre. Ah! cher bien-aimé! Parlez bien vite. La crainte de quelque accident me fait trembler.

PANCRACIO. Ce n'a rien été autre chose que le bris d'une roue de la voiture dans un fossé, et mon compère et moi nous nous sommes déterminés à revenir et à ne point passer la nuit dans les champs. Demain nous chercherons les moyens de repartir, puisque nous avons le temps. Mais quel est ce bruit?

(On entend de très-loin la voix de l'étudiant qui dit :)

L'ÉTUDIANT. Ouvrez-moi, messieurs, j'étouffe!

PANCRACIO. Est-ce dans la maison ou dans la rue?

CHRISTINA. Que je meure si ce n'est pas ce pauvre étudiant à qui j'ai donné asile pour cette nuit dans le grenier à paille!

PANCRACIO. Un étudiant dans ma maison! et en mon absence! Mauvaise affaire; en vérité, madame, si je ne connaissais votre grande bonté j'aurais lieu d'être jaloux. Mais, va, Christina, ouvre-lui. Toute la paille doit lui être tombée sur le dos.

CHRISTINA. J'y cours.

(Elle sort.)

LÉONARDA. Seigneur, c'est un pauvre étudiant de Salamanque qui nous a suppliées de l'accueillir pour l'amour de Dieu, fût-ce même dans le grenier. Vous connaissez mon faible; je ne sais rien refuser de ce qu'on me demande. Nous l'avons enfermé. Mais le voici. Voyez dans quel état!

(L'étudiant entre avec Christina; ses cheveux, sa barbe et ses vêtements sont pleins de brins de paille.)

L'ÉTUDIANT. Si je n'avais pas eu si peur et si j'avais été moins scrupuleux, j'aurais esquivé le danger d'étouffer dans ce grenier, et j'aurais mieux soupé et couché dans un lit plus agréable et moins périlleux.

PANCRACIO. Et qui donc, ami, vous aurait donné meilleur souper et meilleur lit?

L'ÉTUDIANT. Qui? mon habileté; mais la crainte de la justice me lie les mains.

PANCRACIO. Votre habileté doit être dangereuse, puisque vous craignez la justice.

L'ÉTUDIANT. Si je pouvais mettre à profit, sans crainte de la sainte Inquisition, la science que j'ai apprise dans la cave de Salamanque, ville où je suis né, je sais que je souperais et que je resouperais aux frais de mes héritiers. En ce mo-

ment peut-être ne suis-pas loin d'user de mon savoir-faire, si toutefois ces dames veulent me garder le secret comme je l'ai gardé moi-même.

PANCRACIO. Ne vous inquiétez pas d'elles, ami. Agissez à votre guise, je ferai en sorte qu'elles se taisent. Je désire vivement voir une de ces choses qui s'apprennent, dit-on, dans la fameuse cave de Salamanque.

L'ÉTUDIANT. Serez-vous satisfait si je vous fais venir ici deux démons à figures humaines portant avec eux un panier plein de comestibles ?

LÉONARDA. Des démons dans ma maison, et en ma présence? Jésus! délivrez-moi de ce dont je ne puis me délivrer!

CHRISTINA, à part. Le diable lui-même tient l'étudiant au corps. Plaise à Dieu que cette affaire aille à bon vent! Mon cœur tremble dans ma poitrine.

PANCRACIO. C'est très-bien, si cela doit se passer sans danger et sans qu'on ait peur; je serai ravi de voir messieurs les démons et le panier de provisions. Je vous recommande seulement encore une fois que les figures ne nous fassent pas peur.

L'ÉTUDIANT. Les démons prendront les visages du sacristain de la paroisse et d'un barbier de ses amis.

CHRISTINA. Il dit cela pour le sacristain Reponce et pour maître Roque, le barbier de la maison. Je les plains d'être convertis en diables. Et dites-moi, camarade, seront-ce des diables baptisés ?

L'ÉTUDIANT. La chose est nouvelle! Où y a-t-il des diables baptisés? ou pourquoi baptiserait-on les diables? Il pourrait arriver pourtant qu'ils le fussent, car il n'y a pas de règle sans exception. Tirez-vous un peu à l'écart et vous verrez des merveilles.

LÉONARDA, à part. Ah! malheureuse! tout s'embrouille! Nos fautes vont être découvertes. Je me meurs.

CHRISTINA. Courage, madame, bon cœur rompt la mauvaise chance.

L'ÉTUDIANT. O vous, malheureux! qui avez trouvé dans le charbonnier un rempart contre votre disgrâce, sortez et apportez avec gentillesse sur votre dos le panier de comestibles. Ne me forcez pas à vous conjurer par des moyens plus durs. Sortez! Qu'attendez-vous? Songez que si par hasard vous refusiez de paraître, ma nouvelle combinaison n'aurait pas de succès. Bien. Je sais comment il faut agir avec ces démons humains. Je vais entrer là dedans et leur débiter en tête-à-tête une si forte conjuration que je les ferai sortir en courant, quoique la nature de ces démons obéisse plutôt aux conseils qu'aux conjurations.

(L'étudiant sort.)

PANCRACIO. Je dis que si cela arrive comme il l'a dit, ce sera la chose la plus neuve et la plus rare que j'aie vue dans le monde.

LÉONARDA. Cela arrivera. Qui peut en douter? Voudrait-il nous tromper?

CHRISTINA. Il y a du bruit là dedans. Je parierais qu'il les attrape. Mais je le vois venir ici avec les deux démons qui portent le panier.

LÉONARDA. Jésus! comme ces hommes de peine ressemblent au sacristain Reponce et au barbier de la petite place!

CHRISTINA. Attention, madame! là où il y a des démons il ne faut pas dire Jésus!

LE SACRISTAIN. Qu'elle dise ce qu'elle voudra. Nous sommes comme les chiens du forgeron, qui dorment au bruit des coups de marteau. Rien ne nous effraye, rien ne nous trouble.

LÉONARDA. Faites que je puisse manger de ce qu'il y a dans ce panier s'ils nous en laissent!

L'ÉTUDIANT. Je porterai votre santé et je commencerai par le vin. (Il boit.) Il est bon. N'est-il pas d'Esquivias, seigneur diable?

LE SACRISTAIN. D'Esquivias, non; je jure...

L'ÉTUDIANT. Tenez-vous, par votre vie! et ne faites point un pas. Je n'aime pas les diables qui jurent. Démons! nous ne sommes pas venus ici pour tomber en péché mortel, mais pour passer une heure de bon temps, souper et nous en retourner en paix.

CHRISTINA. Et ceux-là vont souper avec nous?

L'ÉTUDIANT. Les diables ne mangent pas.

LE BARBIER. Si, parbleu! Il y en a qui mangent. Pas tous, mais nous sommes de ceux qui mangent.

CHRISTINA. Ah! señora, laissez donc en repos ces pauvres diables! Puisqu'ils ont apporté le souper, ce serait peu courtois de les laisser partir mourant de faim. Ils m'ont l'air de diables très-honorables et très-hommes de bien.

LÉONARDA. Puisqu'ils ne nous effrayent pas et qu'ils amusent mon mari, laissez-les en repos.

PANCRACIO. Laissez-les. Je veux voir ce que je n'ai jamais vu.

LE BARBIER. Que Notre-Seigneur vous récompense de la bonne œuvre!

CHRISTINA. Ah! qu'ils sont bien élevés! Comme ils sont polis. Je ne craindrai plus si tous les diables sont comme eux; bien plus, ils seront dorénavant mes amis.

LE SACRISTAIN. Ecoutez, vous les aimerez tout à fait.

(Le sacristain joue de la guitare et chante. Le barbier l'accompagne en chantant seulement le dernier vers.)

« Écoutez, vous qui savez peu de chose, que je vous dise franchement tout ce que renferme de bien...

LE BARBIER, achevant le refrain. « La cave de Salamanque.

LE SACRISTAIN. « Écoutez ce qu'a écrit sur ce caveau le bachelier Tudanca sur la peau d'une jeune cavale, sur la partie qui confine à la croupe, louant par-dessus les nues.....

LE BARBIER, achevant. « La cave de Salamanque.

LE SACRISTAIN. « Là étudient les riches et ceux qui n'ont pas un sou, et l'esprit le plus manchot en sort sain et complet. Là siégent les professeurs sur des bancs goudronnés. Voilà l'échantillon des meubles que renferme ici...

LE BARBIER. « La cave de Salamanque.

LE SACRISTAIN. « Là deviennent discrets les Mores du bâton[1], et l'étudiant le plus grossier se métamorphose en savant. A ceux qui étudient dans ce caveau rien ne leur manque. Vive pendant des siècles éternels.....

LE BARBIER. « La cave de Salamanque.

LE SACRISTAIN. « Et si celui qui nous conjure est par hasard de Lorenca, puisse-t-il y posséder mille vignes de raisin noir et de raisin blanc! Et au diable qui le dénoncerait, qu'on lui donne des coups de bâton et qu'il n'entre jamais dans....

LE BARBIER. « La cave de Salamanque. »

CHRISTINA. Les diables sont poëtes.

LE BARBIER. En revanche les poëtes sont des diables.

PANCRACIO. Dites, seigneur, puisque les diables savent tout, où a-t-on inventé tous ces ballets, la Zarabanda, le Zambapalo, et le fameux pas du Nouvel Escarraman?

LE BARBIER. Où? dans l'enfer! Là ils ont pris leur origine.

PANCRACIO. Je le crois.

LÉONARDA. En vérité, j'ai aussi mon grain de folie et le

1. Los Moros de la palanca.

collier escarramanesque; mais par honnêteté et pour garder le décorum je n'ose le danser.

LE SACRISTAIN. Avec quatre figures que je puis vous enseigner chaque jour, vous seriez au bout d'une semaine une danseuse unique, et déjà il s'en faut de bien peu.

L'ÉTUDIANT. Tout ira bien; pour le moment allons souper, c'est l'important.

PANCRACIO. Allons, je veux vérifier si les diables mangent ou non, avec cent autres mille choses que l'on raconte d'eux. Pardieu! ils ne sortiront pas de ma maison sans m'avoir appris tout ce qu'on apprend dans la cave de Salamanque.

La scène change et représe

(On sonne aux armes dans la
portant une petite corbeille
de pain ensanglanté.)

MORANDRO, comme en délire.
cela, mon ami ? Si tu n'es
revenu sans toi ? Ami, qu'e
m'as quitté, mais moi qui t
pièces témoigne de ce que c
la blessure qui t'a donné la n
cruel destin, dans ce mom
chever pour mon malheur e
porte sur la mienne ; mais
près de toi, aussitôt que j'
douce Lira, ce pain conquis
dire acheté avec le sang de

(Entre Lira portant des objets qu

LIRA. Que vois-je ?

MORANDRO. Tu vois, Lira
role et ma persistance à ne
que je serai vivant ! Je pour
quand la vie me quitte.

LIRA. Que dis-tu, cher Mo

MORANDRO. Que tu peux
destinée coupe le fil de mon
avec ce pain te donnera, c
repas. Ce pain que tu vois
le gardaient. Il coûte la vie
tu comprennes mieux com
que je vais mourir et que
avec amour ma dernière vo

LE BARBIER, [illegible]. « La cave de Salamanque.

LE SACRISTAIN. « Écoutez ce qu'a écrit sur ce caveau le b
[illegible] sur la peau d'une jeune cavale, sur la pa
[illegible] à la croupe, louant par-dessus les nues.....

LE BARBIER, [illegible]. « La cave de Salamanque.

LE SACRISTAIN. « Là étudient les riches et ceux qui n'ont p
[illegible] l'esprit le plus manchot en sort sain et compl
La [illegible] les professeurs sur des bancs goudronnés. Voi
[illegible] des meubles que renferme ici...

LE BARBIER. « La cave de Salamanque.

LE SACRISTAIN. « Là deviennent discrets les [illegible]
[illegible] et l'étudiant le plus grossier se métamorphose e
[illegible]. À ceux qui étudient dans ce caveau rien ne [illegible]
[illegible] pendant des siècles éternels.....

LE BARBIER. « La cave de Salamanque.

LE SACRISTAIN. « Et si celui qui nous conjure est par hasar
de [illegible], puisse-t-il y posséder mille vignes de raisin noir
et de raisin blanc ! Et au diable qui le dénoncerait, qu'on lui
donne des coups de bâton et qu'il n'entre jamais dans...

LE BARBIER. « La cave de Salamanque. »

[illegible]. Les diables sont poëtes.

LE BARBIER. En revanche les poëtes sont des diables.

PANCRACIO. Dites, seigneur, puisque les diables savent
tout, est-ce qu'on a inventé tous ces ballets, la Zarabanda, le
[illegible], et le fameux pas du Nouvel Escarraman ?

LE BARBIER. Où ? dans l'enfer ! Là ils ont pris leur ori-
gine.

PANCRACIO. Je le crois.

LEONARDA. En vérité, j'ai aussi mon grain de folie et le

1. Las [illegible] de la [illegible].



si

t le

a ! Je suis
tu es allée !

o *Trampagos.*

TRAMPAGOS [1]

INTERMÈDE

(Entre Trampagos en habit de deuil, et avec lui Vademecum, son valet, portant deux épées d'escrime.)

TRAMPAGOS. Vademecum !

VADEMECUM. Seigneur !

TRAMPAGOS. Tu apportes les épées ?

VADEMECUM. Oui.

TRAMPAGOS. C'est bien, montre et va-t'en. Apporte aussi le grand fauteuil et les deux autres siéges de la maison.

VADEMECUM. Quels siéges ? Y en a-t-il, par bonheur ?

TRAMPAGOS. Apporte le vieux mortier, le bouclier et le banc du lit.

VADEMECUM. Impossible. Il lui manque un pied.

TRAMPAGOS. Est-ce un défaut ?

TRAMPAGOS. Un grand.

(Il sort.)

TRAMPAGOS, avec un soupir. Ah Pericona ! ma Pericona ! Je suis resté, tu es partie, et, ce qu'il y a de pis, je ne sais où tu es allée !

1. Le titre espagnol est : *El Rufian viudo, llamado Trampagos.*

Pour qui connaît ta vie, on peut croire pieusement que tu as une place à part; pourtant je ne me hasarde pas à t'assigner une place dans l'autre vie. Sans toi la mienne ressemblera à la mort. Pourquoi ne me suis-je pas trouvé à ton chevet quand tu as rendu l'âme, afin de la recueillir sur mes lèvres et de te presser contre mon sein! Misère humaine! Qui peut se fier à toi! Hier tu étais Péricona, aujourd'hui une froide poussière! comme dit un très-célèbre poëte.

CHIQUIZNAQUE. C'est moi, Trampagos! Est-il possible que vous soyez assez votre ennemi pour ensevelir de la sorte le soleil de la hampe? Assez gémir, assez soupirer, seigneur Trampagos. Changez vos larmes en aumônes, en messes et en prières pour la grande Péricona (que Dieu reçoive!) cela vaut mieux que des pleurs et des sanglots.

TRAMPAGOS. Vous avez bavardé comme un théologien, seigneur Chiquiznaque; mais maintenant que j'ai dit ce que j'avais à dire, faisons un nouvel assaut.

CHIQUIZNAQUE. Seigneur Trampagos, ce n'est pas le moment de faire assaut. Aujourd'hui que les compliments de condoléance pleuvent ou vont pleuvoir, devons-nous passer notre temps à nous attaquer?

(Entre Vademecum avec une chaise délabrée.)

VADEMECUM. Bien! par ma vie! qui ôte à mon maître ses poses et ses attitudes sous les armes, lui ôte des jours de sa vie.

TRAMPAGOS. Retourne pour le mortier et pour le banc et n'oublie pas le bouclier.

VADEMECUM. J'apporterai aussi la broche, la poêle et les plats.

(Vademecum sort.)

TRAMPAGOS. Nous ferraillerons avec quelques paroles, mais seulement en passant, car la douleur que me cause la mort de mon ange me lie les mains et engourdit tous mes sens.

women (good)

CHIQUIZNAQUE. A quel âge est morte l'infortunée ?

TRAMPAGOS. Pour ses amies et ses voisines elle avait trente-deux ans.

CHIQUIZNAQUE. Elle était jeune.

TRAMPAGOS. Pour dire la vérité elle en avait cinquante-six. Mais elle savait si bien les cacher qu'elle faisait mon admiration. Oh! comme elle se teignait les cheveux! Quelles boucles changées d'argent en or! Il y aura quinze ans le six du mois prochain qu'elle fut mon amie, et pendant ce temps elle ne me fit avoir ni querelle ni coups de bâton. Quinze carêmes, si je compte bien, passèrent sur la pauvre fille depuis le jour où elle devint ma chère et reconnaissante maîtresse, pendant lesquelles tintèrent à ses oreilles trente sermons au moins, qui ne l'empêchèrent pas de demeurer ferme dans son affection pour moi, comme la roche immobile que battent les flots mouvants de la mer. Combien de fois sortant des plus grands périls, des prières et des supplications, inondée de sueur, la pauvrette me dit : « Plaise au ciel, mon Trampagos, que ce que je souffre ici pour toi, cher bien-aimé, vienne en décompte sur mes péchés! »

CHIQUIZNAQUE. Beau triomphe! Exemple rare d'une constance immortelle! On lui en aura tenu compte là-haut.

TRAMPAGOS. Qui peut en douter ? Ses yeux ne versèrent pas une larme pendant les saintes oraisons, comme si son âme était formée de bois ou de caillou.

CHIQUIZNAQUE. O femelle bien méritante, digne des louanges grecques et romaines. De quoi mourut-elle ?

TRAMPAGOS. De quoi ? de presque rien. Les médecins disaient qu'elle avait mal aux hypocondres et au foie et qu'elle pourrait vivre en buvant de l'eau de Tamaris, pourvu qu'elle en bût pendant soixante-dix ans.

CHIQUIZNAQUE. N'en but-elle pas ?

TRAMPAGOS. Elle mourut.

CHIQUIZNAQUE. Ce fut une sotte. Si elle en avait bu jusqu'au jour du jugement, elle aurait vécu jusque-là! Le malheur, c'est qu'on ne l'a pas fait suer,

TRAMPAGOS. Elle a sué onze fois.

(Vademecum rentre avec les chaises.)

CHIQUIZNAQUE. Et elle ne s'en est pas trouvé mieux?

TRAMPAGOS. Si fait! elle était toujours comme un jujubier vert, saine comme un poirier sauvage ou comme une pomme.

CHIQUIZNAQUE. On m'a dit pourtant qu'elle avait certaines fontaines aux jambes et aux bras.

TRAMPAGOS. La malheureuse était un vrai jardin. Avec tout cela la terre dévore aujourd'hui en elle les chairs les plus blanches et les plus belles qu'enserrèrent jamais ses entrailles. Si ce n'était qu'il y a deux ans elle commença à avoir l'haleine moins pure, l'embrasser c'était embrasser un pot de basilic ou d'œillets.

CHIQUIZNAQUE. C'est la carie ou la fluxion qui aura endommagé les perles de sa bouche, je veux dire ses dents.

TRAMPAGOS. Un matin elle s'éveilla sans elles!

VADEMECUM. C'est vrai, mais la cause c'est qu'elle s'était couché sans elles. J'en ai retrouvé cinq des petites, et des autres elle en avait caché douze dans la niche du chien.

TRAMPAGOS. Pourquoi te mêles-tu de cela, imbécile?

VADEMECUM. Je rends hommage à la vérité.

TRAMPAGOS. Chiquiznaque, la feinte dont je t'ai parlé me revient à la mémoire, prends le fleuret et mets-toi en position de prime.

VADEMECUM. Laissez là vos positions et suspendez l'assaut. Voici la Repulida, la Pizpita, la Mostrenca et le grand chef Juan Claros.

TRAMPAGOS. Qu'ils soient cent mille fois les bienvenus!

(Entrent la Repulida, la Pizpita, la Mostrenca, Juan Claros.)

JUAN. Dieu conserve le seigneur Trampagos!

REPULIDA. Que le ciel change en lumières éblouissantes son obscurité!

PIZPITA. Puissé-je le dépouiller de cette enveloppe soucieuse et obscure!

MOSTRENCA. Jésus! quel fantôme de nuit! Otez-le d'ici!

VADEMECUM. C'est une attitude qu'il se donne.

TRAMPAGOS. Suis-je donc un Polyphème, un anthropophage, un Troglodyte, un barbare Zoïle, un caïman, un Caraïbe, un mangeur de chair vive, pour être ainsi traité au moment d'une si grande disgrâce?

JUAN. Il a raison.

TRAMPAGOS. J'ai perdu une fille du Potose, le mur qui soutenait le lierre de mes fautes, l'arbre qui abritait mes douleurs!

JUAN. La Pericona était un puits d'or.

TRAMPAGOS. S'asseoir au tomber du jour et se trouver le lendemain avec soixante écus en monnaie, est-ce peu de chose? J'ai perdu tout cela avec celle qui n'est plus que poussière!

REPULIDA. Je confesse mon péché, j'ai toujours porté envie à son activité incroyable. Je ne peux pas faire plus; je fais ce que je peux, mais non pas ce que je voudrais.

PIZPITA. Ne te chagrine pas; celui que Dieu aide vaut mieux que celui qui se lève matin; tu m'entends.

VADEMECUM. Le refrain arrive comme s'il sortait d'un moule. Que Dieu vous donne un tel rêve, folles que vous êtes!

MOSTRENCA. Nous sommes ses créatures; Dieu n'abandonne pas les êtres qu'il a faits. Je vaux peu de chose, mais

enfin je dîne, je soupe, et mon homme est bien vêtu; une femme n'est pas laide quand elle a de l'entrain. Le diable seul est laid.

VADEMECUM. La Mostrenca a raison, et elle l'aura plus encore si elle ajoute qu'elle est jeune et gentille.

CHIQUIZNAQUE. Trampagos ainsi vêtu me fait de la peine.

TRAMPAGOS. J'ai mis ce manteau et j'ai converti mes deux yeux en alambic.

VADEMECUM. Pour l'eau-de-vie?

TRAMPAGOS. Est-ce que je m'arrose autant que cela, petit malicieux?

VADEMECUM. Il rendrait quinze points à quatre blanchisseuses du pont. Voyez s'il peut pleurer autre chose que de l'eau-de-vie!

JUAN. Le grand Trampagos devrait imposer silence à ses larmes sans fin et revenir au *Sicut erat in principium,* je veux dire à ses gais oublis. Qu'il prenne une femme qui lui ôte la mémoire; il est naturel que le vivant aille à table comme le mort va à la sépulture.

REPULIDA. C'est parler en Caton.

PIZPITA. Trampagos, je suis petite, mais j'ai une grande envie de te servir. Je n'ai pas d'amant et je possède quatre-vingt-dix réaux.

REPULIDA. Moi cent; je suis bien faite et point paresseuse.

MOSTRENCA. Moi j'en ai vingt-deux et encore vingt-quatre, et je ne suis point sotte.

REPULIDA. O mon Jésus! qu'est cela? Contre moi la Pizpita et la Mostrenca? Vous voulez lutter avec moi, insecte, et toi, niaise!

PIZPITA. Par les os de mon aïeule doña Maria Bobales la peleuse de nèfles, je l'estime à l'égal d'un sou mauresque. A-t-on vu cet ange bête et bouffi qui veut se mettre au-dessus de nous autres!

MOSTRENCA. Sur moi, non. Je ne porte pas de charge qui ne me plaise pas.

JUAN. Faites attention que je défends la Pizpita.

CHIQUIZNAQUE. Sachez que la Repulida est sous les ailes de ma faveur.

VADEMECUM. Ici fut Troie! On va faire des copeaux! Les chevaliers du manche jaune sont en présence. Je le répète: Ici fut Troie!

REPULIDA. Chiquiznaque, je n'ai pas besoin de défenseur. Laisse-moi, je me vengerai moi-même en déchirant de mes mains pécheresses la figure de ce coing fiévreux.

JUAN. Repulida, respect au grand Juan Claros!

PIZPITA. Laissez-la venir, cette figure de pâte mal pétrie!

(Entre un homme très-troublé.)

L'HOMME. Juan Claros, la justice! la justice! L'alguazil de la justice vient par la rue en bas.

JUAN. Corps de mon père! je ne m'arrête pas davantage ici.

TRAMPAGOS. Restez tous, que personne ne s'effraye. Cet alguazil est mon ami. Il n'y a rien à craindre.

(Fausse sortie.)

L'HOMME. Il ne vient pas par ce côté.

CHIQUIZNAQUE. L'âme me tremble dans le corps parce que je suis banni.

TRAMPAGOS. Quand même il viendrait il ne nous ferait pas de mal, c'est sûr; il ne peut pas crier parce qu'il est graissé.

VADEMECUM. Finissez ce procès et que mon seigneur choisisse l'épouse qui lui convient le mieux.

REPULIDA. J'y consens.

PIZPITA. Moi aussi.

MOSTRENCA. Et moi.

VADEMECUM. Grâce au ciel, à un si grand mal j'ai trouvé un grand remède.

TRAMPAGOS. Cela m'ennuie, je choisis.

MOSTRENCA. Que Dieu te guide!

REPULIDA. Si tu t'ennuies, Trampagos, celle que tu choisiras s'ennuiera également.

TRAMPAGOS. Je me suis trompé. Je choisis sans que cela m'ennuie.

MOSTRENCA. Dieu te guide!

TRAMPAGOS. Je dis que je choisis la Repulida.

JUAN. Chiquiznaque, qu'il la mange avec son pain.

CHIQUIZNAQUE. Et même sans pain. Elle est savoureuse de toute façon.

REPULIDA. Je suis à toi.

PIZPITA. Es-tu heureuse!

MOSTRENCA. Pas si heureuse. Ne lui porte pas envie. Trampagos n'est pas très-catholique; hier il enterrait la Pericona, aujourd'hui il l'a oubliée.

REPULIDA. Bien dit.

TRAMPAGOS. Prends ce manteau, Vademecum, et donne-le au père, et qu'il te prête dessus une douzaine de réaux.

VADEMECUM. Je crois que j'en ai quatorze.

TRAMPAGOS. Vite! vite! pars et rapporte six demi-litres du meilleur. Aie des ailes aux pieds!

VADEMECUM. Et aux épaules.

(Vademecum sort avec le manteau et laisse son maître en justaucorps.)

TRAMPAGOS. Pardieu! si cela continue il faudra m'enterrer demain.

REPULIDA. Lumière de mes yeux qui t'appartiennent! combien tu es mieux dans ce costume que dans cet autre sombre et mélancolique.

(Entrent deux musiciens sans guitares.)

PREMIER MUSICIEN. Moi et mon camarade nous accourons à l'odeur du vin.

TRAMPAGOS. Soyez les bienvenus. Et les guitares?

PREMIER MUSICIEN. Nous les avons à la boutique. Que Vademecum aille les chercher.

DEUXIÈME MUSICIEN. Qu'il y aille, mais moi j'irai aussi.

(Passe un autre musicien.)

PREMIER MUSICIEN. Eh! passant, dis-moi! entends-tu? S'il vient quelqu'un au logis qu'il m'attende un peu. Je n'ai qu'à boire un coup, à chanter deux chansons et je m'en vais. Le seigneur Trampagos paraît devoir prendre des armes de bon goût.

(Vademecum revient.)

VADEMECUM. La jarre de vin est dans l'antichambre.

TRAMPAGOS. Apporte-la.

VADEMECUM. Il n'y a pas de verres.

TRAMPAGOS. Il y a un autre vase qui n'a pas encore été étrenné. Apporte-le. Que le ciel te confonde! tu suffirais à déshonorer un Dieu!

VADEMECUM. Calmez-vous. Le verre ne manquera pas et même les verres de toute forme, dussions-nous boire dans celle de nos chapeaux!

(Entre un homme portant une chaîne sur son dos. Il regarde tout le monde et tous le regardent.)

REPULIDA. Jésus! est-ce une vision? Qu'est cela? N'est-ce pas Escarraman? C'est lui, sans aucun doute. Escarraman de mon âme, ouvre-moi tes bras, mes amours! colonne de la hampe!

TRAMPAGOS. O Escarraman, mon ami! comment cela se peut-il? es-tu une statue? Romps le silence et parle à tes amis.

PIZPITA. Quel est ce costume et cette chaîne?... Es-tu par hasard un fantôme? Je te touche, et tu es de chair et d'os.

MOSTRENCA. C'est lui, ma chère; quoiqu'il se taise, il ne saurait le nier.

ESCARRAMAN. Je suis Escarraman; écoutez avec attention le court récit de ma longue histoire.

(Le barbier revient avec deux guitares et en donne une à son compagnon.)

La galère fit côte en Barbarie, où la colère d'un juge m'avait envoyé pour ramer à tribord; je changeai d'esclavage et de sort. Je demeurai au pouvoir d'un Turc. Deux mois après je me sauvai, grâce au ciel, avec une galiote. Je recouvrai ma liberté, et aujourd'hui je m'appartiens. Je fis vœu et promesse inviolables de ne quitter ni mon vêtement ni ma chaîne jusqu'à ce que je les suspende aux saints murs d'un ermitage que dans ma contrée on appelle Saint-Millon de la Cogolla. Tel est le récit de mon étrange histoire, digne d'être conservée précieusement dans ma mémoire. La Mendez est-elle bien dans ses affaires? Est-elle encore de ce monde?

JUAN. Elle est à son aise à Grenade.

CHIQUIZNAQUE. Là-bas elle regrette encore son pauvre Escarraman!

ESCARRAMAN. Qu'a-t-on dit de moi en ce monde pendant que dans l'autre je trouvais ma disgrâce et ma grâce[1]?

MOSTRENCA. Cent mille choses; et les comédiens t'ont mis à la potence.

PIZPITA. Les drôles ont fait une fricassée de ta moelle et de tes os.

REPULIDA. Ils t'ont rendu célèbre: que veux-tu de plus?

CHIQUIZNAQUE. On te chante sur les places et dans les rues. On te danse sur les théâtres et dans les maisons. Tu as fourni plus de matière aux poëtes que Troie au Tityre mantouan.

JUAN. On entend résonner ton nom dans les étables.

1. Mis disgracias y gracia.

REPULIDA. Les laveuses de vaisselle chantent tes louanges dans la rivière, et les garçons d'écurie t'étrillent.

CHIQUIZNAQUE. Le perruquier te tond avec ses ciseaux. Tu es plus célèbre que l'âne de Sancho [1].

MOSTRENCA. Les applaudissements ont pénétré jusqu'aux Indes ; on a parlé de tes malheurs jusqu'à Rome; tu as recueilli un immense butin.

VADEMECUM. Pardieu ! ils t'ont brisé comme un arbrisseau et éparpillé comme des fleurs; tu fais plus de bruit qu'une horloge ou qu'un enfant du catéchisme. Tous les ballets qu'on a représenté dans ce temps de bon goût t'ont fait concurrence, et pourtant c'est le tien qui a triomphé.

ESCARRAMAN. Que j'arrive à la renommée et qu'on me mette en morceaux. Pour y parvenir, je brûlerais le temple d'Éphèse !

(Les musiciens jouent et chantent la romance suivante :)

« Le vaillant Escarraman est sorti des galères pour la « terreur de la justice et pour le bien de son mal. »

ESCARRAMAN. Est-ce là par hasard une invitation ? Pensez-vous que j'aie oublié les bombances ? J'arrive plus léger que d'habitude. Allons, sonnez, et habit bas !

PIZPITA. O fleur et fruit des danseurs, comme tu es bien !

VADEMECUM. Agile et de bonnes manières !

JUAN. Il fera honneur aux noces de Trampagos !

ESCARRAMAN. Sonnez, et vous verrez que je suis vif comme le mercure [2].

LE MUSICIEN. Chantez tous ensemble; comme cela on ne s'apercevra pas des fautes.

ESCARRAMAN. Sonnez, je bous d'impatience !

1. *El potro rucio,* le poulain gris pommelé.
2. Littéralement : *Hecho de azogue* : fait de mercure.

REPULIDA. Je meurs d'envie de le voir à l'œuvre.

LE MUSICIEN. Attention, vous autres!

CHIQUIZNAQUE. Nous sommes prêts!

(Ils chantent.)

« Le vaillant Escarraman est sorti des galères pour la « terreur de la justice et pour le bien de son mal. Il revient « montrer au monde son heureuse habileté, sa légèreté, « son entrain et sa royale présence. Puisque la Coscolina « nous manque, que la Repulida la remplace, plus parfu- « mée que la fleur d'oranger; et pendant que la Pizpita « sans égale s'apprête à prendre son essor, qu'Escarraman « nous montre le pas de la Gaillarde! »

(On joue *la Gaillarde*, et Escarraman la danse. Puis on change le pas et la romance continue.)

« La Repulida commence avec sa vigueur à raser la terre. « Elle fut la première à nous montrer ce pas. Escarraman « l'accompagne, la Pizpita est à sa hauteur, ainsi que Chi- « quiznaque, la Mostrenca et l'amoureux Juan Claros. Vive « Dieu! que de perles! On ne peut désirer plus de légèreté « ou plus de grâce, plus d'assurance et plus de mesure. A « lui, mon fils! à lui! On ne peut chanter des nymphes ni « des bohèmes qui nous puissent égaler. O quels égarements « de mains! comme on se fuit et comme on se rejoint! O quels « labyrinthes d'où on sort et où on entre. Changez la danse « à votre caprice; je saurai vous accompagner ou le *Canario*, « ou les *Gambitas*, ou la *Villageoise*, la *Zarabande*, la *Zama-* « *pulo*, ou bien le *Roi don Alfonso el Bueno*, gloire des « temps anciens. »

ESCARRAMAN. Jouez le *Canario*. Je ne veux danser que cela.

LE MUSICIEN. Je le jouerai d'argent, et tu le danseras d'or.

(Il joue le *Canario*, et Escarraman danse seul. Après avoir dansé il dit :)

ESCARRAMAN. Dansons le *Villano* dans toute sa pureté,

avec l'oignon et le pain, et accompagnez-moi tous les trois.

LE MUSICIEN. Que saint Jean te bénisse !

(Ils dansent le *Villano*. Ensuite Escarraman demandera le pas qui lui convient, et Trampagos dira :)

TRAMPAGOS. Mes noces ont été célébrées mieux que celles de Roland. Que tous disent avec moi : Vive Escarraman !

TOUS. Viva ! viva !

LE

JUGE DES DIVORCES

INTERMÈDE

(Entrent le juge et deux autres personnages, qui sont le greffier et le procureur. Le juge s'assied. — Entrent un petit vieillard et sa femme, Mariana.)

MARIANA. Puisque voici le seigneur juge des divorces assis sur le siége de son audience, il faut que cette fois je sois dehors ou dedans, et libre comme l'épervier.

LE MARI. Pour l'amour de Dieu, Mariana, n'enfarine pas tant ton affaire. Parle vite, par la passion que Dieu souffrit ! Remarque que tu étourdis tout le voisinage avec tes cris ; et puisque tu es devant le seigneur juge, tu peux lui raconter ta cause avec moins de fracas.

LE JUGE. Quel procès avez-vous, bonnes gens ?

MARIANA. Seigneur, divorce ! divorce ! et encore divorce ! et mille fois encore divorce !

LE JUGE. Avec qui ? et pourquoi, señora ?

MARIANA. Avec qui ? avec ce vieux qui est ici présent.

LE JUGE. Pourquoi ?

MARIANA. Parce que je ne puis souffrir ses impertinences,

et rester toujours à soigner ses infirmités qui sont sans nombre. Mes parents ne m'ont pas élevée pour être sœur d'hôpital ni infirmière. J'ai apporté une bonne dot à ce squelette, qui consume les jours de ma vie. Quand j'entrai en son pouvoir, mon visage était reluisant comme un miroir, et maintenant il ressemble à une toile à torchon. Démariez-moi, seigneur juge, si vous ne voulez pas que je me pende. Voyez, voyez les sillons creusés sur mes joues par les pleurs que je verse chaque jour, me voyant mariée à cette anatomie !

LE JUGE. Ne pleurez pas, señora, baissez la voix, retenez vos larmes, je vous ferai justice.

MARIANA. Laissez-moi parler, cela me soulage. Dans les royaumes et dans les républiques bien ordonnées, on devrait limiter le temps des mariages, et de trois en trois ans les casser ou les confirmer de nouveau, comme les clauses d'un bail, et ne pas les faire durer toute la vie, pour l'éternelle douleur des deux parties.

LE JUGE. Si cet abitrage pouvait ou devait se pratiquer, et pour de l'argent, ce serait déjà fait. Mais spécifiez davantage, señora, les circonstances qui vous poussent à demander le divorce.

MARIANA. L'hiver de mon mari et le printemps de mon âge, l'ennui de m'éveiller, de me lever au milieu de la nuit, afin de chauffer les linges et les petits sacs de son que je lui place sur le ventre, de lui poser telle ou telle ligature (puissé-je le voir lier lui-même à un poteau par les mains de la justic !), de lui relever ses oreillers et de lui donner des sirops lenitifs qui l'empêchent d'étouffer ; enfin la mauvaise odeur qu'exhale sa bouche à trois portées d'arquebuse.

LE GREFFIER. Cela doit venir d'une dent gâtée.

LE MARI. Cela n'est pas; je n'ai pas une dent dans la bouche.

LE PROCUREUR. Il y a une loi qui dit (on me l'a affirmé) que, pour la mauvaise odeur de la bouche, on peut séparer la femme du mari et le mari de la femme.

LE MARI. En vérité, messieurs, cette mauvaise odeur dont elle plaint ne peut venir de mes dents gâtées, puisque je n'ai point de dents, encore moins de mon estomac, qui est des plus sains, mais bien de la méchanceté de son cœur. Vos Seigneuries connaissent mal cette femme, et si elles la connaissaient, elles la condamneraient au jeûne, ou elles la feraient corriger. Il y a vingt-deux ans que je vis martyr avec elle sans avoir jamais dénoncé ses insolences, ses cris et ses caprices, et, depuis deux ans, elle me donne des poussées et me bat à me tuer. A force de crier, elle m'étourdit; à force de me quereller, elle me rend fou. Si elle me soigne, comme elle le dit, elle me soigne à rebrousse-poil. En somme, seigneurs, c'est moi qui meurs sous sa domination; c'est elle qui vit sous la mienne; elle est maîtresse absolue de tout ce que je possède.

MARIANA. Et que possédez-vous? ce que vous avez gagné avec l'argent de ma dot. J'ai droit à la moitié des acquêts de la communauté, quoique cela vous fâche, et si, aujourd'hui, je venais à mourir, je ne vous laisserais pas la valeur d'un maravédi, pour que vous connaissiez l'amour que j'ai pour vous.

LE JUGE. Dites, seigneur, quand vous entrâtes sous la puissance de votre femme, n'y entrâtes-vous pas gaillard, sain et en bonne condition?

LE MARI. J'ai déjà dit qu'il y a vingt-deux ans que j'y entrai comme on entre chez un garde-chiourme calabrais, pour ramer par force dans une galère. J'y entrai aussi sain qu'un enfant.

MARIANA. Tamis nouveau, on le pend trois jours au clou [1].

LE JUGE. Taisez-vous, et allez avec Dieu ! Je ne trouve aucune raison pour prononcer votre divorce. Et puisque vous avez mangé d'abord votre pain blanc, mangez le noir maintenant. Un mari n'est pas obligé d'avoir la vivacité du temps. Décomptez les mauvais jours qu'il vous donne aujourd'hui des bons qu'il vous donna quand il le pouvait, et ne répliquez pas.

LE MARI. S'il était possible, je serais très-heureux que Votre Grâce me débarrassât de cet esclavage, parce qu'en me laissant comme je suis, étant déjà venu à cette rupture, ce sera me livrer encore au bourreau qui me martyrise. Enfermez-la dans un couvent et moi dans un autre; partageons notre bien, et, de cette manière, nous pourrons consacrer en paix au service de Dieu ce qui nous reste à vivre.

MARIANA. Malepeste ! je suis trop gentille pour être enfermée, réduite à l'état de petite fille, amie des jalousies, des tours et des judas. Enfermez-vous, vous pourrez le supporter et le souffrir, vous qui n'avez plus d'yeux pour voir, d'ouïe pour entendre, de jambes pour marcher, de mains pour toucher. Moi, je suis bien portante, avec mes cinq sens complets et vivants; je veux en user maintenant, et non par compas et mesure.

LE GREFFIER. La femme est libre.

LE PROCUREUR. Et le mari est prudent. Pourtant, il n'en peut mais.

LE JUGE. Enfin, je ne puis prononcer ce divorce.

(Entrent un soldat bien paré et sa femme, doña Guiomar.)

1. *Cedacico nuevo tres dias en estaca.*

DOÑA GUIOMAR. Que Dieu soit béni, puisqu'il a accompli le désir que je formais de me voir en la présence de Votre Grâce, que je supplie avec instance de rompre mon mariage avec cet homme.

LE JUGE. Pourquoi cet homme..... ? n'a-t-il pas un autre nom? Il serait bon de me dire au moins quel est cet homme !

DOÑA GUIOMAR. Si c'était un homme, je ne demanderais pas le divorce.

LE JUGE. Qu'est-ce donc?

DOÑA GUIOMAR. Un morceau de bois!

LE SOLDAT, à part. Pardieu ! je veux être un morceau de de bois en me taisant et en ne me défendant pas et ne contredisant pas cette femme, parce que le juge inclinera à me condamner, et, pensant qu'il me punit, il me tirera de captivité comme si, par miracle, un esclave sortait des bagnes de Tétouan.

LE PROCUREUR. Parlez avec mesure, señora; relatez votre affaire sans outrages à votre mari. Le seigneur juge des divorces est là devant vous; il avisera à vous rendre justice.

DOÑA GUIOMAR. Enfin Vos Seigneuries ne veulent pas que j'appelle morceau de bois cette statue qui n'a pas plus de mouvement qu'une poutre.

LE SOLDAT. Cette femme et moi, nous nous plaignons sans doute pour la même cause.

DOÑA GUIOMAR. Je dis enfin, seigneur, qu'ils me marièrent avec cet homme, puisque vous voulez que je le nomme ainsi; mais ce n'est pas avec cet homme que moi je me mariai.

LE JUGE. Qu'est cela? je ne vous comprends pas.

DOÑA GUIOMAR. Je veux dire que je pensai me marier avec un homme agissant et courant, et qu'au bout de quelques

jours je découvris que j'avais épousé un morceau de bois, je le répète, parce qu'il ne sait pas reconnaître sa main droite, et qu'il ne sait pas trouver un réal pour aider à sustenter sa maison et sa famille. Les matinées, il les passe à entendre la messe, ou planté sur ses jambes à la porte de Guadalaxara, à médire, à apprendre des nouvelles, écoutant et disant des mensonges. L'après-midi, et même le matin, il court les maisons de jeu, et là il sert de compère aux badauds qui, selon ce que j'ai ouï dire, sont des gens qui ont horreur de coucher entre deux draps. A deux heures après midi, il vient manger sans qu'ils lui aient donné un réal pour sa peine, parce que, dans ces endroits-là, ce n'est pas l'usage. Il s'en retourne, il rentre à minuit. Il soupe, s'il trouve de quoi souper, sinon il fait le signe de la croix, il bâille et il se couche, et toute la nuit il ne repose pas et se retourne dans son lit. Je lui demande ce qu'il a; il me répond qu'il compose de mémoire un sonnet pour un ami qui le lui a demandé, et il donne dans la poésie, comme si c'était un métier pour subvenir aux nécessités de la vie.

LE SOLDAT. Madame doña Guiomar, dans tout ce qu'elle a dit, n'est pas sortie des limites de la raison, et, si je n'étais pas aussi raisonnable dans mes actions qu'elle l'est dans ses paroles, j'aurais gagné de ci et de là quelque petite chose, je lui aurais donné la satisfaction de voir son mari comme on en voit beaucoup d'autres, avec une baguette en main et sur une mule de louage, petite, sèche et malicieuse, sans garçon d'écurie qui l'accompagne, parce que ces mules-là ne se louent jamais que lorsqu'elles sont rétives. Ces gaillards s'en vont un bissac sur le dos de leur mule, contenant d'un côté un col et une chemise, et, de l'autre, un demi-fromage, du pain et une bouteille, sans ajouter au bagage autre chose qu'une paire de guêtres et un seul éperon, et avec une dépêche et une démangeaison sur la poitrine, ils sortent en

toute vitesse par le pont de Tolède, malgré leur amour pour le repos, et au bout de quelques jours ils envoient à la maison quelque jambon gras et quelques aunes de toile écrue, enfin des choses qui s'échangent dans les bourgades voisines, et avec cela ils soutiennent la maison de leur mieux. Mais moi, qui n'ai pas d'état et qui ne sais que faire parce que je ne trouve pas une personne qui veuille se servir de moi, par la raison que je suis marié, je me trouve forcé de vous supplier, seigneur juge, puisque les gentilshommes pauvres sont si ennuyeux, et que ma femme le demande, de vouloir bien nous séparer.

DOÑA GUIOMAR. Et il y a plus encore, seigneur juge; comme je vois que mon mari souffre de la nécessité, je me tue pour y porter remède; je ne puis cependant y arriver, parce que je suis femme de bien et que je ne veux pas m'avilir.

LE SOLDAT. Pour cela seul cette femme mériterait d'être aimée. Pourtant, sous ce point d'honneur, elle cache la plus mauvaise nature de la terre. Elle est jalouse sans motifs; elle crie sans savoir pourquoi; elle est dépensière sans fortune, et comme elle me voit pauvre elle me méprise. Et ce qu'il y a de pis, seigneur juge, c'est qu'elle prétend qu'en échange de la fidélité qu'elle me garde, je souffre ses impertinences et sa mauvaise humeur.

DOÑA GUIOMAR. Et pourquoi pas? Pourquoi ne me gardez-vous pas le décorum et le respect, étant bonne comme je le suis?

LE SOLDAT. Écoutez, señora doña Guiomar. Ici, devant ces messieurs, je veux vous dire ceci: Pourquoi vous reprochez-vous votre bonté, puisque vous êtes obligée d'être bonne étant née de si bons parents; vous êtes chrétienne, et vous vous devez cela à vous-même. Il est convenable que les maris aiment et respectent leurs femmes quand elles sont chastes et honnêtes, mais en ce point ne consiste pas toute

leur perfection, et cela n'empêche point de voir le déversoir par où s'échappent les mille vertus qui leur manquent. Que me fait à moi que vous soyez chaste vis-à-vis de vous-même? mais cela me fait beaucoup si vous empêchez que votre servante le soit, et si vous avez toujours le visage renversé, si vous êtes ennuyée, jalouse, prodigue, aimant à dormir, paresseuse, disputant, grognant, avec mille autres impertinences de cette espèce qui suffisent pour abréger les jours de deux cents maris. Avec tout cela, seigneur juge, je dis que madame doña Guiomar n'a aucun de ces défauts, et je confesse que je suis le morceau de bois, l'incapable, le paresseux, et que comme mesure de bon gouvernement Votre Grâce doit nous séparer, que je n'ai rien à alléguer contre ce que ma femme a dit, que je regarde le procès comme fini et que je serai heureux d'être condamné.

DOÑA GUIOMAR. Que pourrait-on répondre à ce que j'ai avancé? Que vous ne me donnez pas à manger, ni à moi, ni à votre servante; il n'y en a qu'une pourtant, et c'est un avorton qui mange comme une mouche.

LE GREFFIER. Calmez-vous, voici de nouveaux plaideurs.

(Entre un homme vêtu en médecin-chirurgien, accompagné de sa femme, Aldonza de Minjaca.)

LE MÉDECIN. Pour quatre motifs suffisants je viens vous demander, seigneur juge, de prononcer le divorce entre moi et la señora doña Aldonza de Minjaca, ma femme, ici présente.

LE JUGE. Vous venez bien résolu; dites les quatre motifs.

LE MÉDECIN. Le premier, c'est que je ne puis la voir qu'à tous les diables; le second, elle le connaît; le troisième, je ne veux pas le dire; le quatrième, c'est pour que Satan ne m'enlève pas au jour de ma mort, si je dois rester en cette compagnie jusqu'à ce moment.

LE PROCUREUR. Il a suffisamment motivé sa demande.

LA FEMME. Seigneur juge, écoutez-moi, et sachez que si mon mari sollicite le divorce pour quatre motifs, je le réclame, moi, pour quatre cents. Le premier, c'est que chaque fois que je le vois, je crois que je vois le diable lui-même; le second, c'est que je fus trompée quand je l'épousai. Il me disait qu'il était médecin, et il est chirurgien, un homme qui fait des ligatures et qui soigne des infirmités, ce qui revient à dire qu'il est tout au plus la moitié d'un médecin. Le troisième motif, c'est qu'il est jaloux de l'air qui me touche; le quatrième, c'est que je ne puis le voir, et que je voudrais en être séparée par deux millions de lieues.

LE GREFFIER. Qui arrivera à faire marcher ensemble ces deux horloges, les ressorts en étant aussi détraqués ?

LA FEMME. Le cinquième motif...

LE JUGE. Madame, madame! si vous prétendez dire ici vos quatre cents raisons, je ne puis les écouter, je n'en ai pas le temps; je garde votre affaire pour l'instruire; allez en paix, j'en ai d'autres à dépêcher.

LE MÉDECIN. Quelle autre preuve voulez-vous, si ce n'est que je ne veux pas mourir avec elle, et qu'elle ne veut pas vivre avec moi ?

LE JUGE. Si cela suffisait pour séparer les gens mariés, tout le monde ôterait de ses épaules le joug du mariage.

(Entre un portefaix avec un bonnet déchiré.)

LE PORTEFAIX. Seigneur juge, je suis portefaix, je ne le nie pas, mais pourtant vieux chrétien et homme de bien par force; et si ce n'était pas que parfois je prends un peu de vin, ou que le vin me prend un peu, il est certain que je serais déjà syndic de la confrérie des frères de la charge. Mais laissons cela de côté, parce qu'il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet. Je veux que le seigneur juge sache qu'étant un jour indisposé des éblouissements de Bacchus, je promis de me marier avec une femme sans mœurs; revenu à la raison,

j'accomplis ma promesse, et je me mariai avec cette créature, que j'enlevai au péché. Je l'établis au marché. Elle est si hautaine et de si mauvaise humeur, que personne ne vient à sa boutique sans batailler avec elle sur le faux poids; parfois à ceux qui veulent lui acheter des fruits, elle en donne deux pour trois, et elle se dispute en les injuriant jusqu'à la quatrième génération, sans laisser de trêve au caquet de ses voisines. Il me faut tout le jour tenir mon épée plus luisante qu'un *sacabute* [1] pour la défendre, et nous ne gagnons pas de quoi payer les amendes pour les faux poids et pour les procès. Je désirerais être séparé d'elle, ou qu'au moins on pût changer son caractère emporté en un plus sage, et je vous promets ma protection pour vous faire porter tout le charbon que vous achèterez cet été, car je suis tout-puissant auprès des confrères de l'épaule.

LE MÉDECIN. Je connais la femme de ce brave homme. Elle est méchante comme mon Aldonza, sur laquelle il est impossible de renchérir.

LE JUGE. Voyez, messieurs; bien que plusieurs de ceux qui sont ici aient fourni quelques raisons qui peuvent entraîner le divorce, il faut que tout cela soit constaté par écrit, il faut entendre les témoins. Ainsi je vous admets tous à faire la preuve. Mais qu'est ceci? C'est une grande nouveauté.

(Entrent deux musiciens.)

UN MUSICIEN. Seigneur juge, ces deux époux si brouillés que vous avez réconciliés et pacifiés l'autre jour vous attendent à leur logis, où se donne une grande fête. Ils nous envoient pour vous supplier de vouloir bien les honorer de votre présence.

LE JUGE. Je le ferai de grand cœur, et plaise à Dieu que

1. Espèce de trombone.

toutes les personnes présentes se réconcilient comme eux!

LE PROCUREUR. De cette façon nous mourrons de faim, nous greffiers et procureurs de cette audience. Mais non, tout le monde fera des demandes de divorce, et à la fin des fins la plupart resteront comme ils étaient, et nous aurons recueilli le fruit de leurs procès et de leurs sottises.

LE MUSICIEN. Allons-nous-en pour égayer la fête.

(Les musiciens chantent :)

« Entre des époux honnêtes lorsque arrive un procès, mieux « vaut le plus mauvais concert que le meilleur divorce. « Quand l'erreur n'aveugle pas, les disputes de la Saint- « Jean sont la paix pour toute l'année. Quoique la rage de « la jalousie soit si puissante et si terrible, si c'est une jolie « femme qui en est possédée, ce n'est plus l'enfer, c'est le « ciel [1]. L'Amour, qui est le sage le plus expérimenté, « pense que le plus mauvais concert vaut mieux que le meil- « leur divorce. »

1. Cervantès équivoque sur les mots *celos*, jalousie, et *cielos*, cieux. J'ai cherché un équivalent à peu près. Cervantès dit : *No son zelos, sino cielos.*

LE

VIEILLARD JALOUX

INTERMÈDE

Dans la maison de doña Lorenza.

(Entrent doña Lorenza, Christina, sa servante, et Hortigosa, sa vosine.)

LORENZA. C'est un miracle, señora Hortigosa, qu'il n'ait pas fermé à double tour cette porte, qui est mon deuil, mon joug et mon désespoir. Voici le premier jour depuis notre mariage que je parle à une personne du dehors. Puissé-je le voir loin de ce monde, lui et ceux qui me l'ont donné pour mari!

HORTIGOSA. Allez, chère señora Lorenza, cessez vos plaintes; avec un vieux chaudron, on en achète un neuf.

LORENZA. C'est avec de telles chansons et de tels refrains qu'on m'a trompée. Maudit soit son argent, maudits ses joyaux, maudit tout ce qu'il me donne ou me promet! A quoi me sert tout cela, si, au milieu de la richesse, je suis pauvre, si je meurs de faim au sein de l'abondance?

CHRISTINA. En vérité, madame ma tante, vous avez raison. J'aimerais mieux marcher entre deux précipices et

avoir un jeune époux, que de me voir mariée et embourbée avec ce vieillard que vous avez pris pour mari.

LORENZA. Que j'ai pris, ma nièce! Sur ma foi, on me l'a donné; et moi, comme une enfant, je fus plus prompte à obéir qu'à disputer. Si j'avais eu plus d'expérience de ces choses, je me serais coupé la langue avec mes dents avant que de prononcer ce *oui* qui se dit avec trois lettres, et qui vous fait pleurer trois mille ans. Pourtant j'imagine que cela devait être ainsi, et que ce qui doit arriver fatalement, aucune prévoyance humaine ne peut l'empêcher.

CHRISTINA. Jésus! le vilain vieillard! Toute la nuit: Donnez-moi le vase; reprenez le vase; lève-toi, petite Christina: fais-moi chauffer des serviettes, je me meurs du mal d'entrailles; donne-moi ces joncs, la pierre me fatigue. Il y a plus d'onguents et de médecines dans sa chambre que dans la boutique d'une apothicaire, et moi, qui sais à peine m'habiller, il faut que je lui serve d'infirmière. Pouah! pouah! vieux cassé, aussi hernieux que jaloux, et le plus jaloux des hommes!

LORENZA. Ma nièce dit la vérité.

CHRISTINA. Plût à Dieu qu'il en fût autrement!

HORTIGOSA. Très-bien! señora doña Lorenza; faites ce que je vous ai conseillé et vous verrez comme vous vous en trouverez bien. Le garçon dont je vous ai parlé est charmant; il aime bien et sait se taire, et il est reconnaissant de ce qu'on fait pour lui. Pour que la jalousie et les précautions du vieux n'amènent pas des demandes, des réponses et des résolutions à prendre, je placerai le galant dans votre chambre, et je l'en ferai sortir quand bien même le vieillard aurait plus d'yeux qu'Argus, et serait plus voyant qu'un sorcier, lequel voit, dit-on, sept zones au-dessous de la terre.

LORENZA. Comme je suis novice, je suis craintive, et je ne voudrais pas, pour un caprice, risquer mon honneur.

CHRISTINA. Vous parlez, ma tante, comme la chanson de Gomez Arias : « Seigneur Gomez Arias, plaignéz-moi; je suis une jeune fille, et je ne me vis jamais dans une telle situation. »

LORENZA. Quelque esprit malin parle en toi, petite nièce, à entendre ce que tu dis.

CHRISTINA. Je ne sais pas qui parle; mais je sais que je ferais de point en point ce que vous a conseillé madame Hortigosa.

LORENZA. Et l'honneur, petite nièce?

CHRISTINA. Et se désennuyer, ma tante?

LORENZA. Et si on le sait?

CHRISTINA. Et si on ne le sait pas?

LORENZA. Et qui m'assurera le secret?

HORTIGOSA. Qui? La promptitude, la sagacité, l'adresse et surtout le courage et mon habileté.

CHRISTINA. Señora Hortigosa, amenez-le-nous galant, coquet, élégant, un peu osé et surtout jeune.

HORTIGOSA. Celui que j'ai proposé a toutes ces qualités, et d'autres encore; il est riche et généreux.

LORENZA. Je ne cherche pas la richesse; je n'ai que trop de bijoux, et les diverses couleurs de mes nombreuses robes me mettent en confusion. Quant à cela, je n'ai rien à souhaiter; que Dieu fasse le salut de Cañizarès, il me tient mieux vêtue qu'un palmiste, et j'ai autant de joyaux que la vitrine d'un riche orfévre. S'il n'enclouait pas les fenêtres, s'il ne fermait pas les portes, s'il ne visitait pas à toute heure la maison, s'il n'en exilait pas les chats et les chiens, uniquement parce qu'ils portent le nom de mâle; s'il ne faisait pas tout cela et autre chose encore que la prudence n'avait pas en-

core inventée, je lui pardonnerais ses cadeaux et ses gracieusetés.

HORTIGOSA. Il est si jaloux que cela?

LORENZA. On lui vendait l'autre jour une tapisserie à très-bon prix; comme il y avait dessus des figures, il n'en voulut pas, et il en acheta une autre plus chère, représentant un paysage, quoiqu'elle ne fût pas aussi belle. On compte sept portes avant d'arriver à ma chambre, sans parler de celle de la rue; toutes sont fermées à clef, et les clefs, il ne m'a pas été possible de découvrir où il les cache pendant la nuit.

CHRISTINA. Tante, le passe-partout, il le cache, je crois, dans la jupe de sa chemise.

LORENZA. Non, petite nièce; je couche à côté de lui, et je ne m'en suis jamais aperçue.

CHRISTINA. Bien plus, toute la nuit il rôde comme un follet par toute la maison. Si l'on entend par hasard une musique dans la rue, il jette des pierres pour qu'elle s'en aille. C'est un méchant vieux et un sorcier dont on ne saurait trop médire.

LORENZA. Señora Hortigoso, partez; le grondeur va venir, et, s'il vous trouvait avec moi, tout serait perdu. Faites bien vite ce que vous avez à faire : je suis si ennuyée que je n'ai plus qu'à me mettre une corde au cou pour sortir d'une si méchante vie.

HORTIGOSA. Peut-être celle que vous allez commencer dissipera-t-elle vos regrets et vous donnera-t-elle plus de joie et de satisfaction!

CHRISTINA. Qu'il en soit ainsi, dût-il m'en coûter un doigt de la main! J'aime beaucoup ma tante, et je me meurs de la voir si pensive et si tourmentée au pouvoir de ce vieux et revieux, et plus que vieux, car je ne puis me rassasier de l'appeler vieux.

LORENZA. Pour dire la vérité, il t'aime bien, Christina.

CHRISTINA. Cela l'empêche-t-il d'être vieux? D'ailleurs j'ai entendu dire que les vieillards aiment toujours les jeunes filles.

HORTIGOSA. C'est la vérité. Mais adieu! Je reviendrai après dîner. Vous n'oublierez pas ce dont nous sommes convenues; vous verrez comme cela sera bien joué.

CHRISTINA. Señora Hortigosa, faites-moi la faveur d'un tout petit moinillon qui me divertisse.

HORTIGOSA. Je vous en donnerai un en peinture.

CHRISTINA. Je ne le veux pas en peinture, mais bien vivant, vivant et mignon comme une perle.

LORENZA. Et si l'oncle l'aperçoit?

CHRISTINA. Je lui répondrai que c'est un lutin : il aura peur, et sa peur m'amusera.

HORTIGOSA. Je vous l'apporterai. Adieu!

(Elle sort.)

CHRISTINA. Voyez, tante, si Hortigosa amène le galant, et pour moi le petit moinillon, et que votre mari les voie, nous n'avons qu'à choisir l'un de ces moyens : l'étrangler, le jeter dans le puits ou l'enterrer dans l'écurie.

LORENZA. Tu le ferais comme tu le dis?

CHRISTINA. Que le vieillard cesse d'être jaloux et nous laisse en paix, puisque nous ne lui faisons aucun mal et que nous vivons comme des saintes.

Le théâtre change et représente une rue.

(Entre Cañizarès, vieillard, accompagné de son compère.)

CAÑIZARÈS. Seigneur compère, seigneur compère, l'homme de soixante et dix ans qui épouse une fille de quinze, ou manque de jugement, ou court le risque d'aller dans l'autre

monde. A peine eus-je épousé doña Lorenza, pensant trouver en elle une compagnie agréable, une personne qui veillât à mon chevet et pût me fermer les yeux à l'heure de ma mort, que je me vis envahi par une multitude de chagrins et de soucis. Je voulus me marier parce que j'avais une maison et que je m'ennuyais.

LE COMPÈRE. Compère, ce fut une erreur; mais elle est excusable, car, selon le dire de l'Apôtre, il vaut mieux se marier que se brûler.

CAÑIZARÈS. Il n'y avait rien à brûler chez moi, compère; la moindre flambée m'eût réduit en cendres. Je voulais une compagnie, je la cherchai, je la trouvai; que Dieu m'en guérisse!

LE COMPÈRE. Vous êtes jaloux?

CAÑIZARÈS. Du soleil qui regarde ma Lorencica, de l'air qui la touche, des étoffes qui l'enveloppent!

LE COMPÈRE. Vous donne-t-elle des sujets de jalousie?

CAÑIZARÈS. Je ne pense pas. Comment, quand et où pourrait-elle mal faire? les fenêtres sont fermées à clef; des grilles et des jalousies les garnissent; les portes ne s'ouvrent jamais; aucune voisine ne franchit mon seuil et ne le franchira tant que je serai vivant. Voyez-vous, compère, les malheurs n'arrivent jamais aux femmes pour être allées aux jubilés, aux processions et à toutes les cérémonies publiques; où elles faillissent, où elles se gâtent, c'est chez leurs voisines et leurs amies. Une méchante amie recouvre plus de crimes que le manteau de la nuit. On fait plus de trames chez elle que dans une nombreuse réunion.

LE COMPÈRE. Je le crois. Mais si la señora Lorenza ne sort pas de votre maison, si personne n'entre dans la sienne, de quoi êtes-vous mécontent, compère?

CAÑIZARÈS. De ce qu'un jour Lorencica tombera en faute,

que ce sera un mauvais cas, si mauvais que rien que d'y penser, je me désespère, et que le désespoir me rend la vie insupportable.

LE COMPÈRE. Et vous avez raison de craindre, parce que les femmes veulent jouir de tous les fruits du mariage.

CAÑIZARÈS. La mienne en profite doublement.

LE COMPÈRE. Là est le mauvais cas, seigneur compère.

CAÑIZARÈS. Non, non, pas même en pensée; Lorencica est innocente, c'est une colombe, et, jusqu'à présent, elle ne comprend rien à tout ce verbiage; et adieu, seigneur compère, car me voici près de ma maison.

LE COMPÈRE. J'y veux entrer avec vous et voir madame doña Lorenza.

CAÑIZARÈS. Sachez, compère, que les anciens Latins avaient un adage qui disait : *Amicus usque ad aras,* ce qui veut dire : ami jusqu'à l'autel, inférant que l'ami doit faire pour son ami tout ce qui n'est pas contre Dieu, et moi, je dis : *Usque ad portam,* jusqu'à la porte, que personne ne doit franchir. Adieu, seigneur compère, et pardonnez-moi.

(Il s'éloigne.)

LE COMPÈRE. De ma vie je n'ai vu un homme plus circonspect, ni plus jaloux, ni plus chagrin. Il est de ceux qui traînent la corde après eux et qui meurent toujours du mal qu'ils redoutent.

La scène change et représente de nouveau la maison de doña Lorenza.

CHRISTINA. Tante, l'oncle tarde bien, et Hortigosa tarde encore plus.

LORENZA. Puissent-ils ne jamais venir ni l'un ni l'autre, car lui m'ennuie et elle me rend confuse!

CHRISTINA. Il faut essayer de tout, et si cela ne réussit pas on y renonce.

LORENZA. Ah ! petite nièce, quoique je sache peu de chose, je sais que, dans ces sortes d'affaires, tout le mal est d'essayer.

CHRISTINA. Ma foi, vous avez peu de courage. Si j'avais votre âge, des hommes armés ne m'épouvanteraient pas.

LORENZA. Je te répète et je te dirai cent mille fois que Satan parle par ta bouche. Mais comment mon mari est-il entré ?

CHRISTINA. Il aura ouvert avec le passe-partout.

LORENZA. Je le donne au diable avec ses clefs !

CAÑIZARÈS, entrant. Avec qui parliez-vous, doña Lorenza ?

LORENZA. Avec Christina.

CAÑIZARÈS. Faites attention, doña Lorenza !

LORENZA. Je vous dis que je parlais avec Christina. Avec qui aurais-je pu parler ? Y a-t-il ici d'autre personne, par aventure ?

CAÑIZARÈS. Je ne voudrais pas que vous eussiez des soliloques avec vous-même qui tournassent à mon préjudice.

LORENZA. Je ne sais pas ce que vous voulez dire, et je ne veux pas le savoir. Laissez-moi en paix.

CAÑIZARÈS. Je ne désire pas la guerre ; mais qui appelle à cette porte avec tant d'empressement ? Vois, Christinica, qui cela peut être ? Si c'est un pauvre, donne-lui l'aumône et dépêche-le.

CHRISTINA. Qui est là ?

HORTIGOSA, du dehors. C'est votre voisine Hortigosa, señora Christina.

CAÑIZARÈS. Demande-lui ce qu'elle veut et donne-le-lui, à condition qu'elle ne passera pas la porte.

CHRISTINA. Que voulez-vous, voisine ?

CAÑIZARÈS. Ce nom de voisine me trouble et me donne des soubresauts. Appelle-la par son propre nom, Christina.

CHRISTINA. Répondez, que voulez-vous, madame Hortigosa ?

HORTIGOSA. Adresser une supplique au seigneur Cañizarès dans une circonstance où il s'agit de mon honneur, de ma vie et de mon âme.

CAÑIZARÈS. Dis à cette femme, petite nièce, que cela ne me regarde pas et que je ne veux pas qu'elle entre chez moi.

LORENZA. Jésus ! quelle extravagance ! Ne suis-je pas là devant vous ? Me mangera-t-on avec les yeux ? m'enlèvera-t-on par les airs ?

CAÑIZARÈS. Qu'elle entre avec cent mille Belzébuths puisque vous le voulez !

CHRISTINA. Entrez, voisine !

CAÑIZARÈS. Ce nom de voisine est fatal pour moi.

(Hortigosa entre portant un rouleau de cuir doré. Aux quatre coins sont les portraits de Rodomont, Mandricardo, Roger et Gradaso. Rodomont est représenté enveloppé dans un manteau.)

HORTIGOSA. Seigneur de mon âme, mue et incitée par la bonne renommée de Votre Grâce, par sa grande charité et ses nombreuses aumônes, je me suis hasardée à venir vous supplier de me faire la faveur, la charité et la bonne œuvre de m'acheter ce cuir doré parce que j'ai un fils en prison pour avoir blessé un barbier. La justice a prononcé, sur la déclaration du chirurgien, et je n'ai pas de quoi payer, et je cours risque d'autres embarras parce que mon fils est très-espiègle, et je voudrais le tirer de la prison, si c'est possible, aujourd'hui ou demain. L'œuvre est bonne, le cuir doré neuf, et avec tout cela je le donnerai pour ce que vous voudrez ; remarquez que la monture est par-dessus le marché. Combien en ai je perdu comme cela dans ma vie ! Tenez

ce coin, madame, et développons-le, pour que le seigneur Cañizarès ne croie pas que je le trompe. Elevez davantage, señora, et voyez comme il se déroule bien. Et les peintures, on les dirait vivantes!

(Pendant qu'elles tiennent le cuir en l'air et qu'elles le montrent, un galant entre par derrière. Cañizarès regarde les peintures avec attention et dit :)

CAÑIZARÈS. O quel joli Rodomont! et que veut ce seigneur en manteau dans ma maison? S'il savait combien j'aime les hommes en manteau il en serait dans l'étonnement.

CHRISTINA, troublée. Seigneur oncle, je n'ai pas vu d'homme en manteau, et s'il en est entré dans la maison c'est la faute de madame Hortigosa. Quant à moi, que le diable me prenne si j'ai rien dit ou rien fait pour le faire entrer; non, sur ma conscience!

CAÑIZARÈS. Je vois bien, petite nièce, que la faute est à la señora; mais je n'ai pas à m'en étonner, car elle ne peut savoir combien je suis ennemi de ce genre de peintures.

LORENZA, bas à Christina. Il dit cela pour les peintures, Christinica, et non pour autre chose.

CHRISTINA. Puisqu'il en est ainsi, je dis moi : Dieu soit avec moi! cela m'a retourné l'âme dans le corps et je me voyais déjà perdue!

CAÑIZARÈS. Señora Hortigosa, je n'aime pas les figures à manteaux. Prenez ce doublon avec lequel vous pourrez remédier à votre besoin, quittez ma maison le plus vite qu'il vous sera possible et emportez votre peinture.

HORTIGOSA. Vivez autant d'années que Mathusa de Jérusalem, par les jours de la señora doña... je ne sais comment elle se nomme, que je servirai dans l'occasion, de nuit et de jour, avec ma vie et avec mon âme! La sienne doit être celle d'une innocente tourterelle.

CAÑIZARÈS. Abrégez, madame, et allez-vous-en sans vouloir juger les âmes des autres.

HORTIGOSA. Si Votre Seigneurerie avait besoin de quelque remède contre le mal de dents, j'en sais un qui vous ôte la douleur comme avec la main.

CAÑIZARÈS. Abrégez; doña Lorenza n'a pas mal aux dents : elle les a toutes saines et entières; on ne lui en a pas enlevé une seule de sa vie.

HORTIGOSA. Elles lui tomberont, s'il plaît à Dieu, parce qu'elle vivra longtemps, et la vieillesse est la destruction de la denture.

CAÑIZARÈS. Cette femme ne nous laissera donc pas en repos? Hortigosa, ou diablesse ou voisine, ou qui que vous soyez, allez avec Dieu et laissez-moi seul!

HORTIGOSA. La requête est juste et, pour ne pas vous ennuyer, je me retire.

(Elle sort.)

CAÑIZARÈS. O voisines! voisines! Je suis échaudé par les bonnes paroles qui sont sorties de sa bouche de voisine.

LORENZA. Vous êtes un sauvage et un barbare. Eh! qu'a dit cette voisine pour que vous lui gardiez rancune? Toutes vos bonnes œuvres vous les faites en état de péché mortel. Vous lui avez donné deux douzaines de réaux accompagnées de deux douzaines d'injures; bouche de loup, langue de scorpion, magasin de méchancetés!

CAÑIZARÈS. Non, non, cette affaire marche mal. Il ne me convient pas que vous preniez si fort le parti de votre voisine.

CHRISTINA. Ma tante, entrez là dedans pour vous distraire et laissez ici mon oncle, qui a l'air chagrin.

LORENZA. Ainsi ferai-je, ma nièce, et on ne me reverra pas de deux heures.

(Elle entre dans sa chambre.)

CHRISTINA. Mon oncle, voyez-vous comme elle a fermé la porte!

LORENZA, de sa chambre. Christinica! Christinica!

CHRISTINA. Que voulez-vous, ma tante?

LORENZA. Si tu savais comme il est gentil et parfumé!

CHRISTINA. Jésus! quelle extravagance! Tante, vous êtes folle!

LORENZA. Je suis dans tout mon bon sens. Si tu le voyais, tu serais de mon avis.

CHRISTINA. Quel enfantillage et quelle folie! Grondez-la, mon oncle, afin que, même par plaisanterie, elle ne dise pas de pareilles choses.

CAÑIZARÈS. Lorenza, je ne suis pas d'humeur à souffrir de telles plaisanteries!

LORENZA. Je vois enfin que vous m'avez trompée.

CHRISTINA. Grondez-la, mon oncle, grondez-la!

CAÑIZARÈS. Je vais enfoncer la porte.

LORENZA. N'en faites rien, car elle est ouverte. Entrez.

CAÑIZARÈS. Quoique je sois bien sûr que tu plaisantes, j'entrerai pour dissiper ta mauvaise humeur. (Au moment où Canizarès va entrer il reçoit un vase d'eau à la figure. Christina et Lorenza s'empressent à l'essuyer, et pendant ce temps le galant s'échappe dehors.) Pour Dieu! un peu plus vous m'aveugliez, Lorenza! Le diable soit des plaisanteries qui s'adressent aux yeux!

LORENZA. Voyez à qui la destinée m'a unie, à l'homme le plus méchant du monde! Voyez comme il croit par jalousie à mes mensonges, et comme il gâte et contriste mon bonheur! Pleurez, mes yeux, les fautes de ce mécréant! Voyez comme il a souci de mon honneur et de ma réputation, puisque d'un soupçon il fait une certitude, d'une invention une vérité, et d'une plaisanterie une malédiction! Ah! mon cœur se brise!

CHRISTINA. Ma tante, ne faites pas tant de bruit, les voisins vont accourir.

UNE VOIX AU DEHORS. Ouvrez, ou on enfonce la porte!

LORENZA. Ouvre, Christinica. Que tout le monde connaisse mon innocence et la méchanceté de ce vieillard.

(Entre un alguazil avec des musiciens, des danseurs et Hortigosa.)

L'ALGUAZIL. Qu'est céla? qui se dispute? qui criait tout à l'heure?

CAÑIZARÈS. Ce n'est rien, seigneur, une querelle entre mari et femme, comme cela arrive.

UN MUSICIEN. Pardieu! moi et mes camarades, qui sommes musiciens, nous étions ici à côté, à une noce; nous sommes accourus en toute hâte pensant que c'était autre chose.

HORTIGOSA. Et moi aussi, je le jure sur mon âme pécheresse.

CAÑIZARÈS. En vérité, señora Hortigosa, tout ce qui est arrivé ne serait pas arrivé sans vous.

HORTIGOSA. J'en aurai été la cause pour mes péchés; car sans que je sache par où ni pourquoi, on me met toujours sur le dos les fautes des autres.

CAÑIZARÈS. Notez tous que je vous remercie de votre bonne intention, mais que mon épouse et moi nous sommes maintenant en paix.

LORENZA. J'y consens, si monsieur veut bien commencer par faire des excuses à la voisine pour le mal qu'il a pensé d'elle.

CAÑIZARÈS. Si je devais demander pardon à toutes les voisines dont je pense du mal, ce serait à ne jamais finir. Pourtant je le demande à la señora Hortigosa.

HORTIGOSA. Et moi je vous l'accorde devant Pedro Garcia.

LE MUSICIEN. Nous ne serons pas venus pour rien. Cama-

rades, jouez de vos guitares et que notre danse célèbre la paix avec une chanson.

CAÑIZARÈS. Messieurs, je n'aime pas la musique. Je vous en dispense.

LE MUSICIEN, *chantant.* « Bon gré mal gré l'eau de Saint-Jean ôte le vin et ne donne pas de pain. Les disputes de Saint-Jean nous apportent la paix pour un an. Si le blé est versé et si le raisin n'est pas mûr, il n'est pas de laboureur qui fasse bien ses cuvées et ses greniers; mais les bonnes disputes qui arrivent à la Saint-Jean donnent la paix pour un an. La canicule est la saison de la colère; ce temps passé on est calme; ainsi celui qui le dit ne ment pas : Les disputes de la Saint-Jean donnent la paix pour un an. (*On danse.*) Que les rixes des gens mariés ressemblent toujours à celle-ci et qu'elles s'arrangent joyeusement! Le soleil qui se lève derrière les nuages est le contentement derrière le chagrin. Les disputes de la Saint-Jean donnent la paix pour un an. »

CAÑIZARÈS. Voyez les allées et venues où m'a engagé une voisine, et si j'ai raison d'être mal avec les voisines!

LORENZA. Quoique mon mari soit mal avec les voisines, moi je leur adresse tous mes compliments.

CHRISTINA. Et moi aussi; mais si ma voisine m'avait amené mon petit moinillon, je l'aurais tenue pour une meilleure voisine, et adieu, mesdames les voisines!

LE

BISCAYEN SUPPOSÉ

INTERMÈDE

(Entrent Solorzano et Quiñonès.)

SOLORZANO. Voici les deux bourses qui me semblent bien pareilles et les chaînes aussi; vous n'avez plus qu'à exécuter ce que j'ai dit et, malgré sa fourberie, cette fille de Séville sera dupée.

QUIÑONÈS. Est-ce parce qu'il y a beaucoup d'honneur et d'habileté à tromper une femme que vous mettez tant d'ardeur et de sollicitude dans cette affaire?

SOLORZANO. Quand les femmes ressemblent à celle-ci, c'est un plaisir de les duper, surtout lorsque cette duperie ne doit point passer les bornes; je veux dire quand elle n'offense pas Dieu et qu'elle ne porte point de dommage réel à la personne.

QUIÑONÈS. Qu'il en soit ainsi puisque vous le voulez. Je dis que je vous aiderai dans tout ce que vous m'avez demandé et que je saurai feindre comme vous, car je ne puis pas vous surpasser. Où allez-vous maintenant?

SOLORZANO. Droit à la maison de la nymphe. Et ne vous

éloignez pas, je vous appellerai quand le moment viendra.

QUIÑONÈS. Je reste cloué ici en vous attendant.

(Ils sortent.)

La scène change et représente un salon chez doña Christina.

(Entrent doña Christina et doña Brigida; Christina sans manteau et Brigida dans sa mante, toute effrayée et troublée.)

CHRISTINA. Jésus! qu'as-tu, amie doña Brigida? on dirait que tu vas rendre ton âme à son Créateur.

BRIGIDA. Doña Christina, mon amie, donne-moi de l'air, jette-moi un peu d'eau au visage, je me meurs, je m'évanouis, mon âme me quitte. Que Dieu soit avec moi! Un confesseur bien vite!

CHRISTINA. Qu'as-tu donc? Malheureuse que je suis! Ne me diras-tu pas ce qui est arrivé? As-tu vu un fantôme? t'a-t-on annoncé la mort de ta mère ou le retour de ton mari, ou bien t'a-t-on volé tes bijoux?

BRIGIDA. Je n'ai pas vu de fantôme, ma mère vit, mon mari ne revient pas, car il lui faut encore trois mois pour achever les affaires qui l'ont fait partir en voyage; on ne m'a pas volé mes bijoux; il m'est arrivé quelque chose de pis!

CHRISTINA. Achève, dis-moi quoi, chère doña Brigida; tu me tiens suspendue et troublée jusqu'à ce que je sache tout.

BRIGIDA. Ah! ma chère, tu as ta part dans ce malheur. Essuie-moi le visage, il est, comme tout mon corps, baigné de sueur et plus froid que la neige. Malheureuses sont les femmes qui vivent de la vie libre! Si elles veulent avoir un peu d'autorité acquise par-ci par-là, on la leur enlève au meilleur moment.

CHRISTINA. Par ta vie! mon amie, achève, dis-moi ce qui t'est arrivé et quel est ce malheur dont j'ai ma part!

BRIGIDA. Tu y prendras part, et beaucoup, si tu es toujours une femme de bon sens. Sache donc qu'en venant te voir, comme je passais la porte de Guadalaxara, j'entendis au milieu d'un groupe d'hommes de justice un crieur annonçant qu'on défendait les voitures et que les femmes devaient marcher par les rues la figure découverte.

CHRISTINA. C'est là la mauvaise nouvelle?

BRIGIDA. Peut-il y en avoir dans le monde une plus mauvaise pour moi?

CHRISTINA. Je suppose, ma chère, qu'il s'agit de quelque réforme concernant les voitures; mais il n'est pas possible qu'on les supprime tout à fait. Et ce sera une très-bonne mesure; car, d'après ce que j'ai entendu dire, la cavalerie se perdait en Espagne, parce qu'on a la mauvaise habitude d'employer dix ou douze cavaliers par voiture, lesquels battent le pavé pendant la nuit, et oublient le jour qu'il existe des chevaux et des genêts dans le monde. Quand les galères de la terre, qui sont les voitures, viendront à leur manqeur, ils rentreront dans la cavalerie, où s'illustrèrent leurs maîtres.

BRIGIDA. Ah! Christina de mon âme! j'ai aussi entendu dire qu'on laisse subsister quelques voitures, mais à condition qu'on ne les prêtera pas, et qu'aucune femme n'ira dedans; tu m'entends!

CHRISTINA. On nous fait ce déplaisir par cette raison que les gens de guerre ne sont pas d'accord sur la supériorité de la cavalerie ou de l'infanterie. On a acquis la preuve que l'infanterie espagnole l'emportait sur celle des autres nations, et maintenant nous pouvons montrer à pied notre résolution, notre grâce et notre galanterie, et bien plus, marchant à visage découvert, nous ôtons à tout homme qui nous courtise tout prétexte d'erreur, puisqu'il nous aura vues.

BRIGIDA. Ah! Christina! ne me dis pas cela! Quelle jolie chose c'était d'être assise au fond d'une voiture! la remplissant tout entière, montrant sa figure à qui et comment et quand cela nous plaisait! Sur Dieu et sur mon âme! je t'assure que lorsqu'on m'en prêtait une et que je m'y voyais assise avec cette autorité, je m'évaporais si bien que l'on croyait vraiment que j'étais une grande dame, et quatre femmes titrées pouvaient être mes servantes!

CHRISTINA. Vois, doña Brigida, comme j'ai raison de dire qu'on a bien fait de nous interdire les voitures pour nous ôter le péché de la gloriole. Et même il n'était pas convenable qu'une voiture mît sur le même rang telles et telles; puis les étrangers voyant une personne en voiture, en magnifique toilette, toute reluisante de bijoux, étaient portés à déprécier la politesse en la prodiguant à la première venue, comme s'ils parlaient à une dame titrée. Ainsi, mon amie, tu ne dois pas te désoler, mais préparer ta grâce, ta mante de taffetas de Séville, et, en tout cas, tes mules à la nouvelle mode avec des pointes d'argent, et cheminer par les rues; je te promets qu'il ne manquera pas de mouches autour d'un si bon miel, si tu veux les laisser venir à toi.

BRIGIDA. Dieu te le rende! amie, qui m'as consolée avec tes avis et tes conseils, que je pense vraiment mettre en pratique. Oui, je veux me polir au commerce du monde et m'y repolir, aller à pied, montrant mon visage et fouler la poussière, puisque je n'ai personne qui me puisse couper la tête, car celui qu'on appelle mon mari ne l'est pas, quoiqu'il m'ait donné parole de l'être.

CHRISTINA. Jésus! on entre chez moi à la sourdine et sans appeler. (Entre Solorzano.) Que veut Votre Grâce?

SOLORZANO. Pardonnez-moi ma hardiesse : l'occasion fait le larron. J'ai trouvé la porte ouverte et je suis entré, encouragé par l'intention où je suis de vous servir en paroles,

sinon en réalité. Si je puis parler devant cette dame, je dirai pourquoi je viens et quel est le dessein qui m'amène.

CHRISTINA. Votre bonne présence ne peut annoncer que de bonnes paroles et de bonnes actions. Dites ce que vous voulez dire : la señora Brigida est tant mon amie qu'elle est une autre moi-même.

SOLORZANO. Avec l'assurance que vous me donnez et avec votre permission je parlerai vrai, et vraiment, señora, je suis un homme de cour que Votre Grâce ne connaît pas.

CHRISTINA. C'est vrai.

SOLORZANO. Il y a longtemps que je désire vous servir, ayant apprécié votre beauté et vos bonnes qualités ; mon peu de fortune m'a arrêté jusqu'à ce jour, mais le bonheur veut qu'un grand ami m'envoie de Biscaye un de ses fils, très-galant, pour que je le conduise à Salamanque et que je le mette dans les mains de gens qui fassent son éducation. Pour dire la vérité, le garçon est un peu âne et a quelque chose d'extravagant. Ajoutons à cela un défaut que je suis aussi honteux de vous révéler que je le serais si je vous le cachais, c'est qu'il se prend quelque peu de vin, pourtant pas de façon à en perdre le sens, mais il en est troublé. Quand il est dans cet état, c'est une merveille que sa gaieté et sa libéralité ; il donne tout ce qu'il possède à qui le lui demande. Je voudrais, puisque le diable doit tout lui enlever, en profiter quelque jour, et je n'ai pas trouvé de meilleur moyen que de l'amener chez vous. Car il est grand ami des dames et ici nous pourrons l'enfermer et l'écorcher comme un chat. Pour commencer, je vous apporte cette chaîne dans cette bourse, qui pèse cent vingt écus d'or. Je vous la remettrai et vous me donnerez dix écus tout de suite dont j'ai besoin pour certaines petites choses, et vous en dépenserez vingt autres cette nuit dans un souper où

viendra notre âne ou notre buffle, que je conduis par le nez comme on dit, et dans un moment vous serez propriétaire de la chaîne, pour laquelle je ne vous demande que dix écus. Cette chaîne est d'un or très-fin et vaut beaucoup par la façon. La voici, prenez-la.

CHRISTINA. Je vous remercie d'avoir songé à moi dans une occasion si profitable. Pourtant, si je puis dire ce que je pense, tant de libéralité me confond et me donne des soupçons.

SOLORZANO. Pourquoi, madame?

CHRISTINA. Cette chaîne pourrait être fausse. Comme on dit, tout ce qui reluit n'est pas or.

SOLORZANO. Vous parlez en personne très-prudente, et ce n'est pas à tort que vous passez pour la femme la plus judicieuse de la ville. Je suis très-heureux que vous m'ayez découvert votre cœur sans façons ni détours. Pourtant il y a remède à tout, excepté à la mort. Couvrez-vous de votre mante, ou envoyez si vous avez quelque personne de confiance. Qu'on aille chez l'orfévre, qu'on pèse et qu'on touche cette chaîne, et si elle est fine et de bonne qualité comme je l'ai annoncé, vous me remettrez les dix écus et vous régalerez le bourriquet et vous aurez la chaîne.

CHRISTINA. Ici, à côté, loge un orfévre de ma connaissance qui dissipera facilement mon doute.

SOLORZANO. C'est ce que je veux, ce qui me plaît, ce que j'estime. Dieu bénit les moyens nets.

CHRISTINA. Si vous voulez me confier la chaîne pour satisfaire ma fantaisie, vous pouvez revenir bientôt et je vous compterai les dix écus en or.

SOLORZANO. Cela est bon! je vous confie mon honneur et je ne vous confierais pas la chaîne? Que Votre Grâce la fasse toucher et retoucher; je m'en vais et je reviendrai dans une demi-heure.

CHRISTINA. Même auparavant, si mon voisin est chez lui. (Solorzano sort.)

BRIGIDA. Ceci, chère Christina, est non-seulement du bonheur, mais une pluie de bonheur. Moi j'ai si peu de chance que je ne trouve jamais personne qui me donne un verre d'eau sans me demander d'abord quelque chose. L'autre jour je fis rencontre d'un poëte dans la rue qui, bénévolement et avec beaucoup de courtoisie, me donna un sonnet sur l'histoire de Pyrame et Thisbé et qui m'en offrit trois cents autres rimés en mon honneur.

CHRISTINA. Mieux aurait valu pour toi rencontrer un Génois qui t'eût donné trois cents réaux!

BRIGIDA. Oui, sans doute, les Génois sont ici en évidence et viennent à la main comme des faucons; ils vont à l'appât tristes et mélancoliques à cause du décret.

CHRISTINA. Sois assurée que les morceaux d'un Génois valent mieux que quatre poëtes entiers. Mais le vent souffle en poupe; voici mon orfévre. (Entre l'orfévre.) Eh! que veut mon bon voisin? J'allais me rendre chez lui.

L'ORFÉVRE. Señora doña Christina, je viens vous prier de faire tous vos efforts pour conduire demain ma femme à la comédie. Il me convient et m'importe d'être libre demain au soir, et de n'être pas suivi et poursuivi.

CHRISTINA. Je le ferai avec plaisir, et même, si mon cher voisin veut ma maison et tout ce quelle contient, j'aviserai à ce que personne ne s'y trouve. Je connais ces sortes d'affaires.

L'ORFÉVRE. Non, señora, il me suffit de divertir ma femme. Mais que me vouliez-vous, puisque vous veniez me trouver?

CHRISTINA. Rien autre chose que savoir de vous ce que pèse cette chaîne et quel est son titre.

L'ORFÉVRE. J'ai tenu souvent cette chaîne dans mes mains et je sais qu'elle pèse cent cinquante écus d'or à vingt-deux

carats. Si vous l'achetez sans payer la façon, vous ne perdrez rien sur la marchandise.

CHRISTINA. Il y aura un peu de façon, mais pas beaucoup.

L'ORFÈVRE. Quand vous voudrez vous en défaire, je vous donnerai dix ducats de plus que le poids.

CHRISTINA. Elle me coûtera encore moins si je puis; mais, voisin, prenez garde de vous tromper sur le titre de l'or et sur le poids.

L'ORFÈVRE. Il serait beau que je me trompasse dans les choses de mon office! Je dis que deux fois je l'ai touchée anneau par anneau, que je l'ai pesée et que je la connais comme mes mains.

BRIGIDA. Cela nous suffit.

L'ORFÈVRE. Je sais de plus qu'un gentilhomme de la cour qui se nomme un tel de Solorzano est venu chez moi la faire peser et toucher.

CHRISTINA. Il suffit, voisin, allez avec Dieu; je ferai ce que vous m'avez demandé. J'emmènerai votre femme, je la distrairai pendant deux heures si cela vous est nécessaire.

L'ORFÈVRE. Vous êtes habile en tout. Adieu, señora.

(L'orfèvre sort.)

BRIGIDA. Ce Solorzano ne pourrait-il tirer aussi pour moi quelque argent, fût-ce d'un Bourguignon plus plein de vin qu'une outre?

CHRISTINA. Il ne restera pas longtemps ici; mais le voilà qui revient. Il est pressé : les dix écus l'aiguillonnent et lui donnent de l'éperon.

SOLORZANO. Avez-vous pris vos mesures et fait voir la chaîne?

CHRISTINA. Quel est votre nom, s'il vous plaît?

SOLORZANO. Don Estévan de Solorzano. Pourquoi cette question?

CHRISTINA. Pour achever de mettre le sceau à votre véracité et à votre courtoisie. Veuillez causer un instant avec la señora doña Brigida pendant que je vais chercher les dix écûs.

(Christina sort un moment.)

BRIGIDA. Seigneur Solorzano, n'y aura-t-il pas des épingles pour moi? Je ne suis pas à dédaigner; il y a autant de bonnes allées et venues dans ma maison que dans celle de la señora doña Christina. Si je ne craignais qu'on ne m'entendît, je dirais au seigneur Solorzano plus de quatre de ses défauts : d'abord elle a la poitrine comme deux besaces vides, sa bouche n'est pas fraîche et elle se farde beaucoup. Avec cela on la recherche, on la courtise, on la veut. Je me grifferais la figure plutôt de rage que d'envie parce que personne ne me tend la main; c'est le destin des femmes qui ne sont pas belles.

SOLORZANO. Ne vous désolez pas. Si je vis, un autre coq chantera dans votre poulailler.

CHRISTINA, revenant. Seigneur don Estévan, voici les dix écus, et vous aurez cette nuit un souper de prince.

SOLORZANO. Notre âne est au bout de la rue; je vais le chercher. Amadouez-le, quoiqu'il ressemble à un homme qui avale une pilule.

(Il sort.)

BRIGIDA. Je lui ai dit de me trouver quelqu'un qui me fît aussi un présent; il a répondu que cela viendrait avec le temps.

CHRISTINA. Avec le temps on ne trouve personne qui vous fasse des présents; les jeunes années amènent les grands bénéfices et les vieilles les grandes pertes.

BRIGIDA. J'ai trouvé moyen de lui dire comme tu es élégante, jolie et gracieuse, que tu es tout ambre, musc et civette dans du coton.

CHRISTINA. Je sais que tu dis du bien de moi quand je n'y suis pas.

BRIGIDA, à part. Voyez cette femme qui trouve des amants; la semelle de mes brodequins vaut mieux que les filandres de son cou! O la chance des femmes laides!

(Entrent Quiñonès et Solorzano.)

QUIÑONÈS. Biscayen baiser mains de Votre Seigneurie.

SOLORZANO. Il dit qu'il baise les mains de Votre Seigneurie.

BRIGIDA. Quel joli langage! Je ne comprends pas, mais ça m'a l'air très-joli.

CHRISTINA. Moi je baise les mains du seigneur Biscayen.

QUIÑONÈS. Tu parais bonne, jolie; nuit venir, soupons, garder chaîne, suffit que donner.

SOLORZANO. Mon camarade dit que vous lui paraissez charmante et bonne, qu'il désire souper, et que, quant à la chaîne, quoiqu'il ne réclame rien en échange, vous pouvez la regarder comme vous appartenant puisqu'il vous l'a donnée.

BRIGIDA. Il n'y a pas au monde un pareil homme!

SOLORZANO. Si vous avez un peu de confiture et un coup de vin ecclésiastique pour le seigneur Biscayen, cela vous rapportera le centuple.

CHRISTINA. Comment! si j'en ai? Je vais en chercher, et je lui en offrirai de meilleur que celui du prêtre Juan des Indes.

(Elle sort.)

QUIÑONÈS. Dame restée, tant bonne comme sortie.

BRIGIDA. Que dit-il?

SOLORZANO. Que la dame ici présente est aussi belle que celle qui vient de nous quitter.

BRIGIDA. Le seigneur Biscayen a raison; il n'est pas du tout bête.

QUIÑONÈS. Bête le diable, Biscayen ingénieux.

BRIGIDA. Je le comprends : il dit que le diable seul est bête et que les Biscayens ont de l'esprit quand ils veulent.

SOLORZANO. C'est cela même.

(Christina revient avec une servante portant une boîte de conserves et une carafe de vin.)

CHRISTINA. Le seigneur Biscayen peut faire sa collation et sans crainte. Tout ce qu'il y a ici est la quintessence de la propreté.

QUIÑONÈS. Ami, vin et eau bons, moi boire et autre fois aussi.

BRIGIDA. Ah! Dieu! avec quelle grâce il dit cela, quoique je ne le comprenne pas.

SOLORZANO. Il dit qu'avec les confitures il boit du vin comme il boirait de l'eau, que celui-ci est un vin de Saint-Martin et qu'il en boira une autre fois.

CHRISTINA. Cent fois s'il le veut, tant qu'il en pourra tenir.

SOLORZANO. Ne lui en donnez pas davantage.

QUIÑONES. Allons, langue lourde, pieds entraves, ce soir revenir.

SOLORZANO. Ecoutez, et voyez si j'ai raison.

CHRISTINA. Qu'a-t-il dit?

SOLORZANO. Qu'il a la langue lourde, que ses pieds ne le portent plus et qu'il reviendra ce soir.

BRIGIDA. Comme ses yeux se troublent et comme sa langue s'embarrasse! Jésus! il trébuche; il a trop bu. Quel malheur! Si jeune et si ivrogne!

SOLORZANO. Faites préparer le souper, je vais l'emmener pour qu'il cuve son vin. Nous reviendrons ce soir de bonne heure.

(Il sort avec le Biscayen.)

CHRISTINA. Tout sera prêt.

BRIGIDA. Christina, montre-moi cette chaîne pour satisfaire ma fantaisie. Ah! comme elle est jolie! et neuve et brillante, et comme elle te coûte peu! Je dis, Christina, que sans que je sache comment les bonheurs pleuvent sur toi, tu es la plus chanceuse des femmes. Ta franchise, ton élégance, ta magnificence sont des charmes qui te soumettent toutes les volontés. Ce n'est pas comme moi, qui ne pourrais donner de la bouillie à un chat. Reprends ta chaîne, je suis près de pleurer, non que je te porte envie, mais je me prends en pitié.

SOLORZANO, rentrant. Il nous est arrivé le plus grand malheur du monde.

BRIGIDA. Jésus! qu'est-ce donc, seigneur Solorzano?

SOLORZANO. Au détour de cette rue, en allant à la maison, nous avons rencontré un des serviteurs du père de notre Biscayen, lequel apporte des nouvelles et des lettres de ce père, qui est près de mourir. Il ordonne à son fils de partir sur-le-champ s'il veut le retrouver vivant. Il apporte de l'argent pour le voyage, qui va probablement se faire tout de suite. Je lui ai pris dix écus pour vous; les voici avec les dix que vous m'avez donnés tout à l'heure. Remettez-moi la chaîne; si le père vit, le fils vous la rendra, ou je ne suis pas don Estevan de Solorzano.

CHRISTINA. En vérité cela me contrarie, non pour mon intérêt, mais à cause de ce jeune homme, que j'avais déjà pris en affection.

BRIGIDA. Dix écus sont bons, gagnés à si peu de frais. Prends-les et rends la chaîne.

CHRISTINA. La voici, donnez l'argent. Vraiment, j'aurais dépensé plus de trente écus pour le souper.

SOLORZANO. Señora Christina, on n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces.

CHRISTINA. Pourquoi ce proverbe?

SOLORZANO. Pour vous donner à entendre que l'avidité rompt le sac. Señora Christina, le bien gagné se perd. Rendez-moi la vraie chaîne et gardez celle-ci, qui est fausse. Je n'admets pas en si peu de temps les métamorphoses d'Ovide. Diable! comme le coup a été lestement fait!

CHRISTINA, Je ne vous comprends pas.

SOLORZANO. Je dis que ce n'est pas là ma chaîne, quoiqu'elle lui ressemble. Celle-ci est fausse, et la mienne est d'or à vingt-deux carats.

BRIGIDA. C'est ce qu'a dit l'orfévre.

CHRISTINA. Le diable s'en mêle.

SOLORZANO. Diable ou diablesse, donnez-moi ma chaîne; ne crions pas et trêve de jurons et de malédictions.

CHRISTINA. Je n'ai pas eu d'autre chaîne dans les mains, je le jurerais devant Dieu.

SOLORZANO. Vous n'avez pas besoin de crier, le corrégidor n'est pas loin.

CHRISTINA. Si cette affaire arrive au corrégidor, je suis condamnée d'avance; il a si mauvaise opinion de moi qu'il prendra pour des mensonges les vérités que je lui dirai, comme il taxe de vice ma vertu. Que je meure si j'ai eu entre les mains une autre chaîne que celle-ci!

(Entre un alguazil.)

L'ALGUAZIL. Quels sont ces cris, ces pleurs et ces malédictions?

SOLORZANO. Vous arrivez bien, seigneur alguazil. J'ai donné en gage il y a une heure à cette demoiselle de Séville une chaîne d'or sur laquelle elle m'a prêté dix ducats. J'arrive pour la dégager, et au lieu de la chaîne que je lui ai donnée et qui pesait cent cinquante ducats d'or à vingt-deux carats, elle m'en rend une fausse qui ne vaut pas deux du-

cats et elle me refuse justice avec des cris, sachant bien pourtant que cette dame ici présente a été témoin de tout ce qui s'est passé.

BRIGIDA. Je dois dire que ce seigneur a raison, quoique je ne puisse deviner où l'échange a eu lieu, puisque la chaîne n'est pas sortie de cette salle.

SOLORZANO. La grâce que peut me faire monsieur l'alguazil est de conduire madame chez le corrégidor, qui vérifiera tout.

CHRISTINA. Je vous répète que si on me conduit devant le corrégidor je me tiens d'avance pour condamnée.

BRIGIDA. C'est vrai, ils ne sont pas bien ensemble.

CHRISTINA. Cette fois c'est fait de moi!

SOLORZANO. Je veux faire une chose pour vous. Cette chaîne ressemble beaucoup à celle du Biscayen. Il est pris de vin, je vais la lui porter et lui persuader que c'est la sienne. Vous contenterez le seigneur alguazil, vous payerez le souper, et ayez l'esprit en repos; la perte ne sera pas grande.

CHRISTINA. Que le ciel vous récompense! Je donnerai une demi-douzaine d'écus au seigneur alguazil, j'en dépenserai un pour le souper, et je serai pour toujours la servante du seigneur Solorzano.

BRIGIDA. Et moi je danserai à la fête.

L'ALGUAZIL. Vous avez agi généreusement et comme un bon gentilhomme dont le devoir est de servir les dames.

SOLORZANO. Remettez-moi les dix écus que je vous ai donnés.

CHRISTINA. Les voici, et en voilà six autres pour le seigneur alguazil.

(Entrent deux musiciens et Quiñonès le Biscayen.)

LE MUSICIEN. Nous avons tout entendu et nous sommes là.

QUIÑONÈS. Maintenant je puis dire à la señora Christina : Je vous ai fait une mauvaise plaisanterie.

BRIGIDA. Comme le Biscayen parle clair maintenant!

QUIÑONÈS. Je ne parle jamais trouble que lorsque je le veux.

CHRISTINA. Ces fourbes m'ont prise pour dupe.

QUIÑONÈS. Messieurs les musiciens, la chanson que je vous ai donnée et que vous avez apprise, quel en est le refrain?

LES MUSICIENS. La femme la plus clairvoyante ne sait rien ou elle sait peu de chose.

CHRISTINA. C'est bien; on s'est moqué de moi; malgré tout je vous invite à souper.

QUIÑONÈS. Nous acceptons l'invitation, et la lessive nettoiera tout.

LES
DEUX BAVARDS

INTERMÈDE [1]

(Entrent le procureur, Sarmiento et Roland en habit déchiré, buffle, épée et haut-de-chausses.)

SARMIENTO. Prenez, monsieur le procureur, ces deux cents ducats, et je vous donne ma parole que, dût-elle m'en coûter quatre cents, je voudrais que l'estafilade fût plus large.

LE PROCUREUR. Vous avez agi en gentilhomme en la donnant; en la payant, vous agissez en chrétien; moi, en prenant cet argent, je suis satisfait et vous hors de peine.

ROLAND, s'avançant. Ah! monsieur, vous êtes procureur?

LE PROCUREUR. Pour vous servir.

ROLAND. Quel est cet argent?

LE PROCUREUR. Ce gentilhomme me le donne pour payer quelqu'un à qui il a fait une blessure large de douze points.

ROLAND. Et combien donne-t-il?

1. Cet intermède n'est pas cité par Cervantès parmi les pièces qu'il composa avant 1588, il ne fait pas partie non plus de la publication de Villaroel. Il fut représènté et imprimé à Séville en 1624, huit ans après la mort de l'auteur.

LE PROCUREUR. Deux cents ducats.

ROLAND. Allez avec Dieu !

LE PROCUREUR. Dieu vous garde !

(Il sort.)

ROLAND, à Sarmiento. Ah! seigneur cavalier !

SARMIENTO. Moi, gentilhomme?

ROLAND. Oui, Votre Grâce.

SARMIENTO. Que m'ordonnez-vous ?

ROLAND. Couvrez-vous, ou je ne dirai pas une parole.

SARMIENTO, se couvrant. Je suis couvert.

ROLAND. Mon seigneur, je suis un pauvre hidalgo, quoique j'aie vu des temps meilleurs; je suis nécessiteux, et j'ai su que Votre Grâce a donné deux cents ducats à un homme qu'elle avait blessé; si c'est pour vous un divertissement, je viens me mettre à votre disposition et je demanderai pour cela cinquante ducats de moins que l'autre.

SARMIENTO. Si je n'étais pas si contrarié, vous me feriez rire. Parlez-vous sérieusement? Croyez-vous que l'on fasse une telle blessure à quelqu'un sans qu'il le mérite ?

ROLAND. Et qui le mérite comme la pauvreté ? Ne dit-on pas que l'homme pauvre a la figure d'un hérétique? Qui mérite mieux une estafilade que la figure d'un hérétique ?

SARMIENTO. Vous ne devez pas avoir beaucoup lu, car le le proverbe latin ne dit pas autre chose que : *Necessitas caret lege*, ce qui veut dire que la nécessité ne connaît pas de loi.

ROLAND. Vous avez raison, parce que la loi fut inventée pour le repos du monde, et que la raison est l'âme de la loi. Qui a une âme a des facultés; les facultés de l'âme sont au nombre de trois : la mémoire, la volonté et l'intelligence. Vous possédez une très-bonne intelligence, car l'intelligence se reconnaît à la physionomie, et la vôtre est perverse par le concours de Saturne et de Jupiter, quoique Vénus vous

regarde en quadrature dans la réunion du signe ascendant de l'horoscope.

SARMIENTO. Par le diable qui m'a conduit ici, voici l'homme dont j'ai besoin après avoir payé deux cents ducats pour cette balafre.

ROLAND, avec volubilité. Vous avez dit balafre? C'est ce que donna Caïn à son frère Abel, quoiqu'à cette époque on ne connût pas les épées; c'est ce que donna Alexandre le Grand à la reine Patasiléa en lui enlevant Zamora la ville bien murée, et Jules César au comte don Pedro Anzurès en jouant aux dames avec don Gaiferos, entre Cavañas et Olias. Remarquez en passant que les blesssures se font de deux manières, par trahison et par jalousie; la trahison est un crime contre le roi, la jalousie contre les égaux; on fait les blessures avec des armes et si on combat avec avantage. Cananza dit dans sa *Philosophie de l'épée* et Térence dans la *Conjuration de Catilina*...

SARMIENTO. Allez au diable; vous me rendez fou! Arrêtez-vous, je suis mort, et je pense que quelque démon a pris domicile dans votre bouche!

ROLAND. Votre Grâce a raison. Qui a le diable en bouche va à Rome, et j'ai été à Rome, dans la Manche, en Transylvanie et dans la ville de Montauban. Montauban était un château dont Renaud était le seigneur; Renaud était un des douze pairs de France, de ceux qui mangeaient avec l'empereur Charlemagne autour de la table ronde, laquelle n'était pas carrée ni octogone. A Valladolid, ils ont une petite place qu'on appelle l'Octave; l'octave est la moitié d'un cuarto; un cuarto se compose de quatre fois un maravédi; l'antique maravédi valait ce que vaut aujourd'hui un écu; il y a deux espèces d'écus : écus de patience et écus de...

SARMIENTO. Dieu me la donne pour vous supporter. Arrêtez ou je suis perdu!

ROLAND. Perdu? Vous avez bien dit, parce que perdre ce n'est pas gagner. Il y a sept manières de perdre : perdre au jeu, perdre son bien, perdre la vie, perdre l'honneur, perdre le jugement, perdre par inattention une bague ou...

SARMIENTO. Que diable, finissez donc!

ROLAND. Vous avez dit le diable? et vous avez bien dit, car le diable a plusieurs manières de nous tenter : la plus dangereuse est celle de la chair; chair n'est pas poisson ; le poisson est flegmoneux: les flegmatiques ne sont pas adonnés à la colère. L'homme se compose de quatre éléments : de colère, de sang, de flegme et de mélancolie; la mélancolie n'est pas la joie, parce que la joie consiste à avoir de l'argent; l'argent fait l'homme; les hommes ne sont pas des bêtes, les bêtes pâturent, et finalement...

SARMIENTO. Et finalement, vous me ferez perdre l'esprit. Je vous supplie de m'écouter sans dire une parole ou je tombe mort.

ROLAND. Dites.

SARMIENTO. Monsieur, j'ai une femme, pour mes péchés, la plus grande bavarde qu'on ait vue depuis qu'il y a des femmes au monde. Elle parle de telle sorte que j'ai été plusieurs fois sur le point de la tuer pour ses paroles comme on tue les autres pour leurs actions. J'ai cherché à la guérir : rien n'a réussi. Il me semble que si je vous prenais chez moi et si vous parliez six jours de suite avec elle, vous me la réduiriez comme un vieux brave en soumet un qui commence sa carrière. Venez avec moi. Je dirai que vous êtes mon cousin.

ROLAND. Vous dites cousin? Oh! que c'est bien dit! Nous appelons cousin le fils du frère de notre père; cousin, le cordonnier qui a fait son premier chef-d'œuvre; on donne ce nom à la corde d'une guitare; la guitare se compose de cinq

ordres de cordes; les ordres mendiants sont au nombre de quatre...

SARMIENTO. Taisez-vous, pour Dieu, et venez avec moi! vous parlerez là-bas tant que vous voudrez.

ROLAND. Marchez devant, je vous rendrai en deux heures votre femme muette comme une pierre, car la pierre...

SARMIENTO. Je ne vous écoute plus.

ROLAND. Marchez, je guérirai votre femme.

(Ils sortent.)

La maison de Sarmiento.

(Entrent doña Béatriz et Inès, sa servante.)

BÉATRIZ. Inès! holà! Inès, Inès, Inès!

INÈS. J'entends, señora, señora, señora!

BÉATRIZ. Coquine, effrontée, pourquoi me répondez-vous de la sorte? Ne savez-vous pas que la pudeur est la principale vertu d'une femme?

INÈS. Pour le plaisir de parler quand vous n'avez rien à dire, vous m'appelez deux cents fois.

BÉATRIZ. Friponne, le nombre de deux cents est un nombre majeur qui peut valoir deux cent mille en y ajoutant des zéros; les zéros n'ont pas de valeur par eux-mêmes.

INÈS. Je le tiens pour compris; mais que Votre Grâce me dise en prose ce que j'ai à faire.

BÉATRIZ. Je vous dis en prose d'apporter la table pour que votre maître dîne; vous savez qu'il est chagriné, et le chagrin chez un homme marié est cause qu'il bat sa servante d'abord et sa femme en second lieu.

INÈS. Ne faut-il qu'apporter la table? J'y vole.

(Entrent Sarmiento et Roland.)

SARMIENTO. Holà! N'y a-t-il personne dans cette maison? Doña Béatriz, holà!

BÉATRIZ. Me voici. Pourquoi criez-vous ainsi?

SARMIENTO. J'amène ce cavalier, un soldat, mon parent et mon hôte. Accueillez-le et régalez-le de votre mieux; il sollicite une place à la cour.

BÉATRIZ. Si Votre Grâce va à la cour, qu'elle sache que la cour n'est pas faite pour votre pleutre, parce que la pleutrerie est fille de la bêtise; et un imbécile est bien près d'être abandonné de tous, et il le mérite, car l'intelligence est la lumière des actions humaines, et toute action consiste...

ROLAND, avec une grande volubilité. Doucement, doucement; je supplée Votre Grâce; je sais bien qu'elle consiste dans la disposition de la nature, parce que la nature agit par les instruments corporels et va disposant les sens; les sens sont au nombre de cinq : aller, toucher, courir, penser et ne s'embarrasser de rien; tout individu qui est embarrassé est un ignorant, et l'ignorance consiste à ne pas tomber droit sur les choses; qui tombe et se relève Dieu lui donne de bonnes Pâques; et il y en a quatre: celle de la Nativité, celle des Rois, celle des Fleurs et celle de la Pentecôte. Pentecôte est un mot exquis...

BÉATRIZ. Arrêtez! arrêtez! qu'est-ce que cela, mon mari? quel homme m'avez-vous amené?

SARMIENTO. Pardieu! je me réjouis d'avoir trouvé ma revanche. Apportez la table et dînons. Le seigneur Roland sera mon hôte pour six ou sept ans.

BÉATRIZ. Sept ans? Au bout d'une heure je serais morte!

SARMIENTO. Apportez le dîner.

INÈS. Nous avons des convives? Voici la table.

ROLAND. Quelle est cette dame?

SARMIENTO. Une servante.

ROLAND. Une servante s'appelle à Valence une *fadrina*;

en Italie, *masara;* en Allemagne, *filimoquia;* en Biscaye, *moscorra,* et entre bohémiens *daifa.* Servez gaiement le dîner. Je veux que Vos Grâces me voient manger à la mode de la Grande-Bretagne.

BÉATRIZ. Il n'y a rien à faire ici qu'à perdre la tête; mon mari, je meurs d'envie de parler.

ROLAND. Parler, dites-vous? C'est ce qui fait comprendre les belles pensées formées dans l'intelligence. Qui ne comprend pas ne sent pas; qui ne sent pas ne vit pas; et qui ne vit pas est mort.

BÉATRIZ. Mon mari! mon mari!

SARMIENTO. Que voulez-vous, ma femme?

BÉATRIZ. Otez-moi d'ici cet homme. Je meurs d'envie de parler.

SARMIENTO. Patience, ma femme. Il ne sortira pas d'ici avant d'avoir accompli ses sept ans. J'ai donné ma parole et je suis contraint de la tenir, ou je suis déshonoré.

BÉATRIZ. Sept ans! Je trépasserai auparavant. Hélas! hélas!

(Elle pleure et se lamente.)

INÈS. Elle s'évanouit. (Criant à son tour.) Hélas! la voilà morte!.

(Elle pleure.)

ROLAND. Jésus! d'où lui est venu ce mal?

SARMIENTO. De ne pouvoir parler.

UN ALGUAZIL, parlant au dehors. Onvrez à la justice!

ROLAND. La justice! je suis perdu! Faites-moi fuir, ou ils me conduiront en prison.

SARMIENTO. Cachez-vous sous ces nattes de jonc qu'on avait enlevé pour les nettoyer.

(Roland se cache sous les nattes. — Entre l'alguazil avec un greffier et un agent de police.)

L'ALGUAZIL. Est-ce pour aujourd'hui qu'on ouvrira cette porte ?

SARMIENTO. Que voulez-vous pour entrer si furieux ?

L'ALGUAZIL. Le gouverneur vous fait savoir que bien que vous ayez payé les deux cents ducats pour la blessure, il veut que vous veniez donner la main à cet homme et que vous soyez amis.

SARMIENTO. En ce moment, je vais dîner.

L'ALGUAZIL. Vous viendrez tout à l'heure.

INÈS, *à Béatrix*. Reprenez vos sens, madame, vous êtes seule maintenant, et vous parlerez tant que vous voudrez.

BÉATRIZ. Grâce à Dieu ! je vais me distraire du silence que j'ai gardé.

ROLAND, *levant la tête sous les nattes*. Vous parlez du silence et vous dites bien. Le silence fut toujours loué par les sages, et les sages savent se taire et parler à propos, et celui qui ne dit mot consent...

BÉATRIZ. Homme, pourquoi reviens-tu et qui t'a caché là ? Y a-t-il une pareille audace ? Je vais m'évanouir de nouveau.

SARMIENTO. Maintenant que les compliments sont terminés, je veux vous offrir une petite collation. Holà ! apportez une bouteille bien fraîche et des conserves de poires.

BÉATRIZ. Ce n'est pas le moment. Ne voyez-vous pas que nous sommes occupées à nettoyer ces nattes ? Prenez ce bâton, et vous cet autre, et frappons dessus jusqu'à ce qu'elles soient bien propres.

ROLAND, *sortant de dessous les nattes*. Doucement, doucement ! Je consens à ce que vous jouiez de la langue, mais non pas de la main.

L'ALGUAZIL. Qu'est cela ? N'est-ce pas ce coquin de Roland, ce bavard, ce fourbe ?

LE GREFFIER. C'est lui-même.

L'ALGUAZIL. Je vous arrête, je vous arrête.

ROLAND. Vous m'arrêtez, dites-vous? et vous dites bien; celui qui est arrêté n'est pas libre, et la liberté...

L'ALGUAZIL. Le bavardage n'a rien à faire ici. Vive Dieu! vous irez en prison!

SARMIENTO. Seigneur alguazil, je vous supplie de ne pas l'arrêter dans ce moment, puisqu'il est chez moi. Je vous donne ma parole qu'il sortira d'ici dès qu'il aura achevé de guérir ma femme.

L'ALGUAZIL. Et de quoi la guérit-il?

SARMIENTO. De la manie de parler.

L'ALGUAZIL. Par quel moyen?

SARMIENTO. En parlant; à force de parler, il la rend muette.

L'ALGUAZIL. Je veux être témoin de ce miracle. J'y mets seulement la condition que, s'il réussit, vous m'en aviserez afin que je l'emmène chez moi, car ma femme a la même infirmité, et je serais heureux qu'il vînt la guérir d'un seul coup.

ROLAND. Je vous la rendrai bien guérie.

L'ALGUAZIL. Tais-toi, coquin de bavard!

SARMIENTO. Une petite chanson ne me déplairait pas.

L'ALGUAZIL. Ecoutez, je me sens en veine de poésie.

(Tout le monde applaudit.)

ROLAND. Vous avez dit poésie? Pardieu! moi je l'enlève à la force du poignet.

L'ALGUAZIL, chantant. « La nature du bavardage est une tentation du diable. Va, coquin, ta langue est un tambour; va-t'en, tu assourdis les oreilles des gens sages. »

LE GREFFIER, continuant la chanson. « Quand tu seras mort, on

t'écrira ceci en guise d'épitaphe : « Ci-gît celui qui, étant mort, ne se taira pas plus qu'il n'a cessé de parler étant vivant. »

INÈS. Je veux finir le couplet. « Et puisqu'un mort ne peut parler, va-t'en sur une montagne où ton bavardage n'importune personne; va-t'en, coquin de bavard. »

SARMIENTO. A mon tour. « O toi qui parle comme vingt... »

BÉATRIZ. Arrête! j'achèverai.

ROLAND. Écoutez, mon couplet ne sera pas le plus mauvais. « Je suis venu ici pour guérir une femme qui n'avait jamais su se taire; je la rendrai muette à force de parler. Ce seigneur m'invite et je mangerai bien chez lui, quoique sa femme dise, pour m'empêcher de manger : Va-t'en, coquin de bavard! »

(Ils sortent en riant et l'intermède finit.)

LA

MAISON DE LA JALOUSIE

OU

LES FORÊTS D'ARDENIA

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

Les personnages qui parlent dans cette comédie sont les suivants :

RENAUD.
MALGESI.
ROLAND.
GALALON.
L'empereur CHARLEMAGNE.
ANGÉLIQUE.
BERNARDO DEL CARPIO.
UNE DUÈGNE.
UN ÉCUYER.
ARGALIA.
L'esprit de MERLIN.
MARFISE
LAUSO, CORINTO, RUSTICO, } pasteurs.
CLORIS, bergère.
LA CRAINTE.
LA CURIOSITÉ.
LE DÉSESPOIR.
LA JALOUSIE.
La déesse VÉNUS.
CUPIDO.
LA MAUVAISE RENOMMÉE.
LA BONNE RENOMMÉE.
FERRAGUS.
LA CASTILLE.

LA

MAISON DE LA JALOUSIE

OU

LES FORÊTS D'ARDENIA

PREMIÈRE JOURNÉE

La scène se passe devant le palais de l'empereur Charlemagne.

(Entrent Renaud et Malgesi.)

RENAUD. Sans doute, ma pauvreté est cause de cela, car, vive Dieu! ces mains peuvent jouer leur reste à toute heure avec les barbares, les Français et les païens. A moi Roland? à moi, me faire une telle chose? Que le gonfanon que tu tiens de l'église s'envole aux cieux souverains, ou je renie ma foi et je cesse de croire!

MALGESI. Mon frère!

RENAUD. O chagrin!

MALGESI. Ce sont des paroles mal sonnantes.

RENAUD. Je ne prétends pas qu'elles aillent plus loin.

MALGESI. Pourquoi les prononces-tu?

RENAUD. La contrariété me rend furieux, je meurs de dépit.

MALGESI. Tu me mets en confusion.

RENAUD. Et toi... laisse-moi, j'ai la rage au cœur.

MALGESI. Pour Dieu! tu vas me dire à qui tu en as.

RENAUD. Au seigneur d'Aglante, à ce bavard malvenu, arrogant, hâbleur envieux et plus vêtu d'orgueil que d'honneur.

MALGESI. Ne me diras-tu pas, Renaud, ce qu'il t'a fait ?

RENAUD. Je suis donc tombé si bas qu'un métis ose ainsi s'attaquer à moi! Mais, je jure ma foi que, quoique Rome le protége, je le tuerai. Il était sur un balcon du palais, avec Galalon à son côté. J'entrais dans la cour, bien au large, et ainsi que j'en ai l'usage, accompagné de moi-même. Tous deux regardaient mon manteau fané et mon chapeau sans perles; ils se prirent à rire, et, à ce que je crois, ils rirent de mon pauvre équipage. Je montai l'escalier comme si j'eusse eu des ailes, plein de rage et sans crainte. Je ne les trouvai plus où je les avais vus, et je voulais apaiser ma fureur sur moi-même. Ils étaient entré là dedans, et si ce n'eût été le respect que je dois à Monseigneur, je leur aurais arraché l'âme en sa présence, faible trophée pour une si grande injure. Je ne fais aucun compte de ce traître de Galalon, c'est un lâche et un sot, mais bien de Roland, et il me fâche que me connaissant il ne m'apprécie pas. Mais tous deux me le revaudront bientôt; ils payeront de leur vie leur mépris.

MALGESI. Tu perds les sens.

RENAUD. Tes paroles m'irritent encore plus.

MALGESI. Voici Roland; il sort avec Galalon.

RENAUD. Range-toi, je veux voir ce qu'est cet infâme qui passe dans le monde pour un héros. (Roland et Galalon s'avancent, sortant du palais.) Maintenant, tu ne peux te réfugier dans la chambre de Charles ni forger des trahisons et des mensonges pour éviter ma colère!

GALALON, à part. Je m'en vais pour éviter ce fou, extrême dans ses paroles comme dans ses actions.

(Il s'éloigne.)

RENAUD, à Roland. Sur ma foi, vous avez bien ri de moi tous les deux.

ROLAND. C'est une supposition gratuite.

RENAUD. Où est-il, ce lâche ?

MALGESI. Il est parti.

RENAUD. Il craint de mourir d'un souffle de ma bouche.

ROLAND, à part. Sa jactance me fait rire. (A Renaud.) A qui en as-tu, Renaud ?

RENAUD. A toi !

ROLAND. A moi ! Et pourquoi ?

RENAUD. Tu le sais bien.

ROLAND. Je ne sais qu'une chose, c'est que je fus toujours ton ami.

RENAUD. Ta moquerie le prouve bien. Dis-moi, la pauvreté peut-elle par hasard ôter ce que nous donne la nature ? Si je portais des anneaux d'or aux doigts, et si j'étais vêtu comme un roi, est-ce avec cela que je tiendrais tête au vigoureux Maure ou au vaillant Espagnol ? Non, de coûteuses parures ne donnent pas de la force et du courage. Moi seul et cette épée et ce cœur indomptable que tu connais, se feront partout un large passage comme les faucilles dans les épis. Ma renommée parle pour moi et dit qui je suis ; c'est donc contre toute raison que tu me railles. Et pour que tu saches bien que je dis vrai, mets l'épée à la main et fais-en l'épreuve ; tu verras que je ne te cède en rien et que le prouver n'est point pour moi une chose nouvelle. Quoi ! tu ris encore ?

ROLAND. Quelle fureur endiablée, cousin, te pousse à rompre la paix avec moi ?

MALGESI. Il affirme que vous vous êtes moqué de lui quand il passait par la cour du palais, et cela en voyant sa solitude et son manteau usé par le temps. Telle a été sa pensée; il a monté rapidement l'escalier, et s'il vous avait rencontré il vous aurait provoqué.

ROLAND. Il aurait eu tort, car je jure Dieu que je n'eus pas une telle intention. Au pilier de l'Église, au rempart de la France, qui oserait faire offense, ayant souci de sa vie? Que cette justification suffise, cher cousin, pour apaiser ta fureur; ce n'est pas la coutume de Roland d'adresser à personne une pareille injure, encore moins à toi qui as gagné plus d'or que n'en contient la Ligurie, s'il est vrai que l'honneur vaut plus que l'or que recueille le Maure dans les mines de Tibar. Cousin, touche là; ces deux mains sans pareilles étant jointes, personne ne pourra s'estimer à plus haut prix que toi.

(Galalon revient avec l'empereur Charlemagne.)

CHARLEMAGNE. Donc le fâcheux commença à parler ainsi, et ses paroles te donnèrent à penser qu'il allait mettre l'épée à la main?

GALALON. Ne les réconciliez pas, c'est prudent; en matière d'État on a soin de tenir en querelle de telles gens qui disposent de votre vie et de votre mort. Quand il y a lutte ouverte entre deux grands, entre deux pareils conseillers, tous deux se craignent, et c'est alors à qui surpassera l'autre en hauts faits, de peur que l'un ne médise de l'autre auprès du souverain. Appréciez mes raisons si vous ne voulez pas qu'il vous en coûte cher.

CHARLEMAGNE. Ils ne sont pas dans les dispositions où tu les crois. Dis : N'est-ce pas là Roland? N'est-ce pas ici Renaud? ils sont en paix et se donnent des poignées de main.

GALALON. Seigneur! ne voyez-vous pas l'empereur Charlemagne?

ROLAND. O grand empereur !

CHARLEMAGNE. Mes chers cousins, auriez-vous par hasard quelque ennui ?

ROLAND. Nous nous arrangions sans parrains après nous être fâchés. Je confesse que souvent nous sommes aux prises, mais ce n'est jamais sérieusement.

GALALON. C'est moi qui ai conduit ici l'empereur, pensant que vous étiez en grande bataille.

MALGESI, à part. Tu aurais désiré que l'un des deux fût mort, et peut-être tous les deux ?

CHARLEMAGNE. Ce que je souhaite c'est que la maille et l'épée de ces deux héros se conservent pour une plus honorable occasion.

ROLAND. Renaud, ne garde pas rancune à Galalon, je te jure ma foi que c'est notre ami.

MALGESI, à part. Puissé-je le voir réduit en cendres! C'est le souffle qui attise le feu qui nous incendie; c'est lui qui anime toujours notre bon empereur contre notre famille.

ROLAND. Voici un page qui accourt à perdre haleine!

UN PAGE, entrant. Seigneur, si vous voulez voir quelque chose que vous n'avez jamais vu dans votre vie, placez-vous sur cette galerie, je vous assure que vous serez satisfait par tant de beauté et d'élégance.

RENAUD. Le page est charmant!

LE PAGE. Je vous le jure par la vie de mon père, une déesse du ciel s'avance précédée de deux sauvages qui lui servent de pages et d'écuyers. Une vieille, qui doit bien être sa bisaïeule, vient derrière elle montée sur une mule. C'est une chose admirable: mais la voici, voyez comme elle est bien vêtue.

MALGESI. Cette grande surprise n'est-elle pas mêlée de ruse?

CHARLEMAGNE. Tu peux le savoir si tu as ton livre.

MALGESI. Je l'ai; cela m'est facile.

(Malgesi se retire d'un côté du théâtre, prend dans sa poche un petit livre et se met à lire. Aussitôt paraît une figure de démon qui vient se placer à côté de Malgesi. Pendant ce temps est entrée par le fond la belle Angélique sur un palefroi; elle est voilée et habillée le plus richement qu'il se pourra. Deux sauvages tiennent les rênes; ils sont vêtus de lierre ou de chanvre teint en vert. Derrière Angélique une duègne sur une mule caparaçonnée; la duègne porte devant elle un coffret et une petite chienne. Avec l'aide des sauvages, les deux femmes mettent pied à terre au fond du théâtre.)

CHARLEMAGNE, la regardant de loin. Je dis qu'elle a un air élégant et qu'elle est bien vêtue, et que si sa beauté répond à sa tournure elle passe de l'état de mortelle à l'état de déesse.

MALGESI. Je ne sais pas encore bien ce que c'est.

CHARLEMAGNE. Examine attentivement. Va recevoir la dame au pied de l'escalier et conduis-la en ma présence.

RENAUD. C'est, en vérité, une étrange merveille!

CHARLEMAGNE. Eh bien, Malgesi!

MALGESI. Écoutez-la avec bienveillance, mais défiez-vous d'elle.

(Angélique s'avance, toujours voilée, suivie de la duègne et des sauvages, et accompagnée par Renaud, Roland et Galalon.)

ANGÉLIQUE. Que le ciel fasse prospérer, puissant seigneur, ton royal État; qu'il t'accorde de vivre des siècles avec tant de bonheur que le temps te soit soumis! Puisque tu me fais un si courtois accueil, je te demande la permission, ô grand seigneur, de te dire le sujet de mon ambassade.

CHARLEMAGNE Parle à ta guise.

ANGÉLIQUE. Tu as réalisé ma pensée. Prête à mon discours, empereur sacré, une oreille attentive; et vous tous aussi écoutez-moi. Je suis l'unique héritière du grand roi Galafron, dont le vaste empire ne se borne pas aux rives de cette mer, ni même à la moitié de cet hémisphère, et qui vit dans d'autres mers et sous d'autres cieux. Sa puissance

n'a d'égale que son savoir, lequel lui a fait connaître que mon sort serait malheureux si je me livrais à un homme qui m'égalât en grandeur et en naissance, parce qu'il convoiterait nos États. Il apprit comme une vérité certaine que celui qui pourrait vaincre en un combat singulier mon jeune frère, adonné de bonne heure au métier des armes, assurerait notre royaume et notre bonheur. J'ai parcouru, en compagnie de ce frère, plusieurs contrées avec des fortunes diverses, et je suis venue enfin dans ce royaume de France, qui, j'en suis certaine, me sera pleinement favorable. Mon frère est resté dans la forêt d'Ardenia, attendant que quelqu'un tenté, soit par mes qualités, soit par ma beauté (elle ôte son voile), vienne éprouver la force de son bras. Voici les conditions du combat : celui qui sera désarçonné d'un coup de lance demeurera prisonnier : il lui est interdit de mettre l'épée à la main. C'est l'ordre exprès du roi, ou, pour mieux dire, le pacte qu'il propose. Si mon frère touche la terre, celui qui l'aura vaincu, qu'il soit noble ou non, aura conquis ma main.

MALGESI, à part. La sorcière fait un habile récit.

ANGÉLIQUE. Maintenant, chevaliers, que celui qui veut me conquérir avec un royaume apprête ses armes. Vous voyez qu'on ne met pas un si haut prix à ma beauté.

ROLAND. Vraiment elle m'enchante !

RENAUD. Vive le ciel ! elle fait mon admiration !

ANGÉLIQUE. Je vous ai dit mon dessein ; il convient à présent que je vous quitte.

(Le démon qui avait paru auprès de Malgesi rentre dans la terre.)

CHARLEMAGNE. Arrêtez un instant si vous voulez écouter ma prière, et souffrez qu'on vous rende les hommages dus à votre naissance.

ANGÉLIQUE. Vous me demandez l'impossible ; laissez-moi partir et que la paix soit avec vous !

(Angélique sort avec sa suite.)

RENAUD. Pourquoi la suis-tu, Roland ?

ROLAND. Tes questions sont superflues.

RENAUD. Moi seul je dois l'accompagner.

ROLAND. C'est de l'importunité et de l'orgueil.

RENAUD. Arrête ! ne la suis pas.

ROLAND. Renaud, c'est bien; ne m'exaspère pas davantage.

MALGESI. Retenez-les. (A Charlemagne.) Seigneur, faites arrêter cette magicienne.

RENAUD. Quand tu sortiras, je te payerai.

CHARLEMAGNE. Quelle est cette insolence ?

MALGESI. Emparez-vous de cette femme, qui sera, je le vois, la ruine de la France.

ROLAND. J'accomplirai mon dessein malgré toi et malgré le monde entier.

RENAUD. Sors et garde-toi !

CHARLEMAGNE. Achève, Malgesi, de t'expliquer.

MALGESI. Celle que vous venez de voir est la fille de Galafron, comme elle l'a dit ; mais son dessein diffère du conte qu'elle vous a fait. Galafron veut s'emparer de vos douze pairs; s'il les prend, il pense envahir votre royaume et le conquérir. Il envoie son fils, qu'il a armé d'une lance dorée avec laquelle il est assuré de la victoire. Cette lance est enchantée et possède une telle vertu qu'elle renverse celui qu'elle touche. C'est pour cela que cette infâme demande que ceux qui se hasardent dans cette entreprise ne puissent se servir de l'épée. Elle met en jeu, comme amorce, cette incomparable beauté qui excite le courage du plus lâche à tenter cette aventure où l'on doit se perdre sans se repentir.

Vos douze pairs seront faits prisonniers si vous n'y mettez obstacle, mon seigneur, et avec eux des milliers des vôtres, qui ont force et courage pour de meilleures actions.

CHARLEMAGNE. Tu nous racontes là des choses bien épouvantables; mais je n'y saurais remédier; car je n'y ajoute aucune foi.

(Tous sortent. Malgesi reste seul.)

MALGESI. Renaud est parti fâché avec Roland. Je veux lui épargner un malheur. Me voici dans un labyrinthe d'où je sortirai difficilement. O aveugle erreur! ô puissante influence de cette femme aussi fausse que belle!

(Malgesi s'éloigne.)

Le théâtre change et représente un carrefour dans la forêt d'Ardenia.

(Entre Bernardo del Carpio vêtu de son armure. Un écuyer biscayen porte son casque et son épée.)

BERNARDO. Ici je pourrai me reposer un peu.

L'ÉCUYER. Seigneur sage, qui êtes un fou, vous revenez à votre habitude de déraisonner. Le fils de Biscaye que vous avez pour écuyer vous avertit de ne pas aller si vite; vous marchez un pas de muletier. Vous arrivez, vous partez, comme si c'était un grand exploit. En avançant toujours sur les terres des autres, vous vous éloignez des vôtres. Pardieu! il y a de quoi faire en Espagne; les Maures sont à vos portes; vous y entendrez des tambours et vous y verrez des drapeaux.

BERNARDO. Ne t'ai-je pas déjà dit ce qui m'attire dans ce pays?

L'ÉCUYER. Quand on est si curieux, on jouit rarement de sa raison. Laissez là ce futile caprice et pensez à la guerre. L'Espagne vous appelle.

BERNARDO. Je te comprends, Blas.

L'ÉCUYER. Je suis heureux que vous rendiez justice à mes conseils. Par Juan Gaycos! je suis Biscayen; mais bête, non. Si vous voulez éprouver la puissance du Français, ce n'est pas ici le droit chemin; vous pouvez vous en retourner.

BERNARDO. On dit que dans ces forêts on trouve à chaque pas, en prenant certain sentier, des aventures admirables, et que, vers leur centre, ou au bout, ou au commencement, ou je ne sais où, au milieu des arbres, se trouve le tombeau du grand enchanteur Merlin, qui fut engendré par le démon. Il faut que je le cherche et que je le découvre, quand je devrais mille fois parcourir ces forêts.

L'ÉCUYER. Le temps passe; dormez ou allons-nous-en.

BERNARDO. Va-t'en seul; et si tu rencontres Ferragus, qui est resté en arrière, tu lui diras où tu m'as laissé. (L'écuyer sort après avoir déposé à terre le casque et l'épée de son maître.) Dure et détestable guerre, tu n'as qu'un mérite; c'est de nous faire trouver le sable doux comme la plume, et de métamorphoser la terre en un lit. Tu es une jusquiame qui, malgré nos soucis et nos ennuis, verse sur nos yeux un sommeil doux et irrésistible. Tu es, ainsi que l'expérience nous le montre, la mère de l'activité et l'ennemie de l'oisiveté. (Il regarde son casque.) Venez ici, riche cimier, et puisque vous devez garantir ma tête, servez-moi d'oreiller; le sommeil m'envahit déjà. On a raison de dire que le sommeil est l'image de la mort!

(Bernardo se couche et s'endort. Le tombeau de Merlin, qui doit être en marbre jaspé, est près de lui. Il peut s'ouvrir et se fermer. A ce moment paraît au sommet de la colline le jeune Argalia, frère de la belle Angélique. Il est vêtu d'une armure et tient une lance dorée.)

ARGALIA. On découvre beaucoup d'espace du haut de cette colline. De ce côté, c'est la plaine; de cet autre, la forêt. Ici, le chemin blanchi qui mène tout droit jusqu'à Paris. Ma sœur a-t-elle réussi dans son projet? Si ma vue ne me

trompe pas, c'est elle que je vois s'avancer à pied par ce sentier. Elle a envoyé ses chevaux par le grand chemin. Elle fait bien ce qu'elle fait. Je vais la recevoir.

(Argalia descend de la colline et disparaît aux yeux du spectateur. Entre Angélique avec sa duègne et ses deux sauvages.)

ANGÉLIQUE. C'est bien le sentier, si je ne me trompe pas ; et de l'autre côté de ces rochers est nôtre tente.

LA DUÈGNE. Quand verrons-nous, madame, la fin de cette course? Quand sortirons-nous de ces extravagances? Quand me verrai-je, hélas! assise dans la grande salle sur mon coussin, et sans fatigue, comme je me suis vue autrefois? Quand cesserai-je de voyager? Quand reverrai-je les blanches poudres, les onguents et les huiles de mes fioles? Quand me donnerai-je un bon moment de repos sans soucis? Ma pauvre figure ressemble à une semelle de soulier. Le cruel climat de la France m'accommode de cette façon.

ANGÉLIQUE. Tais-toi, tout finira bientôt.

LA DUÈGNE. Et tout finira mal; car, voyant la bravoure des paladins, je ne puis rien attendre de bon pour vous.

ANGÉLIQUE. Ne me dis pas cela; tais-toi, voici mon frère.

ARGALIA, entrant. Trésor de beauté, quelles nouvelles apportes-tu?

ANGÉLIQUE. Allons au pavillon qui est près d'ici, et je te raconterai à mon aise le commencement et la fin de mon ambassade.

ARGALIA. Viens, ma sœur.

LA DUÈGNE. Cela ne va pas bien. En vérité, je crains pour sa mère un grand chagrin.

(Ils sortent tous, excepté Bernardo, qui dort toujours. On entend une musique triste. Bernardo s'éveille. Le tombeau de Merlin s'ouvre et paraît un fantôme qui dit :)

Valeureux Espagnol qui as quitté ta patrie et tes amis, reporte ta pensée vers ton père enfermé dans une obscure

prison. Pense à sa délivrance, et ne cherche pas si loin une guerre inutile. Le temps viendra où le vaillant Français, au pied des Pyrénées, baissera devant toi son généreux front, et où tu jouiras d'inestimables trophées. Suis le courant de ton destin qui égale la grandeur de tes pensées, et tu verras ta fortune s'élever jusqu'aux cieux. Par toi, ta patrie sera délivrée du joug de l'étranger; tu seras l'eau versée sur ce feu ardent. Abandonne ces forêts où tu chemines en aveugle conduit par une folle curiosité. Retourne, Bernardo, retourne où t'appelle une immortelle renommée. Je suis l'esprit de Merlin qui gît dans ce bois obscur, et je n'en sortirai pour habiter les noires régions des pleurs que lorsque les bannières très-chrétiennes traverseront ces forêts. J'ai mille choses encore à te dire, je te les dirai une autre fois. Pour le moment, il faut te cacher un instant derrière ces arbres. Tu mettras à la raison deux hommes ou tu leur apprendras que ton épée coupe. Obéis sans me répondre et sache que je suis et que je serai toujours ton ami.

(Le tombeau se referme. Bernardo y a suivi le fantôme sans dire un mot. Renaud entre en scène.)

RENAUD. Je marche en vain; je ne trouve nulle part la trace de ses pas. Quelle est la fleur qui, touchée par ses pieds, ne se changerait pas en soleil ou en étoile? Je suis loin du chemin qu'elle a pris, puisque cette terre ne m'envoie ni lumière, ni parfum. Je continuerai pourtant de chercher ce soleil, puisque sa beauté doit me servir de guide pour la retrouver. Mais, qu'est-ce que cela? quel sommeil étrange s'empare de moi? Je me coucherai au pied de ce rocher avec l'apparence d'un mort, puisque je suis près d'expirer.

(Renaud place son bouclier sous sa tête et se couche à terre. Roland paraît dans ce moment.)

ROLAND. Tant de recherches inutiles! O mon soleil, où t'es-tu caché? Angélique, divine lumière qui me révèle une

nouvelle existence, quand te reverrai-je ? Ou, si je ne devais pas te revoir, quand la mort viendra-t-elle me délivrer de mes tourments ? Mais quel est cet homme qui dort ici avec tant de tranquillité ? C'est donc au seul malheureux Roland que le repos est interdit ? Que vois-je ? C'est Renaud ! O cousin venu au monde pour mon malheur, je puis t'ôter la vie. Qu'ai-je dit ? Roland sera loyal en tout temps, avec ou sans amour. Dors, cousin, mon bouclier te protégera. L'amour a pu me vaincre, mais non la trahison. (Renaud s'éveille et tire son épée.) Renaud ! que veux-tu faire ?

RENAUD. Je veux ta mort ou la mienne.

ROLAND. Cousin, tu veux me tuer ?

RENAUD. Oui, si tu es venu pour chercher Angélique. Tu m'as compris ?

ROLAND. Es-tu si las de l'existence ?

RENAUD. Faux prophète, tu devines le mal qui te menace.

ROLAND. La courtoisie est de trop avec toi. (Ils tirent leurs épées et vont en venir aux mains. Des flammes sortent de terre et les séparent.) Ton frère Malgesi est près d'ici, tremblant pour toi ; mais ses maléfices ne pourront te sauver.

RENAUD. Je me jetterai dans ce feu pour te rejoindre.

(Une voix sortant du tombeau de Merlin se fait entendre et dit :)

LA VOIX. Brave Bernardo, parais et mets la paix entre ces deux hommes.

BERNARDO, apparaissant. Chevaliers, arrêtez-vous !

RENAUD. Tombes-tu du ciel ? Que nous veux-tu ?

BERNARDO. Mes prières sont si justes que vous devez vous y rendre. Renoncez à votre combat.

RENAUD. La demande est généreuse. Es-tu par hasard Espagnol ?

BERNARDO. Je suis Espagnol.

RENAUD. Va-t'en, nous ne voulons pour témoin que le soleil dans notre querelle.

BERNARDO. Je ne m'en irai pas avant que vous ne vous soyez donné la main comme de bons amis.

ROLAND. Vous devenez indiscret.

RENAUD. Comment! vous ne vous éloignez pas?

BERNARDO. Vous ne pousserez pas plus loin cette affaire.

ROLAND. Je suis le seigneur d'Aglante.

RENAUD. Moi, Renaud.

BERNARDO. Tant mieux, de tels noms vous obligent à céder à mes instances.

RENAUD. Cet Espagnol m'obsède. Ils sont tous arrogants et disputeurs.

ROLAND. Seigneur, puisque cette affaire ne vous regarde pas, dispensez-vous de vous en mêler. Laissez-nous, comme cela est juste, en finir selon notre caprice.

BERNARDO. Ce serait mon avis, si c'était aussi celui de Merlin.

ROLAND. Par saint Denis, c'est un Maure espagnol!

BERNARDO. Tu mens!

(Roland veut fondre sur Bernardo l'épée à la main. Une force magique l'entraîne en arrière.)

ROLAND. Qu'est-ce que cela? Qui me tire en arrière? Roland reculer? Qu'est-ce que cela veut dire?

RENAUD. Ta fortune t'a mis dans de bonnes mains.

BERNARDO. Je ne vois pas de mains dans tout ceci, mais des pieds légers qui fuient à merveille.

RENAUD. Ton insolence est sans égale.

(Bernardo monte sur le rocher, suivant Roland, et Renaud court sur ses pas. Marfise entre en scène revêtue d'une riche armure. Elle porte pour timbre un phénix, et sur son écu est peinte une aigle blanche. Elle regarde Roland, Renaud et Bernardo gravir le rocher avec les épées nues, et elle dit :)

MARFISE. Je voudrais les réconcilier, si cela est possible. Quelle terrible montagne! Je crains de ne pouvoir atteindre son sommet. Dans cette forêt, on ne manque jamais de rentrer une bonne ou une mauvaise aventure.

(Marfise disparaît dans la montagne et on voit revenir Roland, Renaud et Bernardo qui se battent.)

ROLAND. Je ne puis tenir mon épée; la chose est étrange.

BERNARDO. La raison vient à mon aide.

RENAUD. C'est un enchantement de Merlin.

ANGÉLIQUE. (Elle entre en pleurs, accompagnée par l'écuyer de Bernardo.) Hélas! mon pauvre frère!

ROLAND, courant au-devant d'elle. Pourquoi pleurez-vous?

ANGÉLIQUE. Un Espagnol a tué mon frère bien-aimé. C'est un Maure qui n'a pas même gardé le respect qu'on doit à un chevalier : il a précipité mon frère dans un torrent.

ROLAND. Quel est ce Maure?

BERNARDO. Un de mes amis.

ROLAND. Ton ami! Chien! tu porteras la peine de sa méchanceté!

RENAUD. Roland, laisse-moi le châtier.

ANGÉLIQUE, à elle-même. Je cours ici risque de la vie, et plus encore peut-être, si l'un des deux rivaux s'empare de moi. Fuyons dans la forêt.

(Elle sort.)

BERNARDO. Comment, Renaud, ne te joins-tu pas à ton cousin pour m'assaillir? J'estime peu la vie au prix de l'honneur.

MARFISE, reparaissant et intervenant. Chevaliers, cessez ce combat, je vous en prie; je pourrais vous l'ordonner, je suis l'illustre Marfise.

L'ÉCUYER. La belle Angélique s'est enfuie.

ROLAND. Quelle mésaventure! Je vole sur sa trace.

RENAUD. Ne bouge pas d'ici.

ROLAND. Je ne tiens aucun compte de tes folies.

(Il court sur les pas d'Angélique.)

L'ÉCUYER. Seigneur, laissez-le partir, d'autant plus qu'elle n'a pas fui de ce côté.

MARFISE. Quel est le sujet de la querelle?

BERNARDO. La jalousie. Mais, dis-moi, Blas, Ferragus a-t-il été blessé?

L'ÉCUYER. Il est sain et sauf.

BERNARDO. Avec qui s'est-il battu?

L'ÉCUYER. Avec le frère d'Angélique, et il l'a jeté dans le torrent.

MARFISE. Je t'accompagnerai pour savoir les détails du combat. Sache que tu escortes la belle Marfise qui, en signe et témoignage de ce qu'elle est sans pareille au monde, porte dans ses armes l'image du phénix.

BERNARDO. Je vous suivrai, que vous alliez au ciel ou dans l'enfer!

DEUXIÈME JOURNÉE

Nous voici parvenu à ce point que j'ai annoncé en commençant ce livre, c'est-à-dire aux pièces où l'analyse doit remplacer la traduction. Il serait inutile, fastidieux même pour le lecteur, de suivre pas à pas un auteur qui, semblable au bon Homère, dort, non pas quelquefois, mais souvent.

Le premier acte de *la Casa de los Zelos* promettait mieux qu'il ne tient. L'improvisation, cette muse des poëtes dra-

matiques de l'Espagne, n'a fourni au grand Cervantès, dans la seconde et la troisième journée de sa *Comedia famosa,* que des éléments disparates, et dont l'intérêt va en s'affaiblissant.

En donnant une exacte analyse de ces deux journées et des ouvrages qui suivront celui-ci, j'aurai soin de reproduire textuellement les scènes ou les fragments de scènes qui me paraissent mériter spécialement l'attention du lecteur. Les limites de ce volume, dont le but est de faire connaître dans son ensemble toute l'œuvre dramatique de l'immortel auteur de *Don Quichotte,* m'obligent, d'ailleurs, à ménager le temps et l'espace, puisque cette œuvre ne compte pas moins de dix-neuf pièces, soit comédies, soit intermèdes.

Sans plus de préambule, je poursuis donc.

La seconde journée s'ouvre par une petite pastorale entre les bergers Lanso et Corinto qui, placés à quelque distance l'un de l'autre, dans la montagne, *et chacun avec sa guitare,* s'appellent et se réunissent pour parler ensemble de l'ingrate bergère Cloris, *cruel serpent, quoique douce colombe,* qui leur tient rigueur, et donne la préférence au riche pasteur Rustico, dédaigneuse de leur pauvreté.

Cloris chante dans la montagne, en cueillant des fleurs, un villancico disant :

« Jeune fille, tu as jeté de l'eau par la fenêtre sans crier gare! La justice te prendra. Tu l'as jetée si vite et avec tant d'imprudence, que tu as mouillé misérablement celui qui t'adore. Mais voici l'heure où tout va se savoir. La justice te prendra. »

— Accorde ta guitare, dit Lanso à Corinto, et répondons à Cloris.

— Que lui répondrons-nous?

— Son villancico renversé.

— « Jeune fille, chante Corinto, vous avez pris mon cœur et vous le gardez toujours, l'amour me vengera. Vos yeux sont entrés chez moi et m'ont dépouillé de mon meilleur bien, l'amour me vengera. »

Cloris descend de la montagne. Les bergers lui demandent, dans leur dépit, ce qu'elle a fait de Rustico, ce bronze, ce chêne, ce marbre qui est si bien parvenu à lui plaire ; cette brute au front étroit, aux larges pieds et au ventre pansu.

— Tout rustique qu'il soit, répond la bergère, c'est un homme, et un homme généreux qui satisfait tous mes caprices. L'Orient n'a pas de mine comparable à lui, car j'en tire tout ce que je veux. Je le préfère aux bergers beaux parleurs ou vaniteux. On ne se nourrit pas de phrases.

On voit que la bergère Cloris est positive.

Les prétendants éconduits ont recours à un dernier argument. Ils veulent lui faire toucher du doigt la sottise de celui qu'elle leur préfère.

— Tu te cacheras dans ce fourré voisin du tombeau de Merlin, dit Corinto à Cloris, et fais attention à ne pas ouvrir la bouche. Nous voulons te donner la preuve que ton amant est le plus sot des hommes.

Cloris se cache dans l'épais taillis, et les bergers appellent Rustico, qui descend de sa montagne.

— Que me voulez-vous?

— Que tu nous aides à attraper sur cet arbre un perroquet qui vient tout droit et à tire-d'aile des grandes Indes, et qui s'est allé percher là cette nuit.

— Que nommes-tu perroquet? demande Rustico. N'est-ce pas un animal bariolé de diverses couleurs qui appelle avec une voix humaine le batelier et la barque?

— Sans doute, il est bachelier; il sait une foule de langues.

— Que faut-il faire pour le prendre?

— Donne ton bras droit; Lauso va te le lier, tandis que moi je te lierai l'autre.

— Pourquoi?

— Si tu remuais, tu effaroucherais l'oiseau. C'est pour ce motif que nous allons aussi t'attacher les pieds.

— Attache tout ce que tu voudras, pourvu que ce bijou d'oiseau vienne en ma possession, afin que, bien vite, j'en fasse présent à ma Cloris.

— Je vais te monter sur les épaules, et Lauso écartera sans bruit les feuilles qui recouvrent ce nid charmant.

— Monte donc! Qu'attends-tu? Et toi, Lauso, supplie-le dans la langue des autres perroquets, afin de voir si c'est la même que la nôtre.

Lauso prononce le nom de Cloris. Rustico pleure de joie croyant que c'est le perroquet qui parle. Il propose de donner quatre jeunes taureaux qui n'ont pas encore porté le joug, et il se fait délier pour voir l'heureuse capture. Cloris sort alors du taillis où elle s'était cachée, et elle console Rustico dont elle apprécie le cœur généreux, lui pardonnant sa simplicité.

Tout à coup, la belle Angélique paraît; elle est toute troublée; elle vient demander secours aux bergers contre ceux qui la poursuivent. Elle réclame un asile dans leur chaumière et des habits de villageoise pour se cacher. Les bergers emmènent avec eux la belle Angélique.

Renaud, l'un de ses poursuivants, qui la cherche toujours où elle n'est pas, vient soupirer dans la forêt, cherchant sa belle qui le fuit. Il entend un horrible bruit dans cette forêt enchantée, toute pleine de choses étranges. Une caverne s'ouvre, d'où jaillissent des flammes. Malgesi, le magicien, s'avance, rendu méconnaissable aux yeux de Renaud par un déguisement.

— Qui es-tu? lui crie le paladin en se mettant en défense.

— Je suis celui qui garde cette demeure souterraine, où vivent la Crainte et le Soupçon, fils de l'Amour. Je suis le ministre des afflictions, l'ambassadeur de la Jalousie qui habite cette caverne.

— Je veux les voir, s'écrie Renaud.

— Attends.

— En face de leurs visages damnés, je serai aussi calme et aussi impassible qu'en ce moment.

Malgesi fait défiler successivement sous les yeux de Renaud le Soupçon, la Curiosité, puis le Désespoir avec une corde autour du cou et un poignard nu à la main, la Jalousie, vêtue d'une tunique azurée semée de serpents et de lézards. La Jalousie touche la main de Renaud.

— Tu m'embrases la poitrine! s'écrie le preux de Charlemagne. Tu m'as déjà fait assez de mal. Va-t'en!

Malgesi frémit de voir ses conjurations magiques obtenir un si faible succès. La voix de l'enchanteur Merlin sort des entrailles de la terre pour lui reprocher son peu de savoir et son manque d'habileté.

— Quitte ce lieu, Malgesi, lui crie cette voix terrible, si tu ne veux voir la fin de ta vie!

Merlin évoque la déesse Vénus, qui paraît sur un char attelé de deux lions. Elle appelle son fils, et lui demande de guérir Renaud de sa jalousie.

— Il trouvera dans ces forêts le remède à ses maux, répond l'Amour. Il existe ici une fontaine dont l'eau éteint les feux que j'allume et change en un fier dédain toutes les peines amoureuses. Renaud boira de cette eau et perdra tout souvenir de la belle Angélique.

— Hélas! soupire Renaud, celui qui n'a pas de jalousie n'a pas d'amour!

Les bergers, conduisant Angélique déguisée en bergère, succèdent aux apparitions et aux épouvantements de la forêt

enchantée. De tous ces personnages évoqués par le savan Merlin, un enfant seul est resté, c'est le seigneur Cupidon qui s'amuse à dire la bonne aventure aux bergers.

— Toi, Lauso, tu ne seras jamais ni accueilli, ni repoussé; toi, Corinto, dis adieu pour toujours à ta prétention; Rustico, tant que tu seras riche, tu seras aimé. Cloris restera toujours changeante et capricieuse. Quant à la bergère déguisée, elle suppliera bientôt celui qui, aujourd'hui, la supplie.

Les bergers retournent à leurs bergeries, et Roland paraît, poursuivant à son tour le fantôme d'Angélique, que Merlin fait voltiger à ses yeux dans la forêt, et disparaître quand son bras va l'atteindre.

La mauvaise et la bonne Renommées se dressent tour à tour devant le preux Roland.

— Arrête, je suis la mauvaise Renommée qui enregistre les faiblesses des héros. Ma main inscrit sur ce livre noir les mauvaises actions qu'ils ont pu commettre en suivant la loi de l'Amour. Ici, le grand Alcide filant aux pieds d'une femme; ici, le roi Salomon; puis, l'un des triumvirs de Rome trahissant son honneur et sa patrie pour le visage délicat d'une angélique Égyptienne. Le nombre des victimes de l'Amour inscrit sur ces pages est infini. Et tu voudrais être de ceux qui suivent à tort des règles étroites? Je te ferai une large place où ton nom brillera d'une infamie éternelle.

— Puisque la crainte de l'infamie, dit à son tour la bonne Renommée, n'a pu changer tes sentiments, tourne ton amour vers la gloire. Sur ce livre d'or, comme sur le marbre et le bronze, ton nom est écrit. Ici, j'ai inscrit le chevalier Machabée, le guide du peuple de Dieu, et mille autres que je n'ai pas le temps de te nommer. Roland, fuis Angélique. Suivre les pas de cette beauté, c'est renoncer à la vie et

aller au-devant de la mort, en me perdant, moi qui suis la bonne Renommée.

— Pures visions du magicien Malgesi! dit Roland en s'éloignant.

TROISIÈME JOURNÉE

Les bergers ouvrent le troisième acte comme ils ont ouvert le second. Lauso et Corinto écoutent dans la forêt la voix de Cloris qui chante, et ils lui répondent, en bons bergers castillans qu'ils sont, sur le même refrain, et en grattant les cordes de leurs guitares. Le bon Rustico gémit de ne pas savoir chanter.

— Comment! Est-ce possible? demande Corinto. Si je fais de toi un fameux chanteur, que me donneras-tu?

— Je te donnerai un jeune taureau.

— Eh bien, quelle voix veux-tu avoir, haute-contre, ténor, ou contralto?

— J'aime mieux une voix de contre-basse.

— C'est dit, tu l'auras.

Et, simulant une opération, il lui serre la gorge à l'étouffer. Rustico le repousse rudement, et s'aperçoit enfin qu'il est victime d'une nouvelle mystification.

Renaud court à son tour après la belle Angélique, et sa venue met en déroute les bergers. Corinto seul a le courage de rester pour voir ce que c'est qu'un paladin français. Cervantès fait tenir à Renaud un discours tout fleuri de gongorisme.

— As-tu vu, par hasard, dans cette forêt épaisse, berger,

un miracle de beauté pour lequel je souffre mille morts? As-tu vu deux beaux yeux qui semblent deux étoiles, et des cheveux qui ne sont pas des cheveux, mais de l'or? As-tu vu, par bonheur, un front fait comme une large rivière, et deux rangées de perles d'Orient? Dis-moi si tu as vu une bouche qui exhale une odeur divine, et des lèvres qui font honte au fin corail? Dis si tu as vu un cou qui est une colonne du ciel, un sein de neige où l'amour allume ses feux; des mains qui sont faites de marbre blanc?

Le berger répond à ce discours précieux :

— Je n'ai pas vu dans ces montagnes d'objets si riches, ni si étranges, ni d'un tel prix. Et c'eût été très-facile de les voir, s'ils s'étaient rencontrés ici, pour invisibles qu'ils fussent; une rivière spacieuse, deux étoiles et un trésor de cheveux qui sont de l'or, où pourraient-ils se cacher? Et l'odeur divine que vous dites ne m'aurait-elle pas attiré à la piste, car je n'ai de ma vie été enrhumé du cerveau? Enfin, je vais vous dire ce que j'ai trouvé, je ne suis pas entêté.

— Parle.

— Trois pieds de porc et un pied de mouton.

— Fils de coquine, tu te moques de Renaud!

On entend la voix d'Angélique qui crie :

— Secourez-moi, Renaud, on veut me tuer!

— C'est bien la voix de ma déesse bien-aimée! Où es-tu, trésor de mon âme, unique au monde en beauté et en grâce? Je monterais, pour te trouver, dans la barque de l'horrible nocher, et, nouvel Orphée, je descendrais dans l'abîme pour y rompre les portes de diamant.

— Je meurs si tu tardes. Hâte-toi! répète Angélique d'une voix dolente.

Et elle paraît entraînée par deux satyres. Renaud met les satyres en fuite, mais ils n'ont laissé après eux qu'un cadavre.

Renaud verse des pleurs sur le corps de celle qu'il aimait. Alors apparaît Malgesi.

— Arrête, frère, dit-il à Renaud; j'aime encore mieux te voir amoureux que mort. Cette femme dont tu contemples le cadavre n'est pas Angélique, mais son fantôme; je l'ai fabriqué de mes mains pour te ramener à la raison, car l'amour sans espérance n'a pas coutume de vivre longtemps.

— Sorcier, mauvais chrétien, ton sang me payera de cette trahison!

— Eh bien, reprend Malgesi, puisque tu le veux, suis-moi. Je remettrai entre tes mains la belle Angélique, et, cette fois, ce sera elle-même.

— Alors, répond Renaud, je serai pour toujours ton frère obéissant.

Ils disparaissent. La scène se transporte au palais de Charlemagne.

L'empereur entre escorté de Galalon. Marfise et Bernardo del Carpio sont introduits en présence de l'empereur.

— Je parierais, dit tout bas Galalon, qu'il s'agit d'un défi.

— Où est Roland?

— Mon seigneur, n'y a-t-il pas à votre cour des guerriers qui égalent Roland?

— Je l'ignore, répond l'empereur; mais tais-toi, ils vont parler.

— Écoute-moi, Charlemagne, dit Marfise, écoute-moi ainsi que tes douze pairs. Je suis une femme qui contient en elle de si grands désirs qu'ils luttent avec le ciel, la terre ne pouvant les contenir. Je suis plus homme dans mes actions que femme dans mon apparence. Je ceins l'épée et je porte le bouclier. Je fuis Vénus, je suis les pas de Mars. Je me soucie peu du Christ; qu'on ne me parle pas de Mahomet. Mon bras seul est mon dieu, et mes œuvres sont ma patrie. Je veux la renommée et je cherche l'honneur, non dans des

bals et des chansons, mais au milieu des épées. On dit que celles que portent tes pairs sont plus légères et plus coupantes que les autres. J'en veux faire l'épreuve, et je les défie tous en combat singulier. Et afin qu'ils ne me dédaignent pas, sachant que je suis une femme, je veux leur dire mon nom. Je suis Marfise; ce nom suffit.

— Marfise restera trois jours dans le tombeau de Merlin, reprend Bernardo del Carpio, pour attendre le combat. Si les adversaires sont trop nombreux, elle me désigne d'avance pour son second. Je suis un chevalier espagnol de qualité et de lignage, et peut-être ai-je été conduit ici par le même désir que Marfise. J'ajoute que le défi est à outrance, parce que de grands honneurs doivent s'acheter par de grands périls.

— Eh bien, dit Charlemagne à Galalon, y a-t-il à Paris d'autres Roland? Y en a-t-il qui puissent se comparer à Renaud? S'il y en a, comment se fait-il qu'ils se soient tus en s'entendant provoquer? O Angélique, combien de maux nous te devons! tu traînes après toi mes plus vaillants champions!

— Seigneur, tant que vit Galalon, aucune offense ne vous atteindra, et demain, mes actions prouveront la vérité de mes paroles. Donnez-moi la permission d'aller revêtir mes armes.

— Qui est des douze pairs n'a pas à la demander.

Nous retournons dans la forêt, près du tombeau de Merlin. C'est le lieu que Marfise a choisi pour rendez-vous du défi. C'est Galalon qui se présente, armé de toutes pièces.

— Dis-moi, lui demande Marfise, es-tu paladin?

— Je le suis.

— Es-tu parti de Paris aujourd'hui?

— Cette nuit.

— A quelle fin?

— Pour voir Bernardo et la belle Marfise.

— Que veux-tu faire?

— Vous vaincre et retourner à Paris.

— Tu y parviendras si ton épée est aussi bonne que ta langue. Mais, dis-moi, comment te nommes-tu?

— Je me nomme Galalon, seigneur de Maganza, l'un des douze pairs.

— Je sais que tu es une bonne lance, interrompt Bernardo, et que tu te distingues par ta science et par ta loyauté.

— Tu te trompes, réplique Marfise; il passe dans le monde pour le plus grand des traîtres et pour l'ennemi mortel de tous les paladins, pour un menteur, pour un déloyal, et, surtout, pour un lâche.

— Je m'en rapporte à l'épreuve, reprend Galalon, puisque nous allons combattre. Pourtant, il se fait tard; si vous voulez remettre l'affaire, je vous jure de vous en avoir une reconnaissance éternelle, et de ne plus, à l'avenir, tirer l'épée contre vous.

— Promesse digne d'être appréciée!

— Donne-moi la main, poursuit la guerrière.

Galalon met sa main dans celle de Marfise, mais, à peine la lui a-t-elle donnée, qu'il pousse un cri aigu. Marfise la lui serre d'une si terrible façon qu'il ne peut résister à la douleur.

— Fameux paladin, dit Bernardo, qui crie ainsi parce qu'une demoiselle lui donne la main par grande faveur.

— Je veux lui ôter son armure, reprend Marfise, et la suspendre à ces branches en guise de trophée, avec une inscription qui dise comment elle se trouve là.

Deux sauvages évoqués par Malgesi viennent s'emparer de Galalon et l'entraînent avec eux. La Castille apparaît alors à Bernardo del Carpio. Elle lui dit:

« Tu dors, et pendant ce temps ton oncle, contre tout droit, veut me livrer à la France, de crainte que, lorsqu'il

aura cessé de vivre, le Maure ne s'empare de mes dépouilles. Viens donc ranimer les cœurs chancelants et guérir la faiblesse du roi. Il est dominé par de folles pensées qui mettent en péril mon honneur; si tu ne me secours pas, je fuirai la lumière du soleil et je cacherai mes larmes dans une nuit éternelle. Je te ramènerai, Bernardo, par un chemin inconnu, au sein de ta patrie. Et toi, Marfise, tu ne trouveras personne qui combatte contre toi, car Angélique a entraîné à sa suite tous les preux de Charlemagne. Reste donc en paix, et que tout te réussisse comme je le souhaite.

Bernardo del Carpio suit les pas de la Castille, et Marfise se dirige vers le camp d'Agramant.

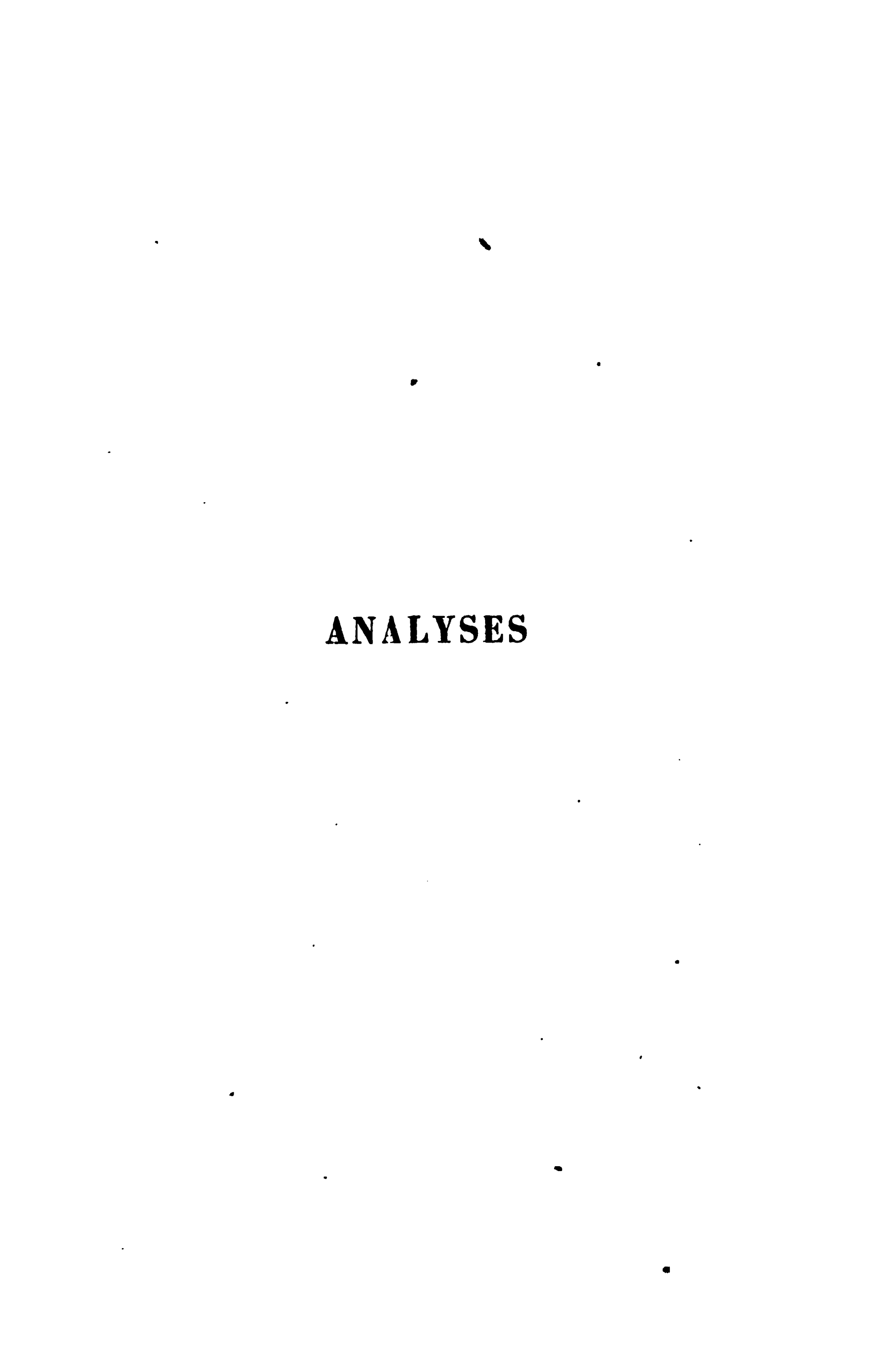
Cependant Galalon est retourné vers l'empereur Charles, et il se vante d'avoir vaincu Marfise, donnant pour preuve sa main blessée par l'effort de la guerrière, et qu'il porte soutenue dans une écharpe.

— Son arrogance s'est évaporée comme les nuées au soleil. Néanmoins, je l'ai vaincue.

Malgesi arrive alors avec l'écu de Galalon sur lequel Marfise a écrit un quatrain disant qu'à le voir si brillant et si poli, on reconnaît qu'il appartient au seigneur de Maganza.

Galalon, confondu par le récit de Malgesi, sort de la présence de l'empereur, qui regrette plus que jamais l'absence de Roland et de Renaud. Mais Malgesi, toujours là comme le *Deus ex machinà*, dissipe une vapeur dont il avait environné Roland, Renaud et Angélique, et les fait apparaître aux yeux de Charlemagne, enchanté de retrouver ses preux. Un ange traverse l'espace et excite l'empereur à aller combattre les Maures. Agramant est en campagne; Ferragus a quitté l'Andalousie; Rodomont accourt; Saragosse envoie ses Maures intrépides sous le commandement de Marsilio, son roi. Il faut les vaincre. L'empereur rend grâces à Dieu pour l'avis qu'il lui donne, et se dispose à partir. Il apaise

la jalousie de Roland et de Renaud en consignant la belle Angélique entre les mains du grand-duc de Bavière. Celui des deux paladins qui effacera les exploits de l'autre dans la guerre contre les infidèles aura la belle captive pour récompense.



ANALYSES

LA

COMÉDIE AMUSANTE

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES [1]

Ocaña, laquais de don Antonio d'Almendarez, courtise une servante appelée Christina, et lui reproche de se laisser conter fleurette par le jeune et galant Quiñonès, page de la maison.

— Quoi! répond la servante, suis-je femme à m'abandonner à un page? Suis-je d'un sang à me conduire ainsi? Ne tiens-je pas autant à mon nom de demoiselle que le Cid à celui de Campéador? Ne suis-je pas de la famille des Capochès d'Oviédo?

— Une demoiselle doit être sage, dit le laquais, mais aussi le paraître, ce qui est encore plus.

1. Cette pièce est intitulée *la Entretenida*, comedia, et elle finit par ces vers, qui expliquent son titre :

> *... Acaba sin matrimonio*
> *La comedia entretenida.*

Avant Cervantès, Bartolomé de Torrès Naharro avait composé *la Comedia himenea* et Cepeda *la Comedia metamorfosea* et *la Comedia salvage.*

— Tu es un grand prêcheur, Ocaña, mais ta doctrine condamne tes projets amoureux.

— Mon amour, Christina, a pour but le mariage. O pages! vous êtes les faucons de ces servantes apprivoisées, les alguazils de leur châtiment, les furets de leurs garennes; vous enlevez la moitié de la crème de ce bienfait commun; vous vous régalez du brodequin étroit et de la pantoufle luisante, et vous riez de la mule dorée!

Les valets font place à leurs maîtres. Don Antonio d'Almendarez raconte à sa sœur Marcéla qu'il est amoureux d'une femme qu'il ne veut pas nommer et qu'il cherche partout sans pouvoir la trouver. Cette femme porte aussi le prénom de Marcéla. C'est sur cette homonymie que roule le quiproquo de la pièce. Un étudiant du nom de Cardenio aime la sœur de don Antonio. Muñoz, écuyer de la dame, lui donne le moyen de réussir auprès d'elle. Il lui raconte qu'un oncle de Marcéla, cavalier d'illustre lignage, habite Lima, et qu'il est riche comme on peut l'être au Pérou. Cet oncle a un fils, don Silvestre d'Almendarez, qui doit épouser sa cousine Marcéla. On l'attend par chaque navire; mais, s'il n'arrive pas avec celui qui vient aujourd'hui, Muñoz conseille à l'étudiant de se donner comme don Silvestre, ce qui l'introduira dans la maison.

— C'est bien! dit Cardenio; mais, si par hasard ce navire apporte une lettre de lui, que ferai-je?

— Vous direz qu'après l'avoir écrite votre mère vous a contraint de partir malgré votre père. Cette brusque arrivée vous servira d'excuse pour n'avoir pas apporté de riches présents. Allez, je serai là pour vous renseigner et pour vous aider.

Cardenio envoie son valet Torrente chez don Antonio pour annoncer l'arrivée du Péruvien don Silvestre, cousin de Marcéla. Le valet raconte la terrible bourrasque essuyée

par le navire, la nécessité où l'on s'est vu d'alléger le bord en jetant à la mer, qui les a humés comme des œufs, quatorze mille sacs d'or pur. Les vœux et les prières des passagers montaient vers le ciel plus épais que les nues. Don Silvestre fit vœu, pendant la tempête, d'aller pieds nus en pèlerinage à Rome si Dieu le sauvait. Enfin nous touchâmes la terre nus et dépouillés, ne rapportant rien autre chose qu'une perruche à qui il ne manque que la parole.

— Dans quels parages eut lieu le naufrage? demande don Antonio.

— Je ne sais, car je dormais à ce moment.

— Cela ne m'étonne pas; la peur provoque quelquefois des sommeils profonds.

Torrente annonce que son maître veut repartir le soir même, à pied, pour Rome, afin d'y accomplir son vœu. Il supplie don Antonio de le retenir. Quant à moi, seigneur, j'ai la plante des pieds très-sensible et toute clouée de cors très-durs, produits par un si long voyage.

L'étudiant arrive à la suite du récit de son valet, et don Antonio l'emmène chez lui pour le présenter à sa sœur Marcéla.

Marcéla accueille avec empressement son prétendu cousin, et voilà l'étudiant installé dans la maison. Torrente fait les doux yeux à la servante Christina, et redouble les tourments jaloux du pauvre Ocaña.

— Petite, tu es de la maison? demande le valet de Cardenio en se donnant de grands airs.

— Non, je suis de la rue.

— Ce n'est pas vrai; tu as une taille de palais. Tu sers ici?

— J'y suis servie.

— La réponse est piquante.

— Ton nom?

— Christina.

— Il est joli! Je suis, tel que vous me voyez, un créole péruvien, quoique je tire un peu sur le Bourguignon.

— O traître de pèlerin! murmure Ocaña entre ses dents; comme il la regarde! ô la perfide! comme elle lui donne de la sauce pour exciter son appétit!

Le quiproquo de deux femmes portant le nom de Marcéla commence à se dessiner ici. Un don Ambrosio vient chercher querelle au faux Péruvien, et, après avoir vu la sœur de don Antonio, il reconnaît son erreur et s'excuse; mais il se trouve être le rival de don Antonio auprès de l'autre Marcéla, que chacun d'eux cherche de son côté.

Don Francisco, l'ami d'Antonio, accourt tout joyeux en sortant de l'église de San-Géronimo; un homme lui a donné la main; cet homme était le frère de Marcéla Osorio, la belle introuvable que don Antonio cherche en tous lieux, l'homonyme de sa sœur. Don Francisco lui apprend que la belle a été placée par son frère dans le couvent de Santa-Cruz, et qu'il est tout disposé à l'en retirer pour la lui donner en mariage.

Cependant le véritable don Silvestre Almendarez, le prétendu de Marcéla, sa cousine, arrive tout de bon du Pérou. Il n'a pas trop grande envie de se marier; mais pourtant il veut voir sa cousine, et il se dispose à l'attendre dans la rue, à la porte de sa maison. Puisque c'est aujourd'hui fête, elle sortira pour aller à la messe. Marcéla sort en effet avec sa suivante Dorothée, toutes deux enveloppées dans leurs mantes, suivies du page Quiñones, portant un coussin pour l'église, et accompagnées de l'écuyer Muñoz, qui donne la main à Marcéla. Les deux femmes causent ensemble en passant, et don Silvestre les écoute.

— Don Silvestre est-il à la maison? demande Marcéla.

— Oui, madame, répond Dorothée; il est encore couché.

— On fait vraiment trop de fête à mon cousin. Dorothée as-tu mes heures?

— Oui, madame.

— Le cœur me dit que le sermon durera aujourd'hui trois heures. Je l'écouterai de façon à ce qu'il m'ennuie le moins possible.

Les femmes passent et entrent à l'église.

— C'est là ma cousine, je la reconnais d'après son portrait, dit le Péruvien. Mais quel est donc ce cousin, nommé comme moi don Silvestre, qui est couché dans la maison et à qui on fait tant de fête? Qu'en penses-tu, Clavijo?

— Je ne sais; mais voici le valet qui revient; nous allons tout savoir par lui.

Muñoz revient en effet de l'église où il a été conduire sa maîtresse.

— Dites-nous, lui demande le serviteur de don Silvestre, quelle est cette dame que vous conduisiez tout à l'heure?

— Où?

— A l'église de Saint-Sébastien.

— C'est Marcéla d'Almendarez, la femme la plus aimable et la plus honnête qu'il y ait dans la ville. Son frère est don Antonio d'Almendarez. Il a aux Indes un frère de son père riche à miracle; le fils de ce richard est chez nous se prélassant et attendant que le Saint-Père lui envoie de Rome une dispense pour épouser sa cousine.

— Et il se nomme...?

— Don Silvestre d'Almendarez; il est de Lima; il nous est arrivé pour ainsi dire en chemise, parce que, pendant une grande tempête, il fut contraint de jeter à la mer deux mille valises pleines de sacs d'or et d'argent fins. Son valet vient de ce côté et peut vous conter l'aventure; il a été présent à toute cette affaire à son grand déplaisir.

Un messager qui distribue les lettres dans la ville s'adresse

à ceux qu'il trouve là et leur demande s'ils peuvent lui dire où demeure un certain don Alonzo d'Almendarez, car il apporte des lettres venant de Rome.

— Combien le port?

— Un écu.

— Dis au majordome de la maison qu'il les reçoive et les paye.

Don Silvestre fait causer Torrente sur les incidents de son voyage.

— C'est dans la Bermude que vous avez dû naufrager; il y a toujours par là des ouragans dangereux.

— Si dangereux, monsieur, que nous fîmes le vœu d'aller en pèlerinage à Rome, moi et mon maître, don Silvestre. Je tiens pour insensé celui qui monte un cheval aquatique quand il y en a de terrestres.

— Et le canal de Bahama, l'avez-vous passé sans accidents?

— En fait de canal, monsieur, je ne connais que celui par lequel Bacchus verse ses douces liqueurs.

— Si jamais vous demandez un emploi de pilote, je vous donnerai mon vote sans difficulté.

Don Ambrosio reparaît avec Antonio d'Almendarez et lui fait part de sa joie. Il vient de recevoir une lettre de sa Marcéla, qui lui promet de l'épouser.

— Connaissez-vous son écriture?

— Sans aucun doute.

— Je sais pourtant que son père la marie à un autre. Il va vous le dire lui-même, car le voici.

Survient en effet Pedro Osorio, et don Ambrosio sort pour l'éviter.

— Je vous donnerai ma fille, dit don Pedro à don Antonio d'Almendarez, une fille bien née, belle et vertueuse, et avec elle deux mille ducats de rente.

— Seigneur don Pedro, répond don Antonio, je suis très-honoré de votre don; mais votre fille a déjà choisi un époux, et c'est l'homme que vous venez de voir sortir d'ici.

— Ma fille Marcéla ?

— Oui.

— Triste et malheureux père ! comment cela se peut-il ?

— Elle lui a écrit de sa main une lettre en témoignage de son amour.

— Cette lettre peut être fausse.

— Je ne le crois pas.

— Pourquoi vous l'a-t-il montrée ?

— La joie trouble la raison.

— O filles désobéissantes dont le caprice devance les années, que le ciel vous détruise et vous maudisse !

Le vieillard s'en va désespéré. L'ami de don Antonio lui fait entrevoir que la lettre pourrait bien n'avoir pas été écrite par la fille de don Pedro Osorio.

— Quand il en serait ainsi, répond Antonio, l'honneur de Marcéla n'en serait pas moins atteint. Une pareille femme n'est pas pour moi.

Le véritable don Silvestre va trouver l'étudiant Cardenio chez Marcéla, qui le croit toujours son prétendu.

— Êtes-vous don Silvestre d'Almendarez ?

— Je suis gentilhomme. Que me voulez-vous ?

— Je suis, monsieur, grand ami de votre père. Le mien m'écrit qu'il vous a remis pour moi dix mille piastres d'Amérique, et ma mère quatorze mille.

— C'est vrai, monsieur, j'ai reçu cet argent; mais la mer....

— On m'envoie aussi, par vos mains, le portrait de votre cousine...

— La mer l'a aussi englouti, répond le valet de Cardenio.

— Votre Grâce a sans doute un autre frère ?

— Oui, monsieur.

— Comment se nomme-t-il?

— Don Juan.

— Quel âge ?

Cardenio ne répond plus. Se tournant vers don Antonio et vers Marcéla, don Silvestre dit :

— Seigneur don Antonio, c'est moi qui suis votre véritable cousin. Mes papiers et le portrait de Marcéla témoigneront contre le mensonge qu'on vous a fait.

Cardenio, confondu, avoue sa faute et la rejette sur le compte de l'amour, et on la lui pardonne. Antonio annonce alors à don Silvestre que les dispenses de Rome n'ont pu lui être accordées.

— Hélas ! s'écrie la servante Christina, on ne pourra donc jamais faire un mariage dans cette maison?

— Il y en aura un, répond le laquais Ocaña, si tu consens à m'épouser.

— J'épouserai Quiñones, s'il le veut.

— Je ne le veux pas, répond le page.

— Alors prends-moi, Ocaña.

— Je ne veux pas des restes d'un page. Ainsi personne ne se marie. Je demande que tout le monde ici témoigne que la *Comédie amusante* finit sans mariage.

On reconnaît facilement que cette comédie n'est pas dans la manière habituelle de Cervantès. La complication des incidents et la façon dont ils sont enchevêtrés et développés rappellent tout à fait le genre de Lope de Vega.

LA

GRANDE SULTANE

DONA CATHALINA D'OVIEDO

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

Le sultan Mourad se rend à la mosquée. Tout le monde s'incline sur son passage. On lui présente des placets que ses pages enferment dans des sacs de soie. Six mille soldats forment son escorte. Le renégat Robert, resté seul avec Salec, autre renégat, lui dit qu'il va finir de lui conter une histoire qu'il a commencée la veille.

Il vient à Constantinople pour chercher un jeune homme dont il fut le gouverneur.

— Ce jeune homme est follement épris de Clara, la fille d'un gentilhomme que tu connus à Prague, chevalier de l'ordre teutonique. Ne pouvant obtenir sa main, il enleva la jeune fille. Mais dans leur fuite ils furent pris par des Turcs de Rocaferro. Moi, poltron et traître, je ne le nie pas, je les abandonnai pour m'enfuir. Le père de Clara offrit vainement une forte rançon pour qu'on lui rendît sa fille. Elle avait été vendue au Grand Turc. Je suis venu à Constan-

tinople sous ce costume grec pour apprendre des nouvelles de Clara et de Lamberto.

— Nous saurons quelque chose, lui répond Salec, par un eunuque du sérail qui est mon ami.

Ils sortent et font place à Rustem et à Mami, deux ennuques du sérail. L'un accuse l'autre d'avoir soustrait aux regards du sultan Mourad une belle captive espagnole. Il va le dénoncer comme un traître, et il le fera empaler.

Cette femme dont parle Mami est doña Cathalina d'Oviedo. Le sultan, conduit près d'elle par Mami, la trouve d'une beauté merveilleuse. Il va la visiter le soir même au sérail où il l'a fait conduire. Il revient enflammé d'amour pour la belle chrétienne. Tout son empire lui sera soumis. Peu lui importe qu'elle soit chrétienne ou turque. Elle deviendra son épouse et dès aujourd'hui elle est la Grande Sultane. Le Turc parle à sa belle comme Amadis de Gaule :

En mis discursos entro
Pues amor me dà licencia,
Yo soy tu circunferencia,
Y tu, señora, mi centro.

Des corsaires ont capturé un Espagnol nommé Madrigal. Le cadi lui laisse le choix entre le mariage ou la mort. Il demande deux jours de réflexion. Madrigal persuade au cadi qu'il descend en droite ligne d'Apollonius de Tyane, lequel entendait la langue des animaux et pouvait converser avec eux. Il offre d'apprendre le Turc, en dix ans, à l'éléphant du Grand Seigneur. S'il ne réussit pas, il consent qu'on l'empale, qu'on le brûle ou qu'on le coupe par morceaux. Le crédule cadi accepte l'épreuve. Pourtant il fait cette réflexion : Mais, sais-tu le turc ?

— Non, répond Madrigal.

— Alors, comment veux-tu lui apprendre ce que tu ignores?

— J'apprendrai chaque jour ce que je veux lui montrer, et, en dix ans, il aura le temps de savoir le turc et le grec.

On voit que Madrigal avait déjà deviné la méthode Jacotot.

Cependant la Grande Sultane est résolue à mourir plutôt que de se donner au sultan.

— N'est-ce pas le plus grand des péchés que de s'unir à un infidèle?

— Si tu pouvais fuir, lui répond Rustem, je te l'aurais conseillé; mais lorsqu'il y a contrainte, il n'y a pas de péché s'il n'est pas dans la volonté. Dans tous nos actes c'est l'intention qui nous condamne ou qui nous sauve.

Voilà un eunuque passablement casuiste.

Clara et Lamberto sont dans le sérail sous des habits de femmes turques et sous les noms de Zélinde et de Zaïda. Ils sont perdus si l'on découvre leurs amours et le sexe de Lamberto.

L'ennuque Rustem est chargé de trouver dans Constantinople un tailleur espagnol pour confectionner les vêtements de la Grande Sultane, qui ne veut pas renoncer à ses habits chrétiens. Un vieillard se présente pour faire cet office. Il est agréé. Il se trouve que ce tailleur est le père de Cathalina d'Oviedo. Il se déclare en feignant de lui prendre mesure. Cathalina s'évanouit. Le sultan ordonne qu'on empale le bonhomme.

La seconde journée finit là, et lorsque commence la troisième, on a sauvé les jours du père de Cathalina d'Oviedo. Entrent les musiciens obligés, armés de leurs guitares. Madrigal porte un tambour de basque. Le sultan donne une fête en l'honneur de sa nouvelle épouse. Elle arrive vêtue à

la chrétienne; elle porte au cou une petite croix d'ébène; elle est accompagnée de Zaïda et de Zélinde, qui sont Clara et Lamberto.

— Tu arrives bien, lui dit Mourad, humaine déesse plus belle que les cieux, centre de mon cœur, sois joyeuse et repose-toi!

Ils s'asseyent sur des coussins. Le cadi demande à entrer. — Que vois-je! s'écrie-t-il. Le sultan lui impose silence et le fait asseoir. Madrigal chante une romance avant le ballet. Dans cette romance il raconte l'histoire de Cathalina. Aujourd'hui, ajoute-t-il, la fille d'Oviedo est sultane. Aujourd'hui nous la voyons fouler de son pied l'indomptable cou du lion ottoman. La sultane se lève et danse pendant que les musiciens l'accompagnent en chantant. Mourad donne la liberté aux esclaves excepté à Madrigal, qui doit continuer à apprendre le turc à l'éléphant.

Le sultan (qui ressemble quelque peu au Schahabaham de l'*Ours et le Pacha*) change tout à coup d'idée. Il retourne à son ancienne coutume et il veut choisir parmi ses autres femmes pour se passer une fantaisie. Il jette le mouchoir à Zélinde, qui n'est autre que Lamberto, l'amant de Clara. Zaïda découvre tout à Cathalina d'Oviedo. Le sultan, furieux de la plaisanterie, veut tuer de sa main Lamberto, qui raconte alors à ce grotesque souverain que c'est par un miracle du prophète qu'il est devenu homme tout à coup, de fille qu'il avait toujours été. Mourad consulte le cadi sur ce point délicat.

— Puede ser esto, cadi?
— Y sin milagro, que es mas,
— Ni tal oi, ni tal vi.

— Seigneur, dit Cathalina à Mourad, si tu te repens de m'avoir élevée jusqu'à toi, oublie-moi et laisse-moi libre.

Mourad est ravi de voir sa favorite jalouse, parce que la jalousie est fille de l'amour. Cathalina obtient la main de Zaïda pour Zélinde et la liberté de tous deux.

Telle est la comédie de la *Grande Sultane*, la plus médiocre assurément de tout le recueil. J'en donne cette courte analyse seulement pour ne pas laisser de lacune.

LE

LABYRINTHE D'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

Voici une comédie tout à fait dans la manière de Lope de Vega; deux ou trois intrigues entremêlées, des ducs déguisés en laboureurs, des princesses travesties en jeunes bergers. L'originalité de Cervantès qui, dans presque tous ses autres ouvrages apparaît par un côté quelconque, lui fait ici absolument défaut. S'il ne l'avait publiée lui-même, je croirais qu'elle lui est faussement attribuée.

Dagoberto, fils du duc d'Utrino, vient trouver le duc Frédéric de Novarre et lui dit :

— Votre honneur est mis en péril par celle qui aurait dû le garder avec le plus de soin. Votre fille Rosamire a une liaison secrète, et qu'elle n'ose avouer, avec un homme indigne d'elle et de vous. Pour soutenir la vérité de ce que j'avance, je serai prêt pendant dix jours à combattre, en champ clos, celui qui voudra me démentir.

— Je reste confondu, répond le duc de Novarre, l'accusateur étant le fils du duc d'Utrino, et l'accusée étant ma fille. L'estime que j'ai pour vous me porte à vous croire, mais la

vertu de Rosamire me jette dans une grande perplexité et oppose ma raison à ma colère. Je vais l'interroger pour savoir si je dois être pour elle un père ou un juge sévère.

Cette accusation a lieu en présence de l'ambassadeur du duc Manfred de Rosena, qui était venu pour arrêter le mariage de son maître avec la belle Rosamire. L'ambassadeur, devant une telle accusation, déclare le mariage rompu ou tout au moins différé jusqu'à ce que l'on sache si cette allégation est réelle ou calomnieuse. Rosamire comparaît devant son père. Dagoberto renouvelle en sa présence son accusation et son défi.

— Que réponds-tu, ma fille? Est-ce la crainte ou la honte qui t'arrête? Ah! tu es coupable, puisque tu te caches le visage sans répondre! Nomme-moi le traître qui t'a séduite et qui nous déshonore!

Pour toute réponse Rosamire s'évanouit, et le duc de Novarre ordonne qu'on l'enferme dans une prison de son château.

Un autre grand personnage, le duc Anastasio, qui aime en secret Rosamire, est venu à Novarre sous le travestissement d'un paysan. Il a été témoin de toute cette discussion et il prie le duc Dagoberto de vouloir bien l'écouter un instant. Il prend la défense de la jeune fille et reproche au duc d'avoir jeté sans preuves la douleur dans cette famille; mais le ciel suscitera un défenseur pour le confondre. Dagoberto rit de ce paysan qui prétend lui apprendre ses devoirs de gentilhomme, et il l'engage à se féliciter de ce qu'il est dans un jour de patience et de bonté.

L'auteur nous transporte de Novarre dans les États du duc de Rosena, celui qui devait épouser Rosamire. Il est à la chasse et ne sait encore rien de l'accusation portée contre sa jeune fiancée. Il fait rencontre dans la forêt de deux jeunes bergers qui sont des princesses déguisées et dont l'une est la

fille du duc de Dorlan, son parent et son voisin. Les deux jeunes coureuses d'aventures, par leur bon air et par leurs aimables reparties, plaisent à Manfred qui, sachant qu'elles vont à Novarre, les invite à prendre place parmi les gens de sa suite.

L'envoyé de Manfred accourt tout troublé lui annoncer le mauvais résultat de son ambassade, et presque aussitôt un autre messager du duc de Dorlan vient accuser Manfred d'avoir séduit et enlevé sa fille. La fille du duc de Dorlan, accompagnée de son amie Porcia, est en effet près de Manfred, dont elle est éprise; mais Manfred, qui ne la connaît pas et qui ne peut soupçonner sa présence sous ces habits de berger, fait les serments les plus convaincus qu'on le soupçonne à tort d'une lâcheté dont il est incapable.

Les deux jeunes filles, Julia et Porcia, suivent à Novarre Manfred, impatient de savoir des nouvelles de Rosamire. Mais ayant rompu ou du moins différé son mariage, il se travestit en étudiant ainsi que Porcia et Julia, pour entrer dans la capitale du prince dont il devait être le gendre.

Cependant le duc Frédéric est ému des malheurs de sa fille, et il s'informe auprès du geôlier de son attitude dans la prison.

— Seigneur, répond le geôlier, un sombre deuil couvre son visage, et, seule dans sa chambre, elle verse des pleurs.

— Et elle ne se disculpe pas ?

— Non. Savez-vous, seigneur, quelle est ma pensée? c'est que le duc d'Utrino ne dit pas la vérité.

— Pourtant, l'estime en laquelle je le tiens m'oblige à le croire, et, voyant que Rosamire n'ouvre pas la bouche pour se défendre, je dois penser qu'elle est coupable. La faute est grande, celui qui l'accuse est gentilhomme; le terme du champ clos est bref; aucun combattant ne se présente, clair indice que son malheur ne trouvera pas de soutien.

Le duc Anastasio, celui que nous avons vu sous un travestissement de paysan adresser des remontrances à Dagoberto, cherche les moyens de sauver Rosamire.

— Que pensez-vous faire? lui demande Cornelio, son valet.

— Je veux savoir si le prince s'est trompé ou quel motif l'a poussé à accuser Rosamire, s'il a agi par jalousie ou par vengeance; et quand je devrais ne jamais savoir la vérité, je veux combattre pour cette jeune fille par pure courtoisie.

— Supposons, seigneur, que Dagoberto soit vaincu dans le combat et que la duchesse sorte de cette tourmente pour entrer libre dans le port, tiendrez-vous pour assuré que c'est la raison et non la force qui vous aura donné la victoire?

Anastasio charge Porcia, qu'il croit être un jeune étudiant, de remettre un billet à Rosamire dans sa prison. Pour arriver jusqu'à la prisonnière, l'étudiant Porcia prendra des habits de paysanne. Pendant ce temps Julia raconte à Manfred que lors de sa visite au château de Dorlan, la fille du duc est devenue amoureuse de lui, et elle lui révèle ainsi ses secrets sentiments sans avouer qui elle est. Porcia, suivant le désir d'Anastasio, a pris des habits de villageoise et se présente aux portes de la prison avec une corbeille de fruits et de fleurs qu'elle demande la permission d'offrir à Rosamire.

Porcia est introduite dans la prison avec ses fleurs et ses fruits, dont la duchesse accepte l'hommage.

— Vous seule, lui dit-elle, m'avez apporté une consolation dans mon malheur. Asseyez-vous et quittez votre mante. Qui vous amène vers moi?

— L'intérêt que vous m'inspirez. Je voudrais pouvoir

vous être utile avant le combat que doit soutenir votre champion contre le vaillant Dagoberto.

— Mon aventure ne suit pas le cours ordinaire des choses. Celui qui me déshonore est celui qui plus tard me rendra l'honneur ; c'est lui qui m'impose ce silence et qui me donne les apparences d'une coupable. Mais avez-vous su ce qu'a fait le duc de Rosena ?

— On dit qu'il a renoncé à vous. D'autres l'accusent d'avoir enlevé la fille du duc de Dorlan et avec elle une sienne cousine; mais je sais aussi que cela n'est pas vrai.

— Rosamire n'est donc pas la seule infortunée !

— Et cette cousine est la sœur du traître Dagoberto. On dit que le fils du duc de Dorlan sera votre champion.

— Je le remercie de sa bonne intention; elle est digne de sa naissance.

— Il ne demande aucune récompense; ce qu'il fait il le fait par courtoisie et non par amour.

— Il n'en montre que mieux sa bravoure et sa noblesse. Quand même il serait vainqueur je ne l'épouserais pas.

— Pourquoi donc ?

— Je sais pourquoi.

— Et s'il le demandait ?

— Si le ciel est juste, je n'en viendrai pas à une telle extrémité !

Porcia et la duchesse Rosamire échangent leurs vêtements, et la duchesse sort de prison sous ce travestissement. Elle va rejoindre Dagoberto, et ils forment le dessein de fuir ensemble.

La scène nous transporte dans le champ clos où doit avoir lieu le combat. Les trompettes sonnent tristement. Le duc de Novarre entre suivi de douze juges du camp et de ses gardes. Il s'assied sur un fauteuil couvert de drap noir et il ordonne d'introduire sa fille Rosamire. C'est Porcia qui

s'avance sous un voile qui cache ses traits. La moitié des gens qui l'accompagnent est vêtue de deuil; l'autre moitié porte des habits de fête. Le bourreau marche à sa gauche l'épée à la main. Les tambours font entendre de sourds roulements. A la droite marche un enfant portant une couronne de laurier. Les tambours sont tendus d'étoffe verte d'un côté et d'étoffe noire de l'autre.

Dagoberto et Rosamire, tous deux cachés dans leurs manteaux, sont dans la foule. Anastasio se présente masqué. Dagoberto ne répond pas à l'appel de son nom. Anastasio s'avance.

— Qui êtes-vous ? demande le duc.

— L'ennemi de Dagoberto, comme il est l'ennemi de la duchesse Rosamire dont je prends en main la défense. Dagoberto tarde bien. J'entends sonner les trompettes. C'est lui sans doute.

C'est Manfred qui se présente, portant aussi un masque sur le visage. Julia lui sert d'écuyer; elle est masquée comme lui.

— Qui êtes-vous, bon chevalier ?

— Peu importe qui je suis; ce qui importe c'est de savoir pourquoi je viens.

Les juges décident que la duchesse doit choisir parmi ses deux défenseurs.

Répondant pour la duchesse qu'elle représente, Porcia dit sous son voile :

— Je dépose mon honneur entre les mains de Dieu et de celui de mes défenseurs qui s'est annoncé le premier.

— Dagoberto ne se présente pas, dit l'un des juges, rien ne peut expliquer son absence.

Un messager accourt avec une lettre. Cette lettre a été envoyée par Dagoberto. Cette lettre, adressée au duc de Novarre, dit : « La prompte résolution que vous avez prise de

donner à Manfred votre fille Rosamire pour épouse m'a obligé de feindre une accusation contre elle pour éviter le danger de la perdre. La meilleure preuve que je puisse vous donner de sa vertu, c'est que je l'ai choisie pour ma femme légitime. Considérez, seigneur, avant de m'accuser, que j'égale Manfred par le rang et que votre fille a choisi celui que peut-être vous ne lui auriez pas donné, la mariant contre son gré. Si vous êtes pour elle un tendre père, je serai pour vous un fils obéissant. »

Anastasio se récrie contre l'adhésion que donne le duc de Novarre à la déclaration de Dagoberto et il réclame la main de la duchesse, promise à son champion par un édit ducal. Manfred dit que s'étant également présenté dans la lice il aurait autant de droits que lui, mais que la duchesse n'appartiendra à aucun des deux. A peine Manfred s'est-il nommé qu'Anastasio lui demande compte du rapt de sa sœur Julia et de sa cousine Porcia. Manfred n'a pas de peine à se justifier. Dagoberto se déclare enfin, et le duc le reconnaît pour l'époux de Rosamire. Porcia donna sa main à Anastasio, Manfred épouse Julia. L'un des personnages secondaires de la pièce conclut en disant . « Voilà, ô amour, tes extravagances et tes exploits. Ici prennent fin tes intrigues qui ne finissent jamais. »

L'ÉLECTION

DES ALCADES DE DAGANZO

INTERMÈDE

Le bachelier Pesuña, les rigidors Panduro et Algarrova et le greffier Estornado sont assemblés en conseil pour la nomination des alcades de la ville de Daganzo.

Le greffier rappelle aux assistants l'objet de leur réunion. Il y a quatre prétendants pour la *vara*, Juan Berrocal, Francisco de Humillos, Miguel Jarrete et Pedro de la Plana, qui tous peuvent gouverner non-seulement Daganzo, mais même la ville de Rome. On vient à disputer sur le mérite de chacun. Algarrova raconte que dînant chez lui, Berrocal a goûté du vin et déclaré qu'il avait un goût de bois, de cuir et de fer. On vida la jarre et on trouva au fond un petit morceau de bois d'où pendait une clef attachée avec un morceau de cuir.

— O rare habileté! dit le greffier, ô rare génie! Un homme pareil peut bien gouverner et administrer un pays!

Les titres de Miguel Jarrete, autre concurrent, c'est qu'il est très-fort sur le tir à l'arbalète.

Que dire de Francisco de Humillos? Il raccommode un

soulier comme un tailleur. Quant à Pedro Plana, il a une mémoire extraordinaire. Il sait par cœur tous les couplets de l'ancienne romance du fameux Chien d'Alva, sans manquer un mot.

On décide qu'on soumettra les prétendants à un examen.

— Savez-vous lire, seigneur Humillos ?

— Non, certainement. Dans ma famille il n'y a personne assez sot pour apprendre ces chimères qui conduisent les hommes au brasier. Je sais d'autres choses bien plus avantageuses.

— Quelles sont-elles ?

— Je sais de mémoire mes quatre oraisons et je les récite chaque semaine quatre ou cinq fois.

— Et avec cela vous pensez être alcade ?

Le seigneur Jarrete sait un peu lire, quoique très-peu. Il sait encore conduire une charrue et marquer au fer, en trois heures, quatre paires de jeunes taureaux sauvages. Il est sain de ses membres et n'a ni surdité, ni cataracte, ni toux, ni rhume. Il est vieux chrétien et tire de l'arc comme un Tullius.

Berrocal a toute son habileté dans sa langue et dans son gosier. Il n'y a pas de connaisseur en vins qui l'égale.

Quant à Pedro Plana, s'il était nommé alcade il n'aurait pas une vara aussi mince que les autres alcades ont coutume de la porter ; il la ferait en bois de chêne ou de rouvre, grosse de deux doigts, de peur qu'elle ne pliât sous le poids d'une bourse de ducats ou sous celui des promesses qui pèsent comme du plomb.

On fait entrer des gitanos et des gitanas avec des guitares. On chante une romance et on danse selon l'usage, et on remet l'élection au lendemain. Cet intermède ne se compose pas d'autre chose.

LA VIE D'ALGER

COMÉDIE EN CINQ JOURNÉES

Aurelio est parmi les captifs espagnols qui gémissent dans les bagnes d'Alger. Il souffre également des mauvais traitements des Infidèles et de l'amour qu'il ressent pour la belle Silvia, chrétienne et Espagnole comme lui, qu'il venait d'épouser quand fut prise la galère qui le portait. Son corps est parmi les Maures et son âme au pouvoir de l'Amour.

Que mi cuerpo esta entre Moros,
Y el alma en poder de Amor.

Zara, la femme de Yousouf, le maître d'Aurelio, est de son côté éprise d'une folle passion pour le beau captif, à qui elle dévoile ses sentiments. Comme il résiste, objectant le péril qu'elle pourrait courir à cause de son mari et de sa religion, Zara répond que Mahomet n'est plus son seigneur puisqu'elle est la servante de l'Amour. Poussée à bout par la résistance obstinée d'Aurelio, elle le quitte en le menaçant de sa vengeance. Au milieu de ces captifs condamnés aux travaux du bagne, Cervantès s'est mis lui-même en scène, ou du moins il a donné à l'un de ses personnages son nom de Saavedra. C'est dans la bouche de Saavedra qu'il a placé une éloquente supplique au roi Philippe II pour le rachat des chrétiens :

« — Si le sort favorable me permettait de m'agenouiller devant le roi, ma langue oserait lui dire : Grand seigneur dont la puissance impose son joug aux nations barbares, toi à qui les noirs Indiens payent le tribut de vasselage, que les outrages continuels de cette misérable ville réveillent le courage dans ton cœur! Son peuple est nombreux, mais sa force n'est pas grande; il est mal armé et il n'a ni murs, ni forts, ni rochers pour le défendre. Si tes soldats paraissent, les Maures fuiront pour sauver leurs jours. Tu tiens les clefs de la dure prison où meurent quinze mille chrétiens. Tous, comme moi, le front prosterné à terre, et sous la menace de la torture, tous, puissant seigneur, te supplient de jeter sur eux un regard de miséricorde. Fais, bon roi, que ce qui fut commencé avec tant d'audace et de courage par ton père bien-aimé soit achevé par toi! La seule annonce de ton départ jettera l'épouvante parmi ces barbares et je prédis d'avance leur perte entière. Qui peut douter que le cœur royal ne soit attendri par les souffrances de tant de malheureux! Mais, hélas! comment osé-je parler de si bas à une si haute Majesté? La circonstance est là qui me sert d'excuse; je me tais pourtant de peur que mon discours ne déplaise, et d'ailleurs les Maures m'appellent au travail où je vais mourir! »

Le maître d'Aurelio, Yousouf, a pris son esclave en amitié. Il l'introduit dans son harem, ce qui est commode pour développer l'action de la comédie, mais ce qui est peu, comme on sait, dans les usages musulmans. Yousouf raconte à Aurelio qu'il vient d'acheter une très-belle captive pour la somme de trois cents écus, que par crainte de sa femme Zara il a installé la demoiselle dans la maison d'un Turc; qu'elle est aussi honnête qu'elle est belle, et que, jusqu'à ce moment, il n'a rien pu obtenir de sa vertu ni par prières ni par menaces. Il va l'amener dans sa maison et, comme c'est une

fille chrétienne, il compte sur l'éloquence d'Aurelio pour la décider à se rendre à ses désirs.

— Elle est Espagnole?

— Oui.

— Comment se nomme-t-elle?

— Silvia.

— Silvia! une femme de ce nom était sur le navire où je fus capturé.

— C'est elle-même. Fais ce que je t'ai dit, tu en seras récompensé, et, en attendant, je vais te faire ôter ta chaîne.

Ils se séparent, Yousouf enchanté, Aurelio dans un violent désespoir. C'est sa Silvia, c'est sa femme, celle qu'il aime plus que tout au monde! Néanmoins, il rend grâces au ciel de l'avoir conservée vivante.

L'auteur nous conduit, en passant, au marché aux esclaves. On vient de mettre en vente deux jeunes enfants espagnols avec leur père et leur mère.

LE CRIEUR. Qui veut acheter les garçons, et le vieux et la vieille? Ils sont en bon état. Donnez-moi cent écus pour celui-ci, et deux cents pour celui-là, sans cela on ne les aura pas.

JUAN. Qu'est-ce que cela, mère? Est-ce que par hasard ces Maures nous vendent?

LA MÈRE. Oui, mon fils, notre malheur va augmenter leurs richesses!

LE CRIEUR. Quelqu'un veut-il acheter ensemble la mère et l'enfant?

LA MÈRE. O terrible extrémité, plus amère que la mort!

LE PÈRE. Apaisez-vous; si Dieu a ordonné qu'il en fût ainsi, il sait pourquoi il l'a fait.

LA MÈRE. Ces enfants me mettent en peine; je ne sais ce qu'ils vont devenir!

LE PÈRE. Laissez accomplir les décrets du ciel.

UN MARCHAND. Combien donne-t-on de celui-là, dites ?

LE CRIEUR. Cent deux écus.

LE MARCHAND. L'aura-t-on pour cent dix ?

LE CRIEUR. Non, si vous n'enchérissez pas.

LE MARCHAND. Est-il sain ?

LE CRIEUR. Oui. (Il lui ouvre la bouche.)

LE MARCHAND. Ouvre, n'aie pas peur.

JUAN. Ne me l'arrachez pas, seigneur, elle tombera d'elle-même.

LE MARCHAND. Il croit que je veux lui arracher une dent.

JUAN. Arrêtez, seigneur, elle ne me fait pas mal, arrêtez, je me meurs.

AÏDAR. De celui-là combien donne-t-on ?

LE CRIEUR. Deux cents écus.

AÏDAR. Et à quel prix montera-t-il ?

LE CRIEUR. On en veut trois cents.

AÏDAR, à l'enfant. Si je t'achète, seras-tu bien gentil ?

FRANCISCO. Oui, si voulez m'acheter.

LE MARCHAND. J'en donne cent trente écus.

LE CRIEUR. Prenez-le et payez.

LE MARCHAND. Je vous payerai chez moi.

LA MÈRE. Mon cœur éclate.

LE MARCHAND. Ami, achète l'autre. Viens, enfant, te reposer.

JUAN. Je ne dois pas laisser ma mère pour aller avec un étranger.

LA MÈRE. Va, mon fils, tu n'appartiens plus qu'à celui qui t'a acheté.

JUAN. Ah ! mère, vous m'abandonnez !

LA MÈRE. Dieu ! que tu es cruel !

LE MARCHAND. Allons, garçon, viens avec moi.

JUAN. Frère, partons-nous ensemble?

FRANCISCO. Je ne puis; je n'en suis pas le maître. Que le ciel te protége!

LA MÈRE. O mon bien et ma joie, souviens-toi de Dieu!

JUAN. Où m'emmène-t-on sans vous, mon père et ma mère?

LA MÈRE. Seigneur, permettrez-vous que je parle un moment à mon fils? Donnez-moi cette légère satisfaction, puisque ensuite ma douleur doit être éternelle.

LE MARCHAND. Parle-lui tant que tu voudras, puisque ce sera la dernière fois.

LA MÈRE. C'est la première que je me vois dans une telle perplexité!

JUAN. Retiens-moi, ma mère, je ne sais où je vais.

LA MÈRE. Le bonheur s'est éloigné de toi, mon fils, depuis le jour où je te mis au monde. Le ciel s'est obscurci, les éléments se sont troublés, la mer et les vents se sont unis pour mon désespoir. Tu ne connais pas le malheur, quoique tu sois sa proie, et c'est un bonheur pour toi de ne pas le connaître. Ce dont je te prie, chère âme, puisque je ne puis plus te voir, c'est de ne jamais oublier de réciter l'*Ave Maria*. Cette reine de bonté, pleine de grâces et de vertu, brisera ta chaîne et te rendra ta liberté.

AÏDAR. Voyez, la méchante chrétienne, quels conseils elle donne à son fils! Tu veux donc qu'il reste dans l'erreur comme toi, malheureuse?

JUAN. Mère! c'est donc vrai que vous m'avez abandonné, puisque ces Maures m'emmènent?

LA MÈRE. Ils enlèvent tout mon bien avec toi.

JUAN. Ils me font peur.

LA MÈRE. J'ai bien plus peur de te voir partir avec eux, car tu ne te souviendras plus de Dieu, ni de toi, ni de moi.

Que peut-on attendre de ton jeune âge et parmi ces gens iniques enclins à la fourberie?

LE CRIEUR. Tais-toi, vieille! mauvaise pièce! si tu ne veux pas que ta tête paye pour ta langue. Et cet autre garçon, qui est plus beau et plus gentil que son frère, le prenez-vous?

AÏDOR. Combien?

LE CRIEUR. Je vous l'ai dit: trois cents écus d'or.

AÏDAR. En voulez-vous deux cent cinquante?

LE CRIEUR. C'est parler en l'air.

AÏDAR. Sa tournure gracieuse me plaît, et je donne les trois cents pour finir.

Cependant Yousouf a installé Silvia dans son harem.

— Je ne vous ai point achetée pour faire de vous une esclave, lui dit-il, mais la maîtresse de ce logis. Essuyez vos yeux, qui subjuguent tous ceux qu'ils regardent. Que ce voile ne recouvre plus votre beauté divine ; il ressemble à la neige qui cache la lumière du soleil. Tout le profit que je veux retirer de mon achat c'est de contempler votre visage. L'amour m'a fait l'esclave de mon esclave. Allons, Silvia, viens saluer ta maîtresse Zara.

— Quelle est cette esclave? dit en entrant Zara, la femme de Yousouf.

— Elle est à moi, répond le Maure. Elle est aussi à vous, puisque je l'ai achetée.

— C'est une bonne acquisition, si elle est aussi honnête que belle. Son nom?

— On l'appelle Silvia.

— Est-elle fille ou mariée?

— Je suis mariée, madame.

— Comment cela se peut-il?

— Señora, il en est ainsi; ainsi le voulut ma destinée. Le

ciel m'a donné un mari non pour me rendre heureuse, mais pour nous perdre tous deux.

Restée seule avec la femme du Maure, Silvia apprend de sa bouche que Zara est amoureuse d'un chrétien, que ce chrétien est .captif et appartient à Yousouf, qu'il est dans la maison, qu'il ne répond pas aux avances que lui fait Zara, enfin qu'il se nomme Aurelio ! Silvia cache son trouble et feint de ne pas le connaître. Elle accépte la mission de voir son compatriote et de lui parler pour Zara. Pour prix de son zèle on lui rendra la liberté. Une sorcière maure est chargée par la belle Zara de faire les incantations les plus terribles pour obliger Aurelio à l'aimer. La divinité infernale qu'elle évoque lui répond que ses efforts seront vains et qu'un cœur chrétien ne saurait être vaincu par des sorcelleries. Elle lui conseille d'appeler à son aide la Réussite et l'Occasion ; mais Aurelio résiste à tous leurs raisonnements. Les jeunes époux se revoient et parlent peu des amours de Yousouf et de Zara, comme on peut le deviner.

— Chère Silvia, le sort, pour adoucir mes malheurs, me donne la joie de te voir !

— Je suis heureuse, cher époux, de me trouver réunie à toi quand je commençais à perdre tout espoir.

Ils conviennent de donner le change à leurs maîtres et de leur laisser croire le plus longtemps possible qu'ils servent leurs intérêts.

On voit reparaître le petit Juan, qu'on a vu vendre au marché des esclaves dans un acte précédent et, cette fois, il porte un élégant habit mauresque. On lui a fait renier sa foi.

— Juan !

— Je me nomme Soliman. Si vous me contrariez, je le dirai à mon maître. On me menace parce que je me nomme Soliman ! Nous verrons bien.

— Embrasse-moi, mon frère, lui dit Francisco.

— Ton frère? depuis quand? Chassez d'ici ce chien et qu'il ne me touche pas!

— Frère, pourquoi changes-tu ma joie en pleurs?

— Quel sort plus beau que d'être Maure! reprend le petit Juan! vois ces galants habits que m'a donnés mon maître; j'en ai d'autres en brocart d'or encore plus riches et plus élégants. Comme le couscous est un mets délicieux! comme le pilaf est bon! Si tu veux te faire Maure tu seras de mon avis. Suis mes conseils. Je vous laisse, car c'est un péché de parler avec des chrétiens!

— Oh! que l'aumône est bien employée à racheter des enfants captifs, s'écrie Aurelio, quand la foi n'est pas encore enracinée dans leurs âmes! En les rachetant on les tire de la perdition. Infâme secte de Mahomet, avec quelle facilité tu pervertis les cœurs simples!

Un autre épisode nous montre l'un des captifs chrétiens s'enfuyant du bagne d'Alger et cherchant à gagner à pied la ville d'Oran; ce captif, nommé Alvarez, se perd en route et va mourir de faim, lorsqu'il invoque la Vierge Marie. Un lion descend de la montagne et marche devant lui pour lui montrer le chemin d'Oran. Il rend grâces à Dieu et à la Vierge de leur miraculeuse protection. Cet épisode est sans doute la reproduction d'une histoire du temps.

Aurelio a un nouveau rendez-vous avec sa femme; mais ils s'oublient dans le tête-à-tête et sont surpris par Yousouf et Zara au moment où Aurelio donne un baiser à Silvia. Ils sont perdus et livrés à la vengeance de maîtres jaloux et amoureux. Ils s'en tirent par un mauvais moyen de comédie fort employé depuis, en prétendant qu'on s'est mépris, qu'Aurelio remerciait Silvia d'une grande faveur qu'elle venait de lui accorder en promettant de faire une chose importante qu'avait demandée son maître.

La pièce, qui n'est composée que de scènes isolées, sans liaison aucune, finit par l'intervention du dey, qui renvoie les deux esclaves sur parole, moyennant deux mille ducats qu'ils s'engagent sous serment à lui payer dès qu'ils auront touché le sol de l'Espagne. Les autres captifs seront rachetés par le frère trinitaire Juan Gil et par Jorge d'Olivarès, père de la Merci, dont le navire vient d'entrer dans le port.

LE BAGNE D'ALGER

COMÉDIE EN TROIS JOURNÉES

Dans cette pièce, qui appartient à la collection de 1615, l'auteur traite de nouveau le sujet qu'il avait déjà traité dans la *Vie d'Alger*. Je rapproche les deux pièces à dessein. Les scènes épisodiques sont différentes; mais l'intrigue d amour entre Halima, Fernando, Constanza et Caurali est absolument la même que celle de la pièce précédente entre Zara, Aurelio, Yousouf et Silvia.

Caurali, capitaine d'Alger, fait une descente nocturne sur la côte d'Espagne avec une troupe de corsaires. Ils pillent une petite ville dont les habitants s'éveillent au bruit des coups de mousquet. Les bandits enfoncent les portes des maisons et vont cacher sur leurs galères tout le butin qu'ils peuvent saisir. Ils mettent le feu partout, enlèvent les jeunes filles et chassent devant eux, à coups de fouet, les captifs enchaînés qu'ils vendront le lendemain dans les bazars algériens. On entend les cris des femmes éplorées; les enfants sont arrachés à leurs mères; les vieillards sont maltraités et abandonnés comme une marchandise de peu de profit.

L'aube paraît enfin dans le ciel et les corsaires barbaresques quittent ce champ de carnage et se rembarquent

avec leurs esclaves et leur butin, de peur qu'un secours ne vienne aux chrétiens de la ville voisine et ne fasse payer cher aux mécréants leur facile victoire. Parmi les captives, les barbaresques ont emmené la belle Constanza, mariée depuis peu. Son mari, don Fernando, la cherche partout au milieu des ruines de sa ville et la pleure, la croyant morte. Ce tableau saisissant, qui a dû souvent se reproduire sur les plages espagnoles au temps de la piraterie africaine, forme le prologue de la comédie de Cervantès.

La scène change et nous transporte tout à coup à Alger.

— Holà! au travail, chrétiens! s'écrie le chef des gardiens du bagne. Que tout le monde sorte, les malades comme les biens portants. Hâtez-vous, car si j'entre là, mes mains vous donneront des jambes!

Deux captifs chrétiens, don Lope et Vibanco restent en scène avec la chaîne au pied. Ils ont échappé au travail pour aujourd'hui. Tout à coup on voit de la fenêtre d'une maison maure pendre un linge blanc au bout d'un bâton. Les captifs espagnols s'emparent de ce linge, qui contient onze écus d'or, et parmi ces écus un doublon, qui semble le *Pater Noster* obligé de ce rosaire :

> Que parece necesario
> Pater Noster del Rosario.

— Cette pêche est divine, dit Vibanco, quoiqu'elle vienne de Mahomet.

Le bâton s'incline de nouveau. Cette fois il apporte un billet. Ce billet dit : « Mon père, qui est très-riche, eut pour esclave une chrétienne qui m'enseigna sa religion. Je sais les quatre oraisons, je sais lire et écrire. Cette lettre est de ma main. La chrétienne m'a appris que Léla Miriam, que

vous appelez la Vierge Marie, m'aimait beaucoup et voulait me prendre avec elle. Je suis belle et j'ai dans mes mains tous les trésors de mon père. Si tu veux, je te donnerai de quoi te racheter. Cherche comment tu pourras m'emmener dans ton pays où tu m'épouseras. Si tu ne m'aimes pas, tu seras quitte avec moi. Léla Miriam prendra soin de me trouver un mari. Tu pourras me répondre avec ce bâton quand le bagne sera vide d'habitants. Fais-moi savoir comment tu te nommes, quel est ton pays, et si tu es marié. Et ne te fie à aucun Maure ni à aucun renégat. Moi, je me nomme Zara. Que Dieu te garde! »

Un renégat nommé Hassan annonce aux captifs l'arrivée de Caurali et de son expédition sur la côte d'Espagne. Hassan est resté chrétien dans le fond de l'âme, et il lui tarde de pouvoir retourner dans son pays et à sa religion.

Le dey d'Alger vient recevoir les corsaires, qui débarquent avec leur prise. Ils amènent aussi vingt captifs parmi lesquels se trouve don Fernando, qui pleure toujours sa chère Constance, qu'il n'a pas revue depuis le pillage et l'incendie de leur ville.

Le dey questionne les prisonniers.

— Celui-ci est un pape? dit-il en montrant un sacristain.

— Non, seigneur, je suis un pauvre sacristain qui possède à peine un vêtement.

— Comment te nomme-t-on?

— Tristan.

— Ton pays?

— Mollorido, un bourg enseveli au fond de la vieille Castille.

— Quel est ton métier?

—Sonneur. Je suis un musicien du ciel, comme vous pouvez le voir.

— Joues-tu de la flûte ou du larigot?

— Je sonne le ding dong à toute heure du jour.

— Vous appelez cela des cloches ?

— Oui, seigneur.

— Tu ne sais pas ramer ?

— Non, mon seigneur.

— Tu garderas le bétail.

— Notez que je suis très-frileux en hiver, et qu'en été je ne puis supporter la chaleur.

— Ce chrétien est bouffon.

Hassan, qui a toujours conservé au fond du cœur la foi chrétienne, que les menaces de ses maîtres l'ont forcé de renier publiquement, se prend de dispute avec Yousouf, un autre renégat, et il le poignarde. Yousouf accuse Hassan d'être retourné au christianisme; Hassan confesse hardiment sa foi. Le cadi ordonne de le mettre à la torture.

— Je vais mourir en chrétien ! s'écrie Hassan. Vous tous, apprenez-le à l'Espagne, si vous parvenez à revoir votre pays !

— Coupez la langue de ce chien, dit le cadi, et qu'il meure ! Quant à l'autre, portez-le chez moi et qu'on tâche de le rappeler à la vie !

Telle est la matière de la première journée du Bagne d'Alger. Elle est, comme on le voit, très-accidentée et pleine de couleur et de mouvement. La seconde s'ouvre dans le harem du raïs Caurali. Halima, la femme du raïs, cause amicalement avec doña Constanza et lui demande comment elle se trouve de sa captivité. Constanza se félicite d'être tombée en partage à une aussi clémente maîtresse. Survient le corsaire Caurali, amenant avec lui son esclave don Fernando, qu'il présente à sa femme, absolument comme si les usages musulmans n'interdisaient pas à un homme l'entrée de ce harem facile. Constanza et don Fernando, mis ainsi en présence, se reconnaissent et cachent soigneusement la joie qu'ils éprouvent

en se retrouvant, quand tous deux ils se croyaient perdus. Caurali, éperdument épris de sa belle esclave, prétend que don Fernando, son compatriote, lui parle en sa faveur. Zara, la jeune fille aux onze écus d'or, celle qui veut fuir avec un chrétien la maison de son père, vient faire visite à Halima, et le corsaire les laisse ensemble pour retourner auprès du dey, qui veut l'envoyer de nouveau en course sur la mer. Zara annonce que le pauvre renégat Hassan vient d'être empalé par ordre du cadi. Elle l'a vu mourir si content qu'elle a cru qu'il ne mourait pas. Halima retient don Fernando, qui voulait aussi se retirer.

— Ne crains rien, lui dit-elle, un chrétien ne peut inspirer de jalousie à un Maure.

— Chrétien, demande Zara, y a-t-il dans ton pays des gens qui promettent et qui ne tiennent pas leur parole ?

— Quelque vilain, peut-être.

— Quoiqu'il ait donné cette parole à l'insu de tout le monde ?

— Quand le ciel en aurait été seul témoin, un gentilhomme tient sa parole.

— Même avec ses ennemis ?

— Avec tous. La parole d'un hidalgo est une dette qui l'oblige.

— Que t'importe tout cela ? dit Halima.

— Fais, Allah, que ceux que tu m'as montrés soient des gentilshommes !

— Comme tu aimes à t'instruire !

— A qui le savoir ne plaît-il pas ?

Constanza remarque avec chagrin la passion subite que paraît inspirer le bon air de son mari don Fernando à la femme du raïs. Celle-ci congédie son captif, en se promettant de le revoir bientôt.

Don Lope et Vibanco ont reçu un nouveau billet de Zara.

Elle leur dit que le vendredi elle sortira et se rendra dans la plaine de Vavaluete et qu'elle se fera reconnaître. Ils ont reçu de la Mauresque trois mille écus, dont deux mille ont payé leur rançon. Elle leur donne rendez-vous au jardin de son père pour concerter leur projet de fuite.

Trois femmes viennent à passer couvertes de leurs voiles. Lope et Vibanco les abordent pensant que l'une d'elles doit être la généreuse fille qui leur a donné le prix de leur rançon. Zara est en effet l'une de ces trois femmes ; elle est accompagnée de Halima et de Constanza, qui a pris, pour les accompagner, l'habit mauresque. Halima arrache à Constanza la promesse de découvrir à Fernando la passion qu'elle a pour lui.

— Regarde, dit Zara à Constanza en lui montrant Lope et Vibanco, si tu reconnais l'un de ces deux hommes ?

— Je ne les connais pas.

— Penses-tu qu'ils soient gentilshommes ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Pour les acheter. Je veux les voir de plus près.

Constanza se décide à leur parler.

— Êtes-vous Espagnols ?

— Oui, señora, et d'un pays où on a coutume de tenir ce qu'on a promis.

— Demande-lui, dit Zara, si sa femme est belle.

— Êtes-vous marié ?

— Non, madame ; mais j'espère l'être bientôt avec une Maure chrétienne.

— Demande-lui s'il est esclave ou libre ?

— Je m'enorgueillis de mon esclavage !

— Je le comprends !

— Je foulerai bientôt le sol espagnol et je prouverai ma constance et ma foi.

— Chrétiens, interrompt Halima, ne nous suivez pas davantage, car nous entrons dans la ville.

Don Fernando peut enfin parler seul à seul à sa chère Constanza, dont il calme les instincts jaloux.

— Si tu résistes aux prières d'Halima, lui dit Constanza, je serai de même auprès du Maure dont je suis la captive.

— Tant que tu m'aimeras, répond Fernando, je ne crains sur la terre aucune atteinte de la fortune adverse.

Ils s'embrassent et sont surpris dans cette attitude par Halima et Caurali, qui entrent en fureur.

— Chien! s'écrie le raïs, je te trouve ainsi avec mon esclave!

— Misérable! dit Halima, sois heureux que je ne te poignarde pas! Est-ce là ce que j'attendais de toi?

Pour éviter le châtiment qui les menace, les deux époux ont recours à la ruse, et s'excusent sur l'intention, absolument comme dans la pièce qui précède.

— Ce baiser que me donnait Constanza, c'était pour toi, Caurali.

Constanza a, de son côté, fait la même confidence à Halima, et tout le monde est rassuré.

Cervantès a semé cette pièce, comme la précédente, de divers épisodes qui ont trait à la vie des captifs, qu'il connaissait bien pour l'avoir menée lui-même pendant cinq mortelles années. Un vieillard voit passer, sous de riches habits turcs, les deux enfants qu'on lui a ravis et que l'on a vendus dans les bazars.

— Ne sont-ce pas là mes enfants? s'écrie-t-il; comme ils sont parés! O mes chers fils! qu'est-ce que cela signifie? Quels sont ces riches vêtements; où sont les autres qui vous faisaient reconnaître pour de pauvres brebis du Christ?

— Père, répond le petit Juan, ne t'afflige pas en voyant cela; nous n'avons pu faire autrement. Notre résolution est

de conserver notre croyance en Dieu ; l'habit ne défait pas ce qu'a fait le cœur.

— Père, dit le jeune Francisco, as-tu quelque chose à nous donner à manger ? Tiens, père, prends et attache à ce rosaire une croix qu'ils ont voulu m'enlever.

— Père chéri, répond le petit Juan, il nous faut te quitter. Où allons-nous ?

— Au jardin de Hadji-Mourad, répond l'esclave qui conduit les enfants.

— Père, tu viendras nous voir. Père, je me nomme Francisco et non Hassan ou Ali. Je suis chrétien et je resterai chrétien, quand même je me verrais la corde au cou ou le poignard sur la gorge.

Le père embrasse ses enfants, et il est interrompu par le cadi, qui le maltraite.

— Chien maudit ! ne t'ai-je pas défendu de voir tes enfants ?

— Pourquoi ? demande le petit Francisco.

— Tais-toi, mon frère, interrompt Juan ; tu irrites notre maître.

— Lui, qui nous sépare de notre père ! Frère, tu ne fus jamais bon chrétien ! Père, emmène-moi avec toi et ne me laisse pas avec ces mécréants !

— Si ce chien te parle encore, reprend le cadi, vous verrez ce qui arrivera. Cet enfant me plaît, et je compte l'adopter quand je l'aurai fait musulman.

Dans une autre scène, les deux enfants se trouvent en présence du fanatique cadi leur maître. Il demande à Juan à quoi il s'occupe.

— A prier, répond l'enfant.

— Pourquoi ?

— Pour mes péchés.

— C'est très-bien ! Quelle prière disais-tu ?

— Celle que je sais, l'*Ave Maria*. Je puis dire aussi celle que m'enseigna ma mère, et qui est bonne à l'heure de la mort.

— Laquelle ?

— Je crois en Dieu le Père.

— Par Allah ! tu cours à ta perte !

— Pour te confondre, je sais les quatre oraisons, ce sont des boucliers contre tes honteuses inventions.

— Emmenez ces enfants, ils mourront !

— Loin de moi donc ces habits ! Il est bon que j'entre à la légère dans ce chemin. Féroces tyrans ! tuez-moi ; vous n'arracherez pas autre chose de mes lèvres qu'un *Ave Maria !*

— Je viendrai à bout de ces enfants !

— Ne crains rien, mon frère.

— Je ne crains rien !

La troisième journée commence par les préparatifs que font dans le bagne les captifs chrétiens pour jouer une comédie en l'honneur des fêtes de Pâques. Le gardien du bagne s'assied à la porte par laquelle on doit entrer, et taxe chaque curieux à la somme de deux aspres. Le cadi a prêté ses musiciens pour la fête, et le raïs Caurali doit assister lui-même à la représentation. Les captifs se proposent de jouer un *Colloque* du grand Lope de Rueda. Le sacristain est chargé de la partie chantée. Les musiciens du cadi commencent par une introduction qui fait dire à l'un des chrétiens que c'est de la musique hérétique. Le sacristain entre en scène :

— Qu'est-ce que cela ? dit-il en regardant de travers le aïs Caurali ; quel est ce pays et qu'est-ce que je vois ? Cette fête me semble un *Requiem*. Qui alluma ce feu qui consume le cœur au milieu des jeux et des plaisanteries ? C'est un coup de Mahomet dont je nie la puissance.

— Cela est-il dans la comédie? interrompt Caurali en fronçant le sourcil, ou bien ce chrétien est-il un insensé?

— Tais-toi, murmure tout bas Fernando à l'oreille du sacristain, voilà le *colloque* que l'on commence à jouer.

En effet un captif paraît sous le *pellico* pastoral, et ses assonances poétiques sont à chaque moment interrompues par les *aparté* du sacristain grommelant toujours contre Mahomet et jetant des regards de mauvaise humeur vers le raïs, qui fait sortir de scène ce trouble-fête. Tout à coup on entend un grand bruit au dehors, et une voix ordonne de fermer au plus vite les portes du bagne. On voit arriver tout sanglant un esclave chrétien autour duquel chacun s'empresse pour le secourir. On s'informe de la cause de cette rumeur du dehors, et l'on apprend que les janissaires, ayant cru voir au large une flotte espagnole s'approchant de la ville, se sont jetés sur tous les chrétiens d'Alger et en ont fait un épouvantable massacre. Un autre vient raconter que le cadi a fait attacher à une colonne le petit Francisco et l'a fait flageller comme autrefois le Christ. On redoute que le pauvre enfant, martyr de sa foi, n'ait pu résister à cet affreux tourment.

— Douce moitié de mon âme! s'écrie le père désolé de Francisco. O fils de mes entrailles! puisse la vie ne pas t'abandonner avant que j'aie pu te voir et te consoler!

On interrompt cette comédie des captifs, qui vient de finir en tragédie, et nous retrouvons Halima et Zara dans le harem du raïs.

— Mon ami, dit Halima, ton père veut que je t'engage à accepter l'honneur que te fait le dey d'Alger en te demandant pour femme.

— Hélas! tu m'apportes de mauvaises nouvelles. J'avais résolu de ne pas me marier en ce moment et jusqu'au jour où le ciel aurait changé mon sort.

— Tu seras riche !

— Je n'ai pas d'ambition.

— Je jurerais, Zara, que tu as un amour au cœur?

— Je te conterai cela plus tard. Laisse-moi avec Constanza.

Restée avec doña Constanza : — Je suis chrétienne, lui dit-elle ; vois si je peux me livrer à un roi maure. Dis-moi si tu connais un captif racheté qui est gentilhomme et soldat?

— Comment le nommes-tu?

— Viens, je te dirai tout.

Cependant le père du petit Francisco est arrivé dans la cour de la maison du cadi, où il trouve son pauvre enfant attaché à une colonne, baigné dans son sang et la pâleur de la mort sur le visage.

— Ne peut-on me détacher, dit l'enfant d'une voix affaiblie, afin que je puisse mourir en paix?

— Non, répond le père, meurs ainsi, comme le Christ ! Si tu dois monter au ciel, tu ne dois pas toucher la terre !

— O mon père ! c'est toi ! Te voir est pour moi une consolation. Déjà la froide mort m'éloigne de toi !

— O mon fils ! exhale ton âme sur mes lèvres !

— Adieu, je meurs !

— Mon Dieu, réunis-moi à mon enfant ! Sa respiration s'arrête ; il expire. Va en paix, belle âme ; monte avec bonheur vers Celui qui t'a créé ! Prie-le de soutenir notre foi ! Petite et sainte relique, mes larmes mouilleront la place où ils vont t'enterrer !

Le vieillard s'éloigne et nous sommes transportés au milieu de la fête des noces du dey d'Alger. Halima a pris la place de son amie Zara sous le voile de la mariée. Elle est portée sur un palanquin, précédée de musique, de torches allumées, de guitares et de chants. Derrière le palanquin et

la foule des invités marchent Vibanco et don Lope. Celui-ci s'informe du nom de la mariée. On lui répond que c'est Zara, la fille de Hadji-Mourad.

— Ce n'est pas possible!

— C'est pourtant vrai. Zara est la plus belle et la plus riche des filles d'Alger.

— Son voile nous empêche de la reconnaître.

— Muley-Moulouk est son mari, Maure fameux qui prétend à la royauté de Fez. Il dort dans un lit, mange devant une table, assis à la chrétienne, et parle le turc, l'espagnol, l'allemand, l'italien et le français : il est surtout grand soldat, libéral et sage.

— Nous avons bien travaillé, dit Vibanco à Lope.

Tout à coup une femme voilée se montre à une fenêtre et appelle doucement Vibanco et Lope.

— Qui nous appelle?

— Quelqu'un qui mérite d'être écouté de vous.

— Grand Dieu! s'écrie Lope, il me paraît que c'est la voix de Zara!

— Dites-moi quelle est cette noce?

— On dit que c'est Zara qui épouse Muley-Moulouk.

— Vous faites une sotte réponse!

— Vous êtes Zara?

— Oui. Et vous, qui êtes-vous?

— Un insensé.

— Que dites-vous?

— Que je suis votre esclave et que je vous adore. Je suis don Lope.

— Attendez, je vais vous ouvrir la porte.

— Cette double Zara, ici et là-bas, ne manque pas de mystère, dit Vibanco à don Lope. Nous allons enlever ce trésor à Mahomet.

Zara demande à don Lope quand il partira pour l'Espagne et quand il viendra la retrouver.

— Je partirai demain, répond don Lope, et je reviendrai dans huit jours, qui seront des siècles pour moi. Tu m'attendras dans le jardin de ton père, et j'accomplirai la promesse que je t'ai faite, dût-elle me coûter la vie. Je suis chrétien, Espagnol et chevalier. Tu peux te fier à moi.

— Jure par la Vierge Marie!

— Je jure par la Vierge pure et par son Fils sacré de ne jamais t'oublier!

— Tu as fait un grand serment, ne jure pas davantage.

Les noces de Zara et de Muley-Moulouk se célèbrent avec des danses, et c'est toujours Halima, qui, couverte d'un voile épais, joue le rôle de son amie Zara. Elle le fait sans danger, car Muley-Moulouk doit partir le soir même pour aller conquérir son royaume de Fez, et, pendant son absence, Zara doit rester chez son père.

Don Lope revient d'Espagne sur un navire qu'il a frété pour emmener Zara et ses compagnons chrétiens. Il pénètre de nuit dans le jardin de Hadji-Mourad, où l'attend son ami Vibanco. La belle Mauresque, la fiancée de Muley-Moulouk, ne tarde pas à les rejoindre, et tous s'embarquent mystérieusement pour l'Espagne. Le père du petit Francisco, du paurve enfant martyr, les accompagne, portant les os de son fils qu'il a déterrés et qu'il conserve comme une sainte relique. Don Lope dit, pour conclure la pièce : Cette action n'est pas inventée à plaisir, et la fiction est demeurée bien loin de la vérité. Alger a gardé la mémoire de cette histoire d'amour. On y voit encore la fenêtre et le jardin de Zara.

Les lecteurs français qui auront pris la peine de feuilleter ce volume connaissent maintenant le théâtre de Cervantès mieux que ne le connaissent les lecteurs espagnols, puisque, par un concours bizarre de circonstances, la rareté de l'ouvrage original, et un préjugé deux fois séculaire, ont, pour ainsi dire, soustrait à l'Espagne cette œuvre importante de l'immortel auteur de *Don Quichotte*.

Si les critiques éminents dont nous avons cité les noms, Sismondi, Schlegel et Bouterveck, avaient connu les pièces dont ils ont parlé si légèrement, ils auraient, sans aucun doute, mis sur le même rang que *Numance Pedro de Urde Malas, Christoval de Lugo* et bon nombre des intermèdes, en commençant par le *Gardien vigilant*. Si Schlegel avait seulement lu le titre de la publication de Villaroël, où les ouvrages du recueil sont annoncés comme n'ayant jamais été représentés (*nunca representados*), il n'aurait pas écrit que *sans doute ces pièces n'avaient pas réussi selon le désir de l'auteur*.

Quoi qu'il en soit, je crois avoir accompli un devoir de conscience en tirant des ténèbres un théâtre qui se recommande non pas seulement par le nom de son auteur, mais aussi par ses qualités éminentes et par la place qu'il doit occuper dans l'histoire de l'art.

Deux mots seulement, pour finir, sur le système adopté pour cette publication. Les dix-neuf pièces de Cervantès n'auraient pu trouver place dans ce volume, et d'ailleurs beaucoup d'entre elles n'étaient pas de nature à intéresser le public français dans leur entier développement. J'ai dit quels sont leurs défauts. De là la nécessité de traduire les unes et de se borner, pour les autres, à une simple analyse. Les comédies contenaient des passages que j'ai dû supprimer, tantôt à cause de leur crudité d'expression, tantôt en raison des longueurs interminables qui s'y rencontrent,

surtout dans les discours; quelquefois aussi parce que ça et là écrites en argot de bohême de l'époque, il ne s'est trouvé personne parmi les Espagnols lettrés qui ait pu m'en donner une interprétation suffisante. Sans marchander sur quelques coupures qui m'ont paru indispensables, je me suis attaché à reproduire surtout l'esprit du dialogue et sa couleur pittoresque et originale. J'ai évité soigneusement les observations philologiques et tout l'attirail des annotations qui mettent inutilement le lecteur dans la confidence du travail surhumain auquel donne lieu la traduction des anciens auteurs, me bornant aux explications absolument nécessaires à l'intelligence du texte. J'ai probablement, en plus d'un endroit, commis quelques erreurs que je rectifierai plus tard, s'il y a lieu, à l'aide des personnes qui voudront bien me faire la gracieuseté de me les signaler. Je termine par ce vers traditionnel de l'ancienne comédie :

Vuestras mercedes perdonen.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Paris — Imp. Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.



CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

GRAND IN-18 À 3 FR. LE VO[L.]

J. AUTRAN — vol.
Laboureurs et Soldats. . 1
La Vie rurale 1
Poëmes de la mer. 1

J. BARTHELEMY ST-HILAIRE
Lettres sur l'Égypte. . . 1

L. BAUDENS
La Guerre de Crimée, les Campements, les Abris, les Ambulances, les Hôpitaux, etc. 1

La PRINCESSE de BELGIOJOSO
Scènes de la vie turque. . 1
Nouv. scèn. de la vie turque 1

HECTOR BERLIOZ
Les Soirées de l'orchestre 1

DE STENDHAL (H. BEYLE)
De l'Amour, seule édit. complète. 1
Promenades dans Rome. 2
La Chartreuse de Parme. 1
Le Rouge et le Noir. . . 1
Romans et Nouvelles . . . 1
Hist. de la peinture en Italie 1
Vie de Rossini. 1
Racine et Shakspeare. . . 1
Mémoires d'un touriste . 2
Vies de Haydn, de Mozart 1
Rome, Naples et Florence. 1
Correspondance inédite. . 2
Chroniques italiennes . . 1
Nouvelles inédites 1
Nouvelles et Mélanges. . 1

H. BLAZE DE BURY
Écriv. et Poèt. de l'Allemag. 1
Souvenirs et Récits des Campagnes d'Autriche.. 1
Épis. de l'Hist. du Hanovre. 1
Intermèdes et Poèmes. . . 1
Les Amies de Goethe . . . 1

A. BRIZEUX
Œuvres complètes. 2

LE PRINCE A. DE BROGLIE
Étud. moral. et littéraires. 1

CUVILLIER-FLEURY
Portraits politiques et révolutionnaires (2e éd.) 2
Études histor. et littérair. 2
Nouvelles études historiques et littéraires. . . 1
Dernières études historiques et littéraires. . . 2

LE COMTE D'HAUSSONVILLE
Histoire de la politique extérieure du gouvernement français, 1830-1848. 2
Histoire de la réunion de la Lorraine à la France. 4

ALPHONSE ESQUIROS
La Néerlande et la Vie hollandaise. 2

FEUILLET DE CONCHES
Léopold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance. Nouv. édit. 1

LE PRINCE DE LA MOSKOWA
Souvenirs et Récits. . . . 1

EUGENE FORCADE
Études historiques 1
[...] causes de la [...] Orient. 1

OCTAVE FEUILLET vol.
Scènes et Proverbes . . . 1
Scènes et Comédies. . . . 1
Bellah 1
La petite comtesse . . . 1
Le Roman d'un jeune homme pauvre. 1

EUGENE FROMENTIN
Une Année dans le Sahel. 1
Un Été dans le Sahara. . 1

LÉOPOLD DE GAILLARD
Questions italiennes. . . . 1

GREGOROVIUS
Traduit. de F. Sabatier.
Les Tombeaux des Papes romains, avec introd. de J.-J. Ampère 1

F. HALEVY
Souvenirs et Portraits. . 1

HENRI HEINE
De l'Allemagne. 2
Lutèce, lettres sur la vie sociale en France 1
Poèmes et Légendes. . . . 1
Reisebilder, tableaux de voyage. 2
De la France. 1

ARSENE HOUSSAYE
Mademoiselle Mariani. . . 1

JULES JANIN
Histoire de la littérature dramatique. 6
Les Contes du Chalet. . . 1
Barnave. 1

ALPHONSE KARR
Lettres écrites de mon jard. 1
Le Roi des îles Canaries. . 1
En fumant. 1
De loin.. 1
Sur la plage. 1

LAMARTINE
Toussaint Louverture. . . 1
Geneviève, 3e édition. . . 1
Les Confidences, nouv. éd. 1
Nouv. Confidences. 2e éd. 1

VICTOR DE LAPRADE
Idylles héroïques. 1
Poèmes évangéliques. . . 1
Psyché, Odes et Poèmes.. 1

ANTOINE DE LATOUR
Études sur l'Espagne. . . 2
La Baie de Cadix. 1
Tolède et les Bords du Tage. 1

CH. LAVOLLÉE
La Chine contemporaine. . 1

JOHN LEMOINNE
Étud. crit. et biographiq. 1

HECTOR MALOT
Les Victimes d'amour. . . 1

COMTE DE MARCELLUS
Chants popul. de la Grèce 1

CH. DE MAZADE
L'Espagne moderne 1
L'Italie moderne. 1

PROSPER MÉRIMÉE
Nouvelles, Carmen, etc. 1
Épisode de l'hist. de Russie 1
Les deux héritages. . . . 1
Études sur l'hist. romaine 1
Mélang. hist. et littérair. 1

F. PONSARD
Théâtre complet, 2e édit.
Études antiques. . . . . .

D. NISARD
Études sur la Renaissance
Souvenirs de voyage . . .
Études de crit. littéraire.
Étud. d'Hist. et de Littérat.

CHARLES NISARD
Mémoires et Correspondances historiques et littéraires (inédits, 1726 à 1816).

THÉODORE PAVIE
Scènes et Récits des pays d'outre-mer. . . . . . .
Récits de Terre et de Mer.

A. PEYRAT
Histoire et Religion. . .

GUSTAVE PLANCHE
Portraits d'artistes. . . .
Étud. sur l'école française.
Études sur les arts. . . .
Études littéraires. . . . .

A. DE PONTMARTIN
Causeries littéraires. . .
Causeries du samedi. . . .

LOUIS RATISBONNE
L'Enfer du Dante, traduction en vers, texte en regard. . . .
Le Purgatoire, traduction en vers, texte en regard. . . . .
Le Paradis, traduction en vers, texte en regard . . . . .
Impressions littéraires. .

PAUL DE REMUSAT
Les Sciences naturelles, études sur leur histoire et sur leurs plus récents progrès. . . . .

JULES SANDEAU
Catherine. . . . .
Nouvelles. . . . .
Un Héritage. . . . .
La Maison de Penarvan . .

ST-RENÉ TAILLANDIER
Allemagne et Russie. . . .
Hist. et Philos. religieuse.
Étud. de Littérat. étrang.

A. THIERS
Histoire de Law. . . . . .

E. DE VALBEZEN
(Le Major Fridolin)
Récits d'hier et d'aujourd'hui . . . .

SAMUEL VINCENT
Du Protestantisme en France, nouv. édit. avec une introduction de M. Prévost-Paradol. . . . .

L. VITET
La Ligue. . . . .
Le Louvre. . . . .
L'anc. Académ. de peinture.

***
Les Horizons prochains..
Les Horizons célestes . .

***
Robert Emmet. . . . . . .

Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

